This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ch.s Gentilz

Digitized by Google

2031 c. 163

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME HUITIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME HUITIÈME.

A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by Google

BODLEIAN
11 MAY 1934
LIBRARY

Digitized by Google

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.
ASIE.
LIVRE QUATRIEME;
CONTENANT LA CHINE.

CHAPITRE VIII.
SCIENCES DES CHINOIS.
Aſtronomie, Médecine, Muſique, Poéſie, Hiſtoire, Morale, Langage; Confucius ou *Kon-fut-ſée.*

Chine.

QUOIQUE les Chinois aient le goût des ſciences & de la facilité à réuſſir dans tous les genres de littérature, ils n'ont jamais fait de progrès conſidérables dans les ſciences ſpéculatives, parce qu'elles

Digitized by Google

Chine. ne sont pas du nombre de celles que le Gouvernement anime par des récompenses. Cependant, comme la pratique des affaires demande quelque connaissance de l'arithmétique, de l'astronomie, de la géométrie, de la géographie, & de la physique, ils les cultivent assez soigneusement; mais les études dont ils font leur principal objet, & qui forment proprement leurs sciences, sont la grammaire, la rhétorique, l'histoire & les loix de leur pays, avec la morale & la politique.

L'histoire Chinoise rend témoignage que les mathématiques ont été connues à la Chine dans les plus anciens temps. L'usage des quatre premières règles de l'arithmétique, y est établi; mais ils n'ont point, comme nous, de caractères arithmétiques, composés de neuf figures & du zéro.

Arithmétique. Pour faire leurs comptes, ils emploient un instrument, nommé *Suan-pan*, qui consiste dans une petite planche, divisée du haut en bas en douze raies parallèles, marquées par autant de fils-d'archal, dans chacun desquels sont passés sept petites boules d'os ou d'ivoire, qui peuvent monter & descendre; mais qui sont tellement séparées par une partition, au milieu de la planche, qu'il y en a deux d'un côté, & cinq de l'autre. Les deux qui sont dans la partie supérieure, valent chacun cinq; & les cinq de la partie basse, ne sont qu'autant d'unités. En joignant ou séparant ces boules,

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÊTRES ou MOINES DE FÔ,
tirés de Nieuhof.

Benard Direxit.

Digitized by Google

les Chinois supputent, comme on le fait en Europe, avec des jetons. Leur promptitude & leur facilité paraissent surprenantes. Ils font leurs calculs aussi vîte que nous lirions un livre de comptes, & les plus grosses sommes les arrêtent moins que nous avec nos chiffres. Chine.

Leur géométrie est assez superficielle; ils sont aussi peu versés dans la théorie, que dans la pratique. S'ils entreprennent de résoudre un problême, c'est moins par principes que par induction: cependant ils ne manquent point d'habileté pour mesurer leurs terres, ni d'exactitude pour en régler les bornes. Leur méthode est simple & précise. Géométrie.

Ils se vantent d'avoir cultivé l'astronomie depuis la fondation de leur Empire, & se regardaient dans cette science comme les plus grands maîtres de l'univers; mais leurs progrès n'ont guères répondu au temps qu'ils y ont employé. Les Missionnaires avouent qu'il n'y a point de nation qui ait apporté des soins si constans aux observations mathématiques. Dans tous les temps, la Chine a eu, nuit & jour, des Mathématiciens attentifs aux mouvemens célestes. Telle a toujours été la principale occupation des Lettrés de l'Empire: leur assiduité à cet office était regardée comme un devoir de si grande importance, que les loix punissaient de mort la moindre négligence. Cet usage est prouvé par un passage du *Chu-king*, un de leurs anciens livres, Astronomie.

Digitized by Google

Chine. à l'occaſion de *Hi* & de *Fo*, deux de leurs Aſtronomes, auxquels il échappa une éclipſe de ſoleil, deux mille cent cinquante-cinq ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Pluſieurs Mathématiciens Jéſuites ont vérifié la vérité de cette éclipſe, & prétendent qu'elle ne peut avoir été vue qu'à la Chine.

De trente-ſix éclipſes de ſoleil, dont Confucius a parlé dans ſon livre, intitulé *Chun-tſyu*, il n'y en a que deux fauſſes & deux douteuſes. Toutes les autres ont été ſouvent vérifiées, non-ſeulement par les Aſtronomes Chinois, ſous les Dynaſties de Han, de Tang, de Hau & de Yven, mais encore par quantité de Miſſionnaires Européens. Les Pères *Adam Schaal*, *Kegler* & *Slaviſck*, en calculèrent pluſieurs, & le premier fit imprimer ſes calculs en langue Chinoiſe. Le Père Gaubil prit la peine de les examiner toutes; & ſi l'on en excepte quatre, il trouva que pour le temps & le jour, elles s'accordaient avec ſon propre calcul, ſuivant les tables aſtronomiques dont il fit uſage.

Le même Miſſionnaire, après s'être fait une étude particulière de rechercher quels avaient été les progrès des anciens Chinois dans l'aſtronomie, nous apprend qu'ayant examiné l'*état du Ciel Chinois*, compoſé plus de cent vingt ans avant Jeſus-Chriſt, il y trouva le nombre & l'étendue de leurs conſtellations, & quelles étoiles répon-

Digitized by Google

daient alors aux solstices & aux équinoxes, avec la déclinaison des étoiles, & leur distance des tropiques & des deux pôles. Il ajoute que les Chinois connaissaient le mouvement du soleil & de la lune, de l'Oueſt à l'Est, & celui des planètes & des étoiles fixes, quoiqu'ils n'eussent déterminé le mouvement des dernières, que quatre cens ans après Jesus-Christ. Ils avaient aussi une connoissance assez exacte des mois solaires & lunaires. Ils donnaient à-peu-près les mêmes révolutions que les Européens à Saturne, Jupiter, Mars, Vénus & Mercure. A la vérité, ils n'avaient jamais eu de règles pour la rétrogradation & les stations. Cependant, à la Chine comme en Europe, quelques Philosophes ont attribué au Ciel & aux Planètes une révolution autour de la terre, & d'autres l'ont supposée autour du soleil; mais les derniers sont en petit nombre. Il ne paraît même aucun rapport à ce système dans leurs calculs, & l'on n'en trouve des traces que dans quelques écrits particuliers. Chine.

Le Père Kegler, Président du Tribunal des Mathématiques, avait une vieille carte Chinoise des étoiles, composée long-temps avant que les Jésuites fussent entrés à la Chine. On y avait marqué les étoiles qui sont invisibles aux yeux seuls. Le téleſcope a fait reconnaître l'exactitude de ces positions.

Digitized by Google

Chine. Depuis la Dynaſtie de *Han*, qui régnait avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, on trouve à la Chine des traités d'aſtronomie, par leſquels on apprend que depuis plus de deux mille ans, les Chinois ont connu la longueur de l'année ſolaire, compoſée de trois cent ſoixante-cinq jours, & d'environ ſix heures; qu'ils ont connu le mouvement diurne du ſoleil & de la lune, & la manière d'obſerver la hauteur méridienne du ſoleil, par l'ombre d'un gnomon; que la longueur de ces ombres leur ſervait à calculer, avec aſſez de juſteſſe, l'élévation du pôle & la déclinaiſon du ſoleil; qu'ils connaiſſaient aſſez bien l'aſcenſion des étoiles, & le temps de leur paſſage par le méridien; comment les mêmes étoiles, dans la même année, ſe lèvent ou ſe couchent avec le ſoleil, & comment elles paſſent quelquefois le méridien à leur lever, & quelquefois à leur coucher; qu'ils avaient donné des noms aux étoiles, & diviſé le Ciel en diverſes conſtellations; qu'ils y avaient rapporté les places des planètes; qu'ils diſtinguaient les étoiles fixes, & qu'ils avoient des figures particulières pour cet uſage.

L'année Chinoiſe commence à la conjonction du ſoleil & de la lune, ou à la nouvelle lune, la plus proche du quinzième dégré du Verſeau; ſigne où le ſoleil, ſuivant les idées reçues en Europe, entre vers la fin du mois de Janvier, &

Digitized by Google

demeure pendant le mois ſuivant preſque entier: c'eſt de ce point qu'ils comptent leur printems. Le quinzième dégré du Taureau fait le commencement de leur été; le quinzième dégré du Lion, celui de leur automne; & le quinzième dégré du Scorpion, celui de leur hiver. Chine.

Ils ont douze mois lunaires; les uns de vingt-neuf jours, & les autres de trente. Tous les cinq ans, ils ont des mois intercalaires, pour ajuſter les lunaiſons avec le cours du ſoleil. Leur année conſiſte en trois cent ſoixante-cinq jours, & quelque choſe moins de ſix heures. Ils ont calculé les mouvemens des planètes, par des tables d'équation, ſuivant une époque réglée au ſolſtice d'hiver, qui eſt le point fixe de leurs obſervations, comme le premier dégré du Bélier eſt le nôtre, en comptant de cent en cent dégrés.

Il y a plus de quatre mille ans, ſi l'on s'en rapporte à leur hiſtoire, qu'ils ont l'uſage d'un cycle ou d'une révolution ſolaire, aſſez ſemblable aux Olympiades grecques. Ce cycle eſt compoſé de ſoixante ans, & leur ſert de période ou d'âge, pour régler leurs annales. Les années de ce cycle ſont diſtinguées par les noms de leurs douze heures, diverſement combinées avec dix autres termes de leur invention.

Ils diviſent les ſemaines comme les Européens, ſuivant l'ordre des planètes, & leur aſſignent à

Digitized by Google

Chine. chacune quatre conſtellations, comptant ſucceſſivement les vingt-huit jours, ſept par ſept, pendant tout le cours de l'année.

Leur jour commence à minuit, comme le nôtre, & finit à minuit ſuivant; mais ſa diviſion n'eſt qu'en douze heures, dont chacune eſt égale à deux des nôtres. Ils ne les comptent point par des nombres comme nous, mais par des noms particuliers & des figures. Ils diviſent d'ailleurs le jour naturel en cent parties, & chaque partie en cent minutes, de ſorte que chaque jour contient dix mille minutes. Cette diviſion s'obſerve avec d'autant plus d'exactitude, que dans l'opinion générale des Chinois, il y a des minutes heureuſes ou malheureuſes, ſuivant la poſition du Ciel & les divers aſpects des planètes. Ils croient l'heure de minuit fort heureuſe, parce qu'ils la prennent pour le temps de la création. Ils ſont perſuadés auſſi que la terre fut créée à la ſeconde heure, & l'homme à la troiſième.

Les Chinois n'ont point d'horloges pour régler le temps, mais ils ſe ſervent de cadrans ſolaires & d'autres meſures. Les Miſſionnaires trouvèrent à la Chine des cadrans fort anciens, qui étaient autrefois diviſés en quatre grandes parties, chacune ſubdiviſée en vingt-quatre plus petites. Cet inſtrument parut fort irrégulier au Père le Comte. A peine en put-il reconnaître l'uſage; mais depuis

Digitized by Google

que les Chinois ont reçu le nouveau Calendrier des Miſſionnaires, ils ont mieux réglé leurs cadrans. Chine.

Toutes les villes de la Chine ont deux tours; l'une, nommée *Tour du tambour;* l'autre, *Tour de la cloche.* Elles ſervent à diſtinguer les cinq veilles de la nuit, qui ſont plus longues en hiver qu'en été. La première veille commence par un coup de tambour, qu'on répète avec des intervalles réglés, juſqu'à la ſeconde. Celle-ci commence par deux coups qui ſe répètent de même juſqu'à la troiſième; & le nombre augmente ainſi pour les veilles ſuivantes. Auſſitôt que le jour paroît, les coups redoublent comme au commencement de la nuit, de ſorte qu'il n'y a point de temps où l'on ne puiſſe ſavoir quelle heure il eſt. On fait des petites paſtilles parfumées, de forme conique, pour les allumer à chaque heure de la nuit; elles portent une marque qui fait connaître à quelle heure chacune doit brûler. *Magalhaens* obſerve que ces paſtilles ſont compoſées de bois de ſandal, ou de quelque autre bois odoriférant réduit en poudre, dont on forme une ſorte de pâte, & qu'on forme dans des moules. Elles ſont rondes par le bas, & diminuent en cercle, à meſure qu'elles s'élèvent, juſqu'à ce qu'elles ſe terminent en pointe; mais leur baſe a quelquefois la largeur de deux ou trois paumes, & même davan-

Digitized by Google

Chine.

tage. Elles durent un, deux & trois jours, ſuivant leur grandeur : on en fait pour les temples, qui brûlent vingt & trente jours. Toutes les paſtilles de cette nature portent cinq marques, qui ſervent à diſtinguer les cinq veilles de la nuit ; & cette manière de meſurer le temps eſt ſi juſte, qu'elle ne cauſe jamais d'erreur conſidérable. Ceux qui veulent ſe lever à certaine heure, ſuſpendent un petit poids à la marque. Lorſque le feu y eſt parvenu, le poids tombe dans un baſſin de cuivre, placé au-deſſous, & ne manque pas de les éveiller par le bruit.

L'aſtronomie a toujours été dans une ſi haute conſidération à la Chine, qu'elle a donné naiſſance au Tribunal qui porte ſon nom, & qui n'a point d'autre occupation. Quoiqu'il ſoit un des plus conſidérables de l'Empire, il eſt ſubordonné à celui des Rites : tous les quarante-cinq jours, il eſt obligé d'offrir à l'Empereur une carte qui repréſente l'état du Ciel, avec les altérations de l'air, ſuivant la différence des ſaiſons ; les prédictions qui concernent les maladies, la ſéchereſſe, la cherté des proviſions, le vent, la pluie, la grêle, la neige, le tonnerre, &c. Il doit reſſembler beaucoup à quelques-uns de nos Almanachs. Outre ces obſervations, le principal ſoin du Tribunal de l'aſtronomie ou des mathématiques, eſt de calculer les éclipſes, &

Digitized by Google

de marquer à l'Empereur, dans un mémoire qui doit lui être préſenté quelques jours auparavant, le jour, l'heure & la partie du Ciel où elles doivent arriver, leur durée & leurs dégrés d'obſervation. Elles doivent être calculées pour la longitude & la latitude des Capitales de chaque province. Le Tribunal des Rites & le *Ko-lao*, qui eſt le gardien des obſervations & des prédictions, en répandent des copies dans toutes les provinces & les villes de l'Empire, afin que les éclipſes y puiſſent être obſervées comme à Pékin, qui eſt la réſidence de la Cour. Chine.

Peu de jours avant l'éclipſe, le Tribunal des Rites fait afficher, dans une place publique, un écrit en gros caractères, qui annonce ce phénomène. Les Mandarins de tous les rangs ſont avertis de ſe rendre, avec les habits de leur ordre, & les marques de leur dignité, dans la cour du Tribunal aſtronomique, pour y attendre le commencement de l'éclipſe. Ils ſe placent tous près de diverſes tables, ſur leſquelles l'éclipſe eſt repreſentée. Ils la conſidèrent, ils raiſonnent entre eux ſur ſa nature. Au moment que le ſoleil ou la lune commence à s'obſcurcir, ils tombent à genoux, & frappent la terre du front : en même temps il s'élève, dans toute la ville, un bruit affreux de tambours & de tymbales, par l'effet d'une ridicule opinion qui prévaut encore, que ce bruit eſt néceſſaire pour le

Digitized by Google

Chine.

ſecours d'une planète utile, & pour la délivrer du dragon céleſte, qui eſt prêt à la dévorer. Quoique les ſavans & les perſonnes de diſtinction regardent les éclipſes comme des effets naturels, ils ont tant de reſpect pour les uſages de l'Empire, qu'ils n'abandonnent point leurs anciennes cérémonies.

Pendant que les Mandarins ſont proſternés, d'autres ſe rendent à l'Obſervatoire, pour y examiner avec une ſcrupuleuſe attention le commencement, le milieu & la fin de l'éclipſe. Ils comparent leurs obſervations avec la figure qu'on leur a donnée : enſuite, ils les portent ſignées & ſcellées de leur ſceau, à Sa Majeſté Impériale, qui obſerve l'éclipſe avec le même ſoin dans ſon Palais. Cette pratique s'exécute de même dans toutes les parties de l'Empire.

Mais le principal objet du Tribunal eſt la compoſition du Calendrier, qui ſe répand chaque année dans toutes les provinces. Il n'y a point de livre au monde qui ſoit imprimé en plus gros caractères, ni publié avec plus de ſolemnité. Il eſt toujours précédé d'un Edit de l'Empereur, qui défend, ſous peine de mort, de publier ou d'employer un autre Calendrier, ou d'y faire la moindre altération, ſous aucun prétexte. On eſt obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires, parce que tout le monde eſt impatient de s'en procurer un pour l'uſage.

Digitized by Google

Il y a trois autres Tribunaux à Pékin, qui doivent composer chacun leur Calendrier, & le présenter à l'Empereur. L'un est situé près de l'Observatoire : le second, est une espèce d'école mathématique, où l'on explique la théorie des planètes & la méthode des calculs : dans le troisième, qui est voisin du Palais, l'on délibère sur toutes les affaires, & l'on compose tous les actes qui ont quelque rapport à l'astronomie. On distingue trois classes de Mathématiciens, comme trois Tribunaux, & jusqu'à ces derniers temps, on en comptait une quatrième, qui était composée d'Astronomes Mahométans. C'est la première qui est chargée de la préparation du grand Calendrier, du calcul des éclipses & des autres supputations astronomiques. Chine.

Les trois Calendriers se publient chaque année en langue Tartare & Chinoise. Dans le dernier des trois, qui est le Calendrier commun, on trouve la division de l'année en mois lunaires, avec l'ordre des jours, l'heure & la minute du lever & du coucher du soleil, la longueur des jours & des nuits, suivant la différente élévation du pôle dans chaque province; l'heure & la minute des conjonctions & des oppositions du soleil & de la lune, c'est-à-dire, les nouvelles & les pleines lunes; le premier & le dernier quartier, que les Astronomes appellent les quadratures de cette planète; l'heure

Digitized by Google

Chine.

& la minute où le soleil entre dans chaque signe & dans chaque demi-signe du zodiaque.

Le second Calendrier contient les mouvemens des planètes pour chaque jour de l'année, & leurs places dans le Ciel, avec un calcul exact de leurs mouvemens à chaque heure & chaque minute. On y joint, en dégrés & en minutes, leur distance de la première étoile, la plus proche des vingt-huit constellations Chinoises, avec le jour, l'heure & leur entrée dans chaque signe ; mais on n'y parle point d'autres aspects que les conjonctions.

Le troisième Calendrier, qui est présenté en manuscrit à l'Empereur seul, contient toutes les conjonctions de la lune avec les autres planètes, leurs approches avec les étoiles fixes, & l'étendue d'un dégré de latitude ; ce qui demande une exactitude singulière de calcul & de supputations. Aussi trouve-t-on, jour & nuit, sur la tour astronomique, cinq Mathématiciens qui observent continuellement le Ciel ; l'un a les yeux fixés sur le zénith, & chacun des quatre autres sur un des quatre points cardinaux, pour ne pas perdre un moment de vue ce qui se passe dans les quatre différentes parties du Ciel. Ils sont obligés d'en tenir un compte exact, qu'ils remettent tous les jours, signé de leurs noms & de leur sceaux, aux Présidens du Tribunal des Mathématiques, qui le présentent à l'Empereur.

Digitized by Google

Chine.

C'eſt le premier jour du ſecond mois, que l'Almanach de l'année ſuivante doit être préſenté à S. M. I. Auſſitôt qu'elle a pris la peine de le lire & de l'approuver, les officiers ſubalternes du Tribunal joignent, à chaque jour, les prédictions aſtrologiques; enſuite, par l'ordre de l'Empereur, on en diſtribue des copies aux Princes, aux Seigneurs & aux grands Officiers de Pékin. On prend le même ſoin d'en envoyer aux Vice-Rois des provinces, qui les remettent aux Tréſoriers-Généraux, pour les faire réimprimer. Le Tréſorier général de chaque province doit en communiquer des exemplaires à tous les Gouverneurs ſubordonnés, & garder la planche qui a ſervi à l'impreſſion. A la tête du Calendrier, qui eſt imprimé en forme de livre, on voit en rouge le ſceau du grand Tribunal de l'aſtronomie, avec un Edit impérial, qui défend, ſous peine de mort, d'en vendre & d'en imprimer d'autres.

La diſtribution du Calendrier ſe fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie: ce jour-là, tous les Mandarins de Pékin & de la Cour ſe rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté, les Mandarins du Tribunal aſtronomique, revêtus des habits de leur ordre, & chacun avec la marque de ſon rang, s'aſſemblent à l'Obſervatoire, pour accompagner, de la manière ſuivante, le Calendrier. On place les exemplaires qui doivent être pré-

Digitized by Google

Chine.

sentés à l'Empereur, à l'Impératrice, & aux Reines, sur une grande machine dorée, composée de plusieurs étages en forme de pyramide. Ils sont en grand papier, couverts de satin jaune & proprement renfermés dans des sacs de drap d'or. La machine est portée par quarante hommes vétus de jaune, & suivie de dix ou douze autres machines de moindre grandeur, mais dorées comme la première, & fermées de rideaux rouges, où sont les Calendriers destinés aux Princes du Sang, reliés en satin rouge, & renfermés dans des sacs de drap d'argent : ensuite viennent plusieurs tables couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont les Calendriers des Grands, des Généraux d'armée, & des autres Officiers de la Couronne, tous scellés des sceaux du Tribunal astronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table offre le nom du Mandarin, ou du Tribunal, d'où viennent les Calendriers.

Les Porteurs déposent leur fardeau à la dernière porte de la grande salle, & rangeant les tables des deux côtés du passage qu'on nomme Impérial, ils ne laissent au milieu que la machine où sont les Calendriers impériaux : enfin, les Mandarins de l'Académie astronomique prennent les Calendriers de l'Empereur, & ceux des Reines, les placent sur deux tables couvertes de brocards jaunes, qui sont à l'entrée de la salle impériale, se

mettent

Digitized by Google

mettent à genoux, & s'étant proſternés trois fois le front contre terre, délivrent leurs préſens aux Maîtres-d'Hôtels de l'Empereur, qui forment auſſitôt une autre proceſſion, pour aller préſenter ce dépôt à S. M. I. Ce ſont les Eunuques qui portent à l'Impératrice & aux Reines, les exemplaires qui leur ſont deſtinés. Chine.

Enſuite les Mandarins du Tribunal aſtronomique retournent dans la grande ſalle, pour y diſtribuer le reſte des Calendriers aux Mandarins de tous les ordres. Ils trouvent d'abord au paſſage Impérial, les premiers Officiers des Princes, qui reçoivent à genoux les Calendriers pour leurs Maîtres & pour les Mandarins de ces Cours inférieures. Les exemplaires, pour chaque Cour, montent à douze ou treize cens. Après les officiers des Princes, on voit paraître les Seigneurs, les Généraux d'armée, & les Mandarins de tous les Tribunaux, qui viennent recevoir à genoux leurs Calendriers. Auſſitôt que la diſtribution eſt finie, ils reprennent leurs rangs dans la ſalle; & ſe tournant vers la partie la plus intérieure du palais, ils tombent à genoux au premier ſignal qui leur eſt donné, & ſe proſternent, ſuivant l'uſage, pour rendre grace à Sa Majeſté de la faveur qu'elle leur accorde.

A l'exemple de la Cour, les Gouverneurs & les Mandarins des provinces, reçoivent le Calen-

Digitized by Google

Chine.

drier, dans la ville Capitale, avec les mêmes cérémonies. Le peuple l'achète. Il n'y a point de famille si pauvre qui ne s'en procure un exemplaire. Aussi n'en imprime-t-on pas moins de vingt-cinq ou trente mille dans chaque province. En un mot, le Calendrier est si respecté, & passe pour un livre si important à l'Etat, que le recevoir, c'est se déclarer sujet & tributaire de l'Empire; & le refuser, c'est déployer ouvertement l'étendard de la révolte.

Les Chinois se conduisent plus par les lunaisons, que par les révolutions solaires; & douze signes suffisant pour les douze mois solaires, & les lunaisons ne quadrant pas toujours avec ces signes, ils ont des lunaisons intercalaires, auxquelles ils attribuent les mêmes signes qu'aux précédentes. Delà vient que plusieurs de leurs mois suivent l'ordre des signes, & que d'autres ont des jours hors des signes, ou manquent de jours pour les remplir.

Il n'est pas surprenant, dans cette confusion, que les Chinois soient quelquefois obligés de corriger leurs tables astronomiques : il s'était glissé des erreurs si considérables dans les Calendriers, qui suivirent ceux du Père *Adam Schaal*, qu'ils se virent dans la nécessité de recourir encore aux Missionnaires, quoique renfermés alors dans les prisons publiques, & chargés de neuf chaînes, sur

Digitized by Google

les accusations d'un Astronome Arabe, & d'un Médecin Chinois, nommé *Yang-quang-syeu*, qui avaient représenté leur doctrine comme pernicieuse au Gouvernement. L'Empereur Kang-hi qui était alors fort jeune & dans la septième année de son règne, leur fit demander par un *Ko-lao*, s'ils connaissaient quelques fautes dans le Calendrier de l'année présente, & dans celui qui paraissait déja pour l'année d'après. Un des Missionnaires, qui était le Père Verbiest, répondit que le second était rempli d'erreurs. Il en fit particulièrement remarquer une, qui consistait à mettre treize mois dans l'année suivante. L'Empereur en fut si frappé, que dès le lendemain il se fit amener les Missionnaires au Palais. Chine.

Verbiest y parut à l'heure marquée avec les Pères Baglion & Magalhaens; on les conduisit dans la grande salle, où tous les Mandarins du Tribunal astronomique étaient assemblés. Verbiest y découvrit toutes les erreurs du Calendrier; sur quoi l'Empereur, qui n'avait jamais vu les trois Missionnaires, donna ordre qu'ils fussent introduits dans sa propre chambre, avec tous les Mandarins, devant lesquels ils s'étaient expliqués. Ce Prince fit placer Verbiest vis-à-vis de lui, & prenant un air gracieux : « Est-il vrai, lui dit-il, que » vous puissiez nous faire connaître évidemment

Digitized by Google

Chine.

» ſi le Calendrier s'accorde avec les Cieux ? » Verbieſt répondit modeſtement que la démonſtration n'en était pas difficile ; que les inſtrumens qu'il avait fait faire à l'Obſervatoire, étaient compoſés pour épargner les embarras des longues méthodes aux perſonnes occupées des affaires d'Etat, qui, n'ayant pas le loiſir d'étudier les opérations aſtronomiques, pouvaient s'aſſurer en un inſtant de la juſteſſe des calculs, & reconnaître s'ils s'accordaient avec l'état du Ciel : « Si V. M. » continua le Miſſionnaire, deſire d'en voir l'expé- » rience, qu'il lui plaiſe de faire placer dans une » des cours du palais, un ſtyle, une chaiſe, & » une table, je calculerai ſur le champ la propor- » tion de l'ombre à toute heure propoſée. Par la » longueur de l'ombre, il me ſera facile de déter- » miner la hauteur du ſoleil, & de conclure de » ſa hauteur, quelle eſt ſa place dans le zodiaque : » enſuite on jugera, ſans peine, ſi c'eſt ſa véri- » ble place qui ſe trouve marquée pour chaque » jour dans le Calendrier ».

Cette propoſition parut plaire à l'Empereur. Il demanda aux Mandarins s'ils entendaient cette manière de calculer, & s'ils étaient capables de former des pronoſtics ſur la ſeule longueur de l'ombre. Le Mahométan répondit avec beaucoup de hardieſſe, qu'il comprenait cette méthode, & que c'était une règle ſûre pour diſtinguer la vérité :

Digitized by Google

mais il ajouta qu'on devait se défier des Européens & de leurs sciences, qui deviendraient funestes à l'Empire ; & prenant droit de la patience avec laquelle il était écouté, il s'emporta sans ménagement contre le Christianisme. L'Empereur changea de contenance, & lui dit : « Je vous ai déja » déclaré que le passé doit être oublié, & qu'il » faut penser uniquement à régler l'astronomie. » Comment êtes-vous assez hardi pour tenir ce » langage en ma présence ? Ne m'avez-vous pas » sollicité vous-même, par divers placets, de faire » chercher d'habiles Astronomes dans toutes les par- » ties de l'Empire ? On en cherche depuis quatre » ans, sans en avoir pu trouver. Ferdinand Ver- » biest, qui entend parfaitement les mathémati- » ques, était ici, & vous ne m'avez jamais parlé » de son savoir. Je vois que vous ne consultez » que vos préventions, & que vous n'en usez pas » de bonne foi ». Ensuite, S. M. reprenant un air riant, fit plusieurs questions au Missionnaire sur l'astronomie, & donna ordre au *Ko-lao* & à d'autres Mandarins de déterminer la longueur du style, pour le calcul de l'ombre.

Chine.

Comme il s'agissait de commencer l'opération dans le Palais même, l'Astronome Mahométan prit le parti d'avouer qu'il n'avait jamais sçu la méthode du Père Verbiest. L'Empereur en fut informé ; & dans le ressentiment qu'il eut de tant

Digitized by Google

Chine.

d'impudence, il aurait fait punir sur le champ cet imposteur, s'il n'eût jugé plus à propos de remettre son châtiment après l'expérience des Missionnaires, pour le convaincre aux yeux mêmes de ses protecteurs. Il ordonna au Missionnaire de faire son opération à part, pendant le reste du jour, & aux Ko-laos de se rendre le lendemain à l'Observatoire, pour remarquer la longueur de l'ombre, à l'heure précise de midi.

Il y avoit à l'Observatoire un pilier quarré de cuivre, de huit pieds & trois pouces de hauteur, élevé sur une table de même métal, longue de dix-huit pieds, & large de deux, sur un pouce d'épaisseur. De la base du pilier, cette table était divisée en dix-sept pieds, chaque pied en dix pouces, & chaque pouce en dix minutes. Autour des bords était un petit canal, creusé dans le cuivre, large d'un demi-pouce sur la même profondeur, & rempli d'eau, pour assurer la table dans une position parallèle. On s'était servi anciennement de cette machine, pour déterminer les ombres méridiennes; mais le pilier s'était courbé, & sa position ne formait plus d'angles droits avec la table.

La longueur du style ayant été fixée à huit pieds quatre pouces & neuf minutes, Verbiest attacha au pilier une planche unie, parallèle à l'horison, précisément à la hauteur déterminée;

Digitized by Google

& par le moyen d'un perpendiculaire, qu'il laiſſa tomber de la planche ſur la table, il marqua le point d'où il devait commencer à compter la longueur de l'ombre, qui, ſuivant ſon calcul, devait être le jour ſuivant, à midi, de ſeize pieds ſix minutes & demie. Le ſoleil approchait alors du ſolſtice d'hyver, & par conſéquent les ombres étaient plus longues que dans aucun autre tems de l'année. Chine.

Le ſoleil ne manqua point, à l'heure annoncée, de tomber ſur la ligne tranſverſale que le Miſſionnaire avait tracée ſur la table, pour marquer l'extrêmité de l'ombre. Tous les Mandarins en parurent extrêmement ſurpris.

L'Empereur ayant pris beaucoup de plaiſir au récit qu'on lui fit de ce détail, ordonna que l'expérience ſerait recommencée le jour ſuivant, dans la grande cour du palais. Il aſſigna deux pieds deux pouces pour la longueur du ſtyle. Verbieſt ayant préparé deux planches, l'une plate & diviſée en pieds & en pouces, l'autre perpendiculaire, pour ſervir de ſtyle, porta le lendemain cette machine au palais. Tous les Mandarins qui s'y étaient aſſemblés, voyant que l'ombre, dont la longueur avait été marquée de quatre pieds trois pouces quatre minutes & demie ſur la planche horiſontale, paraiſſait fort longue, parce qu'elle n'avait point encore atteint à la planche,

Digitized by Google

Chine.

& qu'elle tombait d'un côté sur la planche, se mirent à rire en s'entretenant ensemble, dans l'opinion que le Missionnaire avait commis quelqu'erreur. Mais un peu avant midi, l'ombre étant arrivée à la planche, se raccourcit tout d'un coup, & paraissant près de la ligne transversale, tomba précisément sur l'heure. Alors il fut impossible aux Mandarins de cacher leur étonnement. Le Ko-lao s'écria : « Quel étrange Maître avons-» nous ici ? » Les autres ne prononcèrent point un seul mot; mais depuis ce moment, ils conçurent une jalousie implacable contre le Missionnaire. Cependant on informa l'Empereur du succès de l'observation, en lui présentant la machine, qu'il reçut fort gracieusement. Comme une affaire de cette importance ne pouvait être pesée avec trop de soin, il souhaita que l'expérience fût renouvellée pour la troisième fois sur la tour astronomique. Verbiest le satisfit avec tant de succès, que ses ennemis mêmes, qui avaient assisté à toutes les opérations par l'ordre de l'Empereur, ne purent se dispenser de lui rendre justice, & de louer la méthode Européenne.

L'Astronome Mahométan n'avait pas d'autre connaissance du ciel, que celle qu'il avait puisée dans quelques vieilles tables Arabes. Il les suivait sur divers points, & depuis plus d'un an, il s'était employé à la correction du Calendrier, par com-

Digitized by Google

mission des Régens de l'Empire ; il avait même composé, suivant sa méthode, un Calendrier en deux volumes pour l'année suivante. Cet ouvrage, qui avait été présenté à l'Empereur, fut remis au Père Verbiest, avec ordre de l'examiner. Il n'était pas difficile d'y découvrir un grand nombre de fautes. Outre le défaut d'ordre & quantité d'erreurs dans les calculs, Verbiest le trouva rempli de contradictions manifestes. C'était un mélange d'idées chinoises & arabes ; de sorte qu'on pouvait le nommer indifféremment Calendrier de la Chine ou d'Arabie. Le Missionnaire ayant fait un recueil des fautes les plus grossières de chaque mois, par rapport aux mouvemens des planètes, les écrivit au bas d'un placet, qu'il fit présenter à l'Empereur. Aussitôt ce Prince, comme s'il eût été question du salut de l'Empire, convoqua l'assemblée générale de tous les Princes, des Mandarins de la première classe, & des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire. Il y envoya le placet du Père Verbiest, afin que chacun pût donner son avis sur le parti qu'il convenait de prendre dans une si grande occasion. Les Régens que l'Empereur son père avait nommés avant sa mort, lui étaient odieux depuis long-temps ; ils avaient condamné l'astronomie de l'Europe, & protégé les Astronomes Chinois. Sa Majesté, de l'avis de quelques-uns

Chine.

Digitized by Google

Chine.

de ſes principaux Confidens, voulait prendre cette occaſion pour annuller tous les actes des Régens; & c'était dans cette vue qu'il avait donné toute la ſolemnité poſſible à cette aſſemblée.

On y lut le placet du Père Verbieſt. Après de longues délibérations ſur cette lecture, les Seigneurs & les principaux Membres du Conſeil déclarèrent unanimement que la correction du Calendrier étant une affaire importante, & l'aſtronomie une ſcience difficile, dont peu de perſonnes avaient connaiſſance, il était néceſſaire d'examiner publiquement, avec les inſtrumens de l'Obſervatoire, les fautes que l'Aſtronome Européen avait relevées dans ſon mémoire. Ce décret ayant été confirmé par l'Empereur, Verbieſt & l'Aſtronome Mahométan reçurent ordre de ſe préparer ſans délai pour les obſervations du ſoleil & des planètes, & de mettre par écrit la méthode qu'ils emploieraient dans cette opération. Le Miſſionnaire obéit volontiers, & préſenta ſes explications aux Mandarins du Tribunal des Rites.

La première obſervation devant ſe faire le jour que le ſoleil entre au quinzième dégré du Verſeau, un grand quart de cercle que Verbieſt avait placé depuis dix-huit jours, ſcellé de ſon ſceau, ſur le méridien, montra la hauteur du ſoleil pour ce jour, & la minute de l'écliptique où il devait arriver avant midi. En effet, le ſoleil tomba préciſé-

Digitized by Google

ment sur le lieu indiqué ; tandis qu'un *sextant* de six pieds de rayon, placé à la hauteur de l'équateur, fit voir la déclinaison de cet astre. Quinze jours après, Verbiest eut le même succès, en observant, avec les mêmes instrumens, l'entrée du soleil dans le signe des poissons. Cette observation était nécessaire pour déterminer si le mois intercalaire devait être retranché du Calendrier. La hauteur méridienne du soleil & sa hauteur pour ce jour, en prouvèrent clairement la nécessité. Chine.

A l'égard des autres planètes, dont les places devaient être observées pendant la nuit, Verbiest calcula leur distance des étoiles fixes, & marqua, plusieurs jours avant l'observation, sur un planisphère, en présence de plusieurs Mandarins, ces distances, à l'heure fixée par l'Empereur. Le tems annoncé pour l'observation, étant arrivé, il fit porter ses instrumens à l'Observatoire, où les Mandarins s'étaient assemblés en fort grand nombre. Là, tous les Spectateurs furent convaincus, par la justesse de ses operations, que les calendriers de l'astronomie arabe étaient remplis d'erreurs. L'Empereur, informé de ce résultat, voulut que l'affaire fût examinée dans son Conseil ; mais les Astronomes *Yang-quang-syeu* & *U-ming-wen*, dont les Calendriers avaient été censurés, obtinrent, contre l'usage, la permission d'y assister ;

Digitized by Google

Chine.

& par leurs artifices, ils trouvèrent le moyen de partager les ſuffrages de l'aſſemblée.

Les Mandarins qui étaient à la tête du Conſeil, ne purent ſupporter avec patience que l'aſtronomie chinoiſe fût abolie, pour faire place à celle de l'Europe. Ils ſoutinrent que la dignité de l'Empire ne permettait pas des altérations de cette nature, & qu'il valait mieux conſerver les anciennes méthodes avec leurs défauts, que d'en introduire de nouvelles, ſur-tout lorſqu'il fallait les recevoir des étrangers. Ils firent honneur aux deux Aſtronomes Chinois du zèle qu'ils témoignaient pour la gloire de leur patrie, & les érigèrent en défenſeurs de leurs ancêtres. Mais les Mandarins Tartares embraſsèrent l'avis oppoſé, & s'attachèrent à celui de l'Empereur, qui était favorable au Père Verbieſt. La chaleur fut extrême entre les deux partis. Enfin, l'Aſtronome *Yang-quang-ſyeu*, qui avait gagné les Miniſtres d'Etat, & qui ſe repoſait ſur leur protection, eut la hardieſſe de tenir ce diſcours aux Tartares. « Si » vous donnez l'avantage à Magalhaens, en rece- » vant l'aſtronomie qu'il vous apporte de l'Europe, » ſoyez sûrs que l'Empire des Tartares ne ſera » pas de longue durée à la Chine ». Une déclaration ſi téméraire excita l'indignation de tous les Mandarins Tartares. Ils en informèrent ſur le champ l'Empereur, qui ordonna que le

Digitized by Google

coupable fût chargé de fers, & conduit à la prison publique. Chine.

Cet évènement confirma le triomphe du Père Verbiest. Il fut établi Directeur du Tribunal des Mathématiques, avec ordre de réformer le Calendrier & toute l'astronomie de la Chine. Pour commencer l'exercice de ses fonctions, il présenta un mémoire à l'Empereur, dans lequel il expliqua la nécessité de retrancher du Calendrier le mois intercalaire, qui, suivant le calcul même des Astronomes Chinois, appartenait à l'année d'après. Les Membres du Conseil, auxquels ce mémoire fut renvoyé, regardèrent comme un triste expédient l'obligation de supprimer un mois entier, après l'avoir reçu solemnellement; mais n'osant contredire le nouveau Directeur, ils prirent le parti de lui députer leur Président. Ce Mandarin aborda Verbiest d'un air riant: « Pre-» nez garde, lui dit-il, à ce que vous alliez faire; » vous allez rendre notre Nation méprisable à » tous nos voisins, qui suivent & qui respectent » le Calendrier chinois. Que penseront-ils en ap-» prenant que nous sommes tombés dans des » erreurs si grossières, qu'il a fallu retrancher un » mois entier de l'année pour les réparer? Ne » pouvez-vous pas trouver quelqu'autre expédient » qui mette notre réputation à couvert? Vous » nous rendriez un important service ». Verbiest

Digitized by Google

Chine.

lui répondit qu'il n'était pas en ſon pouvoir de concilier l'ordre des cieux avec le Calendrier chinois, & que le retranchement d'un mois lui paraiſſait d'une néceſſité indiſpenſable. On publia bientôt dans toutes les parties de l'Empire un Edit Impérial, par lequel on déclarait que, ſuivant les calculs, il avait été néceſſaire de ſupprimer le mois intercalaire, & l'on défendait de le compter à l'avenir. Ainſi la première origine du grand crédit des Jéſuites dans l'Empire Chinois, fut la ſcience de l'Almanach. En Europe, où l'on en ſavait un peu davantage, leur pouvoir fut appuyé ſur la connaiſſance des hommes & des affaires, & non ſur la connaiſſance des Cieux.

Géographie.

A l'égard de la géographie, s'ils n'avaient pas négligé celle de leur Empire, leurs lumières étaient fort bornées ſur celle des pays étrangers. Ils réduiſaient toutes les autres régions du monde à ſoixante-douze royaumes, qu'ils plaçaient au hazard comme autant de petites iſles dont leur mer était entourée, ſans les diſtinguer par les longitudes & les latitudes. Ils leur donnaient des noms mépriſans, & dans leurs deſcriptions ridiculement fabuleuſes, ils en repréſentaient les habitans comme des monſtres. Quoiqu'ils connuſſent mieux les Tartares, les Japonais, les Coréens & les autres Peuples qui bordent la Chine, ils ne les honoraient pas d'un autre nom que celui *des quatre Nations barbares.*

Digitized by Google

Dans les derniers tems, ayant reçu quelques informations sur l'existence de l'Europe, ils l'avaient ajoutée à leurs cartes comme une isle déserte. De-là vient qu'en 1668, le Vice-Roi de Canton, après avoir parlé de l'Ambassade Portugaise dans un mémoire qu'il envoyait à l'Empereur, ajoutait cette remarque : « Nous avons vérifié que l'Eu- » rope consiste en deux petites isles au milieu de » la mer ». Lorsque les Chinois virent pour la première fois des Européens, ils leur demandèrent s'il y avait en Europe des villes, des villages & des maisons. Ils sont un peu revenus de ces grossières erreurs. Un jour que le Père Chavagnac, Missionnaire Jésuite, montrait une carte du monde à quelques Lettrés, ils y cherchèrent long-tems la Chine. Enfin, ils jugèrent que ce devait être l'hémisphère oriental, parce que l'Amérique ne leur paraissait que trop grande pour le reste du monde. Le Missionnaire prit plaisir à les laisser quelque tems dans cette idée. Mais un d'entr'eux, lui demandant l'explication des lettres & des noms : « L'hémisphère que vous regardez, leur dit-il, » contient l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Voici » donc l'Asie, la Perse, les Indes & la Tartarie. » Où est donc la Chine, s'écria un des Lettrés ? » C'est ce petit coin de terre, lui répondit-on, & vous en voyez les bornes. Il parut extrêmement surpris de cette réponse ; & regardant ses Compa-

Chine.

Digitized by Google

Chine.

gnons, qui ne le paraiſſaient pas moins, il leur dit en Chinois : « Que cela eſt petit ! » Un meilleur Philoſophe aurait pu dire le même mot en regardant le globe entier.

Mathématiques.

Les autres parties des mathématiques étaient entiérement inconnues aux Chinois. Il n'y a pas plus d'un ſiècle qu'ils ont ouvert les yeux ſur ce qui manquait à leurs connoiſſances. *Kang-hi*, dont la paſſion favorite était d'acquérir de nouvelles lumières, ne ſe laſſait pas de voir & d'entendre les Miſſionnaires Jéſuites ; tandis que, de leur côté, jugeant combien ſa protection pouvait être avantageuſe au Chriſtianiſme, ils ne négligeaient rien pour ſatisfaire ſa curioſité. Ils commencèrent par lui donner quelques idées de l'optique, en lui préſentant un demi-cylindre, d'un bois fort léger, dans l'axe duquel ils avaient placé un verre convexe, qui étant tourné vers l'objet, repréſentait, en figure naturelle, l'image qui était dans le tube. L'Empereur, charmé d'une invention qu'il trouva fort nouvelle, demanda qu'on lui fît, dans ſes jardins de Pékin, une machine de la même nature, qui pût lui faire découvrir ſans être vu lui-même, tout ce qui ſe paſſait dans les places voiſines. Les Miſſionnaires firent bâtir, près des murs du jardin, un grand cabinet avec une fenêtre pyramidale, au ſommet de laquelle ils fixèrent un grand œil de bœuf,

Digitized by Google

bœuf, ou un verre, directement opposé à la place où le concours du peuple était le plus nombreux. L'Empereur prenait beaucoup de plaisir à ce spectacle, & les Reines encore plus, parce que, ne sortant jamais du palais, elles n'avaient point d'autre moyen pour voir tout ce qui se passait au dehors. Chine.

Le Père Grimaldi donna un autre exemple des merveilles de l'optique, dans le jardin des Jésuites de Pékin. Il traça sur les quatre murs diverses figures, qui ne représentaient en face que des montagnes, des forêts, des chaises & d'autres objets de cette espèce; mais d'un certain point, on voyait la figure d'un homme bien proportionné. L'Empereur honora la maison d'une visite, & regarda long-temps ce prodige avec beaucoup d'admiration.

Pour essai de catoptrique, les Jésuites présentèrent à l'Empereur toutes sortes de verres & de télescopes, qui leur servirent à faire des observations célestes & terrestres, à mesurer les grandes & les petites distances, à diminuer, à grossir, à multiplier ou réunir les objets. La première merveille de ce dernier genre fut un tube, de la grosseur d'un prisme octogone, qui étant placé parallèlement avec l'horizon, représentait huit différentes scènes, & d'une manière si naturelle, qu'on les prenait pour les objets mêmes. Ce spectacle,

Digitized by Google

Chine. relevé par la variété des peintures, amusa longtemps l'Empereur. Les Missionnaires lui firent ensuite présent d'un autre tube, dans lequel était un verre polygone, qui rassemblait, par ses différentes faces, plusieurs parties de différens objets, pour en former une seule image. Ainsi des bois, des troupeaux, & cent autres figures représentées dans un tableau, servaient à former distinctement un homme entier, ou quelqu'autre objet. On ne manqua point de faire voir à S. M. I. la lanterne magique, avec toutes les merveilles qu'elle présente aux yeux des ignorans. Qu'aurait dit S. M. I. si on lui eût appris que dans les moindres villes de l'Europe, des gens de la dernière classe du peuple montraient aux enfans, pour quelques sous, ce qui faisait l'admiration de l'Empereur de la Chine & de toute sa Cour?

La perspective ne fut point oubliée. Le Père Buglio offrit à l'Empereur trois dessins, exécutés suivant les règles de l'art; il en exposa les copies à la vue du public, dans le jardin des Jésuites, où tous les Mandarins s'empressèrent de les venir admirer. Ils ne comprenaient pas que sur une toile plate, on eût pu représenter des salles, des galeries, des portiques, des routes & des avenues, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, & si naturellement, que les spectateurs y étaient trompés au premier coup-d'œil.

Digitized by Google

Les expériences de ſtatique eurent leur tour. On fit préſent à l'Empereur d'une machine compoſée de quatre roues dentelées, avec un manche de fer, par le moyen de laquelle un enfant pouvait lever ſans difficulté un poids de pluſieurs milliers, & réſiſter aux efforts de vingt hommes robuſtes. Chine.

A l'égard de l'hydroſtatique, les Miſſionnaires firent pour S. M. des pompes, des canaux, des roues & pluſieurs autres machines propres à lever l'eau au-deſſus du niveau de ſa ſource. Ils en compoſèrent une, qui ſervit à conduire l'eau d'une rivière, nommée *les dix mille ſources*, dans quelques terres du domaine Impérial. Le Père Grimaldi offrit à l'Empereur une machine hydraulique de nouvelle invention, qui formait un jet-d'eau continuel; une horloge, qui repréſentait tous les mouvemens céleſtes avec beaucoup de juſteſſe, & une montre à répétition qui n'était pas moins juſte.

Les machines pneumatiques formèrent un ſpectacle fort agréable pour la curioſité de l'Empereur. Après avoir fait faire, d'un bois léger, un petit chariot long de deux pieds, les Miſſionnaires placèrent au milieu un vaiſſeau de cuivre rempli de charbons embrâſés, ſur lequel ils mirent un *Eolipyle*, d'où l'air ſortant par un petit tuyau, frappait une ſorte de roue ſemblable à la voile d'un

Digitized by Google

Chine.

moulin à vent. Cette roue en faisait tourner une autre par le moyen d'un essieu ; & le chariot, sans autre principe de mouvement, courait ainsi pendant deux heures : mais comme l'espace n'aurait pas suffi pour le faire courir en droite ligne, on se servit d'une autre invention, pour lui donner un mouvement circulaire. On attacha une petite solive à l'essieu des deux roues ; & du bout de cette solive, on fit passer un autre essieu par le centre d'une autre roue, qui était un peu plus grande que les deux autres. A mesure que cette roue était plus ou moins éloignée du chariot, il décrivait un plus grand ou un moindre cercle. On fit la même expérience avec un petit vaisseau monté sur quatre roues ; l'Eolypile était caché au milieu ; le vent sortant par deux tuyaux, enfla fort bien les voiles, & fit tourner assez long-tems la machine.

Lorsqu'il paraissait quelque phénomène, tel que la parélie, l'arc-en-ciel, ou quelqu'autre cercle autour du soleil ou de la lune, l'Empereur faisait appeller aussitôt les Missionnaires pour leur en demander l'explication. Ils publièrent plusieurs ouvrages sur ces merveilles de la nature ; & pour en faciliter l'intelligence, ils composèrent une machine qui représentait leurs apparences. C'était une sorte de tambour, bien fermé au dehors, & blanchi dans l'intérieur, dont la surface représentait les cieux. La lumière du soleil y entrait par un

Digitized by Google

petit trou, & passant par un prisme de verre, tombait sur un petit cylindre poli, qui la réfléchissait sur la concavité du tambour, où elle peignait exactement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'image du soleil était réfléchie par une partie du cylindre un peu applatie; & par d'autres réflexions & réfractions, suivant que le prisme était plus ou moins incliné vers le cylindre; on voyait les cercles autour du soleil & de la lune, & les autres phénomènes des corps célestes. Les Jésuites présentèrent aussi à l'Empereur des thermomètres, pour lui faire connaître la distinction des divers dégrés du froid & du chaud. Ils y ajoutèrent un hygromètre, pour les dégrés de sécheresse & d'humidité. C'était une machine en forme de tambour, d'un assez grand diamètre, suspendue par un cordon de boyaux de chat, d'une longueur convenable & parallèle à l'horizon. Le moindre changement de l'air contractant ou relâchant le cordon, faisait tourner le tambour à droite ou à gauche; il alongeait ou raccourcissait aussi, autour du tambour, une autre petite corde, qui tirait un petit pendule, par lequel les dégrés de sécheresse étaient marqués d'un côté, & de l'autre, ceux d'humidité. Chine.

La physique est cultivée à la Chine; elle a ses principes pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés & leurs effets. Mais quels principes!

Digitized by Google

Chine. Médecine.

La médecine, par exemple, a toujours été fort en honneur parmi les Chinois, non-seulement parce qu'elle est fort utile pour la conservation de la vie, mais encore parce qu'ils supposent beaucoup de liaison entre cette science & les mouvemens du ciel. Ils comptent cinq élémens; la terre, les métaux, l'eau, l'air & le feu, qui s'unissent pour la composition du corps de l'homme, & dont le mélange est tel, qu'un élément prévaut sur les autres dans quelque partie. Ainsi le feu prédomine dans le cœur & dans les viscères voisins; & le Sud est le point du ciel qui se rapporte principalement à ces parties, comme résidence principale de la chaleur naturelle; aussi ne manquent-ils pas d'observer les affections du cœur pendant l'été. Le foie & la vésicule du fiel se rapportent à l'élément de l'air; & tous deux ont une relation à l'Est, qui est le lieu d'où procèdent les vents & les végétations. C'est au printems que la disposition de ces parties doit être observée. Les urètres appartiennent à l'eau, & correspondent au Nord; ainsi c'est pendant l'hyver qu'il faut observer leurs indications. Le foie & la troisième partie du corps sont sujets au feu & à l'eau, & reçoivent les impressions du cœur, pour les communiquer à toutes les autres parties. Les Médecins Chinois raisonnent sur les rapports & les oppositions de ces élémens avec le corps humain,

Digitized by Google

pour rendre compte des maladies & de toutes les altérations de la ſanté. Chine.

Leur véritable ſcience conſiſte dans la connaiſſance du pouls & dans l'uſage des ſimples, & les Voyageurs racontent des merveilles de leur habileté. Lorſqu'ils ſont appelés près d'un malade, ils mettent d'abord un oreiller ſous ſon bras ; & plaçant quatre doigts au long de l'artère, quelquefois doucement, quelquefois avec une preſſion plus forte, ils examinent long-temps les pulſations, en s'efforçant de diſtinguer les moindres différences. Le plus ou le moins de vîteſſe ou de lenteur, de faibleſſe ou de force, d'uniformité ou d'irrégularité, leur ſert à découvrir la cauſe de la maladie ; & ſans faire la moindre queſtion au malade, ils lui diſent s'il a mal à la tête, à l'eſtomac, au ventre, & ſi c'eſt la rate ou le foie qui eſt affecté ; ils lui annoncent auſſi quand il peut eſpérer du ſoulagement, quand l'appétit lui reviendra, & quand il ſera tout-à-fait délivré de ſa maladie. On en rapporte un exemple. Un Miſſionnaire étant tombé dangereuſement malade dans la priſon de Nankin, les Chrétiens, alarmés pour la vie de leur Paſteur, engagèrent un des plus habiles Médecins à le viſiter. Cet Eſculape Chinois, après avoir tâté, avec les cérémonies ordinaires, le pouls du malade, lui preſcrivit ſur le champ trois médecines, l'une pour le matin,

Digitized by Google

Chine. l'autre pour l'après-midi, & la troisième pour le soir. L'effet en parut si violent, que le Missionnaire ayant perdu la parole dans le cours de la nuit suivante, passa pour un homme mort; mais le matin apporta un extrême changement à sa situation. Le Médecin, après avoir tâté le pouls à son malade, l'assura qu'il était guéri, & qu'il ne lui restait qu'à suivre un certain régime, qui rétablirait bientôt ses forces. L'effet vérifia bientôt cette prédiction. Concluons qu'il en est de ces prédictions savantes, à la Chine comme ailleurs: on tient compte de celles qui réussissent, parce qu'on s'en étonne; on ne dit rien de celles qui ne réussissent pas, parce qu'on n'en attendait pas davantage.

Il se trouve à la Chine des Médecins qui regardent comme au-dessous d'eux de prescrire des remèdes, & qui se bornent à déclarer la nature des maladies. Leurs visites se paient beaucoup plus cher que celles des autres. Mais ce qui fait ordinairement la fortune & la réputation d'un Médecin Chinois, c'est d'avoir guéri quelques Mandarins distingués, ou d'autres personnes riches, qui joignent au paiement de chaque visite des gratifications considérables. Le prix commun des visites & des remèdes est très-médiocre. Un Médecin qu'on a fait appeler près d'un malade, n'y retourne point, s'il n'est rappelé. Ainsi, chacun a

Digitized by Google

la liberté d'en prendre un autre, lorsqu'il n'est pas content du premier. Les Charlatans ne sont pas plus rares à la Chine qu'en Europe; ils prétendent guérir toutes les maladies par des recettes inconnues dans la médecine, & mettent pour condition qu'ils ne seront payés qu'après l'effet du remède. Chine.

Les Médecins Chinois ont prodigieusement approfondi l'étude du pouls. On peut voir dans un Traité chinois, qui a pour titre *le Secret du pouls*, jusqu'où ils étendent les indications qu'ils se flattent d'en tirer. Ils marquent sept espèces de pouls qui annoncent la mort prochaine. Mais ce qui est bien plus remarquable, c'est la doctrine d'un ancien livre sur la manière de calculer, par le pouls, la durée de la vie. Suivant ce livre, si le pouls, après quarante pulsations successives, en omet une, c'est un signe qu'une des parties nobles est destituée d'esprits, & que le malade doit mourir quatre ans après, dans le cours du printems. Une personne dont le pouls bat cinquante fois sans s'arrêter, est en parfaite santé, & d'une excellente constitution; mais s'il s'arrête après cinquante pulsations, les esprits manquent dans une des parties nobles, & la mort est infaillible au bout de cinq ans. S'il s'arrête après trente battemens, il faut s'attendre à mourir trois ans après. Lorsque le pouls du poignet gauche s'enfonce,

Digitized by Google

Chine.

s'élève & s'enfonce encore après dix-neuf battemens, le foie eſt entièrement ruiné, & tous les remèdes ſont inutiles. On remarque la même choſe ſur le pouls de l'extrêmité du coude droit, c'eſt-à-dire, qu'après ſept pulſations égales, s'il s'enfonce, & qu'il continue de s'enfoncer, ſans ſe relever de long-tems, le malade a peu d'heures à vivre. Si l'interruption arrive après deux battemens, il meurt ordinairement en deux ou trois jours; ſi après trois battemens, il peut vivre cinq ou ſix jours; après quatre, il pourra vivre juſqu'à la fin de la ſemaine, &c.

Malgré de ſi merveilleuſes lumières, ils emploient tous les moyens des Charlatans pour s'informer ſecrétement, avant leurs viſites, de la ſituation des malades: ils portent l'artifice juſqu'à leur ſuppoſer des maladies qu'ils leur procurent eux-mêmes. Le Père le Comte apprit d'un Chinois, qu'ayant fait appeler un Médecin & un Chirurgien pour le guérir d'une fluxion, l'un des deux lui déclara que le mal venait d'un petit ver qui s'était engendré dans la chair, & qui cauſerait infailliblement la gangrène, s'il n'était chaſſé promptement. Il ſe vanta d'être le ſeul qui poſſédât ce ſecret; mais il ajouta qu'il demandait un ſalaire conſidérable. Le malade promit une groſſe ſomme d'argent, dont il paya même une partie d'avance. Alors cet impoſteur compoſa une em-

Digitized by Google

plâtre, dans laquelle il fit entrer un petit ver; une heure après, l'ayant tiré d'un air triomphant, il se fit donner le reste de la somme. Son compagnon, qui n'eut point autant de part qu'il se l'était promis au fruit de cette imposture, découvrit ensuite le complot; mais il était trop tard pour sauver l'argent du malade. Ce tour était digne de l'Europe. Chine.

Les Chinois font grand cas des topiques; ils appliquent aux malades, en divers endroits, des aiguilles brûlantes, ou des boutons de feu. Un Chinois disait un jour à un Européen: « On vous » traite en Europe avec le fer; (il faisait allusion » à la saignée:) ici, nous sommes martyrisés avec » le feu. Il n'y a point d'apparence que cette mode » passe jamais, parce que les Médecins ne sen- » tent point le mal qu'ils font aux malades, & » qu'ils ne sont pas moins payés pour nous tour- » menter, que pour nous guérir.

Au lieu d'employer des Apothicaires pour la composition des remèdes, la plûpart des Médecins Chinois se chargent eux-mêmes de ce soin: ils s'étonnent que les Européens se reposent du principal point de leur santé, sur des gens qui n'ont pas d'intérêt à guérir un malade, & qui s'embarrassent peu de la qualité de leurs drogues, pourvu qu'ils trouvent du profit à les vendre. Tout le monde est libre d'exercer la médecine comme les arts méchaniques, sans examen de doctrine, &

Digitized by Google

Chine. sans avoir pris les dégrés. Cette licence multiplie beaucoup les Charlatans, d'autant plus que le peuple, souvent trompé par leur ignorance, ne se lasse point de les employer.

Musique. Les Chinois s'attribuent la première invention de la musique, & se vantent de l'avoir portée anciennement à sa plus haute perfection; mais si leurs prétentions ne sont pas fabuleuses, ils ont souffert qu'elle ait étrangement dégénéré. Elle est aujourd'hui si imparfaite à la Chine, qu'elle en mérite à peine le nom. Il paraît certain qu'elle y était autrefois fort estimée. Confucius même entreprit d'en introduire les règles dans toutes les contrées dont on lui avait confié le gouvernement. Les histoires du pays parlent beaucoup de l'excellence de l'ancienne musique, & les Chinois regrettent continuellement la perte des anciens livres qui traitaient de cet art. Quelque opinion qu'on en doive prendre, la musique est aujourd'hui peu exercée à la Chine, excepté dans les fêtes, les comédies, les mariages, & d'autres occasions de cette nature. Les Bonzes l'emploient aux funérailles. Les Musiciens de la Chine lèvent & baissent la voix d'une tierce, d'une quinte & d'une octave; mais ils ne chantent jamais par sémi-tons. La beauté de leurs concerts ne consiste point dans la variété des voix ou dans la différence des parties. Ils chantent tous le même air, suivant l'usage

Digitized by Google

de tous les Asiatiques. La musique de l'Europe leur plaît assez, pourvu qu'il n'y ait qu'une voix accompagnée d'instrumens. Ils ne trouvent qu'un désordre confus dans le contraste de plusieurs voix différentes, & dans les sons graves & aigus, les dièzes, les fugues, &c. Chine.

Ils n'ont point de notes ni d'autres figures pour distinguer la diversité des tons, les élévations & les chûtes de la voix, & les autres variations qui forment l'harmonie; cependant ils expriment leurs tons par certains caractères. Les airs chinois, joués par un instrument, ou chantés par une bonne voix, ne sont pas sans agrément. Ils s'apprennent par routine ou par la justesse de l'oreille. On ne laisse pas d'en composer quelquefois de nouveaux. *Kang-hi* en fit plusieurs, qui se chantent aujourd'hui. En 1679, ce Monarque s'étant fait jouer quelques airs de clavessin par les Pères Grimaldi & Pereyra, parut prendre beaucoup de plaisir aux airs Européens. Il donna ordre à ses Musiciens de jouer un air chinois, & lui-même y il toucha cet instrument avec beaucoup de grace. Le Père Pereyra prit ses tablettes, sur lesquelles il nota aussitôt l'air que S. M. I. avait joué, & l'exécuta aussi parfaitement que s'il l'eût répété plusieurs fois. L'Empereur en fut si surpris, qu'il avait peine à se le persuader; il ne comprenait

Chine. pas comment le Missionnaire pouvait avoir appris en si peu de temps un air que lui & ses Musiciens n'étaient parvenus à jouer parfaitement qu'après quantité de répétitions & par le secours de certains caractères. Il fallut, pour le convaincre, que Pereyra fît plusieurs essais sur d'autres airs qu'il nota de même, & qu'il exécuta sur le champ avec autant de facilité que d'exactitude. Kang-hi en prit occasion d'instituer une Académie de musique, composée des plus habiles Musiciens de la Chine. Il en donna la direction à son troisième fils, qui était homme de lettres, & qui avait lu beaucoup. Les Académiciens commencèrent par un nouvel examen de tous les Auteurs qui avaient écrit sur cette matière. Ils firent composer toutes sortes d'instrumens à l'ancienne mode, suivant les dimensions qu'ils tirèrent de leurs livres ; mais les ayant trouvés trop défectueux, ils les corrigèrent par des règles plus modernes ; après quoi, ils formèrent un recueil de musique en quatre volumes, sous le titre *de véritable Doctrine du Li-ti*, composé par l'ordre de l'Empereur. Ils y joignirent ensuite un cinquième tome, qui contenait les élémens de la musique Européenne, rédigés par le Père Pereyra.

Les Chinois ont inventé huit instrumens auxquels ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine. Les uns sont de métal, comme

Digitized by Google

nos cloches ; d'autres de pierre, entre leſquels on en diſtingue un, qui a la forme de nos trompettes ; d'autres ſont de peaux, comme nos tambours. Entre pluſieurs eſpèces, il y en a de ſi peſans, que pour en faire uſage on eſt obligé de les poſer ſur un bloc de bois. Les inſtrumens à cordes ſont en fort grand nombre ; mais les cordes ſont ordinairement de ſoie, & quelquefois de boyaux, comme celles des vielles, que les aveugles portent dans les rues, & celles des violons. Ils n'ont que trois cordes, ſur leſquelles on joue avec un archet. Cependant on en voit un à ſept cordes, qui eſt fort eſtimé, & dont l'harmonie n'eſt pas déſagréable, lorſqu'il eſt touché par une main habile : il y en a d'autres encore, mais uniquement compoſés de bois. Ce ſont de grandes tablettes, qu'on frape l'une contre l'autre. Les Bonzes ſe ſervent d'une petite planche, qu'ils touchent avec beaucoup d'art & de meſure. Enfin, les Chinois ont des inſtrumens à vent, tels que des flûtes, dont on diſtingue deux ou trois ſortes, & une machine compoſée de pluſieurs tuyaux, qui a quelque reſſemblance avec notre orgue, & qui rend un ſon fort agréable ; mais elle eſt ſi petite, qu'elle ſe porte dans la main. On en avait fait préſent d'une à l'Empereur, que le Père Pereyra trouva le moyen d'agrandir, & qui fut placée dans l'Egliſe des Jéſuites de Pékin. La

Chine.

Digitized by Google

Chine. nouveauté & l'harmonie de cet instrument, charmèrent les Chinois ; mais ils furent encore plus surpris de lui voir jouer seul des airs Européens ; du Chinois, & les mêler quelquefois ensemble, avec beaucoup d'agrément.

Pereyra, dont le talent était singulier pour la musique, plaça au sommet de l'Eglise des Jésuites, une grande & magnifique horloge. Il fit fondre un assortiment musical de petites cloches, qui furent suspendues dans une tour construite exprès pour cet usage, & qui, à l'aide d'un grand tambour, formèrent un carillon sur lequel on jouait, à chaque heure du jour, les plus beaux airs du pays : l'heure sonnait ensuite sur une cloche, d'un ton plus grave. Ce fut un amusement nouveau pour la Cour & la Ville. Les Grands & le Peuple ne se lassaient pas de courir, pour entendre cette musique.

Poésie. La poésie & l'éloquence sont des arts fort anciens à la Chine. Sans parler de leurs anciens Livres, dont la plupart sont autant d'ouvrages de poésie, on admire la délicatesse & la douceur des Poèmes de *Kyu-i-wen*. La Dynastie de *Tang*, vit fleurir *Li-tsau-pe* & *Tu-te-mwey*, deux Poètes que l'on met à côté d'Anacréon & d'Horace ; ce qui ne prouve pas que nous devions le croire. Les Poètes, à la Chine, sont tous Philosophes ; & de tous les Ecrivains Chinois, qui ont quelque réputation,

Digitized by Google

tation, *Tſong-nan-fong* eſt le ſeul qui n'ait point écrit en vers. C'eſt ce qui le fait comparer à la fleur de *hay-tang*, qui ſerait parfaite, ſi elle n'était pas inſipide. Chine.

Pour bien comprendre en quoi conſiſte l'excellence de la poéſie Chinoiſe, il faut être verſé dans la langue du pays. Les compoſitions poétiques des Chinois ont quelque reſſemblance avec les Sonnets, les Rondeaux, les Madrigaux, & les Chanſons de l'Europe. Ils ont de longs vers, ils en ont de courts; c'eſt-à-dire, qu'il y entre plus ou moins de mots, & que leur beauté conſiſte dans la variété de leur cadence & de leur harmonie. Les vers Chinois doivent avoir enſemble une relation de ſens & de rime, qui forme une variété auſſi agréable à l'eſprit qu'à l'oreille. On diſtingue, à la Chine, une autre ſorte de poéſie, ſans rime, qui conſiſte dans l'antithèſe ou l'oppoſition des penſées. Si la première penſée regarde le printems, la ſeconde regarde l'automne; ou ſi la première a quelque rapport au feu, la ſeconde en doit avoir à l'eau. Cette compoſition a ſes difficultés, qui demandent un certain art. L'enthouſiaſme ne manque point aux Poètes Chinois; la plupart de leurs expreſſions ſont allégoriques: ils ſavent employer les figures qui donnent de la chaleur & de la force au ſtyle & aux penſées.

Digitized by Google

Chine.

Au contraire, leur rhétorique eſt fort naturelle. Ils connaiſſent peu de règles pour l'ornement du diſcours. Leur unique étude, en ce genre, eſt la lecture de leurs meilleurs Ecrivains, dans leſquels ils obſervent les tours les plus vifs & les plus propres à faire l'impreſſion qu'ils ſe propoſent.

Leur éloquence ne conſiſte point dans l'arrangement des périodes, mais dans la chaleur de l'expreſſion, dans la nobleſſe des métaphores, dans la hardieſſe des comparaiſons, & ſur-tout dans les maximes & les ſentences de leurs anciens Sages, qui, étant exprimées d'une manière conciſe, vive & myſtérieuſe, contiennent beaucoup de ſens en peu de mots.

Leur Logique ne contient point de règles pour la perfection du raiſonnement, ni de méthodes pour définir ou diviſer les idées, & pour en tirer les conſéquences. Les Chinois ne ſuivent que les lumières naturelles de la raiſon, qui leur ſert à comparer pluſieurs idées enſemble, ſans le ſecours de l'art, & qui les conduit à la concluſion. Cependant ces qualités leur ont ſuffi pour compoſer un grand nombre de Livres, ſur toutes ſortes de ſujets, tels que l'Agriculture, la Botanique, les Arts libéraux, militaires & méchaniques, la Philoſophie & l'Aſtronomie : mais la fécondité de leur eſprit éclate particulièrement dans leurs Hiſtoi-

Digitized by Google

tes, leurs Comédies, leurs Livres de Chevalerie errante, leurs Romans & leurs Nouvelles. Les Romans chinois reſſemblent aſſez à ceux de l'Europe; ils contiennent des aventures d'amour & d'ingénieuſes fictions; mais l'inſtruction eſt jointe à l'amuſement, & l'on y trouve des maximes utiles à la réformation des mœurs, & des exhortations à la vertu. Les récits y ſont quelquefois mêlés de vers, pour animer la narration. Duhalde nous a donné, pour exemple, trois ou quatre pièces de ce genre, que les Miſſionnaires de ſa Compagnie n'ont pas dédaigné de traduire. Chine.

Les Comédies doivent être en grand nombre à la Chine, puiſqu'il n'y a point de fête un peu diſtinguée, où l'on ne ſe faſſe un amuſement de ces repréſentations; mais il n'y faut pas chercher les trois unités d'action de temps & de lieu, ni les autres règles auxquelles on s'attache en Europe, pour donner autant de régularité que de graces à cette ſorte de compoſition. L'unique deſſein des Auteurs étant de réjouir une aſſemblée, ou d'émouvoir les paſſions, & d'inſpirer l'amour de la vertu & la haine du vice, ils ſe croient parvenus à la perfection, lorſque le ſuccès répond à leurs vues. Ils ne mettent point de diſtinction entre leurs Tragédies & leurs Nouvelles, excepté que les premières ſe prononcent ſur un théâtre.

Digitized by Google

Chine.

Dans l'impreſſion, les Acteurs ſont rarement nommés, parce qu'en repréſentant une pièce, on commence par annoncer aux Spectateurs les Acteurs qui doivent paraître, & le rôle qu'ils ont à jouer. C'eſt à peu près l'ancien procédé des Prologues grecs & latins.

Une compagnie de Comédiens eſt compoſée de huit ou neuf Acteurs, dont chacun eſt quelquefois chargé de différens rôles : autrement, comme les moindres circonſtances ſont repréſentées en Dialogues, cette multitude de rôles demanderait une troupe trop nombreuſe. On conçoit que le Drame en devient ſouvent fort obſcur. Un maſque y pourroit remédier ; mais les Chinois n'en font guères uſage que dans les intermèdes. En général, ce déguiſement à la Chine eſt le partage des brigands & des voleurs.

Les Tragédies Chinoiſes ſont entremêlées de chanſons, comme leur chant eſt quelquefois interrompu, pour faire place à deux ou trois lignes de récit. Les Auteurs que nous ſuivons ici, obſervent qu'il eſt choquant pour un Européen, d'entendre un Acteur qui ſe met à chanter au milieu d'un Dialogue. S'ils avaient écrit de nos jours, ils auraient retrouvé l'exemple de cette bizarrerie dans nos Opéra comiques. Au reſte, chez les Chinois, le chant exprime toujours quelque vive émotion de l'ame, telle que la joie, la colère, la

Digitized by Google

douleur, ou le déſeſpoir. Un Chinois chante pour déclarer ſon indignation; il chante pour s'animer à la vengeance; il chante même lorſqu'il eſt prêt à ſe donner le coup mortel. Chine.

Les chanſons des Comédies ne ſont pas fort intelligibles, ſur-tout pour les Européens, parce qu'elles ſont remplies d'alluſions à des événemens qui leur ſont inconnus, & d'expreſſions figurées qui ne leur ſont pas familières. Dans les Tragédies, les airs ſont en petit nombre; & lorſqu'on les imprime, ils ſont placés à la tête des chanſons, qui ſont imprimées en gros caractères, pour les diſtinguer de la proſe.

Le Père Duhalde nous donne pour eſſai du Théâtre chinois, une Tragédie nommée *Chau-chi-kou-coul*; c'eſt-à-dire, le petit orphelin de la Maiſon de *Chau* ou *Tchao*. On doit la traduction de cette pièce au Père *de Prémare*, Miſſionnaire Jéſuite, qui l'avait tirée d'une collection en cent volumes, de cent des meilleures Tragédies chinoiſes, compoſées ſous la Dynaſtie de Ywen *.

A l'égard de l'Hiſtoire, on ne connaît pas de Nation qui ait apporté plus de ſoin à écrire & conſerver les annales de ſon Empire. Ces Livres reſpectés contiennent tout ce qui s'eſt paſſé ſous Hiſtoire.

* Voyez ſur cet ouvrage la Préface de *l'Orphelin de la Chine*, dont la Pièce Chinoiſe a fourni le ſujet à M. de Voltaire.

Digitized by Google

Chine.

le règne des premiers Empereurs, qui ont gouverné la Chine : on y trouve l'hiſtoire & les loix de l'Empereur *Yau*, avec toutes les meſures qu'il prit pour établir un ordre de gouvernement dans ſes Etats; les Règlemens de *Chun* & de *Yu*, ſes ſucceſſeurs, pour hâter les progrès de la morale, & affermir la tranquillité publique; les uſages des petits Rois qui gouvernaient les provinces, ſous la dépendance de l'Empereur; leurs vertus, leurs vices, leurs maximes de gouvernement, leurs guerres mutuelles, les grands hommes qui floriſſaient de leur temps, & tous les autres événemens qui ont paru dignes d'être tranſmis à la poſtérité.

Les Hiſtoriens de chaque règne ont ſuivi la même méthode; mais ce qui diſtingue beaucoup les Chinois, c'eſt l'attention qu'ils ont apportée à garantir leurs Hiſtoires de cette partialité, que la flatterie n'aurait pas manqué d'y introduire. Une de leurs précautions conſiſte à choiſir un certain nombre de Docteurs déſintéreſſés, dont l'office eſt d'obſerver tous les diſcours & toutes les actions de l'Empereur, de les écrire, chacun en particulier, ſans aucune communication l'un avec l'autre, & de mettre leurs remarques dans une eſpèce de tronc deſtiné à cet uſage. Ils rapportent avec ſincérité tout ce que leur Maître a fait ou dit de bien & de mal. Par exemple, tel jour l'Empereur

Digitized by Google

oublia sa dignité ; il ne fut pas maître de lui-même, & se laissa vaincre par la colère : tel jour il n'écouta que son ressentiment pour ordonner une injuste punition, ou pour casser, sans raison, une Sentence du Tribunal ; tel jour de telle année il donna telle marque d'affection paternelle à ses sujets : il entreprit une guerre pour la défense de son Peuple & pour l'honneur de l'Empire. Tel jour, au milieu des applaudissemens de sa Cour, qui le félicitait d'une action utile à l'Etat, il parut avec un air humble & modeste, &c. &c. Chine.

Le tronc dans lequel ces mémoires sont déposés, n'est jamais ouvert pendant la vie du Monarque, ni même tandis que sa famille est sur le trône : mais lorsque la couronne passe dans une autre maison, on recueille les marques d'une longue suite d'années ; on les compare soigneusement, pour vérifier les faits, & l'on en compose les annales de chaque règne. La lecture de ces annales doit être une leçon bien importante pour le Prince qui monte sur le trône. Mais quelle leçon le trône ne fait-il pas oublier ?

Les Philosophes Chinois réduisent toute la science de leur morale à cinq principaux devoirs. Ceux des pères & des enfans, du Prince & des sujets, du mari & de la femme, de l'aîné des enfans & de ses frères, & ceux de l'amitié. Tous Morale.

Digitized by Google

leurs Livres moraux roulent preſque uniquement
Chine. ſur ces cinq points.

A l'égard du premier, il n'y a point d'âge, de rang, ni de mécontentement juſte ou ſuppoſé, qui puiſſe diſpenſer un fils du reſpect, de la complaiſance & de l'affection qu'il doit à ſes parens. Ce ſentiment eſt pouſſé ſi loin parmi les Chinois, que les loix accordent aux Pères une autorité abſolue ſur leur famille, & juſqu'au pouvoir de vendre leurs enfans aux étrangers, lorſqu'ils ont à ſe plaindre de leur conduite. Un père qui accuſe ſon fils devant un Mandarin, de lui avoir manqué de reſpect, n'eſt point obligé d'en apporter de preuves. Le fils paſſe néceſſairement pour coupable, & l'accuſation du père eſt toujours juſte. Au contraire, un fils ſerait regardé comme un monſtre, s'il ſe plaignait de ſon père. Il y a même une loi qui défend aux Mandarins de recevoir une plainte de cette nature. Cependant elles peuvent être écoutées, lorſqu'elles ſont ſignées par le grand-père; mais, s'il ſe trouve quelque fauſſeté dans le moindre article, la vie du fils eſt fort en danger. « C'eſt le devoir d'un » fils, diſent les Chinois, d'obéir & de prendre » patience. De qui ſouffrira-t-il, s'il ne peut rien » ſouffrir de ſon père? »

S'il arrivait qu'un fils maltraitât ſon père, ſoit par des paroles injurieuſes, ſoit par des coups

Digitized by Google

ou, ce qui eſt également rare & horrible, que dans un tranſport de fureur il devînt parricide, l'alarme ſe répandrait dans toute la province, la punition s'étendrait juſques ſur ſes parens, & les Gouverneurs même courraient riſque d'être dépoſés; parce qu'on ſuppoſerait toujours qu'un miſérable fils n'aurait pû parvenir que par dégrés à ce comble d'horreur, & que ceux qui devaient veiller ſur ſa conduite, auraient prévenu le ſcandale, s'ils euſſent apporté une juſte rigueur à le punir de ſes premiers crimes : mais alors il n'y a point de châtiment trop ſévère pour le coupable. Il eſt coupé en mille pièces, ſa maiſon eſt détruite, & l'on élève quelque monument pour éterniſer l'horreur d'une ſi déteſtable action. Chine.

On a déja vu quelques exemples de la vénération des enfans pour leurs pères, dans l'article du deuil pour les morts. Ce reſpect & cette ſoumiſſion pour les auteurs de leur naiſſance, qui ſont es premiers ſentimens qu'on leur inſpire, les diſpoſe à l'obſervation du ſecond devoir, c'eſt-à-dire, à l'obéiſſance qu'ils doivent aux Princes & aux Gouverneurs ; & ces deux principes ſont comme la baſe de toute la morale & de toute la politique Chinoiſe.

Les devoirs qui regardent le mari & la femme, & les enfans d'un même père entre eux, établiſſent l'harmonie & le bon ordre qui règnent

Digitized by Google

Chine. généralement dans les familles. La même influence que ces devoirs ont dans la vie privée, se répand dans la société publique. Sous le nom d'amitié, on comprend ce sentiment d'affection qu'on doit à tous les hommes, proches ou éloignés, étrangers comme voisins. Le devoir consiste dans la modestie & la circonspection à laquelle chacun est obligé personnellement, & dans les civilités & les complimens qu'on se doit l'un à l'autre, suivant l'âge, le rang & le mérite.

Les règles de la bienséance ont introduit dans l'air & dans les manières des Chinois, une réserve, une complaisance, une habitude de douceur, & de politesse, qui les dispose toujours à se prévenir mutuellement par toutes sortes d'égards, & qui les rend capables d'étouffer, ou du moins de dissimuler les plus vifs ressentimens. Rien ne contribue tant, disent-ils, au repos & au bon ordre de la société. Ils ajoutent que la férocité naturelle de certaines Nations, augmentée par une éducation brutale, rend le peuple intraitable, le dispose à la révolte, & produit dans l'Etat des convulsions dangereuses.

Au reste, les principes de la morale des Chinois, ne sont pas moins anciens que leur Monarchie. Ils les tirent des livres de leurs premiers Sages, dont toutes les maximes & les exhortations portent sur ces fondemens. Ils ont servi de règle à la Nation entière, depuis le temps de son origine.

Digitized by Google

Les loix Chinoises sont toutes fondées sur les mêmes principes de morale & de saine raison. Leur but est de maintenir la forme du Gouvernement, telle qu'elle est établie de tout temps. Elles se trouvent dans les *anciens Livres classiques*, dans les Edits, les Déclarations, les Ordonnances, & les Instructions des Empereurs. Duhalde en a donné un recueil fort curieux, auquel il a joint les remontrances & les discours des plus habiles Ministres, sur les bonnes & les mauvaises qualités du Gouvernement. Ce recueil, qui porte le titre de Collation impériale, est l'ouvrage de Kang-hi, qui a joint ses propres remarques à la plus grande partie des loix. Chine.

L'histoire de la Chine forme un très-grand nombre de volumes, comme on doit se le figurer d'une succession d'Empereurs, qui dure depuis quatre mille ans, & du détail des circonstances où les Auteurs sont entrés sur chaque évènement. Les Chinois ont aussi des histoires particulières, ou des annales de tous les petits Rois qui règnaient autrefois dans les provinces, écrites avec la même impartialité & le même détail que celle des Empereurs. On voit dans la Bibliothèque du Roi de Prusse, un de ces ouvrages, en cent volumes *in-folio*. Enfin, quantité d'Auteurs ont écrit l'histoire de leur temps & celle des révolutions de leur Empire. Aussi l'étude de l'histoire est-elle

Digitized by Google

Chine.

devenue parmi eux une occupation assez pénible, qui demande beaucoup de mémoire & de constance, pour démêler une si grande variété d'évènemens, & se mettre en état d'en faire l'application aux nouveaux incidens qui peuvent survenir, soit qu'il soit question seulement d'en juger, soit qu'il s'agisse de soutenir une opinion particulière, sur quelque point de gouvernement.

Livres classiques.

Les *livres classiques* de la Chine contiennent la morale, les loix, & l'histoire de l'Empire, depuis sa fondation. Ils se réduisent au nombre de cinq, qui portent, par cette raison, le nom d'*U-king*, c'est-à-dire, *les cinq Livres*. C'est proprement l'Ecriture-Sainte des Chinois, pour laquelle ils n'ont pas moins de respect que les Juifs pour l'ancien Testament, les Chrétiens pour le nouveau, & les Turcs pour l'Alcoran. Tous les autres livres de la Chine ne sont que des commentaires ou des explications de l'*U-king*.

L'U-king renferme les livres canoniques du premier ordre ; les Commentaires tiennent le second. *King* signifie une doctrine sublime & invariable. Le premier des livres canoniques se nomme *I-king*, ou livre des *transmutations*. Il n'est pas facile à des Européens d'entendre & d'expliquer ce que c'est, puisque les Chinois ne le savent pas encore. Il contient soixante-quatre

Digitized by Google

figures symboliques, inventées par Fo-hi, & que l'on regarde comme le premier alphabet Chinois. Cet alphabet allégorique & moral contenait, dit-on, les plus sublimes vérités; mais personne ne put les expliquer, jusqu'au temps de Confucius, qui, le premier, en donna la clef. Il découvrit dans ces lignes une profonde doctrine, qui regarde en partie la nature des êtres, sur-tout les élémens & leurs propriétés; en partie la morale & le gouvernement du genre-humain: cependant les Chinois avouent que l'*I-king* est demeuré rempli d'obscurités impénétrables, qui devinrent l'occasion d'une infinité d'erreurs & d'opinions superstitieuses. Des Docteurs corrompus en réduisirent le sens à de vains pronostics, à la divination, & même à la magie. Enfin, telle est par-tout sur les objets les plus importans, la contrariété des opinions, que ce livre, regardé comme sacré, a été appelé souvent le Livre des Sots. Que penser, après tout, de son Auteur *Fo-hi*, nommé le Père des sciences & du bon gouvernement, qui, pour donner plus de réputation à ses figures, prétendit les avoir vues sur le dos d'un dragon, qui s'éleva d'un lac! C'est même depuis ce temps que les Empereurs ont pris un dragon pour armes. Ce qui a le plus contribué à la réputation de l'*I-king*, c'est la tradition établie qu'il fut sauvé du feu, dans la destruction générale de tous les monu-

Chine.

Digitized by Google

Chine.

mens littéraires, qui arriva par l'ordre de l'Empereur *Tsia-chi-whang-ti*, environ deux cens ans après Confucius, & avant Jesus-Christ. Cette réputation n'a fait qu'augmenter par les éloges des Ecrivains de tous les siècles, qui ont supposé l'*I-king* rempli d'excellentes maximes de politique & de morale, quoiqu'en effet ils ne connussent point ce qu'il contient, & que ce ne soit peut-être, selon quelques-uns, qu'un essai fait au hasard, pour ranger deux sortes de lignes dans toutes les combinaisons qu'elles peuvent recevoir.

Le second des cinq principaux livres canoniques se nomme *Chu-king*, c'est-à-dire, *livre qui parle des anciens temps*. Il est divisé en six parties, dont les deux premières contiennent les plus mémorables évènemens du règne des anciens Empereurs *Yan*, *Chun*, & *Yu*, qui passent pour les Législateurs & les héros de la nation Chinoise. *Yu* fut le Fondateur de la famille de *Hyao*, première Dynastie impériale, qui commença deux mille deux cent sept ans avant Jesus-Christ, & qui dura quatre cent cinquante-huit ans. Dans la troisième partie du second livre canonique, on trouve l'histoire de la seconde famille impériale, qui commença dans la personne de *Ching-tong*, dix-sept cent soixante-seize ans avant l'Ere chrétienne, & qui dura six cens ans. On y a conservé

Digitized by Google

les ſages ordonnances de cet Empereur, avec les belles inſtructions du Miniſtre *Yſong-wey*, & quelques règlemens d'un autre Miniſtre, nommé *Fuyou*, que l'Empereur *Kau-tſong* fit chercher, après l'avoir vu en ſonge, & qui fut trouvé dans une troupe de Maçons. Les trois dernières parties du *Chu-king* renferment l'hiſtoire de la troiſième race, fondée par *Vu-vang*, onze cent vingt-deux ans avant Jeſus-Chriſt, & continuée l'eſpace de huit cent ſoixante-treize ans. Cette hiſtoire eſt entremêlée d'excellentes maximes, & de règlemens pour l'utilité publique. Le Père Duhalde en a donné quelques extraits, de la traduction du Père de Prémare, Miſſionnaire Jéſuite. Chine.

Le troiſième livre canonique du premier ordre contient, ſous le nom de *Chi-king*, des odes, des chanſons & d'autres pièces de poéſies, compoſées ſous la troiſième race. C'eſt la relation des manières, des uſages & des maximes d'un grand nombre de petits Rois ſubordonnés aux Empereurs. Confucius accorde de grands éloges à ce livre, & déclare que la Doctrine qu'il renferme eſt pure & ſainte; mais comme il s'y trouve quelques pièces impies & extravagantes, pluſieurs Interprètes ſoupçonnent qu'elles peuvent y avoir été inſérées dans des temps poſtérieurs. Ces compoſitions poétiques, dont le ſtyle eſt fort laconique & chargé de vieux proverbes, qui le rendent

Digitized by Google

Chine.

fort obſcur, peuvent être diviſées en cinq différentes claſſes. La première comprend l'éloge des hommes illuſtres par leurs vertus & leurs talens, avec quantité d'inſtructions ou de maximes, qui ſe chantent dans les grandes ſolemnités, telles que les ſacrifices, les funérailles, & les cérémonies inſtituées à l'honneur des ancêtres. La ſeconde renferme les uſages de l'Empire, dans une eſpèce de romances, compoſées par divers particuliers. Elles ne ſe chantent point, mais elles ſe récitent devant l'Empereur & ſes Miniſtres, dont elles ne cenſurent pas moins les défauts que ceux du Peuple. La troiſième porte le titre de *Comparaiſons*, parce que cette figure y eſt employée continuellement. La quatrième contient des Odes, qui s'élèvent, dit-on, au-deſſus du ſublime. La cinquième contient des vers qui parurent ſuſpects à Confucius, & qu'il regarda comme apocryphes. Ce qu'on peut affirmer, ſans que nous devions en être plus vains, c'eſt que toutes ces productions, qui n'ont de reſpectable que leur ancienneté, & quelques traits de bonne morale, ces monumens, qui ſont *au-deſſus du ſublime*, ſont fort au-deſſous de nos bons livres : mais il était beau de les avoir, ces monumens, quand le reſte de la terre, excepté les Indes, était ignorant & barbare.

Le *Chun-tſyu*, ou le quatrième livre canonique

Digitized by Google

que du premier ordre, ne fut point admis avant le règne de la race de *Han*. Il avait été composé du temps de Confucius, c'eſt-à-dire, long-temps après les trois autres. Quelques-uns l'attribuent même à ce Philoſophe; mais cette opinion eſt rejetée du plus grand nombre. Les uns croient qu'il contient l'hiſtoire du royaume de *Lu*, où Confucius naquit, & qui porte aujourd'hui le nom de Chan-tong : d'autres le regardent comme un abrégé de ce qui s'était paſſé dans les différens Royaumes, dont la Chine était compoſée avant qu'ils fuſſent réunis par *Tſin-chi-whang-ti*. C'eſt par cette raiſon que d'habiles gens auraient ſouhaité qu'il fût rangé dans la ſeconde claſſe des livres canoniques. Cependant les Chinois lui portent beaucoup de reſpect & d'affection : on y trouve le récit des actions de pluſieurs Princes, avec la peinture de leurs vices & de leurs vertus. Son titre eſt *le Printems & l'Automne*, par alluſion à l'état floriſſant de l'Empire, ſous un Prince vertueux, & à ſa décadence ſous un mauvais Prince. Chine.

Le *Li-ki*, ou le recueil des loix, des devoirs & des cérémonies de la vie civile, forme le cinquième livre canonique, en douze livres, compoſé de divers ouvrages des anciens. Quoiqu'il ſoit attribué à Confucius, on croit que le principal Auteur fut *Cheu-chong*, frère de l'Empereur

Digitized by Google

Chine.

Vu-vang. Il renferme auſſi les ouvrages de pluſieurs Diſciples de Confucius, & de divers autres Ecrivains moins conſidérés, parce qu'ils ſont plus modernes. On y traite des uſages & des cérémonies, tant ſacrées que profanes, ſur-tout pendant les trois Dynaſties de Hyao, Chang & Cheu; du devoir des enfans à l'égard des auteurs de leur naiſſance, & des femmes envers leurs maris; des règles de la véritable amitié; de la civilité dans les fêtes; de l'hoſpitalité, des honneurs funèbres, de la guerre, de la muſique, & de pluſieurs autres ſujets qui ont rapport aux intérêts de la ſociété. Mais comme trois cens ans après l'origine de cette compilation, tous les exemplaires en furent brûlés par l'ordre de *Tſin-chi-whang*, & qu'on n'en put ſauver qu'un petit nombre de feuilles échappées aux flammes, avec ce que les vieillards avaient retenu par cœur, on ſoupçonne qu'il s'y eſt mêlé quantité de choſes étrangères, ſans compter qu'on y trouve un grand nombre d'uſages qui ne ſont pas reçus aujourd'hui. Auſſi les Chinois confeſſent-ils qu'il ne doit être lu qu'avec beaucoup de précaution.

Les livres canoniques du ſecond ordre ſont au nombre de quatre, tous compoſés par Confucius, ou ſes Diſciples. On y en a joint deux autres, qui ſont preſque auſſi conſidérés que les quatre premiers. Le Père Noel, Miſſionnaire Jéſuite, célèbre

Digitized by Google

par ſes obſervations aſtronomiques, & par d'autres remarques ſur la Chine & les Indes, a publié une traduction de ces livres, en latin, dont le Père Duhalde nous a donné des extraits. Chine.

Le premier livre du ſecond ordre, porte le nom de *Tay-hya*, ou de *Grande Science*, parce qu'il eſt deſtiné à l'inſtruction des Princes & des Seigneurs dans toutes les parties du gouvernement, & qu'il traite du ſouverain bien, qui conſiſte, ſuivant la doctrine de cet ouvrage, dans la conformité des actions avec la droite raiſon. Pour y parvenir, Confucius enſeigne qu'il eſt néceſſaire de bien examiner la nature des choſes, & de s'élever à la connaiſſance du bien & du mal; de ſe fixer dans l'amour de l'un & dans la haine de l'autre; de joindre à l'innocence du cœur, de l'ordre dans les manières; qu'un homme ainſi renouvelé ne trouvera point de peine à renouveller les autres, & fera bientôt règner la paix dans l'Empire, & dans le ſein des familles.

Le ſecond livre ſe nomme *Chong-yong*, ou le *Medium immuable*. C'eſt un ouvrage de Confucius, où ce Philoſophe traite du *medium* qui doit être obſervé dans toutes choſes, & que tout le monde doit ſuivre, ſur-tout ceux qui ſont chargés du gouvernement des Nations; parce que c'eſt dans ce *medium*, ou ce tempérament, que la vertu conſiſte. C'eſt l'axiome d'Horace : *Virtus*

Digitized by Google

Chine.

eſt medium vitiorum. L'ouvrage eſt diviſé en trente-trois articles, où Confucius établit que la Loi du Ciel eſt gravée dans le cœur de l'homme, & que la lumière de la raiſon eſt un guide que l'on doit ſuivre. Il déplore le miſérable état du genre-humain, qui s'attache ſi peu au *medium*; il explique en quoi il conſiſte : il prétend que ſi cette ſcience eſt difficile dans la ſpéculation, elle eſt aiſée dans la pratique; mais malgré l'autorité de Confucius, tous les hommes croiront le contraire : *Video meliora, proboque : deteriora ſequor*, eſt la deviſe de preſque tous les hommes.

Le *Lun-yu*, ou le livre des Sentences, troiſième livre du ſecond ordre, eſt diviſé en vingt articles, ſix deſquels ſont employés en récits que les Diſciples de Confucius font de leur maître; & les dix autres, en queſtions, en réponſes, & en maximes de ce Philoſophe ou de ſes Diſciples, ſur les vertus, les bonnes œuvres, & l'art de bien gouverner; cette collection eſt remplie de Sentences morales, qui ne cèdent rien à celles des ſept Sages de la Grèce. Confucius déclare, « qu'il eſt im-» poſſible qu'un flatteur ait de la vertu; que le » ſage ne s'afflige point d'être peu connu des » hommes, mais qu'il regrette de ne les pas » connaître aſſez : (cette penſée eſt en effet très-» belle, & il y en a peu d'un plus grand ſens) que » l'homme ſage ne ſe propoſe que la beauté de la

Digitized by Google

» vertu, & que l'insensé ne pense qu'aux plaisirs ». Duhalde nous donne plusieurs extraits de ce volume. Chine.

Le quatrième livre se nomme *Meng-tse*, ou *Livre du Docteur Meng*. Il traite des Rois de *Lu* & du Disciple de Te-tse, petit-fils de Confucius. Ses ouvrages sont divisés en deux parties, dont la première contient six chapitres, & la seconde, huit. Ils traitent presque uniquement de la bonne administration dans le gouvernement. Comme l'Empire était alors troublé par des guerres civiles, l'Auteur prouve que ce n'est pas de la force des armes, mais des exemples de vertu qu'il faut attendre la paix & la tranquillité de l'Etat. Ces discours sont en forme de dialogue. Duhalde en donne l'extrait.

Le cinquième livre, intitulé *Hyau-king*, ou *du respect filial*, est un petit volume, qui contient seulement les réponses de Confucius aux questions de son Disciple *Tsong*, sur le devoir des enfans à l'égard de leurs pères, qu'il fait regarder comme la base d'un sage gouvernement. Le respect filial est porté fort loin dans ce traité. Il n'y a point de vertu si nécessaire & si sublime que l'obéissance d'un fils; ni de crime si énorme que sa désobéissance. Cette obligation ne regarde pas moins les Princes que les derniers sujets, & l'on propose comme des modèles de vertu, ceux qui

Digitized by Google

Chine. ont servi, par leurs exemples, à mettre en honneur la tendresse & le respect filial. Cependant on reconnaît que les enfans ne doivent point obéir à leur père, ni les Ministres aux Princes, s'ils en reçoivent des ordres qui blessent la justice & la civilité.

Le sixième & le dernier livre canonique, porte le titre de *Syau-hya*, ou d'*Ecole des enfans*. Il fut composé vers l'an de Notre-Seigneur 1150, par le Docteur *Cheu-hi*, sous le règne de la race de *Song*. C'est une collection de maximes & d'exemples, tant anciens que modernes, divisée en chapitres & en paragraphes. Elle traite particulièrement des Ecoles publiques, des honneurs dûs aux parens, aux Rois, aux Magistrats, & aux personnes âgées; des devoirs du mari & de la femme; de la manière de régler le cœur, les gestes du corps, la nourriture & l'habillement; en un mot, le but de l'Auteur est d'instruire la jeunesse, & de réformer les manières. Duhalde donne un extrait des maximes que le Compilateur a jointes aux principes des anciens livres.

Langage. La connoissance du langage & l'art de l'écriture, sont, comme on l'a déja remarqué, une partie de l'érudition Chinoise; & la carrière des emplois étant ouverte à tout le monde, le dernier homme du Peuple apprend à lire & à écrire.

La langue Chinoise n'a aucune ressemblance

Digitized by Google

avec les autres langues, mortes ou vivantes. Toutes les autres ont un alphabet, composé d'un certain nombre de lettres, qui, par leurs diverses combinaisons, forment des syllabes & des mots; au lieu que dans celle des Chinois, il y a autant de caractères & de différentes figures que d'expressions & d'idées; ce qui en rend le nombre si grand, que Magalhaens en compte cinquante-quatre mille quatre cent neuf, & d'autres jusqu'à quatre-vingt mille. Cependant leurs mots élémentaires, dont ils varient les combinaisons figurées, ne surpasse pas trois cent trente. Ce sont autant de monosyllabes indéclinables, qui finissent presque tous par une voyelle, ou par la consonnante *n*, ou *ng*. Chine.

Cette petite quantité de syllabes ne laisse pas de suffire pour traiter toutes sortes de sujets, parce que même sans multiplier les mots, le sens est varié presqu'à l'infini par la différence des accens, des inflexions, des tons, des aspirations, & des autres changemens de la voix. A la vérité, pour ceux qui ne sont pas fort versés dans la langue, cette variété de prononciation devient une occasion continuelle d'erreur. Par exemple, le mot *chu*, prononcé en traînant sur *u*, & levant la voix, signifie *Seigneur & Maître*; d'un ton uni & allongé, il signifie *pourceaux*; d'un ton bref, il signifie *cuisine*; & d'un ton fort & mâle, qui s'adoucit sur

Digitized by Google

Chine.

la fin, il signifie *colonne*. De même la syllabe *po*, suivant ses divers accens & ses différentes prononciations, n'a pas moins d'onze différens sens. Elle signifie *verre*, *bouillir*, *vanner du riz*, *prudent*, *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *casser ou fendre*, *incliné*, *fort peu*, *arroser*, *esclave ou captif*. Il en faut conclure que les Grecs que l'on a beaucoup vantés pour la délicatesse de l'oreille, étaient en ce genre fort inférieurs aux Chinois ; mais je n'en conclurais pas avec les Historiens des Voyages, que la langue de la Chine soit très-abondante & très-expressive. C'est une véritable pauvreté qu'un grand nombre de différences imperceptibles, dont l'étude peut occuper la vie d'un homme. La véritable richesse d'un idiome est dans les expressions usuelles, plus ou moins faciles à comprendre & à retenir. En général, la langue qui exprime le plus de choses d'une manière claire & précise, est la plus riche de toutes.

D'un autre côté, le même mot différemment composé, dénote une infinité de choses différentes. *Mu*, par exemple, signifie seul, un arbre, ou du bois ; composé, il a quantité d'autres sens. *Mu-lyau* signifie du bois préparé pour bâtir ; *mu-lan*, des barreaux ou une porte de bois ; *mu-hya*, une caisse ; *mu-syang*, une armoire, *mu-tsyang*, un charpentier ; *mu-ul*, un mousseron ; *mu-nu*, une espèce de petite orange ; *mu-sing*, la planète de Jupiter ;

Digitized by Google

mu-myen, du coton, &c. Enfin, ce mot peut être joint à quantité d'autres, & forme autant de sens que de combinaisons. Ainsi les Chinois, par un simple changement d'ordre dans leurs monosyllabes, font des discours suivis, dans lesquels ils s'expriment avec beaucoup de grace & de clarté. L'habitude leur fait distinguer si bien les différens tons des mêmes monosyllabes, qu'ils comprennent leurs différentes significations, sans paroître y faire beaucoup d'attention. Chine.

Il ne faut pas s'imaginer, comme plusieurs Auteurs le racontent, qu'ils chantent en parlant, & qu'ils fassent une espèce de musique, qui ne pourrait pas être fort agréable à l'oreille. Au contraire, ces différens tons sont si délicats, que les Etrangers n'en sentent pas facilement la différence, sur-tout dans la province de *Kyang-nan*, où l'accent passe pour le plus parfait. On peut s'en former une idée par la prononciation gutturale de la langue Espagnole, & par les différens tons du Français & de l'Italien, qui signifient différentes choses, quoiqu'on ait d'abord quelque peine à les trouver différens; ce qui a donné naissance au proverbe : *le ton fait tout.*

Comme les Chinois n'ont point d'accens écrits pour varier les sons, ils sont obligés d'employer pour le même mot autant de figures qu'il y a de tons

Digitized by Google

Chine.

par lesquels son sens est varié ; ils ont avec cela des caractères qui expriment deux ou trois mots, & quelquefois des phrases entières. Par exemple, pour écrire ces deux mots, *bon jour*, *Monsieur* ; au lieu de joindre le caractère de *bon jour* avec celui de *Monsieur*, ils en employent un différent, qui exprime par lui-même ces deux mots, ou, si l'on veut, ces trois mots ; mais on conçoit aussi que cet usage multiplie extrêmement les caractères Chinois, & rend l'art de joindre les monosyllabes très-compliqué. Dans la composition par écrit, les mots sont, à la vérité, les mêmes ; mais le style poli est si différent de celui du discours familier, qu'un homme de lettres ne pourrait les confondre sans paraître ridicule. Il est aisé de s'imaginer combien l'étude d'un si grand nombre de caractères demande d'années, non-seulement pour les distinguer dans leur composition, mais pour se souvenir même de leur signification & de leur forme. Cependant lorsqu'on en sait parfaitement dix mille, on peut fort bien s'exprimer dans cette langue, & lire quantité de livres. Celui qui en sait le plus, passe pour le plus habile ; mais la plûpart des Chinois n'en savent pas plus de quinze ou vingt mille ; & parmi les Docteurs même, il s'en trouve peu qui en sachent plus de quarante mille.

Ce prodigieux nombre de caractères est recueilli dans une espèce de Vocabulaire, qui se nomme

Digitized by Google

Hay-pyan. Comme l'hébreu a ſes lettres radicales, qui font connaître l'origine des mots & la manière de trouver leurs dérivés dans les Dictionnaires, la langue Chinoiſe a de même ſes caractères radicaux, tels que ceux des montagnes, des arbres, de l'homme, de la terre, du cheval, &c. on apprend même à diſtinguer, dans chaque mot, les traits ou les figures qui ſont placées au-deſſus, au-deſſous, à côté, ou dans le corps de la figure radicale. Le dernier Empereur fit compoſer un Dictionnaire, qui contenait, dans la première compilation, quatre-vingt-quinze volumes, la plupart fort épais & d'un petit caractère : cependant il était bien éloigné de renfermer toute la langue, puiſqu'on jugea néceſſaire d'y joindre un ſupplément de vingt-quatre volumes. Chine.

Outre ce grand Vocabulaire, les Chinois en ont un autre qui ne contient que huit ou dix mille caractères, & dont les Savans font uſage pour lire ou écrire, & pour entendre ou compoſer leurs livres. Ils ont recours au grand, lorſque le petit ne leur ſuffit pas. C'eſt ainſi que les Miſſionnaires ont recueilli tous les termes qui peuvent ſervir à l'inſtruction du peuple, pour ſe faciliter les moyens d'exercer leur miniſtère.

Clément d'Alexandrie attribue trois ſortes de caractères aux Egyptiens. Le premier, qu'il appelle *Epiſtolaire*, reſſemble, dit-il, aux lettres de notre

Digitized by Google

Chine. alphabet. Le second est le *Sacerdotal*, qui sert pour les écrits sacrés, comme les notes, pour la musique. Le troisième, qui est le *Hiéroglyphique*, n'est employé que pour les inscriptions publiques sur les monumens. Il y a deux méthodes pour le dernier; l'une par des images exactes, que représentent ou l'objet même, ou quelque chose qui en approche beaucoup; c'est ainsi qu'on emploie le croissant, pour exprimer la lune : l'autre, par des symboles & des figures énigmatiques, telles qu'un serpent en forme de cercle, avec sa queue dans sa gueule, pour signifier l'année ou l'éternité. Les Chinois ont toujours eu, comme les Egyptiens, une certaine variété de caractères symboliques. Au commencement de leur Monarchie, ils se communiquaient leurs idées en traçant, sur le papier, les images naturelles de ce qu'ils voulaient exprimer : par exemple, un oiseau, une montagne, un arbre, pour signifier exactement les mêmes choses. Cette méthode était fort imparfaite, & demandait des volumes entiers pour l'expression des pensées les plus courtes. D'ailleurs, combien d'objets ne pouvaient être représentés par le crayon ou le pinceau, tels que l'ame, les réflexions, les passions, la beauté, la vertu, les vices, les actions des hommes & des animaux; enfin, tout ce qui est sans corps & sans forme! Ce fut cette raison qui fit changer insensiblement

Digitized by Google

l'ancienne manière d'écrire & compoſer des figures plus ſimples, pour exprimer les choſes qui ne tombent pas ſous les ſens. Chine.

Un fait très-remarquable, c'eſt que les caractères de la Cochinchine, du Tonkin & du Japon, ſont les mêmes qu'à la Chine, & ſignifient les mêmes choſes. Quoique les Peuples de ces quatre Régions aient un langage ſi différent, qu'ils ne peuvent s'entendre dans le diſcours, ils s'entendent parfaitement par écrit, & leurs livres ſont communs entre eux. Ainſi, leurs caractères peuvent être comparés aux figures des nombres, qui portent différens noms en divers pays, mais dont le ſens eſt par-tout le même.

Avant le commencement de la Monarchie, on ſe ſervait de petites cordes, avec des nœuds coulans, qui avaient chacun leur ſignification, comme les quipos des Péruviens. Les Chinois en conſervent la repréſentation ſur deux tables qu'ils appellent *lo-tu* & *lo-chu*.

Le ſtyle des Chinois, dans leurs compoſitions, eſt concis, allégorique, & ſouvent obſcur pour ceux qui ne ſont pas bien verſés dans l'uſage de leurs caractères. Il demande beaucoup d'attention, & même d'habileté, pour ne tomber dans aucune mépriſe : il exprime quantité de choſes en peu de mots. Les expreſſions ſont vives, animées, entremêlées de comparaiſons hardies & de métaphores.

Digitized by Google

Chine.

Duhalde en donne un exemple : « L'encre qui a » tracé l'Edit Impérial en faveur de la Religion » Chrétienne, n'eſt point encore sèche ; & vous » entreprenez de la détruire ? » C'eſt ainſi qu'écrivent les Chinois. Hamlet, dans Shakeſpear, emploie une figure toute ſemblable, en parlant de ſa mère, qui eſt prête à ſe marier avec le Miniſtre de ſon premier époux. « L'infidèle ! avant » d'avoir uſé les ſouliers qu'elle portait à l'enterrement de mon père ! » Il y a de la vérité dans cette idée, & cette vérité groſſière paraîtra une beauté aux nouveaux Commentateurs de Shakeſpear. Mais les gens de goût, qui ſavent qu'un Prince ne s'exprime pas comme un homme du Peuple, & que le langage du théâtre n'eſt pas celui des rues, diront qu'il était facile de ſaiſir cent autres circonſtances que celle des ſouliers, & d'être auſſi vrai & plus noble.

Ils insèrent volontiers dans leurs écrits des ſentences & des paſſages tirés des cinq livres canoniques ; & comme ils comparent la compoſition à la peinture, ils emploient auſſi ces ſentences aux cinq principales couleurs qu'ils emploient pour peindre : enfin, ils attachent beaucoup de prix à l'habileté de la main pour la juſteſſe & la netteté des caractères. C'eſt à quoi l'on apporte une extrême attention dans l'examen de ceux qui ſe préſentent pour les dégrés. Les Chinois préfèrent un beau

Digitized by Google

caractère d'écriture, au tableau le plus fini ; & souvent une page de quelque vieil écrit bien exécuté, se vendra fort cher. Ils rendent une espèce d'honneur à leurs caractères, jusques dans les livres les plus communs ; & si le hazard leur fait rencontrer quelques feuilles imprimées, ils ne manquent point de les ramasser avec respect. Celui qui marcherait dessus, ou qui les jetterait négligemment, passerait pour un homme sans éducation. La plûpart des menuisiers & des mâçons se croiraient coupables, s'ils déchiraient une feuille imprimée, lorsqu'ils la trouvent collée sur un mur ou contre une fenêtre. Chine.

On lit dans quelques relations, que les Savans de la Chine, en conversant ensemble, tracent souvent des caractères avec le doigt ou avec leur éventail, sur leurs genoux, ou dans l'air. C'est que leur langue a divers mots qui ne doivent être employés que rarement dans une conversation polie, tels que les termes de navigation & de chirurgie. Concluons que l'on peut distinguer trois sortes de langages : le vulgaire, qui varie dans les différentes provinces, sur-tout pour la prononciation, & qui n'est employé que dans les compositions des basses classes : *le Langage Mandarin*, qui est à peu-près pour eux ce que le latin est en Europe pour les Ecclésiastiques & les Savans, &

Digitized by Google

Chine.

que l'Auteur de l'*Orphelin de la Chine* appelle

La Langue ſacrée,
Du Conquérant Tartare, & du Peuple ignorée.

Enfin, celui des livres, qui eſt fort différent du diſcours familier : il ne s'emploie jamais que pour écrire, & ne peut être entendu ſans le ſecours des lettres; mais ceux à qui l'étude facilite l'intelligence de ce ſtyle, y trouvent beaucoup de netteté & d'agrément. Chaque penſée eſt ordinairement exprimée par cinq ou ſix caractères : l'oreille la plus délicate n'y rencontre rien de choquant; & la variété des accens en rend le ſon fort doux & fort harmonieux. La différence entre les livres qu'on publie dans ce dialecte, & ceux qui portent le nom de *King*, conſiſte dans le ſujet, qui n'eſt pas ſi relevé, & dans le ſtyle, qui n'a pas la même grandeur & la même préciſion. Il faut paſſer par quantité de dégrés, avant que d'arriver à la majeſtueuſe brièveté qu'on admire dans les *Kings*. On n'emploie point de ponctuation pour les ſujets ſublimes : on laiſſe aux Savans, pour qui ces ouvrages ſont deſtinés, le ſoin de juger où le ſens ſe termine; & les habiles gens ne s'y trompent jamais.

Les Chinois ont encore une autre ſorte de langage, & un autre caractère, qui a ſervi à la compoſition de quelques livres, que les Savans doivent entendre; mais qui ne ſert plus à préſent que pour les titres, les inſcriptions, les ſceaux & les

Digitized by Google

les deviſes. Ils ont auſſi une écriture courante, qu'ils emploient dans les contrats, les obligations & les actes de juſtice, comme les Européens ont un caractère particulier pour les procédures. Enfin, ils ont une eſpèce de notes ou de caractères d'abréviations, qui demande une étude particulière à cauſe de la variété de ſes traits, & qui ſert à recueillir promptement tout ce que l'on veut écrire. Chine.

Quoique toutes ces obſervations préſentent beaucoup de difficultés dans le langage Chinois, & que pluſieurs Miſſionnaires en jugent effectivement l'étude ennuyeuſe, pénible, & d'une longueur infinie, d'autres en ont parlé fort différemment. Magalhaens, par exemple, aſſure qu'il s'apprend avec plus de facilité que le grec, le latin, & toutes les langues de l'Europe, plus facilement, dit-il encore, que les langues des autres pays, où les Jéſuites ſont employés dans les Miſſions. Il prétend qu'avec une bonne méthode & un travail aſſidu, on peut, dans l'eſpace d'un an, entendre & parler fort bien la langue chinoiſe. Les Miſſionnaires, ajoute le même Auteur, font tant de progrès dans l'eſpace de deux ans, qu'ils ſe rendirent capables de confeſſer, de catéchiſer, de prêcher & de compoſer auſſi facilement que dans leur langue naturelle, quoique la plûpart fuſſent d'un âge avancé. Voilà ce que dit Magalhaens; mais il eſt permis d'en douter.

Digitized by Google

Chine. La langue chinoise est le contraire de toutes les autres, parce qu'elle a infiniment plus de caractères que de mots. Les Chinois admirent de leur côté qu'avec si peu de lettres, les Européens puissent exprimer toutes leurs paroles; mais l'étonnement cesserait de part & d'autre, si l'on faisait réflexion que les mots sont composés de la combinaison d'un petit nombre de sons simples, formés par les organes de la parole, & que les caractères Européens sont inventés pour exprimer des sons; au lieu que les caractères Chinois expriment des mots, & doivent être par conséquent beaucoup plus nombreux. Il n'est pas aisé de juger comment cette méthode leur est venue à l'esprit, plutôt que l'autre, ou pourquoi ils ont préféré l'une à l'autre, si elles s'y sont présentées toutes deux. Nous savons seulement qu'il n'y a pas d'autre exemple de cette préférence dans toutes les parties du monde connu. A la vérité, les Egyptiens, les Mexicains & d'autres Peuples ont eu des caractères de la même nature; mais il en reste fort peu; & l'on ne voit pas que l'invention en ait été si judicieuse & si uniforme, ni qu'elle ait été capable d'exprimer une aussi grande variété d'idées simples & composées, que la méthode Chinoise.

Il est difficile d'exprimer les mots Chinois en caractères Européens; mais il est impossible d'expri-

Digitized by Google

mer les mots Européens en caractères Chinois. La raison en est sensible : c'est non-seulement parce que la langue chinoise manque de certains sons qui se trouvent dans d'autres langues ; mais encore parce que les caractères Chinois expriment des paroles, au lieu d'exprimer de simples sons, ou, si l'on veut, parce qu'ils expriment le son de plusieurs lettres ensemble. Cependant il faut en excepter les voyelles, dont chacune a son caractère particulier. Comme tous les mots de cette langue sont de simples syllabes, & que leur nombre n'est que de trois cent trente, il est clair que les caractères Chinois ne peuvent exprimer un plus grand nombre de syllabes en aucune autre langue, & qu'un quart de ces caractères étant d'une nature qui n'a rien de semblable en aucun autre lieu, ils ne peuvent exprimer par conséquent plus de deux cent cinquante syllabes étrangères. Lorsqu'ils veulent écrire ou prononcer quelque mot Européen, dont les syllabes ne se trouvent pas dans les trois cent trente mots de leur langue, ils emploient ceux qui en approchent le plus. Par exemple, au lieu de *Hollande*, ils prononcent *Go-lan-ki* ; ils prononcent *Ho-cul-se-te-in*, au lieu d'*Holstein* ; *Se-tuyau-ko-culma*, au lieu de *Stockholm* ; & *Oli-che-ye-si-che*, au lieu d'*Alexiowitz*. Chine.

La difficulté devient d'autant plus grande,

Digitized by Google

Chine.

qu'ils n'ont pas les lettres *b*, *d*, *v*, *x* & *z*, qui reviennent souvent dans les langues de l'Europe. Ils expriment ordinairement le *d* comme le *t*, par *ki*; ils emploient *p*, pour *b*; cependant le *d* & le *z* paraissent fondus dans les mots *j-tse*, que plusieurs Chinois prononcent *j-dse*; mais ceux qui peuvent prononcer distinctement *j-dse*, ne pourraient prononcer *da*, *de*, *di*, *do*, *du*, *hi za*, *ze*, *zi*, *zo*, *zu*. Au lieu de notre *r*, ils emploient *l*, ou plutôt un mot qui commence par *l*. Ainsi, pour *France*, ils disent *Fu-lan-tsu-se*. Ils emploient *che* au lieu de notre *x*, comme on l'a vu dans *Alexiowitz*.

Tous les mots Chinois, écrits en lettres Européennes, se terminent ou par une de nos cinq voyelles, ou par la lettre *n*, à laquelle les Français & les Espagnols ont ajouté le *g*, & les Portugais l'*m*.

A l'égard de la table suivante, on doit faire trois observations : 1°. que les mots contenus sous les différentes lettres, sont formés sur une règle commune de la langue Chinoise, quoique le nombre n'en soit pas égal sous chaque lettre : 2°. que, suivant la manière d'écrire des Français & des Portugais, plusieurs paraissent de deux ou trois syllabes, & doivent être prononcés de même, si l'on s'attache à la manière commune de lire ; au lieu que, suivant la manière d'écrire des Anglais,

Digitized by Google

ce ſont autant de monoſyllabes, conformément au génie de la langue Chinoiſe : 3°. que le changement d'ortographe, du Portugais & du Français à l'Anglais, eſt naturel & néceſſaire. La principale difficulté pour les Anglais, conſiſte à prononcer certains caractères, compoſés d'une double conſonnante, dont la prononciation n'eſt point en uſage dans leur langue : cependant, comme ils en ont auſſi de doubles & de triples, un peu d'exercice leur facilite cette prononciation. Par exemple, un Anglais qui eſt accoutumé à prononcer *bran*, *ſting*, *prong*, *ſwing*, *ſtrong*, &c. ne ſaurait trouver beaucoup de peine à prononcer, dans un ſeul ſon, *ſwen*, *ywen*, *ſyang*, *kyang*, *ſuen*, *lwi*, *tſyen* ; il n'a qu'à ſuivre, pour prononcer enſemble, *ſw*, *yw*, *ſy*, &c. la même règle qu'il obſerve en prononçant *br*, *ſt*, *pr*, &c. ; c'eſt-à-dire qu'il les doit prononcer comme s'ils ne faiſaient qu'une ſeule lettre. Chine.

Table alphabétique de tous les mots qui compoſent la Langue Chinoiſe, ſuivant la prononciation Françaiſe, Anglaiſe & Portugaiſe.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
TSC.	CH.	CH.
Tcha,	Cha,	Cha.
Tchan,	Chan,	Cham.
Tchang,	Chang,	Cham.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Tchao,	Chau,	Chao.
Tchai,	Chay,	Chai.
Tche,	Ché,	Che,
Tchen,	Cheu,	Chen.
	Cheng,	Chem.
Tcheu,	Chew,	Cheu.
Tchi,	Chi,	Chi.
Tchin,	Chin,	Chin.
Tching,	Ching,	Chim.
Tcho,	Cho,	Cho.
Tchun,	Chun,	Chun.
Tchung,	Chung,	Chum.
Tchua,	Chwa,	Chua.
Tchuang,	Chwang,	Chuam.
Tchue,	Chwe,	Chue.
Tchuen,	Chwen,	Chueu.
F.	F.	F.
Fa,	Fa,	Fa,
Fan,	Fau,	Fan,
Fang,	Fang,	Fam,
Feu,	Feu,	Feu.
Fi,	Fi,	Fi.
Fo,	Fo,	Fo.
Fu,	Fu,	Fu.
Fung,	Fung,	Fum.
Fuen,	Fwen,	Fuen.
G.	G.	G.
Gan,	Gan,	Gan.
Gang,	Gang,	Gam.
Gau,	Gau,	Gau.
Gai,	Gay,	Gai.
Gho,	Gho,	Guo.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Guei,	Ghney *ou* Gwey,	Goei *ou* Guei.
Go,	Go,	Go.
Go,	Go,	Gu.
H.	**H.**	**H.**
Hang,	Han,	Ham.
Han,	Hang,	Han.
Heo,	Hau,	Hao.
Haï,	Hay,	Hay.
He,	Hé,	He.
Heng,	Heng,	Hem.
Heu,	Hew,	Hew.
Hi,	Hi,	Hi.
Hing,	Hing,	Him.
Ho,	Ho,	Ho.
Hu,	Hu,	Hu.
Hun,	Hun,	Hun.
Hung,	Aung,	Hum.
Hive,	Hve*,	Hiue.
Hiven,	Hven,	Hiuen.
Hia,	Hya,	Hia.
Hiang,	Hyang,	Hiam.
Hiao,	Hyau,	Hiao.
Hiai,	Hyay,	Hiai.
Hie,	Hye,	Hie.
Hien,	Hyen,	Hien.
Hieu,	Hyew,	Hieu.
Hio,	Hyo,	Hio.
Hiu,	Hyu,	Hiu.

* Ce mot & le suivant peuvent être prononcés aussi *Hie*, *Hion*, par les Anglais.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Hiun,	Hyun,	Hiun.
Hiung,	Hyun,	Hiuen.
I *voyelle.*	I.	Y.
In,	In,	Yn.
Ing,	Ing,	Ym.
J *consonne.*	J.	G.
Je,	Je,	Ge.
Jen,	Jen,	Gen.
Jeng,	Jeng,	Gem.
Jeu,	Jew,	Geu.
Jin,	Jin,	Gin.
C.	K.	C.
Ca,	Ka,	C.
Can,	Kan,	Cau.
Cang,	Kang,	Cam.
Cau,	Kau,	Cau.
Cai,	Kai,	Kai.
Ke,	Ke,	Ke.
Ken,	Ken,	Ken.
Keng,	Keng,	Kem.
Keu,	Kew,	Kew.
Ki,	Ki,	Ki.
Kin,	Kin,	Kin.
King,	King,	Kim.
Co,	Ko,	Co.
Cu,	Ku,	Cu.
Cung,	Kung *,	Cum.
Kicue,	Kwe,	Kive.
Kieven,	Kwen,	Kiven.

* Ce mot eſt écrit auſſi *Kong* ; & le même doute naît à tous les mots de cette forme, que les Miſſionnaires écrivent indifféremment par *u*, ou par *o*.

Digitized by Google

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Kya,	Kya,	Kia.
Kiang,	Kyang,	Kiam.
Kiao,	Kiau,	Kiao.
Kiai,	Kyay,	Kiai.
Kie,	Kie,	Kie.
Kien,	Kyen,	Kyen.
Kieu,	Kyew,	Kieu.
Kio,	Kyo,	Kio.
Kiu,	Kyu,	Kiu.
Kiun,	Kyun,	Kiun.
Kiung,	Kiung,	Kium.
L.	L.	L.
La,	La,	La.
Lan,	Lan,	Lan.
Lang,	Lang,	Lam.
Lao,	Lau,	Lao.
Lai,	Lay,	Lai.
Le,	Le,	Le.
Leng,	Leng,	Lem.
Leu,	Lew,	Len.
Li,	Li,	Li.
Lin,	Lin,	Lin.
Ling,	Ling,	Lim.
Lo,	Lo,	Lo.
Lu,	Lu,	Lu.
Lun,	Lun,	Lun.
Lung,	Lung,	Lum.
Liven,	Lven,	Liven.
Loan,	Lwan,	Loan.
Lui,	Lwi,	Lui.
Luon,	Lwon,	Luon.
Leang,	Lyang,	Leam.
Leao,	Lyau,	Leao.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Lie,	Lye,	Lie.
Lien,	Lyen,	Lien.
Lieu,	Lyew,	Lieu.
Lio,	Lyo,	Lio.
Liu,	Lyu,	Liu.
M.	M.	M.
Ma,	Ma,	Ma.
Man,	Man,	Mang.
Mang,	Mang,	Mam.
Mao,	Mau,	Mao.
Mai,	May,	Mai.
Me,	Me,	Me.
Men,	Men,	Men.
Meng,	Meng,	Mem.
Mu,	Mew,	Meu.
Mi,	Mi,	Mi.
Min,	Min,	Min.
Ming,	Ming,	Mim.
Mo,	Mo,	Mo.
Mu,	Mu,	Mu.
Mung,	Mung,	Mum.
Muen,	Mwen,	Muen.
Mui,	Mwi,	Mui.
	Mwei,	Mvai.
Muon,	Mwon,	Muon.
Miao,	Myau,	Miao.
Mie,	Mye,	Mie.
Mien,	Myen,	Mien.
Mieu,	Myeu,	Mieu.
N. & NG.	N.	N.
Na,	Na,	Na.
Nan,	Nan,	Nan.
Nang,	Nang,	Nam.

Digitized by Google

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Nao,	Nau,	Nao.
Nai,	Nay,	Nai.
Ne,	Ne,	Ne.
Neng,	Neng,	Nem.
	New,	Neu.
Ngao,	Ngau,	Ngao.
Ngai,	Ngay,	Ngai.
Ngue,	Nghe,	Nge.
Nguen,	Nghen,	Ngen.
Ngueu,	Nghew,	Ngeu.
Ngo,	Ngo,	Ngo.
Ni,	Ni,	Ni.
Nin,	Nin,	Nin.
Ning,	Ning,	Nim.
No,	No,	No.
Nu,	Nu,	Nu.
Nunn,	Nun,	Nun.
Nung,	Nung,	Num.
Nui,	Nwi,	Nui.
Nuon,	Nwon,	Nuon.
Niang,	Nyang,	Niam.
Niao,	Nyau,	Niao.
Nie,	Nye,	Nie.
Nien,	Nyen,	Nien.
Nieu,	Nyeu,	Nieu.
Nio,	Nyo,	Nio.
Niu,	Nyu,	Niu.
O.	O.	O.
O,	O,	O.
P.	P.	P.
Pa,	Pa,	Pa.
Pan,	Pan,	Pan.
Pang,	Pang,	Pam.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Pao,	Pau,	Pao.
Pai,	Pau,	Pai.
Pe,	Pe,	Pe.
Peng,	Peng,	Pem.
Peu,	Pew,	Peu.
Pi,	Pi,	Pi.
Pin,	Pin,	Pin.
Ping,	Ping,	Pim.
Po,	Po,	Po.
Pu,	Pu,	Pu.
Pung,	Pung,	Pum.
Puen,	Pwen,	Puen.
Poei,	Pweg,	Poei.
Puon,	Pwon,	Puon.
Piuo,	Pyau,	Piao.
Pie,	Pye,	Pie.
Pien,	Pyen,	Pien.
Pieu,	Pyew,	Pieu.
Q.	Q.	K.
Qua,	Qua,	Kua.
Quam,	Quam,	Kuan.
Quouang,	Quang,	Kuam.
Quoai,	Quay,	Kuai.
Quoue,	Que,	Kue.
Quouei,	Quey,	Kuei.
Quouen,	Quen,	Kuen.
	Queng,	Kuem.
Quouo,	Quo,	Kuo.
Quovou,	Quou,	Kuon.
S.	S.	S.
Sa,	Sa,	Sa.
San,	San,	San.
Sang,	Sang,	Sam.

Digitized by Google

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Sao,	Sau,	Sao.
Sai,	Say,	Sai.
Se,	Se,	Se.
Sen,	Sen,	Sen.
Seng,	Seng,	Sem.
Seu,	Sew,	Seu.
Si,	Si,	Si.
Sin,	Sin,	Sin.
Sing,	Sing,	Sim.
So,	So,	So.
Sou,	Su,	Su.
Sun,	Sun,	Sun.
Sung,	Sung,	Sum.
Siue,	Soe,	Siuer.
Siuen,	Swen,	Siuen.
Sui,	Swi,	Sui.
Suon,	Swon,	Suon.
Siang,	Syang,	Sium.
Siao,	Syau,	Siao.
Sie,	Sye,	Sie.
Sien,	Syen,	Sien.
Sieu,	Syew,	Sieu.
Sio,	Syo,	Sio.
Siu,	Syu,	Siu.
Siun,	Syun,	Sium.
CH.	SH.	X.
Cha,	Sha,	Xa.
Chan,	Shan,	Xan.
Chang,	Shang,	Xam.
Chao,	Shau,	Xao.
Chai,	Shay,	Xai.
Che,	She,	Xe.
Chen,	Shen,	Xen.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Cheu,	Shew,	Xeu.
Chi,	Shi,	Xi.
Chin,	Shin,	Xin.
Ching,	Shing,	Xim.
Cho,	Sho,	Xo.
Chu,	Shu,	Xu.
Chun,	Shun,	Xun.
Chung,	Shung,	Xum.
Choua,	Shwa,	Xoa.
Chouang,	Shwang,	Xeam.
Chua,	Shwa,	
Chue,	Shwe,	
Chuen,	Shwen,	
Sui,	Shwi,	Xui.
Siau,	Shyau,	Xiao.
Sieu,	Shyew,	Xieu.
T.	T.	T.
Ta,	Ta,	Ta.
Tan,	Tan,	Tan.
Tang,	Tang,	Tam.
Tao,	Tau,	Tao.
Tai,	Tay,	Tai.
Te,	Te,	Te.
Teng,	Teng,	Tem.
Teu,	Tew,	Teu.
Ti,	Ti,	Ti.
Ting,	Ting,	Tim.
To,	To,	To.
Tu,	Tu,	Tu.
Tun,	Tun,	Tun.
Tung,	Tung,	Tnng.
Tui,	Twi,	Twi.
Tuon	Twon,	Twon.

Digitized by Google

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
Tiao,	Tyau,	Tiao.
Tie,	Tye,	Tie.
Tien,	Tyen,	Tien.
Tieu,	Tyeu,	Tieu.
TS. *ou* DS.	TS.	Ç.
Tſa,	Tſa,	Ça.
Tſan,	Tſan,	Çan.
Tſang,	Tſang,	Çam.
Tſao,	Tſau,	Çao.
Tſai,	Tſay,	Çai.
Tſe,	Tſe,	Çe.
Tſeng,	Tſeng,	Çem.
Tſeu,	Tſeu,	Çeu.
Tſi,	Tſi,	Çi.
Tſin,	Tſin,	Çin.
Tſing,	Tſing,	Çim.
Tſu,	Tſu,	Çu.
Tſun,	Tſun,	Çun.
Tſung,	Tſung,	Çum.
Tſive,	Tſve,	Çive.
Tſiun,	Tſven,	Çiven.
Tſue,	Tſwe,	Çoe *ou* Çue.
Tſui,	Tſwi,	Çui.
Tſuon,	Tſwon,	Çuon.
Tſiang,	Tſyang,	Çiam.
Tſiao,	Tſyau,	Çiao.
Tſie,	Tſye,	Çie.
Tſien,	Tſyen,	Çien.
Tſieu,	Tſyeu,	Çieu.
Tſio,	Tſyo,	Çio.
Tſiu,	Tſyu,	Çiu.
Tſiung,	Tſyung,	Çium.

Chine.

Digitized by Google

Chine.

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*
U *voyelle.*	U.	U.
Ou,	U,	
Ul,	Ul *ou* Lul,	Lh.
Oum,	Ung,	Um.
V *consonne.*	V.	V.
Va,	Va,	Va.
Van,	Van,	Van.
Vang,	Vang,	Vam.
Vai,	Vay,	Vai.
Ve,	Vey,	Ve.
Ven,	Ven,	Ven.
Vi,	Vi,	Vi.
	Vin,	Vin.
Vo,	Vo,	Vo.
Von,	Von,	Von.
Vu,	Vu,	Vu.
Vung,	Vung,	Vum.
HO.	W.	HO.
Hoa,	Wha,	Hoa.
Hoan,	Wham,	Aoan.
Hoang,	Whang,	Ham.
Hai,	Whay,	Hai.
Hoe,	Whe,	Hoe.
Hoei,	Whei,	Hoei.
Hue,	Whe,	Hue.
Hoen,	When,	Hoen.
Huon,	Whon,	Huon.
Y & I.	Y.	Y.
Ya,	Ya,	Ya.
Yang,	Yang,	Yam.
Iao,	Yau,	Yao.
Yai,	Yai.	Yai.
Ie,	Ye.	Ye.

Ien,

Digitized by Google

Français.	*Anglais.*	*Portugais.*	Chine.
Ien,	Yen,	Yen.	
	Yeng,	Yem.	
Ieu,	Yew,	Yeu.	
Yin,	Yin,	Yn.	
Io,	Yo,	Yo.	
Iu,	Yu,	Yu.	
Iun,	Yun,	Yun.	
Iung,	Yung,	Yung,	
Ive,	Ywe,	Yue.	
Iven,	Ywen,	Yven.	
Youei,	Ywei,	Yui.	
Youin,	Ywin,	Yuin.	

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Réligion.

Chine.

DANS l'Empire de la Chine, comme dans la plupart des autres pays du monde, les habitans ſont diviſés par la différence de leurs Religions. On en diſtingue quatre principales : 1°. la Religion naturelle, qui eſt celle des Lettrés & du Gouvernement. 2°. Celle du Philoſophe *Lau-kyun*, qui n'était dans les principes qu'une corruption de la loi naturelle, loi rétablie enſuite par Confucius. 3°. Celle de l'impoſteur *Fo*, qui conſiſte dans une idolâtrie groſſière. 4°. Celle de *Iu-kyau*, qui paraît un rafinement de la première, & qui eſt le partage d'une ſecte de Lettrés. On peut joindre à ces quatre eſpèces de cultes, le Judaïſme, le Mahométiſme, & le Chriſtianiſme, qui ont fait quelque progrès dans l'Empire.

Nous devons la connoiſſance des quatre Religions Chinoiſes aux Miſſionnaires Européens, ſur-tout aux Jéſuites, qui ont joint à leurs propres obſervations, pluſieurs extraits des Auteurs du pays ; mais, ſoit qu'on doive en accuſer leur négligence, ou le penchant qui porte toujours à défigurer la Religion d'autrui, ils n'ont traité que de la première avec un peu d'exactitude ; & leur

Digitized by Google

Chine.

inattention, au contraire, se fait remarquer sensiblement sur les trois autres que l'on connaît assez mal.

Le principal objet du culte des Chinois, est *l'Etre suprême*, qu'ils regardent comme le principe de toutes choses. Ils l'adorent sous les deux noms de *Chang-ti*, qui signifie *Souverain Empereur*, ou de *Tyen*, qui revient à la même signification dans leur langue. *Tyen*, suivant leurs Interprètes, est l'esprit qui préside au Ciel, parce que le Ciel est le plus excellent ouvrage de la *première cause*. Cependant il se prend aussi pour le Ciel matériel; & le sens est déterminé par le sujet auquel ce terme est appliqué. Un père est le Tyen d'une famille; un Vice-Roi est le Tyen de la province; & l'Empereur est le Tyen de l'Empire. Les Chinois honorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui dépendent du premier Etre, & qui préfident, suivant la même doctrine, aux villes, aux rivières, aux montagnes, &c.

Il paraît par les livres Chinois, sur-tout par le *Chu-king*, que ce Tyen, ou ce premier Etre, est le Créateur de tout ce qui existe; qu'il est indépendant & tout puissant; qu'il connaît tout, jusqu'aux plus intimes secrets du cœur; qu'il veille sur la conduite de l'Univers, où il n'arrive rien sans son ordre; qu'il est saint; qu'il ne considère

Digitized by Google

Chine.

que la vertu dans les hommes; que sa justice est sans bornes; qu'il exerce des punitions signalées sur les méchans, sans épargner les Rois, qu'il dépose dans sa colère; que les calamités publiques sont des avertissemens qu'il emploie pour exciter les hommes à la réformation des mœurs, mais qu'il y fait succéder encore des actes de bonté & de miséricorde; que les prodiges & les apparitions extraordinaires sont d'autres avis, par lesquels il annonce aux Empires les malheurs dont ils sont menacés, afin que les hommes reviennent à lui, par le changement de leurs mœurs, qui est la plus sûre voie pour appaiser son indignation. On cite plusieurs passages des livres Chinois, où ces principes paraissent bien établis : observons, en passant, que ces livres, qui établissent la Religion naturelle, admettent les prodiges & les apparitions, que le système du pur Théisme a coutume de rejetter.

Les Empereurs ont toujours regardé comme un devoir, d'observer les anciens Rites, & se sont cru obligés, en qualité de chefs, d'en exercer les principales fonctions. Ils sont Empereurs pour le gouvernement, Maîtres pour l'instruction, & Prêtres pour les sacrifices.

Quoique les livres canoniques placent les ames des hommes vertueux près de *Chang-ti*, ils ne s'expliquent pas clairement sur les châtimens éter-

Digitized by Google

nels dans une autre vie. De même, quoiqu'ils assurent que l'Etre suprême a créé tout de rien, leur doctrine n'est pas claire sur l'idée de création. Il est fort remarquable qu'on ne trouve dans leurs livres canoniques aucune trace d'idolâtrie, jusqu'à ce que la statue de *Fo* fût apportée à la Chine, plusieurs siècles après Confucius. C'est depuis cette époque que la magie & quantité d'autres erreurs, ont commencé à se répandre; mais les Lettrés, constamment attachés à la doctrine de leurs ancêtres, ont toujours échappé à la contagion. Chine.

Rien n'a tant contribué au soutien de l'ancienne Religion parmi les Chinois, que l'établissement d'un suprême Tribunal des Rites, qui est presque aussi ancien que la fondation de l'Empire, & qui a le pouvoir de condamner ou de supprimer toutes les superstitions, dont il découvre la naissance. Quelques Missionnaires, qui ont lu les décrets des Mandarins dont ce Tribunal est composé, observent qu'à la vérité ils exercent quelquefois en secret certaines superstitions, mais qu'étant assemblés en corps, pour leurs délibérations communes, ils s'accordent ouvertement à les condamner.

La Chine s'est garantie fort long-temps des superstitions qui règnaient dans les autres contrées de l'Inde, où l'idée grossière & imparfaite qu'on se formait de la Divinité, jeta les Peuples, par

Digitized by Google

Chine. dégrés, dans l'usage d'attribuer le titre de Dieu à leurs héros. Quelque vénération que les Chinois aient eue pour leurs plus grands Empereurs, ils n'ont jamais rendu d'adoration qu'au souverain Etre; & quoiqu'ils aient fait éclater leur estime & leur respect pour les grands hommes, qui se sont distingués par leur rang, leurs vertus & leurs services, ils ont mieux aimé conserver leur mémoire par des tablettes suspendues à leur honneur, qui portent leurs noms, avec un court éloge, que par des peintures ou des statues qui les auraient pu conduire à l'idolâtrie. Cependant les troubles qui s'élevèrent dans l'Empire, les guerres civiles qui le divisèrent, & la corruption des mœurs qui devint presque générale, avaient entièrement banni l'ancienne doctrine, lorsque le Philosophe Confucius vint la ranimer, en rendant aux anciens livres leur réputation & leur autorité.

Magalhaens observe que les Chinois ont quatre principaux jeûnes, qui répondent aux quatre saisons de l'année. Ces pénitences nationales durent trois jours avant les sacrifices solemnels. Lorsqu'ils veulent implorer la faveur du Ciel, dans les temps de perte & de famine, dans les tremblemens de terre, dans les inondations extraordinaires, & dans les autres calamités publiques; les Mandarins vivent séparés de leurs femmes, passent la nuit & le jour sur leurs Tribunaux, se

Digitized by Google

privent de chair & de vin, &c. L'Empereur même reſte ſeul dans ſon Palais, à l'Eſt de la grande ſalle Impériale. Chine.

La ſecte de *Tau-tſe* reconnaît, pour fondateur, un Philoſophe nommé *Lau-kyun*. Ses diſciples ne ſont pas apparemment des Philoſophes, puiſqu'ils aſſurent qu'il demeura quatre-vingts ans dans le ſein de ſa mère, & qu'il lui coûta la vie en s'ouvrant un paſſage par ſon côté gauche. Ses ouvrages ſubſiſtent encore, mais fort altérés par les partiſans de ſa doctrine. Cependant ils contiennent des maximes & des ſentences, comme on en trouve par-tout, ſur les vertus morales, ſur la fuite des honneurs & le mépris des richeſſes, ſur l'élévation de l'ame, qui dédaignant les choſes terreſtres, ſe ſuffit à elle-même. Entre ſes principes, on en remarque un qu'il répétait ſouvent, ſur-tout lorſqu'il parlait de la production du monde. « *Tay*, c'eſt-à-dire, la raiſon éternelle, a produit » un; un a produit deux; deux ont produit trois, » & trois ont produit toutes choſes ». Duhalde voudrait en conclure que *Lau-kyun* avait quelque connaiſſance de la Trinité : on a déja dit cela de Platon; mais c'eſt une contradiction manifeſte. Dès que la Trinité eſt un myſtère qui confond la raiſon, même après avoir été révélé, comment peut-il être deviné ou preſſenti d'avance par la raiſon ?

Digitized by Google

Chine.

Les principes moraux de ce Philoſophe & de ſes diſciples, ont beaucoup de reſſemblance, dit-on, avec ceux d'Epicure : ils conſiſtent à ſe délivrer des paſſions qui peuvent troubler la tranquillité de l'ame. L'objet d'un homme ſage, ſuivant la doctrine de Lau-kyun, doit être de paſſer ſa vie ſans inquiétude & ſans embarras. Dans cette vue, il ne doit jamais tourner ſes réflexions ſur le paſſé ni ſa curioſité ſur l'avenir. Etre agité par des ſoins, occupé de grands projets, livré à l'ambition, à l'avarice, & à d'autres paſſions, c'eſt vivre pour la poſtérité, plus que pour ſoi-même : or, il y a de la folie, ſuivant les principes de Lau-kyun, à chercher le bonheur d'autrui, & même le nôtre, aux dépens de notre repos ; parce que tout ce que nous regardons comme le bonheur, ceſſe de mériter ce nom, lorſque la paix de l'ame en reçoit la moindre altération. Auſſi les partiſans de cette philoſophie affectent-ils un calme, qui ſuſpend, diſent-ils, toutes les fonctions de leur ame ; mais comme cette tranquillité ne peut réſiſter à la crainte de la mort, ils ſe vantent d'avoir trouvé une liqueur, nommée *Chang-ſeng-yo*, qui les rend immortels. Ils ſont livrés à la Chymie, & fort infatués de la pierre philoſophale. Leur paſſion n'eſt pas moins aveugle pour la magie : ils ſont perſuadés qu'avec l'aſſiſtance des Démons qu'ils invoquent, ils peuvent réuſſir dans toutes leurs

Digitized by Google

entrepriſes. L'eſpérance de ſe rendre immortels, engage un grand nombre de Mandarins à l'étude de cet art impoſteur; les femmes ſur-tout, qui ſont naturellement curieuſes, s'abandonnent follement à ces vaines recherches. Certains Empereurs crédules & ſuperſtitieux mirent autrefois en honneur cette doctrine impie, & multiplièrent beaucoup le nombre de ſes partiſans. Quelle philoſophie que celle qui ne peut ſurmonter la crainte de la mort, qu'en ſe repaiſſant des chimères de la magie, & qui ne peut guérir les paſſions que par une apathie ſtupide qu'on doit regarder comme une dégradation réelle dans un animal raiſonnable & ſenſible ! Et l'on compare cette philoſophie à celle d'Epicure ! Aſſurément ſes atômes ſont d'une mauvaiſe phyſique ; mais ſa morale eſt auſſi belle que celle de Lau-kyun eſt abſurde. Chine.

L'Empereur *Tſin-chi-whang-ti*, qu'on accuſe d'avoir fait brûler une infinité de livres Chinois, ſe laiſſa perſuader par ces impoſteurs, qu'ils avaient découvert la liqueur de l'immortalité. *Vu-ki*, ſixième Empereur de la race de *Hau*, ſe livra uniquement à l'étude des livres magiques, ſous un chef de cette ſecte, nommé *Li-chau-kyun*. Son exemple entraîna quantité de Seigneurs dans les mêmes ſentimens, & remplit ſa Cour d'une multitude de faux Docteurs. La mort lui ayant enlevé une de ſes femmes, dont la perte le rendit

Digitized by Google

Chine.

inconſolable, un Magicien de ſa ſecte employa ſes enchantemens pour lui faire voir la perſonne qu'il regrettait. Duhalde paraît perſuadé, ſur le témoignage des hiſtoires Chinoiſes, que cette apparition fut réelle. Il ajoute qu'elle attacha plus que jamais l'Empereur aux pernicieux principes qu'il avait embraſſés. Ce Prince but pluſieurs fois de la liqueur d'immortalité ; mais s'appercevant à la fin qu'il n'en était pas moins mortel, il déplora trop tard l'excès de ſa crédulité.

Cependant la ſecte des Magiciens ne reçut aucun préjudice de ſa mort, & trouva même de la protection dans ſes ſucceſſeurs. Elle acquit même tant de force, que ſous les Empereurs de la Dynaſtie de *Tang*, on donnait aux Prêtres de cette ſecte le titre de *Tyen-tſe*, qui ſignifie Docteurs céleſtes. Le fondateur de cette race Impériale, éleva un Temple magnifique à *Lau-kyun* ; & *Veng-tſon*, ſixième Empereur de la même race, fit apporter avec beaucoup de pompe la ſtatue de ce Philoſophe dans ſon Palais.

Les ſucceſſeurs de Lau-kyun ont toujours été revétus de la qualité de grands Mandarins, & font leur réſidence dans une ville de la province de *Kyang-ſi*, où ils ont un Palais magnifique. On y voit arriver, des provinces voiſines, une foule continuelle de dévots, qui viennent s'y procurer des remèdes pour leurs maladies, ou

Digitized by Google

demander des éclairciſſemens ſur leur deſtinée, & ſur tout ce qui doit leur arriver dans le cours de leur vie. Ils reçoivent des *Tyen-tſes*, un billet rempli de caractères magnifiques, & partent fort ſatisfaits, après l'avoir payé. Le crédit de ces impoſteurs augmenta beaucoup ſous la Dynaſtie de Song, dont le troiſième Empereur, nommé *Chin-tſong*, ſe laiſſa ridiculement tromper par leurs artifices. Pendant une nuit obſcure, ils ſuſpendirent à la grande porte de la ville Impériale, un livre compoſé de ſentences & de caractères magiques, pour l'invocation des démons. Ils publièrent qu'il était tombé du Ciel; auſſitôt le crédule Monarque l'alla recevoir de leurs mains avec une profonde vénération, & le porta, comme en triomphe, dans ſon Palais, où l'ayant renfermé dans une boëte d'or, il le garda ſoigneuſement. Telle fut l'origine du nouveau culte d'une multitude d'eſprits, qui furent reconnus pour autant de Divinités indépendantes & honorées du nom de *Chang-ti*. On déifia même quelques anciens Princes, auxquels on adreſſa des prières. Chine.

L'hiſtoire des Prêtres de *Lau-kyun* eſt préciſément celle de nos Sorciers, qui dupent encore les imbécilles & les bonnes femmes. Ils s'aſſocient à prix d'argent quantité de miſérables, qui exercent la divination comme un métier. Ils diſent le nom d'une perſonne qui vient les conſulter,

Digitized by Google

Chine. quoiqu'ils ne l'aient jamais vue, l'état de ſa famille, ſa ſituation, ſa demeure, le nombre de ſes enfans, leur nom & leur âge, & mille autres particularités; & plutôt que d'imaginer qu'ils ont pu s'en informer, Duhalde aime mieux croire que le démon peut bien en être inſtruit, & les en inſtruire. Il ajoute que ces enchanteurs, après avoir invoqué les démons, font paraître dans l'air, la figure du chef de leur ſecte, & celle de leurs idoles. Autrefois, dit-il encore, pour répondre aux queſtions qu'on leur faiſait ſur l'avenir, ils employaient une plume, ou un pinceau, qui écrivait ſeul & ſans être touché de perſonne, toutes leurs explications ſur le papier ou ſur le ſable. Ils faiſaient paſſer en revue, dans un grand vaſe d'eau, toutes les perſonnes d'une maiſon. Ils faiſaient voir dans le même vaſe tous les changemens qui devaient arriver dans l'Empire; & les dignités imaginaires qu'ils promettaient pour récompenſe à ceux qui embraſſaient leur ſecte: enfin, ils prononcent des paroles myſtérieuſes qui n'ont aucun ſens, & s'attribuent le pouvoir de charmer les hommes & les maiſons. Rien n'eſt ſi commun à la Chine, que les récits de ces ſortes d'hiſtoires; & quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence, ſuivant la réflexion de Duhalde lui-même, que la plus grande partie n'eſt qu'illuſion, il ne croit pas que tout doive être regardé du même

Digitized by Google

œil, & il est persuadé qu'un grand nombre de ses effets doit être attribué au pouvoir du diable. Chine.

Suivant le récit des Missionnaires, ce fut environ soixante-cinq ans avant la naissance de Jesus-Christ, que l'Empereur *Ming-ti* introduisit dans l'Empire une nouvelle secte, plus dangereuse encore que la précédente, & dont les progrès furent beaucoup plus rapides. Ce Prince s'étant rappelé, à l'occasion d'un songe, qu'on avait souvent entendu dire à Confucius, « *que le Saint* » *devait paraître du côté de l'Oueſt* », envoya des Ambassadeurs aux Indes pour découvrir quel était ce Saint, & se faire instruire de sa doctrine. Ceux qu'il avait chargés de ces ordres, s'imaginèrent l'avoir trouvé dans l'idole *Fo*, ou *Foe*, qu'ils apportèrent à la Chine, avec les fables, les superstitions, la doctrine de la métempsycose, dont les livres Indiens étaient remplis.

Ils racontent qu'il était né dans cette partie des Indes, que les Chinois nomment *Chung-tyen-cho*; que son père, nommé *Iu-fan-vang*, était Roi de ce pays, & que sa mère se nommait *Mo-ya*; qu'elle accoucha de lui par le côté gauche, comme la mère de *Lau-kyun*, & qu'elle mourut peu de temps après; d'où il faudrait conclure que les Prophétes ne viennent au monde que par le côté gauche, & coûtent toujours la vie à leur mère; car il n'en peut pas coûter moins pour accoucher

Digitized by Google

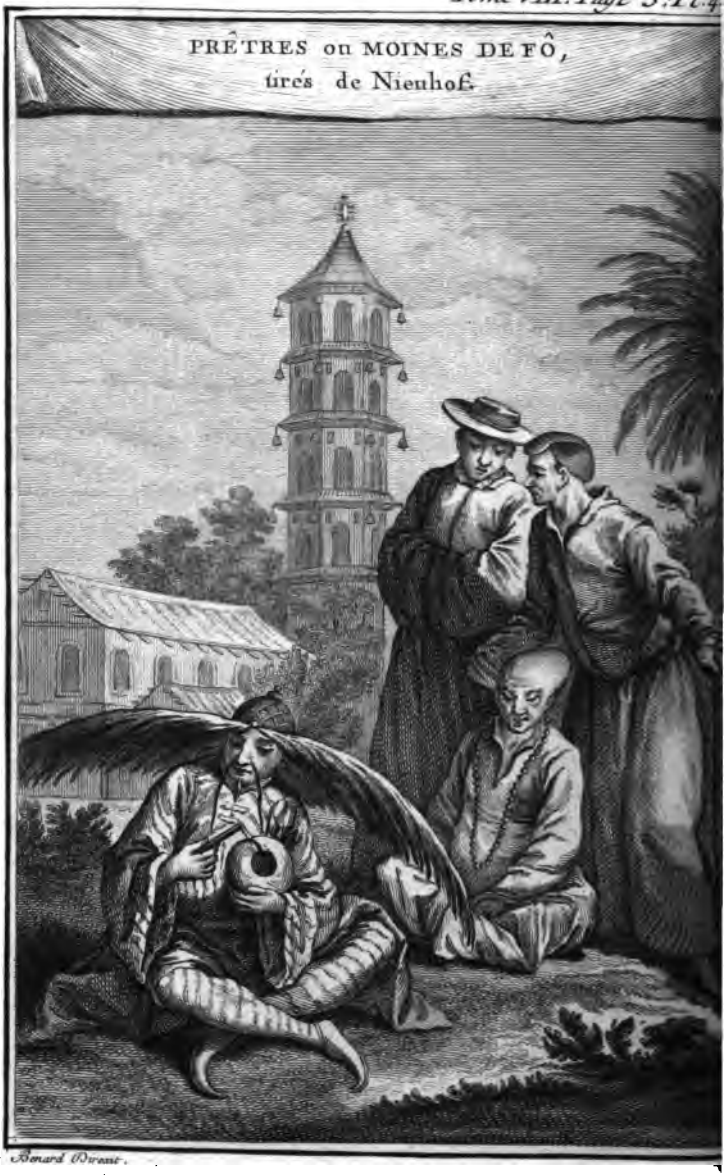
Chine.

d'un homme divin. Pendant sa grossesse, la mère de *Fo* ne cessa point de rêver qu'elle avait avalé un éléphant, & delà viennent les honneurs que les Rois Indiens rendent aux éléphans blancs, jusqu'à faire souvent la guerre entre eux pour s'en procurer un. *Fo* se tint de bout au moment de sa naissance, & il fit sept pas, en montrant le Ciel d'une main, & la terre de l'autre ; sa langue s'étant déliée tout d'un coup, il prononça les paroles suivantes : « *au Ciel & sur la terre, il n'y* » *a que moi qui mérite d'être adoré* ». A l'âge de dix-sept ans, il épousa trois femmes, de l'une desquelles il eut un fils nommé, par les Chinois, *Mo-cheu-lo ;* à dix-neuf ans, il abandonna ses femmes, & tous les soins de la terre, pour se retirer dans un lieu désert avec quatre Philosophes, que les Indiens nomment *Joghis.* A trente ans, il se trouva tout d'un coup rempli de la divinité, & devint *Fo ;* c'est-à-dire, un de ces Dieux que les Indiens nomment Pagodes : ensuite, se regardant lui-même comme un Etre divin, il ne pensa plus qu'à répandre sa doctrine, & qu'à s'attirer la vénération du Peuple, par les merveilles dont sa prédication était accompagnée. Les Chinois de sa secte ont représenté ses miracles dans un grand nombre de gravures, qui forment plusieurs gros volumes. On aurait peine à croire combien cette ridicule divinité s'attira d'adora-

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÊTRES ou MOINES DE FÔ,
tirés de Nieuhof.



Bénard Direxit.

Digitized by Google

teurs : sa doctrine fut répandue dans toutes les parties de l'Orient, par quarante mille Apôtres, qui passaient pour ses disciples favoris ; mais dans cette multitude, on en distinguait dix d'un mérite & d'un rang supérieurs, qui publièrent cinq mille volumes à l'honneur de leur maître. Les Chinois donnent à ses Sectateurs, ou plutôt à ses Prêtres, le nom de *Ho-changi ;* les Tartares, celui de *Lamas*, ou de *La-ma-seng ;* les Siamois, celui de *Talapoins ;* & les Japonois, ou plutôt les Européens, celui de *Bonzes.* Chine.

Il mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. A l'approche de sa dernière heure, il assembla ses disciples, pour leur déclarer que jusqu'alors il ne s'était expliqué que par des figures & des paraboles, sous le voile desquelles il avait caché la vérité pendant l'espace de quarante ans ; mais qu'étant prêt à les quitter, il voulait leur communiquer le fond de sa doctrine ; qu'il n'y avait point d'autre principe des choses, que le vuide & le néant ; que tout était sorti du néant & devait y retourner, & que telle était la fin de toutes les existences. On n'entend pas trop comment le néant & le vuide sont des principes, ou pour mieux dire comment rien produit quelque chose. C'est littéralement l'opposé de ce vers fameux de Perse.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Digitized by Google

Chine.

Le testament philosophique de Fo n'érait pas plus clair que ses paraboles.

Ses disciples ne manquèrent pas après sa mort, de répandre une infinité de fables, qui en imposèrent facilement à la crédulité du Peuple. Ils publièrent que leur Maître était né huit mille fois; que son ame avait passé successivement dans plusieurs animaux, & qu'il s'était fait voir sous la forme d'un singe, d'un dragon, d'un éléphant blanc. Comme le but de cette imposture était d'introduire son culte sous la figure de ces divers animaux, on ne manqua point de leur rendre des adorations, parce qu'ils avaient servi de domiciles à l'ame de Fo. Les Chinois mêmes ont bâti des Temples à toutes sortes d'Idoles dans toute l'étendue de l'Empire. *Mo-e-kya-ke*, disciple favori de Fo, demeura le dépositaire de ses plus importans secrets, & chargé particulièrement de la propagation de sa doctrine. Son maître lui avait ordonné, en mourant, de ne jamais employer d'argumens ni de preuves pour la soutenir; mais de mettre seulement à la tête des ouvrages qu'il devait publier : « *Telle est la doctrine que* » *j'ai reçue* ». Cet ordre était fort sensé; une pareille formule abrège beaucoup de disputes, & l'on est sûr, en ne raisonnant jamais, de n'être jamais convaincu.

Fo parle, dans un de ses livres, d'un maître plus

Digitized by Google

plus ancien que lui, auquel les Chinois ont donné le nom d'*O-mi-to*, & les Japonais, par corruption, celui d'*Amida*. Ce personnage parut dans le royaume de Bengale, & les Bonzes prétendent qu'il avait acquis une si grande perfection de sainteté & de mérite, qu'il suffit à présent de l'invoquer, pour obtenir du Ciel le pardon des plus grands crimes. Aussi les Chinois de cette secte ont-ils continuellement ces deux noms dans la bouche : *O-mi-to*, *Fo* ! ils sont persuadés qu'après avoir invoqué ces deux Dieux, non-seulement ils sont parfaitement purifiés, mais qu'ils peuvent ensuite lâcher la bride à leurs passions, parce qu'ils ont toujours la facilité de laver leurs taches au même prix. Les derniers discours de Fo firent naître une secte d'Athées entre les Bonzes. Une troisième secte entreprit de concilier les deux doctrines, par la distinction qu'elle mit entre l'*extérieure* & l'*intérieure*. L'une, suivant cette idée, est plus à la portée du Peuple, & prépare les esprits à recevoir la seconde, qui ne convient qu'aux ames instruites & bien purifiées. Chine.

Les principes de morale, dont les Bonzes recommandent soigneusement la pratique, sont contenus dans la doctrine extérieure. Ils consistent à croire, « qu'il y a beaucoup de différence entre » le bien & le mal ; qu'après la mort il y a des

Digitized by Google

Chine.

» récompenſes pour la vertu, des punitions pour » le vice, & des places marquées pour l'un & » l'autre, ſuivant le dégré de mérite; que le » Dieu Fo naquit pour ſauver le monde, & pour » ramener dans la voie du ſalut ceux qui s'en » étaient écartés; que c'eſt à lui qu'ils doivent » l'expiation de leurs péchés, & la nouvelle naiſ- » ſance à laquelle ils ſont deſtinés dans un autre » monde; qu'il y a cinq préceptes d'une obligation » indiſpenſable; 1°. de ne tuer aucune créature » vivante: 2°. de ne pas s'emparer du bien d'autrui; » 3°. d'éviter l'impureté; 4°. de ne pas bleſſer la » vérité par le menſonge; 5°. de s'abſtenir de l'uſage » du vin ».

Mais les Bonzes recommandent particulièrement de ne pas négliger certaines œuvres charitables, qu'ils preſcrivent dans leurs inſtructions: « Traitez bien les Bonzes, répétent-ils ſans ceſſe, » & fourniſſez-leur tout ce qui eſt néceſſaire à » leur ſubſiſtance; bâtiſſez des Monaſtères & des » Temples, afin que par leur prières & par les » châtimens volontaires qu'ils s'impoſent, pour » l'expiation de vos péchés, ils puiſſent vous » garantir des punitions dont vous êtes menacés. » Aux funérailles de vos parens, brûlez du papier » doré & argenté, avec quantité d'habits d'étoffes » de ſoie, qui ſeront changés dans l'autre monde, » en or, en argent, & en habits réels. Ainſi, non-

Digitized by Google

» seulement vous pourvoirez aux nécessités des » personnes qui vous sont chères, mais vous les » mettrez en état d'obtenir la faveur des dix-» huit gardes de l'Enfer, qui sans cela seraient » inexorables, & capables de les traiter avec la » dernière rigueur. Si vous négligez ces Comman-» demens, vous ne devez vous attendre, après la » mort, qu'à de cruels supplices. Votre ame, par » un long cours de transmigrations, passera dans » les plus vils animaux, & vous reparaîtrez suc-» cessivement sous la forme d'un mulet, d'un » cheval, d'un chien, d'un rat, & d'autres créa-» tures encore plus mépriſables ». Chine.

Il serait difficile de faire comprendre toute la force de ces terribles chimères, sur l'esprit crédule & superstitieux des Chinois. Le Père le Comte en rapporte un exemple. Se trouvant dans la province de *Chén-si*, il fut un jour appelé pour baptiser un malade, qui était âgé de soixante-dix ans. Ce vieillard vivait d'une petite pension qui lui avait été accordée par l'Empereur, & les Bonzes lui avaient assuré que la reconnaissance lui imposerait dans l'autre monde un devoir assez pénible; c'était d'y servir l'Empereur, en portant les dépêches de la Cour dans les Provinces. Aussi son ame, pour cet office, devait passer dans le corps d'un cheval de poste. Ils lui recommandaient de ne jamais broncher, ni mordre, ni ruer, ni blesser personne;

Digitized by Google

Chine.

ils l'exhortaient à courir légèrement, à manger peu, à souffrir patiemment l'éperon, comme autant de moyens pour exciter la compassion des Dieux, qui font souvent un homme de qualité d'un bon cheval, & qui l'élèvent à la dignité de Mandarin. Toutes ces idées assiégeaient sans cesse l'imagination du vieillard, le faisaient trembler, & troublaient chaque nuit son sommeil. Dans ses songes, il croyait se voir sellé, bridé & prêt à partir au premier coup de fouet du postillon. Il se trouvait couvert de sueur & tout éperdu à son réveil, incertain quelquefois s'il était homme ou cheval. Comme il avait entendu dire que dans la religion du Missionnaire, on n'avait point à redouter un sort si misérable, & qu'on ne cessait pas du moins d'y conserver la qualité d'homme, il souhaita vivement d'y être reçu, & le Missionnaire assure qu'il mourut très-bon catholique.

La doctrine de la transmigration des ames est extrêmement propre à soutenir les fraudes & les artifices que les Bonzes inventent pour exciter la libéralité du Peuple : on en lit un autre exemple, dont on ferait un très-bon conte. Deux Bonzes voyant deux beaux canards dans la cour d'un riche payſan, se mirent à soupirer & à pleurer amèrement. La maîtresse de la maison, qui les observait de sa chambre, sortit avec empressement, pour leur demander ce qui les affligeait. « Hélas !

Digitized by Google

» lui dirent-ils, nous savons que les ames de nos » pères ont passé dans le corps de ces animaux, » & la crainte qu'il ne vous prenne envie de les » tuer, nous fait mourir de douleur. J'avoue, leur » répondit cette femme, que notre dessein était » de les tuer; mais je vous promets de les garder, » puisqu'ils sont vos parens ». C'est la réponse de M. Guillaume, lorsque Patelin convoite son drap: *Je vous le garderai. Ce n'est pas-là mon compte*, dit Patelin; & c'est aussi ce que dirent les Bonzes. Ils représentèrent à cette femme que son mari serait peut-être moins charitable, & qu'ils seraient fort à plaindre s'il arrivait quelque malheur à ces pauvres créatures. Enfin, la pitié prenant le dessus, elle consentit à leur livrer les canards, afin qu'ils pussent veiller eux-mêmes à leur sûreté. Ils les acceptèrent avec de grandes marques de reconnoissance, en se prosternant devant eux, & leur témoignant beaucoup de tendresse & de respect; mais ils les tuèrent le soir, pour leur souper. Chine.

Dans la nécessité de soutenir leur secte, ils achètent de jeunes garçons de sept ou huit ans, qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt ans dans leurs mystères, avec toutes sortes de soins, pour les rendre propres aux mêmes offices. Cependant la plupart sont fort ignorans, & n'entendent pas mêmes les principes de leur doctrine: mais comme il y a, parmi eux, une distinction de rangs fort

Digitized by Google

Chine.

bien établie, les uns ſont employés à demander l'aumône ; d'autres, qui ont acquis la connoiſſance des livres, & qui parlent poliment, ſont chargés de viſiter les gens de lettres, & de s'inſinuer dans la faveur des Mandarins. Ils ont auſſi, dans leurs Couvens, de vénérables vieillards qui préſident aux aſſemblées des femmes ; mais ces aſſemblées ſont en petit nombre, & ne ſont point en uſage dans toutes les villes. Quoique les Bonzes n'aient pas de hiérarchie régulière, ils ont des Supérieurs, qu'ils appellent *Ta-ho-chang*, ou grands Bonzes. Ce rang ajoute beaucoup à la conſidération qu'ils peuvent avoir acquiſe par leur âge, par leur contenance grave & modeſte, & par tous les artifices de l'hypocriſie. On rencontre des maiſons ou des couvens de Bonzes dans toutes les parties de l'Empire.

Il n'y a point de Province qui n'ait quelques montagnes où les Bonzes ont bâti des couvens, qui ſont plus honorés que ceux des villes. On y fait des pélerinages. Les dévots ſe mettent à genoux en arrivant au pied de la montagne, & ſe proſternent à chaque pas qu'ils font pour monter. Ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage, prient leurs amis d'acheter pour eux une grande feuille imprimée, dont le coin eſt ſigné de la marque des Bonzes. Au centre eſt la figure du Dieu *Fo*, entourée d'un grand nombre de cercles

Digitized by Google

Les dévots de l'un & l'autre ſexe portent au cou, & quelquefois autour du bras, une eſpèce de roſaire, compoſé de cent grains, d'une groſſeur médiocre, & de huit autres grains beaucoup plus gros. Le ſommet eſt une boule alongée, de la forme d'une petite gourde. En roulant ces grains entre leurs doigts, ils prononcent les deux noms myſtérieux, *O-mi-to*, *Fo*, dont l'Auteur dit qu'ils n'entendent pas eux-mêmes le ſens. Ils les accompagnent de cent génuflexions, après leſquelles ils retranchent un des cercles rouges qui ſont imprimés ſur leur feuille. Chine.

Les Laïques invitent quelquefois les Bonzes à les viſiter dans leurs maiſons, pour y faire leur prière, & pour confirmer l'authenticité de ces cercles par leur ſceau. Ils portent la feuille, avec beaucoup de pompe, aux funérailles de leurs parens, dans une boëte qui eſt ſcellée auſſi par les Bonzes. Ils donnent à ce précieux bijoux, le nom de *Lu-in*, c'eſt-à-dire, paſſe-port, pour le voyage de ce monde à l'autre. Ce tréſor ne s'obtient qu'à prix d'argent; mais perſonne ne regrette la dépenſe, parce qu'on le regarde comme le gage du bonheur futur.

Entre les Temples des faux Dieux, on en diſtingue pluſieurs, qui ne ſont pas moins fameux par la magnificence & l'étendue des édifices, que par l'étrange figure des Idoles. Il y en a de ſi

Digitized by Google

Chine.

monſtrueuſes, que leurs adorateurs effrayés du ſeul ſpectacle, ſe proſternent en tremblant, & frappent pluſieurs fois la terre du front. Comme les Bonzes n'ont point d'autre vue que de gagner de l'argent, & que toute la réputation qu'ils peuvent avoir acquiſe, n'empêche pas qu'ils ne ſoient la plus vile partie de l'Empire, ils poſsèdent l'art de ſe contrefaire devant le Peuple, par une continuelle affectation de douceur, de complaiſance, d'humilité & de modeſtie, qui trompe tout le monde au premier coup-d'œil. Les Chinois, ne pénétrant point au-delà de l'apparence, les prennent pour autant de Saints, ſur-tout lorſqu'à cet extérieur impoſant ils joignent des mortifications corporelles & des jeunes rigoureux; qu'ils ſe lèvent pluſieurs fois la nuit pour adorer *Fo*, & qu'ils paraiſſent ſe ſacrifier au bien public. Souvent, pour augmenter leur mérite dans l'opinion du vulgaire, & toucher de compaſſion leurs Spectateurs, ils s'impoſent de rudes pénitences juſqu'au milieu des places publiques. Les uns s'attachent au cou & aux pieds de groſſes chaînes de plus de trente pieds de long, qu'ils traînent avec beaucoup de fatigue au travers des rues; & s'arrêtant à chaque porte: « Vous voyez, diſent-» ils aux habitans, ce qu'il nous en coûte pour » expier vos péchés: ne pouvez-vous nous faire » une petite aumône? » On en rencontre d'autres

Digitized by Google

qui paraiſſent tout ſanglans des coups qu'ils ſe donnent avec une groſſe pierre; mais de toutes ces auſtérités volontaires, il n'y en a pas de plus ſurprenante que celle qui eſt rapportée par le Père le Comte. Il rencontra au milieu d'un village un jeune Bonze, doux, affable & modeſte, placé debout dans une chaiſe de fer, dont le dedans était hériſſé de clous pointus, qui ne lui permettaient pas de s'appuyer ſans ſe faire une infinité de bleſſures. Il était porté fort lentement dans les maiſons par deux porteurs de louage, & toutes ſes prières ſe réduiſaient à demander quelque aumône. « Vous le voyez, diſait-il, je ſuis enfermé dans cette chaiſe pour le bien de vos ames : je n'en ſortirai pas que tous les clous dont elle eſt remplie n'aient été achetés ». L'Auteur remarque qu'il y en avait plus de deux mille. « Chaque clou, ajoutait le Bonze, vous coûtera ſix ſous; mais vous ne devez pas douter qu'ils ne deviennent une ſource de bénédictions dans vos familles. Prenez-en du moins un, vous ferez un acte héroïque de vertu; & l'aumône que vous donnerez ne ſera pas pour les Bonzes, à qui vous pouvez témoigner votre charité par d'autres voies, mais pour le Dieu *Fo*, à l'honneur duquel nous voudrions bâtir un Temple ». Chine.

Le Père le Comte paſſa fort près de ce jeune impoſteur, qui lui fit le même compliment; ſur

Digitized by Google

Chine.

quoi il lui conseilla de s'épargner des peines inutiles, & d'aller se faire instruire à l'Eglise chrétienne. Le Bonze lui répondit qu'il le remerciait beaucoup de son conseil, mais qu'il lui aurait encore plus d'obligation, s'il voulait acheter une demi-douzaine de ses clous, qui lui attireraient infailliblement du bonheur dans son voyage. « Tenez, ajouta-t-il, en se tournant dans sa » chaise, prenez ceux-ci sur ma parole; foi de » Bonze, je vous les donne pour les meilleurs, » parce que ce sont ceux qui m'incommodent le » plus; cependant ils ne vous coûteront pas plus » que les autres». Il prononça ce discours d'un air qui aurait fait rire le Missionnaire dans toute autre occasion.

L'avidité des Bonzes pour les aumônes les rend toujours prêts à se rendre indifféremment chez les riches & chez les pauvres, au moment qu'ils y sont appelés : ils y demeurent aussi long-temps qu'on veut les retenir. Si c'est pour quelque assemblée de femmes, ils mènent avec eux un *grand Bonze*, qui est distingué des autres par le respect qu'ils lui portent, par le droit de préséance & par un habillement propre à son rang.

Ces assemblées dévotes leur apportent un revenu considérable. On voit dans les villes plusieurs sociétés de dix, quinze ou vingt femmes, avancées en âge, ou veuves, & par conséquent

Digitized by Google

libres dans la disposition de leur bourse. Les Bonzes choisissent particulièrement les dernières pour Supérieures ou pour Abbesses de la Société. Chacune obtient ce dégré d'honneur à son tour, & le possède l'espace d'un an. C'est chez la Supérieure que se tiennent les assemblées, & les autres contribuent d'une certaine somme d'argent aux dépenses nécessaires pour l'entretien de l'Ordre. Les jours d'assemblée, un vieux Bonze, qui en est le Président, chante des hymnes à l'honneur de Fo. Toutes les dévotes y joignent leur voix. Lorsqu'elles ont fait retentir assez long-temps les noms *O-mi-to*, *Fo*, & battu sur de petits chaudrons, elles se mettent à table, & se traitent fort bien. Lecteur, jugez, comparez & profitez. Chine.

Aux jours solemnels, le lieu de l'assemblée est orné de plusieurs images & de peintures grotesques, qui représentent les tourmens de l'enfer, sous mille formes différentes. Les prières & les jeûnes durent sept jours, & le grand Bonze est assisté par d'autres Bonzes inférieurs, qui joignent leurs voix à la sienne. Dans cet intervalle, leur principal soin est de préparer & de consacrer des trésors pour l'autre monde. On construit dans cette vue un petit palais de papier peint & doré, où l'on fait entrer toutes les parties qui composent une maison. On le remplit d'une infinité de boëtes de carton, peintes & vernies, qui contiennent encore

Digitized by Google

Chine.

du papier doré & argenté. Ces myſtérieuſes bagatelles doivent ſervir à préſerver les dévotes des châtimens terribles que le *Yen-vang*, ou le Roi de l'enfer exerce ſur ceux qui n'ont rien à lui offrir. On met à part une certaine ſomme pour gagner les Officiers de ce redoutable Tribunal ; le reſte eſt deſtiné, avec la maiſon, à ſe loger, à ſe nourrir, & à ſe procurer quelque emploi dans l'autre monde.

Les hommes ont, comme les femmes, des aſſemblées où les Bonzes préſident, & qu'ils appellent *Chang-chays*, ou Jeûneurs. Le Supérieur de ces Sociétés en eſt comme le Maître ; il a ſous lui quantité de Diſciples, qui portent le nom de *Fu-tis* ; comme il eſt diſtingué lui-même par le titre de *Tſe-fu*, qui ſignifie *Père Docteur*.

La pratique du jeûne eſt un voile excellent pour couvrir tous les déſordres d'une vie libertine, & pour ſe faire à peu de frais une grande réputation de ſainteté ; mais s'ils en impoſent aux eſprits crédules, le Père Duhalde aſſure qu'ils ne font pas la même impreſſion ſur les Chinois bien élevés. Les Bonzes, dit-il, malgré leur contenance & leurs regards modeſtes, ſont connus aſſez publiquement pour des hypocrites, qui paſſent leur vie dans toutes ſortes de débauches. Il remarque dans un autre endroit, qu'ils ſont généralement mépriſés des Grands, & qu'étant regardés comme

Digitized by Google

la plus vile partie du peuple, il n'y a point de Chinois d'une naissance honnête qui veuille embrasser leur profession. Chine.

On n'a représenté jusqu'ici que la doctrine extérieure de Fo. Les dogmes intérieurs de sa secte passent pour des mystères inconnus, dit-on, à la plûpart des Bonzes qui sont trop ignorans & trop stupides pour s'élever jusqu'à cette connaissance. Cette doctrine cependant est précisément celle de *Lau-kiun.*

La sainteté consiste à cesser d'être & à se replonger dans le néant. Plus on approche de la nature d'une pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on touche à la perfection. C'est dans l'indolence, dans l'inaction, dans la cessation de tous les desirs, & dans la privation de tous les mouvemens du corps, dans l'annihilation de toutes les facultés de l'ame, & dans la suspension générale de la pensée, que consistent la vertu & le bonheur. Lorsqu'on est une fois parvenu à cet heureux état, toutes les vicissitudes & les transmigrations étant finies, on n'a plus rien à redouter, parce qu'à parler proprement, on n'est plus rien; & pour renfermer toute la perfection de cet état dans un seul mot, on est parfaitement semblable au Dieu Fo. Nous avons déjà vu cette doctrine à Siam. Les Docteurs de la Chine l'ont toujours combattue. L'un d'entr'eux, nommé *Chin*, a tracé un tableau énergique de leurs vices & de leurs prestiges.

Digitized by Google

Chine.

Les Sectateurs de Fo, dit-il, ſont perſuadés qu'ils peuvent s'abandonner impunément aux actions les plus criminelles, & qu'en brûlant un peu d'encens pendant la nuit, ou récitant quelques prières devant une ſtatue, ils obtiennent le pardon de tous leurs crimes. Les dévots, dit-il ailleurs, ſont inſenſibles aux néceſſités d'un père & d'une mère qui ſouffrent le froid & la faim. Toute leur attention ſe borne à ramaſſer une ſomme d'argent, pour orner l'autel de Fo, ou de quelqu'autre Dieu qu'ils honorent d'un culte particulier.

La Chine a quatre ſortes de profeſſions, entre leſquelles ſes habitans font leur choix, & qui ſervent à l'entretien de la Société; les Lettrés, les Laboureurs, les Marchands & les Artiſans. Mais les Diſciples de Fo exhortent ſans ceſſe le peuple à s'éloigner de ces quatre voies, pour entrer dans celle qu'ils ont priſe eux-mêmes, & dont ils vantent les avantages. Suppoſons, continue le Philoſophe Chin, que tout le monde ſuivît leur exemple, que deviendraient les profeſſions les plus néceſſaires à l'état? Qui prendrait ſoin de cultiver les terres & de travailler aux manufactures? D'où nous viendraient les étoffes & les alimens pour le ſoutien de la vie? Peut-on s'imaginer qu'une doctrine, dont l'établiſſement univerſel entraînerait la ruine de l'Empire, ait la vérité pour fondement? . . . . . .

Digitized by Google

Chine.

Obſervons avec l'Abbé Prévôt, que les Auteurs Anglais que nous ſuivons ici ne manquent pas d'attribuer à la Religion Romaine toutes les pratiques de la ſecte de Fo.

Les Bonzes ne laiſſent pas de maltraiter quelquefois leurs Idoles. N'en obtiennent-ils rien après de longues prières, ils les chaſſent de leur Temple comme des Divinités impuiſſantes, les accablent de reproches, & leur donnent des noms outrageans, auxquels ils joignent quelquefois des coups : « Comment, chien d'eſprit, nous vous » logeons dans un Temple magnifique, nous vous » revêtons d'une belle dorure, nous vous nour- » riſſons bien, nous vous offrons de l'encens ; & » tous nos ſoins ne font de vous qu'un ingrat » qui nous refuſe ce que nous lui demandons » ! Là-deſſus, ils lient la ſtatue avec des cordes, & la traînent dans les rues, au travers des boues & des plus ſales immondices, pour lui faire payer toute la dépenſe qu'ils ont faite en parfums. Si le hazard leur fait obtenir alors ce qu'ils demandaient, ils lavent le Dieu avec beaucoup de cérémonies ; ils le rapportent au Temple ; & l'ayant replacé dans ſa niche, ils tombent à genoux devant lui, & s'épuiſent en excuſes ſur la manière dont ils l'ont traité. « Au fond, lui diſent-ils, nous » nous ſommes un peu trop hâtés ; mais il eſt vrai » auſſi que vous avez été un peu trop lent. Pour-

Digitized by Google

Chine.

» quoi vous etes-vous attiré nos injures ? Nous » ne pouvons remédier au passé : n'en parlons » plus. Si vous voulez l'oublier, nous allons vous » revétir d'une nouvelle dorure ». On lit dans le Père le Comte une aventure fort bizarre, qui était arrivée de son temps à Nankin. Un habitant de cette ville, voyant sa fille unique dangereusement malade, & n'espérant plus rien des remèdes de l'art, s'adressa aux Bonzes, qui lui promirent, pour une somme d'argent, l'assistance d'une Idole fort vantée; il n'en perdit pas moins l'objet de son affection. Dans la douleur de sa perte, il résolut du moins de se venger. Il porta sa plainte aux Juges, pour demander que l'Idole fût punie de l'avoir trompé par une fausse promesse. « Si » cet esprit, disait-il dans sa requête, est capable » de guérir les malades, c'est une friponnerie ma- » nifeste d'avoir pris mon argent, & laissé mourir » ma fille : s'il n'a pas le pouvoir qu'il s'attribue, » que signifie cette présomption? Pourquoi prend- » il la qualité de Dieu? Est-ce pour rien que nous » l'honorons, & que toute la province lui offre » des sacrifices »? Ainsi, concluant que la mort de sa fille venait de l'impuissance ou de la méchanceté de l'Idole, il demandait qu'elle fût punie corporellement, que son Temple fût abattu, & que ses Prêtres fussent honteusement chassés de la ville. Cette affaire parut si importante, que les

Digitized by Google

les Juges ordinaires en renvoyèrent la connaissance au Gouverneur, qui l'évoqua au Vice-Roi de la Province. Ce Mandarin, après avoir entendu les Bonzes, prit pitié de leur embarras ; il fit appeler leur adversaire, & lui conseilla de renoncer à ses prétentions, en lui représentant qu'il n'y avait pas de prudence à presser certaine espèce d'Esprits, qui étaient naturellement malins, & qui pouvaient lui jouer tôt ou tard un mauvais tour : il ajouta que les Bonzes s'engageraient à faire, au nom de l'Idole, ce qu'on pouvait raisonnablement exiger d'eux, pourvu que les demandes ne fussent pas poussées trop loin. Mais le père, qui était inconsolable de la mort de sa fille, protesta qu'il périrait plutôt que de se relâcher. « Cet Esprit, » disait-il, ne se croira-t-il pas en droit de com- » mettre toutes sortes d'injustices, s'il est une fois » persuadé que personne n'a la hardiesse de s'y » opposer ? » Le Vice-Roi se vit obligé de s'en remettre au cours ordinaire de la Justice. L'affaire fut portée au Conseil de Pékin ; en un mot, après de longues discussions, l'Idole fut condamnée au bannissement perpétuel, comme inutile au bien de l'Empire : son Temple fut abattu ; & les Bonzes qui la représentaient, furent châtiés sévèrement. Chine.

Le respect que le Peuple Chinois porte aux Prêtres, n'empêche pas que les personnes prudentes

Digitized by Google

Chine.

ne ſoient ſur leurs gardes, & que les Magiſtrats n'aient toujours l'œil ouvert ſur eux, dans toutes les parties de leur juriſdiction. Il y a peu d'années, raconte le même Auteur, que le Gouverneur d'une ville, voyant une foule de Peuple aſſemblée ſur le grand chemin, eut la curioſité de faire demander la cauſe de ce tumulte. On lui répondit que les Bonzes célébraient un fête extraordinaire. Ils avaient placé ſur un théâtre, une machine terminée par une petite cage de fer, au-deſſus de laquelle paſſait la tête d'un jeune homme, dont on ne voyait diſtinctement que les yeux, mais qui les roulait d'une manière effrayante. Un Bonze paraiſſant ſur le théâtre au-deſſus de la machine, avait annoncé au Peuple que ce jeune homme allait ſe ſacrifier volontairement, en ſe précipitant dans une rivière profonde qui coulait près du grand chemin; « cependant, avait ajouté le Bonze, il n'en » mourra point. Au fond de la rivière, il ſera » reçu par des Eſprits charitables, qui lui feront » un accueil auſſi favorable qu'il puiſſe le deſirer. » En vérité, c'eſt ce qui pouvait lui arriver de » plus heureux. Cent autres ont ambitionné ſa » place; mais nous lui avons donné la préférence, » parce qu'il la mérite effectivement par ſon zèle » & ſes autres vertus ».

Après avoir écouté ce récit, le Gouverneur déclara qu'il trouvait beaucoup de courage au

Digitized by Google

jeune homme, mais qu'il était surpris que ce ne fût pas lui-même qui eût annoncé sa résolution au Peuple. En même tems il ordonna qu'il lui fût amené, pour se donner la satisfaction de l'entendre. Les Bonzes, alarmés de cet ordre, employèrent tous leurs efforts pour s'y opposer; ils protestèrent que si la victime ouvrait la bouche, le sacrifice serait inutile, & qu'ils ne répondaient pas des malheurs que cette profanation pouvait attirer sur la province. Je réponds de tout, dit le Gouverneur; & renouvelant ses ordres, il fut surpris d'apprendre qu'au lieu de s'expliquer avec ceux qu'il en avait chargés, le jeune homme n'avait fait que jeter sur eux des regards agités, avec des contorsions extrêmement violentes. « Vous » voyez, dit un Bonze, combien il est affligé » des ordres que vous lui faites porter. Il en est » au désespoir; & si vous ne les révoquez pas, » vous le ferez mourir de douleur ». Chine.

Loin de changer de résolution, le Mandarin chargea ses gardes de le dégager de sa cage, & de l'amener. Ils le trouvèrent non-seulement lié par les pieds & par les mains, mais à demi suffoqué d'un baillon qui lui remplissait la bouche. Aussitôt qu'il fut délivré de ce tourment, il se mit à crier de toute sa force : « Vengez-moi de ces » assassins, qui veulent me noyer. Je suis un Bache- » lier dans les arts; j'allais à Pékin pour l'examen.

Digitized by Google

Chine.

» Hier une troupe de Bonzes m'enleva violemment ; ils m'ont attaché ce matin à cette machine, pour me noyer ce soir, dans la vue de je ne sais quelle détestable cérémonie ». Tandis qu'il exprimait ses plaintes, les Bonzes avaient commencé à s'éloigner ; mais les Gardes qui accompagnent sans cesse les Gouverneurs, en arrêtèrent quelques-uns. Le Supérieur, c'est-à-dire, celui qui avait harangué l'assemblée, fut jeté sur le champ dans la rivière, où les Esprits charitables ne se présentèrent pas pour le recevoir. Les autres coupables furent resserrés dans une étroite prison, & reçurent ensuite la punition qu'ils méritaient. Ici l'atrocité est jointe au ridicule ; & c'est ordinairement le double caractère de la superstition.

Depuis que les Tartares règnent à la Chine, les *Lamas*, autre sorte de Bonzes, sont venus s'y établir. Leur habit est différent de celui des Bonzes Chinois, par la taille & la couleur ; mais leur Religion est la même, ou ne diffère que par un petit nombre de pratiques superstitieuses. Ils servent de Chapelains à la noblesse Tartare qui habite à Pékin.

On a déjà dû remarquer dans plusieurs articles de la Religion de Fo, une conformité surprenante avec le Christianisme. Quelques Missionnaires, étonnés de cette ressemblance, ont cru qu'elle en

Digitized by Google

pouvait être une corruption, & que vers le septième ou le huitième siècle, les Peuples du Tibet & de la Tartarie peuvent avoir été convertis par les Nestoriens. D'autres se sont figurés que l'Evangile peut avoir été prêché dans ces régions, du temps même des Apôtres. Mais comment donner de la vraisemblance à cette opinion, s'il paraît certain, par les Histoires chinoises, que la Religion de Fo ait précédé de plus de mille ans celle de J. C.? Couplet, le Comte, & plusieurs autres Missionnaires, n'oppose rien à cette objection. Il est vrai que Duhalde, en parlant de la naissance de Fo, n'en rapporte point le tems; mais il observe dans plusieurs autres endroits, particulièrement dans une note sur le Philosophe Chin, que Fo vivait cinq cens ans avant Pythagore; il ajoute que Pythagore tira des Disciples de Fo sa doctrine de la métempsycose. Sans entreprendre d'éclaircir ces ténèbres, on croit devoir rapporter ici une observation du Père Navarette. La fameuse figure qui se nomme *San-pau*, dit ce Missionnaire, que les Chinois donnent pour l'image de leur Ternaire, est exactement semblable à celle qu'on voit à Madrid sur le grand Autel du Couvent des Trinitaires. Un Chinois qui se trouverait en Espagne, pourrait s'imaginer qu'on y adore le *San-pau* de son pays.

Chine.

De la plûpart des faits que nous avons recueillis,

Digitized by Google

Chine. il réſulte en général que le Peuple Chinois eſt très-porté à la ſuperſtition : on prétend même que quelques Mandarins n'en ſont pas exempts, & qu'ils ſouffrent chez eux le charlataniſme des Bonzes, ſoit par une crédulité que leurs lumières acquiſes ne peuvent pas vaincre, ſoit par faibleſſe pour leurs femmes, qui, la plûpart, ont du penchant pour les preſtiges & les ſortilèges des Prêtres de Fo. Trois cauſes, dit-on, toûjours ſubſiſtantes, concourent à maintenir le pouvoir que ces impoſteurs conſervent à la Chine.

La première eſt le *Suan-ming*, ou le métier des *diſeurs de bonne aventure*. Le pays eſt plein de gens qui calculent les *nativités*, & qui, jouant d'une eſpèce de théorbe, vont de maiſons en maiſons pour offrir à chacun de lui dire ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune. La plûpart ſont des aveugles, & le prix de leur ſervice eſt d'environ deux liards. Il n'y a point d'extravagances qu'ils ne débitent ſur les huit lettres dont l'an, le jour, le mois & l'heure de la naiſſance ſont compoſés. Cet horoſcope ſe nomme *patſe*. Ils prédiſent les diſgraces dont on eſt menacé; ils promettent des richeſſes & des honneurs, du ſuccès dans les entrepriſes de commerce & dans l'étude des ſciences; ils découvrent la cauſe de vos maladies & de celles de vos enfans, les raiſons qui vous ont fait perdre votre père & votre mère, &c. Les infortunes

Digitized by Google

viennent toujours de quelque Esprit que vous avez eu le malheur d'offenser : ils vous conseillent de ne pas perdre de tems pour l'appaiser, & de faire appeler promptement un certain Bonze. Si les prédictions se trouvent fausses, le Peuple se contente de dire : « Cet homme entend mal son » métier ». Chine.

Le second usage qui entretient l'aveuglement des Chinois, consiste dans le *Po-qua* ou le *Ta-qua*, c'est-à-dire l'art de consulter les Esprits. Il y a plusieurs méthodes établies pour cette opération ; mais la plus commune est de se présenter devant une statue, & de brûler certains parfums, en frappant plusieurs fois la terre du front. On prend soin de porter près de la statue une boëte remplie de spatules, d'un demi-pied de longueur, sur lesquelles sont gravés des caractères énigmatiques, qui passent pour autant d'oracles. Après avoir fait plusieurs révérences, on laisse tomber au hazard une des spatules, dont les caractères sont expliqués par le Bonze qui préside à la cérémonie. Quelquefois on consulte une grande pancarte qui est attachée contre le mur, & qui contient la clef des caractères. Cette opération se pratique à l'approche d'une affaire importante, d'un voyage, d'une vente de marchandises, d'un mariage, & dans mille autres occasions, pour le choix d'un

Digitized by Google

jour heureux, & pour le succès de l'entreprise.

Chine.

La troisième source d'ignorance, & la plus profonde, quoique la plus ridicule, est le *Fong-chui*, autre opération mystérieuse qui regarde la position des édifices, & sur-tout celle des tombeaux. *Fong-chui* signifie *vent & eau.* Si quelqu'un bâtit, par hazard, dans une position contraire à ses voisins, & qu'un coin de sa maison soit opposé au côté de celle d'un autre, c'est assez pour faire croire que tout est perdu. Il en résulte des haines qui durent aussi long-temps que l'édifice. Le remède consiste à placer dans une chambre un dragon ou quelqu'autre monstre de terre cuite, qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison, & qui repousse ainsi toutes les influences qu'on peut craindre. Les voisins qui prennent cette précaution contre le danger, ne manquent pas chaque jour de visiter plusieurs fois le monstre qui veille à leur défense. Ils brûlent de l'encens devant lui, ou plutôt devant l'Esprit qui le gouverne, & qu'ils croient sans cesse occupé de ce soin. Les Bonzes ne manquent point de prendre part à l'embarras de leurs cliens ; ils s'engagent, pour une somme d'argent, à leur procurer l'assistance de quelque Esprit puissant, qui soit capable de les rassurer nuit & jour par des efforts continuels de vigilance & d'attention. Il se trouve des personnes si timides, qu'elles

Digitized by Google

interrompent leur sommeil pour observer s'il n'est point arrivé de changement qui doive les obliger de changer de lit ou de maison ; & d'autres encore plus crédules, qui ne dormiraient pas tranquillement, s'ils n'entretenaient, dans la chambre du dragon, un Bonze qui ne les quitte pas jusqu'à la fin du danger ; mais il est rare que le désordre dure long-tems. Tous les voisins ayant le même intérêt à se délivrer de leurs alarmes, emploient leurs biens & leur crédit auprès des Mandarins, qui saisissent quelquefois, aussi volontiers que les Bonzes, de si belles occasions pour tirer un profit considérable de la faiblesse du Peuple. Ce qui doit paraître étrange, c'est qu'une superstition si généralement établie n'ait produit aucune loi qui ôte aux particuliers la liberté de suivre leur goût dans la forme & la position de leurs édifices. Il arrive souvent qu'un particulier, mécontent de son voisinage, prend un plaisir malin à se venger par le trouble qu'il y répand. Un jour quelques Prosélytes Chinois, qui n'avaient point encore secoué le joug de toutes leurs anciennes erreurs, vinrent avertir le Supérieur de la Mission, qu'un de ses voisins, dans quelques réparations qu'il faisait à ses édifices, avait fait tourner le coin d'un mur contre le côté de l'Eglise. Toute la ville informée de cette insulte, attendait curieusement quelle serait la conduite des Européens, & quelle

Chine.

Digitized by Google

Chine. méthode ils emploieraient pour détourner les disgraces dont ils étaient menacés. Mais les Missionnaires ayant reçu cet avis avec dédain, & paraissant tranquilles sur un si frivole sujet de terreur, le Peuple ne douta point que dans les pratiques de leur Religion ils n'eussent des méthodes comme celles de la Chine, pour se garantir d'un mal si redoutable.

Cette superstition ne regarde pas seulement la situation des édifices, mais encore la manière de placer les portes, le jour & la manière de disposer le fourneau pour faire cuire le riz, & quantité d'autres particularités de la même nature. Le pouvoir du Fong-chwi s'étend encore plus sur les sépulchres des morts. Certains imposteurs font leur métier de découvrir les montagnes & les collines dont l'aspect est favorable; & lorsqu'après diverses cérémonies ridicules, ils ont fixé un lieu pour cet usage, on ne croit pas qu'il y ait de trop grosses sommes pour acheter cette heureuse portion de terre.

Les Chinois sont persuadés que le bonheur ou le malheur de la vie dépend de ce Fong-chwi. Si quelqu'un se distingue entre les personnes du même âge par ses talens & sa capacité; s'il parvient de bonne heure au dégré de Docteur, ou à quelque emploi; s'il devient père d'une nombreuse famille; s'il vit long-tems, ce n'est point à son mérite,

Digitized by Google

à sa sagesse, à sa probité, qu'il en a l'obligation; son bonheur vient de l'heureuse situation de sa demeure, ou de ce que la sépulture de ses ancêtres est partagée d'un excellent *Fong-chwi.* Chine.

Les Juifs sont établis depuis plusieurs siècles à *Kay-fong-fu*, capitale de la province de Ho-nan; ils portent à la Chine le nom de *Tyau-kin-kyau*, qui signifie qu'ils s'abstiennent de sang. Ils ont reçu ce nom des Chinois, & le portent d'autant plus volontiers qu'il les distingue des Mahométans, qui portent celui de *Ti-mo-kyau.*

Il y a plus de six cens ans que ceux-ci sont établis dans diverses Provinces de l'Empire, où ils vivent tranquillement, sans y recevoir jamais le moindre trouble, parce qu'ils n'en causent point aux autres pour cause de Religion. Leur nombre s'accrût d'abord par la seule voie des alliances; mais depuis plusieurs années, l'argent leur sert beaucoup à l'augmenter. Ils achètent de tous côtés des enfans que leurs parens ne font pas scrupule de vendre, lorsqu'ils ne sont point en état de les élever. Pendant une famine qui ravagea la province de *Chan-tong*, ils en achetèrent ainsi plus de dix mille. Ils les marient & les établissent dans des villes dont ils ont aussi quelque partie, ou qu'ils bâtissent à leurs propres frais. Cette méthode les a rendus si puissans dans plusieurs endroits, qu'ils n'y souffrent point ceux qui refusent d'aller

Digitized by Google

Chine.

à la mosquée, & que dans l'espace d'un siècle ils se sont extrêmement multipliés. Il est probable qu'ils s'étaient introduits à la Chine avec l'armée des Tartares Occidentaux, sous *Gengiskan*, ou sous ses premiers successeurs.

Confucius ou Confut-zée.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par un précis de la vie de *Confut-zée*, le Législateur des Lettrés de la Chine. Confut-zée naquit dans une ville du Royaume de *Lu*, qui est aujourd'hui la province de *Chan-tong*, la vingtième année du règne de *Ling-wang*, vingt-troisième Empereur de la race de *Cheu*, cinq cent cinquante-un ans avant J. C. & deux ans avant la mort de *Thalès*, un des sept Sages de la Grèce; il fut contemporain du fameux Pythagore & de Solon, & antérieur de quelques années à Socrate; mais il a cet avantage sur eux, que sa législation n'a point été détruite par le temps, & qu'elle subsiste encore dans le plus grand empire du monde, qui croit lui être redevable de sa durée & de sa splendeur.

Ce sage Philosophe, sans tourner son attention, comme Thalès, sur les secrets impénétrables de la nature & sur l'origine du monde, sans vouloir approfondir, comme Pythagore, l'essence des punitions & des récompenses futures, se borna uniquement à parler du principe de tous les êtres, à inspirer pour lui du respect, de la crainte & de

Digitized by Google

la reconnaiſſance ; à perſuader aux hommes qu'il connaît tout, juſqu'à nos plus ſecrètes penſées, qu'il ne laiſſe jamais la vertu ſans récompenſe, ni le crime ſans châtiment, quel qu'ait été dans cette vie le ſort de l'une ou de l'autre. Telles ſont les maximes qui ſe trouvent répandues dans tous ſes ouvrages, & par leſquelles il entreprit de réformer les mœurs du genre-humain. Chine.

Il n'avait que trois ans, lorſqu'il perdit *Che-lyang-he*, ſon père, qui mourut à l'âge de ſoixante-treize ans. Quoique ce vieillard eût occupé les plus grands emplois du Royaume de Song, il ne laiſſa point d'autre héritage à ſon fils, que l'honneur d'être deſcendu de *Ti-hyé*, vingt-ſeptième Empereur de la ſeconde race de *Chang*. La mère de Confut-zée, qui ſe nommait *Ching*, & qui tirait ſon origine de l'illuſtre famille de *Yen*, ſurvécut de vingt-un ans à la mort de ſon mari.

Dans l'âge le plus tendre, il fit éclater toute la ſageſſe, qui n'eſt ordinairement que le fruit de la maturité ; il dédaigna les jeux & les amuſemens de l'enfance. Un air grave, modeſte & ſérieux lui attirait la vénération de ceux qui le connaiſſaient. A peine fut-il parvenu à l'âge de quinze ans, qu'il s'appliqua ſérieuſement à l'étude des anciens livres. Il prit une femme à dix-neuf ans, & n'en eut jamais d'autre. Elle lui donna un fils nommé *Pe-yu*, qui mourut à l'âge de

Digitized by Google

Chine.

cinquante ans, & qui laiſſa un héritier nommé *Tſu-tu*, digne rejeton de ſon grand-père, & d'un mérite ſi diſtingué, qu'il fut élevé aux premières dignités de l'Empire.

Confut-zée ayant fait des progrès conſidérables dans l'étude de l'antiquité, à meſure qu'il avançait en âge, propoſa de rétablir la forme du gouvernement ſur de ſages principes, & de réformer par cette voie les mœurs & les uſages dans les divers petits Royaumes dont l'Empire était compoſé. Les provinces de la Chine étaient alors des Royaumes diſtingués, qui avaient leurs loix particulières & leurs propres Princes, dépendans de l'Empereur, mais qui lui devenaient quelquefois redoutables par l'excès de leur pouvoir, comme dans toutes les grandes Monarchies d'Orient. L'ambition, l'incontinence & la corruption des mœurs régnaient ouvertement dans toutes ces petites Cours. Confut-zée entreprit, par ſes exhortations & ſes exemples, d'y introduire les vertus oppoſées.

Son intégrité, l'étendue de ſes lumières, & la ſplendeur de ſon mérite l'ayant bientôt fait connaître, on lui offrit pluſieurs offices diſtingués dans la Magiſtrature; il les accepta, mais dans la ſeule vue de répandre ſa doctrine, & de travailler à la réformation des hommes. Lorſque le ſuccès répondait mal à ſon attente, il abandonnait ſes emplois pour chercher des Peuples plus

Digitized by Google

traitables. Vers la cinquante-cinquième année de son âge, ayant été rappelé dans le Royaume de *Lu*, sa patrie, pour y remplir les premiers postes, il y recueillit de si heureux fruits de ses soins, que dans l'espace d'environ trois mois, le Roi, les Grands & le Peuple changèrent entièrement de conduite. Une révolution si prompte alarma les Princes voisins, jusqu'à leur faire conclure que le Roi de Lu deviendrait trop puissant avec les conseils d'un tel Ministre. Le Roi de *Tsi* prit une voie fort étrange pour arrêter les progrès de cette réformation. Sous le voile d'une ambassade, il envoya au Roi de Lu & aux principaux Seigneurs de sa Cour un grand nombre de belles filles, qui avaient été élevées dans l'exercice de la danse & du chant, & qui étaient capables d'amollir les cœurs par le pouvoir de leurs charmes. Ce stratagême ne réussit que trop heureusement. L'intérêt des mœurs & du bien public ne résista point à l'attrait du plaisir. En vain Confut-zée s'efforça, par ses remontrances, de ramener le Prince & ses Sujets à la raison. Dans le chagrin de ne pouvoir se faire écouter, il abandonna cette Cour, & des emplois dont il n'avait plus d'utilité à tirer pour ses vues. Chine.

De la Cour de Lu, il passa dans les Royaumes de *Tsi*, de *Ghey* & de *Tsu*; mais il n'y trouva pas moins de résistance à ses principes. L'austérité

Digitized by Google

Chine.

de sa morale faisait redouter sa politique, & les Ministres d'Etat n'étaient pas disposés à recevoir un rival qui leur faisait appréhender la ruine de leur autorité. Après avoir erré de province en province, il s'arrêta dans le Royaume de *Ching*, où il se vit réduit à la dernière indigence, sans rien perdre de sa grandeur d'ame & de sa constance ordinaire. Enfin l'éclat de ses vertus surmonta tous les obstacles. Il se fit un grand nombre de Disciples qui lui furent inviolablement attachés. On en compta trois mille, dont cinq cens étaient revétus des plus hautes dignités dans divers Royaumes, & les exerçaient sans reproche. Mais on en distinguait soixante-douze plus célèbres que tous les autres par la perfection de leur vertu. Son zèle, qui croissait de jour en jour, lui inspira le desir de passer la mer, pour communiquer sa doctrine aux Nations étrangères, & la répandre dans les climats les plus éloignés.

Il divisa ses Disciples en quatre classes. La première fut composée de ceux qui devaient cultiver leur esprit par la méditation. La seconde classe contenait ceux qui devaient étudier l'éloquence & composer des discours élégans & persuasifs. L'objet de la troisième classe était d'étudier les règles d'un bon Gouvernement ; d'en faire prendre une juste idée aux Mandarins, & de leur apprendre à s'acquitter dignement des emplois publics ;

Digitized by Google

publics; enfin, ceux qui devaient écrire sur les principes de la morale, formaient la dernière classe. Chine.

Comme les actions de Confut-zée ne contredisaient jamais ses maximes, & que, par sa gravité, sa modestie, sa douceur & sa frugalité; par son mépris pour les plaisirs terrestres, & par une vigilance continuelle sur sa conduite, il était lui-même un exemple des préceptes qu'il donnait dans ses écrits & dans ses discours, il n'y eut point de Princes qui ne souhaitassent enfin de l'attirer dans ses Etats. Le Roi de *Cheu* fut un de ses plus zélés admirateurs; mais après la mort de ce Prince, l'envie de ses Courtisans exposa Confut-zée à devenir le jouet d'une populace insensée, que quelques chansons satyriques avaient soulevée contre lui. Il parut insensible à cette injure. Sa fermeté éclata encore davantage, lorsqu'un de principaux Officiers de l'armée, qui le haïssait, sans jamais en avoir reçu d'offense, leva son épée pour le frapper mortellement. Il n'en parut pas ému; il rassembla ses Disciples, que la crainte avait dispersés; & ceux qui avaient le plus d'affection pour lui, le pressant de prendre la fuite, pour éviter la fureur du Mandarin: « Si le » Ciel, leur dit-il, nous accorde sa protection, » quel mal peut nous faire toute la puissance des

Digitized by Google

Chine.

» hommes » ? Cette réponſe ne permet pas de douter qu'il ne reconnût une Providence.

Les vertus du Philoſophe Chinois tiraient un nouveau luſtre de ſa modeſtie. On ne l'entendit jamais parler avantageuſement de lui-même ; il n'écoutait pas volontiers les louanges. S'il y faiſait quelque réponſe, c'était par des reproches qu'il ſe faiſait de veiller avec trop peu de ſoin ſur ſes actions, & de négliger la pratique du bien. Lorſqu'on marquait de l'admiration pour ſa vertu & pour la ſublimité de ſa morale, il ſe hâtait de reconnaître qu'elle lui était venue de deux grands Légiſlateurs *Yau* & *Chun*, qui vivaient quinze cens ans avant lui.

Confut-zée, après avoir heureuſement fini ſes travaux philoſophiques, mourut dans le Royaume de *Lu*, ſa patrie, âgé de ſoixante-treize ans, dans la quarante-unième année du règne de *King-vang*, vingt-cinquième Empereur de la race de Cheu. Peu de jours avant ſa dernière maladie, il dit à ſes Diſciples, les larmes aux yeux, « qu'il était pénétré » de douleur à la vue des déſordres qui régnaient » dans l'Empire ; il ajouta que la montagne était » tombée, la grande machine détruite, & qu'on » ne verrait plus paraître de Sages ». Il voulait faire entendre que l'édifice de la perfection, auquel il avait travaillé toute ſa vie, était preſque

Digitized by Google

entièrement ruiné. Depuis ce jour, on le vit dans une langueur qui ne l'abandonna plus. Enfin, s'étant tourné vers ses Disciples : Le Roi, leur » dit-il, refuse de suivre mes maximes ; puisque » je ne suis plus utile à rien sur la terre, il est » temps pour moi de la quitter ». A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans une léthargie qui dura sept jours, à la fin desquels il expira dans les bras de ses Disciples. C'était *Ngay-kong* qui régnait alors dans le pays de Lu. Ce Prince ne put retenir ses larmes en apprenant la mort du Philosophe. « Le Ciel est irrité contre moi, » s'écria-t-il, puisqu'il m'enlève Confut-zée ». Chine.

Le Philosophe Chinois fut pleuré de tout l'Empire, mais particulièrement de ses Disciples, qui prirent le deuil avec autant d'éclat que pour la mort d'un père. Ces sentimens de vénération n'ayant fait qu'augmenter avec le temps, il est aujourd'hui regardé comme le grand Maître de la morale, & le premier Docteur de l'Empire. Depuis sa mort, tout l'Empire Chinois n'a pas cessé d'honorer sa mémoire ; & vraisemblablement cette vénération, qui s'est communiquée si fidèlement à la postérité, n'aura point d'autre fin que celle du monde. Les Empereurs lui ont fait bâtir, dans toutes les provinces, des Palais ou des Temples, où les Savans s'assemblent pour lui rendre certains honneurs. On y lit, en plusieurs

Digitized by Google

Chine.

endroits, en gros caractères : *Au grand Maître ; au premier Docteur ; au Saint ; à celui qui a donné les instructions aux Empereurs & aux Rois.* Chaque année, les Docteurs & les Lettrés de la Chine célèbrent sa fête. On chante, en son honneur, des vers qui sont accompagnés du son des instrumens. On prononce son éloge, qui ne contient jamais plus de sept ou huit lignes. Ainsi cette fête est à la fois un modèle de justice & de précision.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Gouvernement.

Si l'on convient généralement que l'Empire de la Chine eſt d'une antiquité très-reculée, on eſt fort loin de marquer avec préciſion juſqu'à quel temps on doit la faire remonter. Les Chinois conviennent eux-mêmes que leurs Annales ſont pleines de fables ſur cet objet. On regarde communément Fohy comme le Fondateur de cette Monarchie ; mais on ne s'accorde pas ſur le temps où il vivait. Quelques Auteurs Chinois le font régner deux mille neuf cent cinquante-deux ans avant J. C., c'eſt-à-dire, pluſieurs ſiècles avant le déluge ; ce qui contredirait évidemment la chronologie chrétienne. Les Miſſionnaires Jéſuites, & quelques Savans, tels que Renaudot & Fourmont, ont diſcuté cette queſtion, qui eſt reſtée indéciſe, comme tant d'autres. Ce qui eſt certain, c'eſt que la plus ancienne éclipſe, obſervée par les Mathématiciens Chinois, ſe trouve placée ſous le règne de *Chang-kang*, quatrième Empereur de la première dynaſtie, 2155 ans avant J. C. ſuivant le calcul des Aſtronomes Européens. D'où l'on peut conclure que cet Empire n'a guères Chine.

Digitized by Google

Chine.

moins de 4000 ans d'ancienneté. Son étendue & ses dépendances se sont accrûes avec le temps.

La province de *Yu-nan* est une conquête des derniers siècles. Dans celle de *Fo-kyen*, l'ancien langage du pays existe encore. La race Impériale qui possède aujourd'hui le trône, a joint à l'Empire toute la Tartarie Orientale, ou le pays des Tartares Mancheous, & une grande partie de l'Occidentale, qui comprend le pays des Mogols & celui des *Kalkas*. La Chine proprement dite peut avoir cinq cens lieues de longueur sur une largeur à peu près égale. D'ailleurs, on compte parmi ses Tributaires plusieurs Royaumes, tels que la Corée, le Ton-kin, la Cochinchine, Siam, qui sont plus ou moins dépendans, selon que le Gouvernement Chinois a plus ou moins de force ou de faiblesse.

Il paraît que la constitution du Gouvernement Chinois est telle qu'elle ne peut guères s'altérer, comme celle des autres Etats. Elle a du moins passé par une grande épreuve, puisqu'elle a résisté deux fois à la conquête, & qu'elle a passé sous d'autres Maîtres, sans changer de forme.

Le nom de République n'avait jamais été connu des Chinois jusqu'à l'arrivée des Hollandais, & l'on eut peine à leur faire comprendre qu'un Etat pût se gouverner sans Roi. Ils regardaient un gouvernement populaire comme un monstre à plu-

Digitized by Google

sieurs têtes, formé par l'ambition, l'inconstance & la corruption des hommes, dans les temps de désordre & de confusion publique. Chine.

Le Gouvernement politique de la Chine est fondé sur le pouvoir paternel dont il semble être l'image. L'Empereur porte le nom de père de l'Empire. Un Vice-Roi est le père de la province où il commande, comme un Mandarin est celui de la ville qu'il gouverne. Aussi, quoique la Chine soit une Monarchie, & peut-être la plus absolue qu'il y ait au monde, sa constitution est fondée sur de si excellentes maximes, & tous ses réglemens sont si bien rapportés au bien public, qu'il n'y a peut-être pas de Nation sur la terre qui jouisse d'une liberté plus raisonnable, ni dont les particuliers & les propriétés soient mieux à couvert de la violence & de l'oppression des Officiers de la Couronne. Comme c'est dans la personne de l'Empereur que réside un pouvoir si vaste, les Chinois pensent qu'on ne peut apporter trop de soin à former l'esprit & le caractère des Princes qui sont destinés au trône.

L'autorité Impériale est absolue à la Chine. Quoique chaque particulier soit parfaitement maître de son bien, & vive paisiblement dans la possession de ses terres, l'Empereur est le maître d'imposer les taxes qu'il juge convenables au bien de l'Etat; mais hors le cas d'une pressante néces-

Digitized by Google

Chine.

sité, il uſe rarement de ce pouvoir. C'eſt une coutume établie d'exempter chaque année une ou deux provinces de fournir ſa part des taxes, ſurtout lorſqu'elle a ſouffert de quelque maladie, ou lorſque le mauvais temps a fait tort à ſes productions.

Il n'y a point de Tribunal dans l'Empire, dont la ſentence n'ait beſoin d'être confirmée par l'autorité du Prince; mais les décrets qui viennent immédiatement de lui, ſont perpétuels & irrévocables. Les Vice-Rois & les Tribunaux des provinces ſont obligés de les enregiſtrer & de les faire publier auſſitôt dans toute l'étendue de leur juriſdiction.

L'Empereur choiſit pour ſon héritier, celui d'entre ſes enfans qu'il juge le plus propre à lui ſuccéder. S'il ne ſe trouve perſonne dans ſa famille qui lui paraiſſe digne du Gouvernement, il peut porter ſon choix ſur un de ſes Sujets : mais ces exemples ne ſont connus que dans les temps fort anciens. S'il préfère à ſon fils aîné, quelqu'un qui l'emporte ſur lui par le mérite, une ſi belle action rend ſon nom immortel. S'il arrive que celui qu'il choiſit, paraiſſe répondre mal à l'eſpérance publique, il n'a rien de mieux à faire que de l'exclure & d'en nommer un autre, s'il veut conſerver ſa propre réputation. Kang-hi, le dernier Empereur, dépoſa le ſeul fils qu'il eut de ſon épouſe légitime.

Digitized by Google

On vit avec étonnement un Prince, dont l'autorité avait été presque égale à celle de l'Empereur, chargé de fers dans une étroite prison. Ses enfans & ses principaux Officiers furent enveloppés dans le même sort ; & les gazettes furent aussitôt remplies de manifestes, qui rendaient compte au Public de la conduite de l'Empereur. Chine.

Ce Monarque dispose, avec le même pouvoir, de toutes les dignités de l'Empire, sans être obligé de les conférer aux personnes qui lui sont proposées par les Tribunaux. Cependant il confirme ordinairement leur choix, après avoir examiné lui-même les sujets qui doivent leur élection à la voie des suffrages. A l'égard des premiers postes, tels que ceux de *Tsong-tu*, de Gouverneurs, &c. c'est à l'Empereur seul que cette nomination appartient. Il élève, il dégrade, suivant le mérite & la capacité des Sujets. En général, il n'y a point d'emploi vénal à la Chine. Les Princes mêmes du Sang impérial n'ont aucun droit aux titres & aux honneurs, sans la permission expresse de l'Empereur. Celui dont la conduite ne répond point à l'attente du Public, perd ses dignités & ses revenus par l'ordre du Prince, & n'est plus connu par d'autres distinctions que celle de la ceinture jaune. On lui accorde seulement pour sa subsistance, une médiocre pension du trésor royal.

Digitized by Google

Chine.

Des révolutions de cette nature feraient naître en Europe des factions & des troubles ; mais elles ne produiſent pas le moindre déſordre à la Chine. Quand il arriverait même que ces renverſemens de fortune fuſſent l'effet d'une haine perſonnelle ou de quelqu'autre paſſion violente, ſi le Gouvernement eſt équitable dans les autres parties, le Public prend peu d'intérêt à la diſgrace des Grands. En ce point, la Chine ne diffère guères de nos gouvernemens d'Europe, mais beaucoup de ceux d'Aſie, où le ſort des Princes & des Miniſtres eſt une cauſe très-fréquente de révolutions.

Le pouvoir de l'Empereur s'étend même ſur les morts, qu'il punit ou récompenſe à ſon gré. Il les crée Comtes ou Ducs ; il leur confère divers autres titres. En qualité de grand Pontife, il peut en faire des Saints, ou, ſuivant le langage de la Chine, des Eſprits nuds.

On peut dire en un mot que le pouvoir de l'Empereur s'étend preſqu'à tout. Il peut changer la figure & le caractère des lettres, abolir les anciennes, en introduire de nouvelles. Il peut changer les noms des provinces, des villes & des familles ; il peut défendre l'uſage de certaines expreſſions dans le langage, & faire revivre celles qui ont été abandonnées ; de ſorte que ſon autorité prévaut ſur l'uſage même, dont les Grecs &

Digitized by Google

les Romains croyaient l'empire absolu dans toutes les choses de cette nature. On sait qu'Adrien disait qu'il pouvait donner le droit de bourgeoisie aux personnes, & non pas aux mots. Chine.

La maxime d'Etat qui oblige ses sujets à lui rendre une obéissance filiale, lui impose aussi l'obligation de les aimer comme un père. C'est une opinion généralement établie parmi eux, qu'un Empereur doit entrer dans tous les détails qui concernent le bien public. Si sa conduite ne répond pas à cette idée, il tombe bientôt dans le dernier mépris. « Pourquoi le Ciel, disent-ils, l'a-t-il » placé au-dessus de nous? N'est-ce pas pour nous » servir de père & de mère ?

Un Empereur Chinois s'étudie continuellement à soutenir sa réputation. Lorsqu'une province est affligée de quelque disgrace, il se renferme dans son Palais, il observe des jeûnes, il se refuse toutes sortes de plaisirs ; & se hâtant de diminuer les taxes par un décret, il emploie tous ses efforts au soulagement des malheureux. Il affecte, dans les termes du décret, de faire sentir combien il est touché de la misère de son Peuple. « Il porte, dit-il, les misérables dans son cœur; » il pleure nuit & jour leur infortune; toutes » ses pensées se rapportent à rendre leur situa- » tion plus heureuse ». Il employe d'autres expressions pour leur persuader qu'il les aime

Digitized by Google

Chine.

L'Empereur *Yong-ching* pouſſa cette affectation, juſqu'à ordonner que, lorſque la moindre partie de l'Empire paraîtroit menacée de quelque diſgrace, on ſe hâtât de l'en informer par un courier, afin que, ſe croyant reſponſable de tous les maux de l'Etat, il pût s'efforcer, par ſa conduite, d'appaiſer la colère du Ciel. C'eſt une choſe vraiment admirable que ce reſpect pour l'humanité, devenu dans ce pays l'un des caractères du pouvoir deſpotique, qui, par-tout ailleurs, apprend à mépriſer les hommes & à les fouler aux pieds. On ne peut attribuer ce reſpect à la douceur naturelle de ces Peuples, puiſque les Indiens, Peuple le plus doux de la terre, ſont écraſés par des deſpotes barbares. Il faut abſolument reconnaître ici le pouvoir de la morale & des loix.

Une autre contrainte que les loix apportent à l'autorité ſouveraine, c'eſt que dans toutes les occaſions où l'Empereur commet quelque faute qui paraît capable de troubler le bon ordre du Gouvernement, elles autoriſent les Mandarins à lui faire leurs repréſentations en forme de ſupplique, & dans les termes les plus humbles & les plus reſpectueux. S'il marquait du mépris pour ces remontrances, ou s'il maltraitait le Mandarin qui a le courage d'embraſſer la cauſe publique; il perdrait l'affection de ſon Peuple, tandis que le Mandarin recevrait les plus glorieux applau-

Digitized by Google

disſemens, & verrait immortaliſer ſon nom par toutes ſortes d'honneurs. L'Hiſtoire chinoiſe offre un grand nombre de ces martyrs du bien public, qui ont eu la hardieſſe d'élever la voix contre une mauvaiſe adminiſtration, ſans craindre le reſſentiment de l'Empereur, ni même la mort. Chine.

Il paraît incroyable qu'un Prince ait le temps d'examiner lui-même les affaires d'un ſi vaſte Empire, & de prêter l'oreille à cette multitude de Mandarins dont il eſt chaque jour aſſiégé; mais l'ordre qui s'obſerve à la Cour eſt ſi merveilleux, & les loix ont pourvu ſi clairement à toutes les difficultés, que deux heures, dit-on, ſuffiſent pour cette multitude de ſoins. L'Empereur *Kang-hi* voulait tout voir de ſes propres yeux, & ne ſe fiait qu'à lui-même du choix des Officiers qui devaient gouverner ſon Peuple.

Suivant le Père le Comte, l'Empereur a deux Conſeils ſouverains; l'un nommé *le Conſeil extraordinaire*, qui n'eſt compoſé que des Princes du ſang; l'autre, qui porte le nom de *Conſeil ordinaire*, où les *Ko-laos*, c'eſt-à-dire, les Miniſtres d'Etat, ſont admis avec les Princes. Ces Miniſtres ſont chargés de la diſcuſſion des affaires; ils en font leur rapport à S. M. I., qui leur déclare ſes volontés. Duhalde prétend que le grand Conſeil eſt compoſé de tous les Miniſtres d'Etat, des

Digitized by Google

Chine.

premiers Préſidens & des Aſſiſtans de ſix Cours ſuprêmes, & de trois autres Tribunaux conſidérables ; au lieu que le Conſeil-privé ne conſiſte que dans les trois ordres d'Officiers qui appartiennent au Tribunal nommé *Nwi-yuen.*

Une des principales marques de l'autorité ſouveraine eſt le ſceau qui s'appoſe aux actes publics & aux déciſions des Tribunaux. Le ſceau impérial eſt une pierre quarrée, d'environ douze pouces. Elle eſt de jaſpe, qui eſt fort eſtimé à la Chine. Nul autre que l'Empereur n'a le droit d'employer le jaſpe à cet uſage ; les Chinois l'appellent *Yu-che*, & le tirent de *In-yu-chan*, qui ſignifie *la Montagne du ſceau d'agathe*, de laquelle ils racontent une infinité de fables. L'Empereur date ſes lettres, ſes décrets & tous les actes publics, de l'année de ſon règne & du jour de la lune.

Les ſceaux d'honneur qu'on donne aux Princes, ſont d'or. Ceux des Vice-Rois, des grands Mandarins, ou des Magiſtrats du premier ordre, ſont d'argent ; & ceux des Mandarins ou des Magiſtrats inférieurs, ne ſont que de cuivre ou de plomb, plus ou moins grands, ſuivant l'élévation de leurs dignités. Lorſqu'un ſceau commence à s'uſer, ils doivent en donner avis au Tribunal, qui leur en accorde un autre, mais qui les oblige à rendre le vieux. Depuis que les Tartares ſont établis à la Chine, les caractères gravés

Digitized by Google

sur ses sceaux, sont mêlés de Chinois & de Tartare, comme chaque Tribunal est composé d'un mélange des deux Nations. Si l'Empereur envoie des Commissaires dans les provinces, pour observer la conduite des Gouverneurs, des Magistrats & des Particuliers, il leur donne à chacun le sceau de leur office. Chine

La vénération que les Chinois ont pour leur Empereur répond à la grandeur de son autorité : c'est une espèce de Divinité pour son Peuple. On lui rend des respects qui approchent de l'adoration. Ses paroles sont autant d'oracles, & ses moindres commandemens sont exécutés comme s'ils venaient du Ciel. Personne, sans en excepter ses frères, ne peut lui parler qu'à genoux. On ne paraît point en cérémonie devant lui dans une autre posture, s'il n'en donne l'ordre exprès. Il n'y a que les Seigneurs de son cortège ordinaire qui aient la liberté d'être debout en sa présence ; mais ils sont obligés de fléchir le genou lorsqu'ils lui parlent. Ce respect s'étend à tous les Officiers qui représentent S. M. I.

Les Mandarins, les Grands de la Cour, & les Princes même du sang, se prosternent non-seulement devant la personne de l'Empereur, mais même devant son fauteuil, son trône, & tout ce qui sert à son usage ; ils se mettent quelquefois à genoux devant son habit ou sa ceinture. Le

Digitized by Google

Chine.

premier jour de l'an, ou le jour de sa naissance, lorsque les Mandarins des six Cours souveraines viennent lui rendre les devoirs de cérémonie dans une des cours du Palais, il est rare qu'il s'y trouve présent, & quelquefois il est fort éloigné du lieu où ces hommages lui sont rendus. S'il tombe dans quelque maladie dangereuse, l'alarme devient générale. Les Mandarins de tous les ordres s'assemblent dans une vaste cour du Palais; &, sans faire attention à la rigueur de l'air, ils passent à genoux les jours & les nuits, occupés à faire éclater leur douleur, & à demander au Ciel le rétablissement de sa santé. Tout l'Empire souffre dans sa personne, & sa perte est le seul malheur que ses sujets croient avoir à redouter. Les Grands se croient obligés de donner ces témoignages publics de vénération pour leur Souverain, dans la vue d'entretenir la subordination, & d'inspirer au Peuple, par leur exemple, l'obéissance qu'il doit à l'autorité. C'est en conséquence de cette maxime, qu'ils donnent à l'Empereur les titres les plus pompeux; ils l'appellent *Tyen-tse*, c'est-à-dire, *Soleil du Ciel*; *Whang-ti*, qui signifie auguste & souverain Empereur; *Ching-whang*, ou saint Empereur; *Chau-ting*, ou Palais royal; *Wan-swi*, ou dix mille années. Mais l'Empereur n'emploie jamais ces expressions, lorsqu'il parle de lui-même; il se sert du terme *ngo*, qui signifie *je* ou *moi*, &

Digitized by Google

& lorsqu'il paraît en public, assis sur son trône, il emploie celui de *chin*, qui signifie *salut*, avec cette différence, qu'il est le seul qui fasse usage de ce mot. Le langage du Palais est fort pompeux : on ne dit jamais, sonnez de la trompette, battez du tambour, &c. ; mais *Ta-hui*, c'est-à-dire, *que le Ciel lâche son tonnerre*. Pour faire entendre que l'Empereur est mort, ils disent *Ping-tyen*, qui signifie, il est entré un nouvel hôte au Ciel, ou *Pung*, c'est-à-dire, une grande montagne est tombée. Au lieu de dire les portes du Palais, ils disent *kin-mwen*, les portes d'or; & de même à l'égard de tout le reste. Chine.

Un sujet, de quelque rang ou de quelque qualité qu'on le suppose, n'ose passer à cheval ou en chaise devant les portes du Palais impérial. Il doit mettre pied à terre lorsqu'il en approche, & ne remonter qu'à la distance établie. Chaque cour du Palais a son sentier, pavé de larges pierres, qui ne sert de chemin qu'à l'Empereur, lorsqu'il y passe; & ceux qui ont à traverser les cours doivent marcher fort vîte au long de ce sentier. Cette vîtesse dans la marche est aussi une marque de respect, qui s'observe en passant près des personnes de qualité. Les Chinois ont une manière de courir qui leur est propre, & qui passe pour une politesse aussi gracieuse que nos révérences en Europe. Les Missionnaires se virent obligés

Digitized by Google

Chine. d'apprendre cette cérémonie, avant que de saluer l'Empereur *Kang-hi* dans son *kong*, c'est-à-dire, dans la grande salle de son appartement. Aussitôt qu'on a passé la porte de la salle, on doit courir avec une légèreté gracieuse jusqu'au fond de la chambre qui fait face à l'Empereur. Là, on doit demeurer un moment debout, les deux bras étendus vers la terre. Ensuite, après avoir fléchi les genoux, on doit se baisser jusqu'à terre, se relever, & répéter trois fois la même cérémonie, en attendant l'ordre qu'on reçoit de s'avancer & de se mettre à genoux aux pieds de l'Empereur.

La moindre négligence dans le respect qu'on doit à l'Empereur, passe pour un crime à la Chine. Une des plus graves accusations qui furent intentées au Père Adam Schaal, par le Mandarin *Hyang-quang-syen*, fut d'avoir omis de placer l'étoile du Nord dans le globe qu'il avait composé. Son accusateur en concluait qu'il ne voulait pas reconnaître d'Empereur à la Chine, & par conséquent qu'il n'était qu'un rebelle qui méritait la mort. On doit observer que les Chinois appellent l'étoile du Nord, *Ti-sing*, ou le Roi des étoiles, parce qu'elle est immobile. Ils prétendent que toutes les autres étoiles tournent autour d'elle, comme les sujets de l'Empereur tournent autour de lui pour le servir, & que par conséquent leur Monarque est sur la terre ce que cette étoile est

Digitized by Google

au Ciel. Il paraît que les Juges Chinois furent charmés de cette ridicule accusation, & qu'ils la regardèrent comme un argument d'une force extrême. Mais ils furent extrêmement décontenancés, lorsque le globe ayant été produit, on s'apperçut qu'il n'était point achevé, & que l'Auteur n'y avait encore tracé que l'hémisphère du Sud. Chine.

Les Officiers de la maison de l'Empereur, & ceux qui ont le gouvernement particulier de ses affaires, sont en fort grand nombre. Tout était autrefois entre les mains des Eunuques, dont le nombre était d'environ dix mille, gens infâmes par leur orgueil & leur avarice. Mais les Tartares ne se furent pas plutôt rendus maîtres de l'Empire, qu'ils en chassèrent neuf mille, conservant le reste pour le service le plus intérieur du Palais. Cependant cette monstrueuse espèce parvint, par ses flatteries & son adresse, à gagner les bonnes graces du jeune *Chun-chi*, & se rétablit presque entièrement dans son ancienne autorité. Après la mort de ce Prince, les quatre Régens Tartares se défirent encore de cette peste. Les Eunuques, privés de leur crédit, furent réduits à trois cens pour servir le jeune Monarque, les Reines, sa mère & sa grand'mère, dans les offices les plus bas.

L'Empereur paraît en public, vêtu d'une longue robe jaune, ou verte, qui lui couvre

Digitized by Google

Chine. jusqu'aux pieds. Le fond en est de velours ; brodé d'une multitude de petits dragons, qui ont cinq griffes à chaque pied. Deux gros dragons, avec leurs corps & leurs queues entremêlés, rempliſſent des deux côtés le devant de la poitrine ; ils ſont dans une attitude qui les ferait croire prêts à ſaiſir, avec leurs dents & leurs griffes, une fort belle perle qui paraît deſcendre du ciel.

La livrée Impériale eſt jaune, & tout ce qui appartient à l'Empereur eſt de la même couleur, ſans excepter ſes dragons à cinq griffes, qui ſe nomment *long*, & ſa cotte-d'arme, qui eſt telle encore que l'Empereur Fo-hi la porta le premier. Perſonne n'oſerait prendre ni l'un ni l'autre ſans ſa permiſſion ; mais tout le monde peut orner ſon habit d'un dragon à quatre griffes, qui s'appelle *mang*. L'Empereur ſort rarement de ſon Palais, à moins que ce ne ſoit pour la chaſſe, pour prendre l'air, pour ſe divertir dans ſes parcs & ſes jardins, pour ſacrifier au Temple de *Tyen* ; ou pour faire la viſite des provinces. Dans ces occaſions, il eſt toujours accompagné d'un grand nombre de Seigneurs & de Gardes, tous à cheval. Son train, ſes armes, le harnais de ſes chevaux, les paraſols, les éventails, & les autres marques de la dignité Impériale, tout eſt brillant autour de lui. S'il ne ſort que pour la chaſſe ou pour prendre l'air, toute la cavalcade eſt compoſée

Digitized by Google

d'environ deux mille perſonnes. Les Princes & les Seigneurs vont à la tête, ſuivis des premiers Miniſtres & des grands Mandarins ; ils marchent le long des maiſons, en laiſſant le milieu de la rue fort ouvert. On voit paraître après eux vingt-quatre étendards de ſoie jaune, brodés de dragons en or, qui ſont ſuivis de vingt-quatre parafols & d'autant d'éventails de la même couleur, tous fort riches & d'un travail curieux. Les Gardes-du-corps ſont vêtus de jaune, chacun avec une ſorte de caſque & une eſpèce de javeline ou de demi-pique dorée, au ſommet de laquelle eſt la figure du ſoleil, ou le croiſſant de la lune, ou la tête de quelque animal. Douze valets-de-pied, vêtus de la même livrée, portent ſur leurs épaules le magnifique fauteuil de l'Empereur. En divers endroits du chemin, il ſe trouve d'autres porteurs, pour relever les premiers. Une troupe de muſiciens, de trompettes & d'autres inſtrumens qui accompagnent Sa Majeſté Impériale, ne ceſſent pas de ſe faire entendre pendant la marche, & cette proceſſion eſt fermée par un grand nombre de pages & de valets-de-pied. Telle était autrefois la pompe Impériale ; mais aujourd'hui que l'Empereur ſe fait voir plus ſouvent hors de ſon Palais, ſon cortège eſt moins nombreux. Chine.

Tous les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangères ſont entretenus aux frais de l'Empereur,

Digitized by Google

Chine.

qui leur fournit toutes sortes de provisions, de chevaux, de litières & de barques. Ils sont logés dans la cour royale du Palais, où l'Empereur leur envoie, de deux jours l'un, en témoignage d'estime & d'amitié, un festin tout préparé de sa propre cuisine. Nous avons déjà remarqué cette ridicule vanité des Chinois, qui affectent de compter parmi les Tributaires de l'Empire, tous les Princes qui leur envoient des Députés, pour quelque cause que ce soit. Les Russes n'ont pas eu peu de peine à faire changer ce terme en leur faveur; & leur Ambassade n'en a pas moins été regardée comme un hommage. La géographie des Chinois est adaptée à cette chimère; car, supposant la terre quarrée, ils prétendent que la Chine en occupe la plus grande partie, & que le reste des hommes est relégué dans les coins. Il vaudrait mieux être meilleur géographe, & moins sottement orgueilleux.

Le revenu de l'Empereur est immense; mais il n'est pas aisé de le connaître à fond, parce que le tribut annuel se paye moitié en argent, moitié en nature : il se lève sur toutes les terres, sans excepter les montagnes, sur le sel, les soies, les toiles de coton & de lin, & sur d'autres espèces de marchandises; sur les forêts, les jardins, les confiscations, &c. Les subsides autorisés par les loix, sont si considérables, que si les Chinois

Digitized by Google

avaient moins d'industrie, & leur terre moins de fertilité, ce grand Empire ne serait, comme les autres Etats des Indes, qu'une société de misérables. Chine.

Comme toutes les terres sont mesurées, & que le nombre des familles est aussi connu que le tribut qu'elles doivent à l'Empereur, il est facile de calculer ce que chaque ville paye annuellement. Les Officiers qui lèvent les taxes, ne saisissent jamais les biens de ceux qui marquent de la lenteur à payer, ou qui cherchent à s'en disperser par de continuels délais. Cette méthode causerait la ruine des familles. Depuis le milieu du printems, où l'on commence à labourer la terre, jusqu'au temps de la moisson, les Mandarins n'ont pas la liberté de chagriner les payſans; mais le moyen qu'ils prennent ensuite pour les obliger de payer, est la bastonnade ou l'empriſonnement; s'ils n'aiment mieux les charger, par billets, de l'entretien des vieillards qui sont nourris dans chaque ville aux dépens de l'Empereur, & qui passent ainsi à la charge des débiteurs, jusqu'à l'entière consommation des arrérages.

Ces Officiers sont comptables de ce qu'ils reçoivent au *Pu-ching-tse*, c'est-à-dire, au Trésorier général de la province, qui tient le premier rang après le Vice-Roi. Ils sont obligés de lui remettre de temps en temps les sommes qu'ils

Digitized by Google

Chine.

ont touchées. On tranſporte ces ſommes ſur des mulets, dont chacun porte deux mille *lyangs* dans deux vaiſſeaux de bois faits en forme de longs barils, & bien garnis de cercles de fer. Le *Pu-ching-tſe* rend compte au *Hu-pu*, c'eſt-à-dire, au Tribunal ſuprême, qui a la ſurintendance des finances, & le Hu-pu ne reſſortit qu'à l'Empereur. Rien n'eſt mieux ordonné que la manière d'impoſer & de recueillir les tributs; ce qui n'empêche pas qu'il ne s'y gliſſe quelques petites fraudes de la part des Officiers ſubalternes.

Une grande partie du tribut impérial qui ſe lève en nature, eſt employée dans les provinces, en penſions, & pour l'entretien des pauvres, ſurtout des vieillards & des invalides, qui ſont en fort grand nombre, pour les appointemens des Mandarins, le paiement des forces, l'entretien des édifices publics, celui des Ambaſſadeurs, des grands chemins, &c.; mais le ſurplus de toutes ces dépenſes eſt porté à Pékin, pour fournir à celle du Palais & de la capitale de l'Empire, où l'Empereur entretient cent ſoixante mille hommes de troupes réglées, auxquels il donne d'ailleurs une paie en argent, & près de cinq mille Mandarins, entre leſquels on diſtribue tous les jours une certaine quantité de viande, de poiſſon, de ſel, de légumes, &c. Ils ont, une fois le mois, du riz, des fèves, du bois, du charbon & de la

Digitized by Google

paille en abondance. Le même uſage s'obſerve à l'égard de ceux qui ſont appelés à la Cour, ou envoyés de-là dans les provinces. Ils ſont ſervis & défrayés ſur la route. On leur fournit des barques, des chevaux, des voitures & des logemens, qui ſont entretenus aux frais de l'Empereur. Le nombre des troupes qui ſont entretenues à ſa ſolde, monte à plus de ſept cent ſoixante & dix mille; il entretient de même cinq cent ſoixante-cinq mille chevaux, pour remonter la cavalerie & pour l'uſage des poſtes & des couriers qui portent ſes ordres, ou des Tribunaux de chaque province. Chine.

Quoique ce qui vient par eau des provinces méridionales ſuffiſe pour fournir à la dépenſe de Pékin, on appréhende ſi fort que le revenu ne ſoit pas toujours égal à la conſommation, qu'on entretient conſtamment à Pékin des magaſins de riz pour trois ans.

Le nombre des femmes & des concubines de l'Empereur eſt ſi grand, qu'il eſt difficile de le bien connaître, d'autant plus qu'il n'eſt jamais fixé. Elles ne paraiſſent qu'aux yeux du Monarque. A peine tout autre homme oſerait-il en demander des nouvelles. Magalhaens fait monter le nombre des concubines à trois mille. On les nomme *Kong-ngu*, ou Dames du Palais; mais celles pour qui l'affection de l'Empereur eſt déclarée

Digitized by Google

Chine. particulièrement, portent le nom de *Fi*, qui signifie *presque Reines*. Il leur donne, quand il lui plaît, des joyaux qu'elles portent à la tête ou sur la poitrine, & une pièce de satin ou de damas jaune, qu'elles suspendent devant leur porte, & qui les fait respecter plus que toutes leurs compagnes. Ces Dames ont aussi leurs titres & leurs dignités. Elles sont divisées en plusieurs classes, & distinguées, comme les Mandarins, par leurs habits & leur parure, & par d'autres marques de leur rang. Mais leurs enfans sont regardés comme des enfans naturels.

Lorsque l'Empereur ou l'héritier de la couronne pense à se marier, le Tribunal des cérémonies nomme des Matrones d'une réputation bien établie, pour choisir vingt filles les plus belles & les plus accomplies qu'elles puissent trouver, sans aucun égard pour leur naissance & pour leur famille. On les transporte au Palais dans des sedans bien fermés. Pendant quelques jours, elles y sont examinées par la Reine-mère, ou si cette Princesse ne vit plus, par la première Dame de la Cour, qui leur fait faire divers exercices, pour s'assurer qu'elles n'ont pas de mauvaise odeur, ni d'autres défauts corporels. Après quantité d'épreuves, elle en choisit une, qu'elle fait conduire à l'Empereur ou au Prince, avec beaucoup de cérémonies. Cette fête est accompagnée de toutes sortes de réjouissances

Digitized by Google

& de faveurs, ſur-tout d'un pardon général pour tous les criminels de l'Empire, à l'exception des rebelles & des voleurs; enſuite, la jeune perſonne eſt couronnée avec une pompe fort éclatante: on lui donne quantité de titres, on lui aſſigne des revenus conſidérables. Les dix-neuf autres filles ſont mariées aux fils des premiers Seigneurs, s'il s'en trouve un nombre égal. Celles qui reſtent ſans maris retournent chez leurs parens, avec des dots qui leur ſuffiſent pour les marier avantageuſement. Chine.

Telle était l'ancienne coutume des Monarques Chinois; mais à préſent les Empereurs Tartares prennent pour femmes & pour Reines les filles de quelques Rois de la Tartarie orientale. Les Reines ſont au nombre de trois: elles jouiſſent de beaucoup plus d'honneur que les autres femmes; elles ont un logement particulier, une Cour, deux Dames d'honneur, & d'autres domeſtiques de leur ſexe. On n'épargne rien pour leur amuſement ni pour la magnificence de leurs meubles & de leur cortège. Tandis que Navarette était à Pékin, l'Empereur envoya un préſent en forme de dot à la fille d'un des quatre Régens de l'Empire, qu'il prit enſuite pour ſa femme. Ce préſent conſiſtait en cent tables, couvertes de quantité de choſes & de toutes ſortes de mets, deux mille ducats en argent, mille ducats en or, cent

Digitized by Google

Chine.

pièces d'étoffes de soie de diverses couleurs, à fleurs d'or & d'argent, & cent pièces d'étoffes de coton.

Les enfans des trois Reines sont tous légitimes, avec cette seule différence, que les fils de la première sont préférés pour succéder à l'Empire. La première Reine fait sa résidence dans le Palais impérial avec l'Empereur, & porte le titre d'Impératrice. Les deux autres ont des Palais séparés.

La résidence des fils de l'Empereur, avant leur mariage, est le Palais impérial. Lorsqu'ils sont mariés, l'usage est de les envoyer dans quelques-unes des principales villes des provinces, qui ont des Palais pour les recevoir. Duhalde, qui vit trois de ces Palais, les trouva très-grands, très-beaux, & d'une magnificence surprenante, quoique fort inférieurs à celui de Pékin. Ils contiennent, les uns dix, d'autres douze, & quelques-uns un plus grand nombre d'appartemens, avec d'autres Palais séparés de chaque côté, & une double enceinte de murs. Lorsque l'Empereur envoie dans un de ces Palais son second ou son troisième fils, il lui donne le titre de Roi; Kang-hi donna ainsi le titre de *Cho-vang*, ou de Roi de *Cho*, à celui qui fut envoyé à *Ching-tu-fu*, capitale de *Se-chuen*, parce qu'anciennement cette province se nommait *Cho*. Chacun de ces

Digitized by Google

Rois a mille Eunuques pour lui servir de cortège, pour administrer ses affaires & pour recevoir ses revenus; mais ils ne prennent aucune part aux affaires publiques de la Province : seulement les Mandarins sont obligés de s'assembler quatre fois l'année au Palais du jeune Prince, pour lui rendre leur hommage, comme ils le rendent à l'Empereur dans la capitale de l'Empire; avec cette seule différence qu'ils donnent au dernier le titre de *Van-swi*, c'est-à-dire, *dix mille ans*, au lieu qu'on n'accorde à ces Princes que celui de *Syen-swi*, qui signifie *mille ans*. Chine.

Sous le règne des Empereurs Chinois, le Tribunal des cérémonies choisissait pour le mariage des Princesses un certain nombre de jeunes gens, âgés de quatorze ou quinze ans. On ne considérait dans ce choix que l'esprit & la bonne mine. C'étoit dans cette belle troupe que l'Empereur prenait des maris pour ses filles & ses sœurs, auxquelles il donnait une dot très-considérable en terres & en joyaux. Ces maris portaient le nom de *Fu-ma*, c'est-à-dire, parens de l'Empereur par leurs femmes. Ils ne pouvaient être Mandarins; mais ils devenaient si puissans, que leurs oppressions étaient redoutables pour le Peuple. Jusqu'à ce qu'il leur vînt des enfans, ils étaient obligés, soir & matin, de se mettre à genoux devant leurs femmes, & de frapper trois

Digitized by Google

Chine. fois la terre du front ; mais la qualité de père les exemptait de cette cérémonie. L'Empereur Tartare qui règne aujourd'hui, marie ses sœurs & ses filles aux fils des grands Seigneurs, sans exiger qu'ils soient du Sang royal, ou à ceux des Kans de la Tartarie orientale.

Tous les parens de l'Empereur, par les mâles, soit riches, soit pauvres, fussent-ils à la quinzième génération, reçoivent quelque pension pour leur subsistance, suivant le dégré de leur dignité, & la proximité du sang. Ils ont tous le privilège de peindre en rouge leurs maisons & leurs meubles. Mais la race précédente ayant régné l'espace de deux cent soixante-dix-sept ans, le nombre de ses descendans s'était tellement multiplié, que le revenu des plus éloignés, ne pouvant suffire à leur entretien, plusieurs étaient réduits, pour vivre, à l'exercice de quelque métier. La première fois que Magalhaens entra dans l'Empire, il en trouva un dans la capitale de Kyang-si, qui exerçait l'office de porte-faix, & qui, pour se distinguer des gens du même ordre, portait sur le dos des crochets fort brillans & vernis de rouge. Sous la race précédente, il s'en trouvait un nombre infini qui étaient dispersés dans toutes les parties de l'Empire, & qui, abusant des privilèges de leur naissance, commettaient des insolences & des extorsions continuelles ; mais ils furent

Digitized by Google

extirpés jusqu'au dernier par les Tartares. Tous les parens de l'Empereur qui règne aujourd'hui, sont des personnages importans, qui font leur résidence à la Cour; mais si cette race dure longtemps, ils se multiplieront sans doute, & ne seront pas moins à charge que les précédens. Navarette dit que les Palais des petits Rois du Sang royal sont couverts de tuiles d'un rouge luisant, & que l'Empereur les qualifie, eux & tous ses autres parens, de *Kin-chi-pau-tse*, qui signifie *branches d'or & feuilles précieuses*; titre un peu déplacé dans des gens qui souvent n'ont pas de pain. Chine.

Les parens de S. M. I. du côté des femmes, sont de deux espèces. Les uns descendent des filles, & ne passent point pour Princes du Sang, ni même pour appartenir à sa famille. Aussi n'ont-ils aucun droit à la succession, quand même ils auraient plusieurs enfans mâles. Le même usage est établi parmi le Peuple. La seconde espèce est composée des pères, des frères, des oncles & des autres parens de la Reine, des gendres de l'Empereur, de leurs pères, de leurs oncles & de leurs autres parens. C'était dans ces deux ordres, que les Empereurs Chinois choisissaient un certain nombre des plus distingués, pour en composer le Tribunal qui se nomme *Whang-sin*; mais les Tartares ont extirpé aussi la seconde de ces deux parentés.

Digitized by Google

Chine. L'Empereur observe avec beaucoup d'attention la conduite des Princes du Sang, & les punit sans indulgence, lorsqu'il ne la trouve pas digne de leur naissance & de leur rang. Apprenant un jour que l'un d'entre eux aimait l'amusement avec trop de passion, sur-tout les combats de coqs, qui sont un passe-temps fort commun parmi les Orientaux, il trouva de la bassesse dans l'excès de ce goût, & lui en fit un reproche. Mais ne voyant aucun fruit de son avertissement, il résolut de faire un exemple, en déclarant que le Prince était déchu de son titre & de ses honneurs. Cet ordre fut suivi de l'exécution. Le Prince fut privé de son cortège, de sa pension & de sa qualité, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de réparer la faute par quelque action éclatante, & digne de son sang.

Il nous reste à parler des funérailles du grand Monarque de la Chine. Aussitôt qu'il a rendu le dernier soupir, on le met dans un riche fauteuil, qui est porté par six Eunuques au milieu de la salle royale de *Gin-chi-tsien*, c'est-à-dire, *du Palais de la merci & de la prudence.* On y place le corps sur un lit fort riche, & l'on ne tarde pas long-temps à le renfermer, avec une infinité de cérémonies & beaucoup de musique funèbre, dans un cercueil qui coûte deux ou trois mille écus. La matière est un bois nommé *kong-syo-mo*, ou

Digitized by Google

ou *bois de paon*, qui tire ce nom de la reſſemblance de ſes veines avec ce qu'on appelle les yeux dans la queue du paon. Les Chinois aſſurent que ce bois préſerve les corps morts de toute ſorte de corruption, & y laiſſent en effet un cadavre dans le même lieu pendant pluſieurs mois, quelquefois pendant des années entières. Chine.

La pompe funèbre s'exécute dans le même Palais, avec des cérémonies dont la deſcription ſerait longue & ſuperflue. Après cette lugubre ſcène, on porte le corps à la ſépulture, dans le *bois impérial*; tel eſt le nom que les Chinois donnent aux tombeaux de leurs Empereurs. L'air de grandeur qui règne dans ce lieu, les palais, les richeſſes & les ornemens dont il eſt accompagné, les murs qui l'environnent, le nombre de Mandarins & de domeſtiques qui ſont employés continuellement pour le ſervice, & celui des ſoldats qui font la garde, tout caractériſe des Peuples dont l'imagination, beaucoup plus vive que la nôtre, porte ſes vues juſques dans un ordre de choſes qui occupent peu la plûpart des hommes.

Tous les ſujets de l'Empire étaient obligés anciennement de porter le deuil pendant trois ans, pour la mort d'un Empereur; mais dans ces derniers temps, cet incommode uſage a été réduit à peu de jours. Navarette, qui ſe trouvait à la Chine

Digitized by Google

Chine.

pendant le deuil du père de Kang-hi, rapporte qu'il ne dura pas plus de quatre ou cinq jours. C'eſt paſſer d'une extrêmité à l'autre. Le deuil de nos Rois ſe porte comme celui d'un père ; mais il faut obſerver qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes obligés de le porter.

A la mort de l'Impératrice, mère de Kang-hi, quatre jeunes filles qui avaient ſervi cette Princeſſe avec beaucoup d'affection, s'étaient déjà parées à la manière des Tartares pour ſe ſacrifier elles-mêmes ſur le corps de leur Maîtreſſe ; mais l'Empereur arrêta cette barbare pratique : il défendit auſſi, pour l'avenir, un autre uſage de la même Nation, qui conſiſte à brûler, avec le corps des perſonnes de diſtinction, & dans le même bûcher, leurs richeſſes, & quelquefois même leurs domeſtiques.

Magalhaens nous apprend que le ſucceſſeur d'un Empereur mort ne voit jamais les femmes ni les concubines de ſon prédéceſſeur, & que ce reſpect eſt porté ſi loin, qu'il ne met pas même le pied dans leur appartement.

Auſſitôt qu'un particulier eſt employé au ſervice de l'Empire, il eſt qualifié du titre de *Quan*, qui ſignifie *Prépoſé*, ou celui qui eſt à la tête des autres. Les Portugais ont donné aux *Quans* le nom de *Mandarins* ou de Commandans, que toutes les autres Nations de l'Europe ont adopté :

Digitized by Google

mais à celui de Quan, les Chinois joignent le titre de *Lau-ya*, ou Seigneur, pour marquer la noblesse de ceux qui obtiennent cet honneur. Chine.

Il y a neuf ordres de Quans ou de Mandarins, si parfaitement subordonnés entr'eux, que rien n'est comparable au respect & à la soumission des inférieurs pour ceux qui sont au-dessus d'eux. Avant que de parvenir à quelqu'un de ces ordres, le Candidat, suivant Magalhaens doit avoir été troisième assistant d'un *Chi-yen*, c'est-à-dire, du Gouverneur d'une ville du troisième rang; il porte alors le nom de *Tyen-tse*, & n'est encore d'aucun ordre; mais s'il se conduit bien pendant trois ans, le Gouverneur de cette ville en rend témoignage par un certificat au Gouverneur de la ville du premier rang dont il dépend. Celui-ci en informe le Gouverneur de la Capitale de la même province, qui communique ses informations aux deux grands Tribunaux de sa ville. Le Vice-Roi les reçoit de ces deux Tribunaux; ensuite il écrit au grand Tribunal de Pékin, qui donne le même avis au Conseil d'Etat. Enfin, l'Empereur informé par son Conseil, crée le Candidat *Mandarin* de l'ordre huitième ou neuvième.

Chacun de ces neuf ordres est divisé en neuf dégrés. On distingue ainsi un Mandarin du premier ou du second dégré du premier, du second ou du troisième ordre. Cette distinction ne consiste

Digitized by Google

Chine.

néanmoins que dans des titres qui leur ſont accordés par l'Empereur, ſans un rapport direct à leurs emplois; car quoique la dignité de leurs emplois ſoit meſurée ordinairement ſur celle de leur ordre, cette règle n'eſt pas générale, parce qu'il arrive quelquefois que pour récompenſer un Officier inférieur, l'Empereur le crée Mandarin du premier ou du ſecond ordre. D'un autre côté, il arrive auſſi que, pour punir une perſonne, dont l'office appartient naturellement aux ordres ſupérieurs, il le dégrade à quelque ordre inférieur.

On peut prendre quelque idée de la manière dont les Mandarins des neuf ordres ſont employés à l'adminiſtration des affaires, par la diſtribution qui ſe fait d'eux dans le Tribunal du Conſeil-privé, qui ſe nomme *Nivi-yuen*, ou la Cour intérieure, parce qu'il a ſon ſiège dans le Palais impérial de Pékin. Ce Tribunal, ou cette Cour, eſt compoſé de trois claſſes de Mandarins. La première comprend les *Ko-laos*, ou les Miniſtres d'Etat qui forment le premier ordre des Mandarins, avec les premiers Préſidens des Tribunaux ſuprêmes, & les principaux Officiers de l'armée. Ce dégré eſt le plus relevé auquel les Lettrés puiſſent aſpirer. Le nombre des Ko-laos n'eſt pas fixe; il dépend de la volonté du Monarque, qui les choiſit à ſon gré dans les divers Tribunaux de l'Empire. Cependant il eſt rare qu'on en voie plus

Digitized by Google

de cinq ou six à la fois, & l'un d'entre eux jouit ordinairement de quelque distinction au-dessus des autres; il porte le titre de *Cheu-siang*; il est Président du Conseil; il a toute la confiance de l'Empereur. Chine.

Le Tribunal des Ko-laos a son siége dans le Palais, à main gauche de la salle impériale; ce qui passe à la Chine pour la plus grande distinction. C'est dans cette salle que l'Empereur donne ses audiences publiques, & qu'il reçoit l'hommage & les respects des Mandarins. Comme le Palais en a quantité d'autres fort magnifiques & fort pompeusement ornées, on en assigne une à chaque Ko-lao, pour lui servir comme de siége particulier, où il examine tout ce qui ressortit à lui; & le nom de cette salle se joint au sien comme un titre d'honneur. L'objet du Tribunal des Ko-laos est de recevoir & d'examiner presque toutes les demandes des Tribunaux suprêmes, soit qu'elles regardent la paix ou la guerre, & les matières civiles & criminelles. Après cet examen, il les présente à l'Empereur, à moins que l'objet ne souffre quelque objection. Les Ko-laos en avertissent alors S. M. I., qui reçoit leur avis, ou qui le rejette à son gré. Quelquefois l'Empereur se réserve la connaissance des affaires & l'examen des mémoires qui lui sont présentés.

Les Mandarins de la seconde classe du Conseil

Digitized by Google

Chine.

de *Nivi-hyven*, ſont en quelque ſorte aſſiſtans de la première. C'eſt de leur ordre qu'on tire les Vice-Rois des provinces, & les Préſidens des autres Tribunaux. Ils portent le titre de *Ta-hyo-tſe*, c'eſt-à-dire, de Lettrés ou de Magiſtrats d'une capacité reconnue. On les tire du ſecond ou du troiſième ordre des Mandarins. Dans ce même Tribunal, ceux de la troiſième claſſe, qui portent le titre de *Chon-chu-ko*, c'eſt-à-dire, d'Ecole des Mandarins, ſont les Secrétaires de l'Empereur. Leur office eſt de réduire par écrit toutes les matières qui ont été délibérées dans le Conſeil. Ils ſont tirés du quatrième, du cinquième & du ſixième ordre des Mandarins. C'eſt dans ce Tribunal de Nivi-hyven qu'on agite la plûpart des grandes affaires, à moins que l'Empereur n'aſſemble exprès le grand Conſeil.

On diſtingue les Quans civils & les militaires. Le nombre des Mandarins civils, qui ſont diſperſés dans toutes les parties de l'Empire, monte à treize mille ſix cent quarante-ſept; & celui des militaires, à huit mille cinq cent vingt, qui font enſemble trente-deux mille cent ſoixante-ſept. Quatre fois l'année, on en imprime un catalogue, où leurs noms, leurs titres, leur pays & le temps auquel ils ont pris leurs dégrés, ſont marqués régulièrement. Navarette en compte deux mille quatre cens à la Cour, où chaque province a le ſien, qui eſt comme ſon protecteur ou ſon ſolliciteur général.

Digitized by Google

La Chine est gouvernée par divers Officiers, sous l'autorité de l'Empereur. Chaque Province a cinq Officiers généraux; qui sont le *Tu-yo-en*, c'est-à-dire, dans notre langage, le Vice-Roi, ou le Gouverneur, avec quatre assistans; le *Pu-ching-tse*, ou le Trésorier général; le *Nyan-cha-tse*, ou le Juge criminel; le *Yen-tau*, qui a la surintendance des postes & des salines; & le *Lyang-tau*, à qui appartient le soin des provisions qui se lèvent en qualité de tribut. Ces quatre Officiers sont obligés, comme assistans du Vice-Roi, de se trouver plusieurs fois le mois à son Tribunal, pour les affaires importantes de la Province; mais quelques Provinces, que leur grandeur a fait diviser en deux parties, ont deux Vice-Rois. Telle est la Province de *Kyang-nan*. Au-dessus du Vice-Roi est encore un autre Officier, nommé le *Tsong-tu*, qui a quelquefois deux ou trois Provinces sous sa Juridiction. Celles de *Chen-si* & de *Se-chuen*, & celles de *Quang-tong* & de *Quang-si*, ont leur *Tsong-tu*. C'est à ces grands Officiers que l'Empereur envoie ses ordres, qu'ils transmettent de main en main à toutes les Villes de leur district: cependant, quelle que soit l'autorité du Tsong-tu, elle ne diminue pas celle des Vice-Rois; mais tout est réglé avec tant d'ordre, qu'il ne s'élève jamais aucun différend pour la Juridiction. Quelquefois le Tsong-tu n'est chargé que du soin d'une

Chine.

Digitized by Google

Chine.

Province, comme celui de *Hu-quang*, de *Chen-ſi*, &c. Alors la Province eſt diviſée en deux Gouvernemens, qui ont chacun leur propre Vice-Roi, ſubordonné au Tſong-tu, mais ſeulement dans certaines matières. Il a néanmoins le droit de décider de toutes ſortes de cauſes, dans les appels qui ſont portés à ſon Tribunal, de celui des deux Gouverneurs Provinciaux. Les provinces de Quang-tong & de Fo-kyen ſont gouvernées par des Régules, qui ſont au-deſſus de tous les Officiers précédens, par leur qualité, mais qui n'ont au fond que la même autorité dans leur gouvernement. Cependant ils s'en attribuent beaucoup & rendent leur joug fort peſant, parce qu'il ne ſe trouve perſonne qui oſe leur réſiſter.

Chaque Province étant diviſée en un certain nombre de Juriſdictions, qui ſe nomment *Fus*, & qui ſont ſubdiviſées en d'autres diſtricts, nommés *Cheus* & *Hyens*; toutes les Villes qui portent le titre de *Fu*, ont un Mandarin qui ſe nomme *Chi-fu*, & au moins un autre qui s'appelle *Chi-hyen*, parce que leur territoire, qui eſt ordinairement plus étendu que celui des autres Villes, eſt diviſé en deux diſtricts, dont chacun reſſortit immédiatement à ſon Chi-hyen.

Chaque diſtrict eſt chargé d'un autre Mandarin, nommé *Tau-ti*, dont l'office eſt de veiller ſur la conduite & ſur les mœurs des Officiers de la Juriſ-

Digitized by Google

diction, & de presser les Gouverneurs des Villes, pour le paiement des droits impériaux. Il y en a deux autres qui ont, dans leurs quartiers respectifs, l'intendance des rivières & des côtes de la mer. L'un se nomme *Ho-tau*, & l'autre *Hay-tau*. Tous ces Mandarins appartiennent au Tribunal des *Kotaus*, c'est-à-dire, des Inspecteurs & des Visiteurs. Navarette observe, à l'occasion de ces deux sortes d'Officiers, que près des rivières navigables, il y a des Mandarins chargés du soin des barques, soit impériales, soit marchandes, & que dans les Capitales maritimes, il y a un grand Mandarin qui a l'inspection de toute la côte. Chine.

Les Chinois lettrés ne sont pas soumis aux Magistrats communs. Ils ont leurs propres Magistrats, & dans chaque ville, ils en ont un principal, qui fait sa résidence dans le lieu où les Etudians sont examinés, avec deux Officiers subalternes.

Tous les Officiers qui ont part à l'administration de l'Empire, ont entre eux une dépendance mutuelle. Le Mandarin le moins considérable jouit d'une pleine étendue dans l'autorité de son district; mais il dépend de plusieurs autres Mandarins, qui quoique plus puissans ne laissent pas d'être soumis aux Officiers généraux de la Province, comme ceux-ci le sont aux Tribunaux de la ville Impériale. Les Présidens des Cours suprê-

Digitized by Google

Chine.

mes, qui ſont redoutés des autres Mandarins; tremblent eux-mêmes au nom de l'Empereur, qui eſt la ſuprême ſource de l'autorité.

On obſerve un ordre conſtant dans la diſtribution des emplois entre les Mandarins. Tout particulier devient capable de poſſéder les offices publics, lorſqu'il s'eſt élevé à deux ou trois dégrés de Littérature. Les noms des Aſpirans ſont écrits ſur les regiſtres du premier Tribunal ſuprême qui ſe nomme *Li-pu*, & qui diſtribue les offices vacans ſuivant le rang & le mérite des Lettrés. Lorſqu'ils ont acquis les qualités requiſes, ils ſe rendent à la Cour dans cette vue; mais la plus grande partie de ceux qui s'élèvent au dégré même de *Tſing-tſe*, ou de Docteurs, ſont bornés à devenir Gouverneurs des villes du ſecond ou du troiſième rang. Auſſitôt qu'il vaque un ou pluſieurs de ces emplois, quatre, par exemple, on en donne avis à l'Empereur, qui fait appeller les quatre Lettrés qui ſe trouvent les premiers ſur la liſte : on écrit ſur quatre billets les noms des quatre Gouvernemens; on les met dans une boëte qu'on met à la portée des Candidats. Ils tirent ſucceſſivement, ſuivant l'ordre de leur dégré, & chacun obtient la ville qui lui tombe en partage.

Outre les examens communs, on en fait ſubir un autre, pour découvrir à quelle ſorte de gouvernement chaque Mandarin eſt propre; mais

Digitized by Google

avec de l'argent & des amis, il eſt aiſé de faire tomber les meilleurs poſtes à ceux qu'on veut favoriſer. Magalhaens aſſure que d'intelligence avec le Tribunal, les billets ſont tellement arrangés, que chacun tire celui qu'il deſire. Cependant, continue-t-il, cet artifice ne tourna point heureuſement pour un Mandarin, en 1660. Il avait donné une ſomme conſidérable à l'un des premiers Secretaires de cette Cour, dans la vue d'obtenir une ville d'un grand commerce, qui n'était pas éloignée; mais il eut le malheur d'en tirer une de la Province de *Quey-cheu*, c'eſt-à-dire, de la plus éloignée & de la plus pauvre de l'Empire. La douleur de ſe voir trompé lui fit oublier le reſpect qu'il devait à plus de trois cens Mandarins qui compoſaient l'aſſemblée. Il ſe leva tout furieux, car l'uſage oblige les Candidats de ſe tenir à genoux; il ſe mit à crier de toute ſa force qu'il était perdu, & jetant de rage ſon bonnet & ſa robe, il tomba ſur le Secretaire, il le renverſa & le battit rudement à coups de pieds & de poings. Il y joignit les reproches les plus amers. « Lâche » impoſteur, lui diſait-il, où eſt l'argent que je » t'ai donné? Où eſt la ville que tu m'avais pro» miſe »? Toute l'aſſemblée s'étant levée dans un grand trouble, les deux parties furent étroitement renfermées, & n'eurent pas peu de peine à ſe garantir de la mort, qui eſt le châtiment établi pour cette prévarication. Chine.

Digitized by Google

Chine.

Si l'on en croit Magalhaens, qui paraît assez croyable, tout est vénal à la Chine. Cet Historien assure que le gouvernement d'une Ville coûte de très-grosses sommes à ceux qui l'obtiennent. C'est quelquefois vingt ou trente mille écus, suivant l'importance du poste. Il en est de même à proportion pour tous les autres offices. Avant qu'un Vice-Roi ou le Gouverneur d'une Province ait pû faire sceller sa Commission, il a souvent déboursé jusqu'à soixante ou soixante-dix mille écus. Cet argent passe dans la poche des Ko-laos & des Officiers des Tribunaux suprêmes, qui vendent secrètement tous les emplois. D'un autre côté, les Vice-Rois & les autres Chefs des Provinces se remboursent de leurs frais, par les présens qu'ils extorquent des Gouverneurs de toutes les grandes Villes, qui se dédommagent à leur tour par les extorsions qu'ils exercent sur les petites, & tous se liguent ensemble pour remplir leur bourse aux dépens du public. Aussi dit-on communément à la Chine, que l'Empereur, en créant de nouveaux Mandarins pour le gouvernement, lâche malgré lui autant de bourreaux, de meurtriers, de chiens & de loups affamés, pour ruiner & dévorer le pauvre Peuple. En un mot, il n'y a point de Vice-Roi, de Visiteur de Province, ni d'autres Officiers de cette espèce, qui, à la fin de ses trois ans, ne rapporte six ou sept cent mille, & quelquefois un million d'écus.

Digitized by Google

Ce honteux trafic s'exerce auſſi ouvertement que s'il était autoriſé par les Loix, & l'on peut dire que la juſtice & les emplois ſe vendent dans toutes les parties de l'Empire, ſur-tout à la Cour. Ainſi, l'Empereur eſt proprement le ſeul qui ait à cœur l'intérêt public. Tous les autres n'ont en vue que leur intérêt. Le Père le Comte en cite un exemple dont il avoit été témoin. Le père d'un nouveau converti ayant été tué dans une expédition militaire contre une armée de voleurs, tandis qu'il était Gouverneur de la Province de *Chen-ſi*, l'Empereur nomme ſon fils Gouverneur d'une ville du ſecond rang. Après l'expiration des trois années, il lui donna une ville du premier rang. Cet Officier n'ayant pas achevé moins heureuſement ſon ſecond terme, ſe rendit à la Cour, ſuivant l'uſage, dans l'eſpérance d'obtenir un gouvernement encore plus conſidérable. L'Empereur renvoya ſa demande au Tribunal des Mandarins, qui lui déclarèrent auſſitôt, par leurs lettres, que s'il voulait dépoſer en main tierce quatorze *vans* d'argent, c'eſt-à-dire, la ſomme d'environ cent mille écus, on lui promettait le gouvernement de *Ping-yang-fu*, dans la Province de Chen-ſi, qui eſt une ville des plus riches & des plus peuplées de l'Empire; mais le Mandarin chrétien, ne voulant rien devoir à la corruption, leur fit dire qu'il ſe contenteroit du poſte que le

Chine.

Digitized by Google

Chine.

sort lui ferait tomber en partage. Cet exemple porterait à croire qu'il y a quelque différence entre un converti & un chrétien.

Les Loix n'ont pas laissé d'établir des remèdes contre les extorsions des Gouverneurs, soit qu'elles viennent de leur avarice naturelle, ou de l'usage qui s'est introduit de vendre les places. 1°. Comme il est difficile d'étouffer les plaintes du Peuple, lorsqu'il est dans l'oppression, la Loi rend les Gouverneurs responsables des moindres mouvemens populaires. Ils sont presque sûrs de perdre au moins leurs emplois, si la sédition n'est pas appaisée sur le champ. La Loi regarde un Gouverneur comme le chef d'une grande famille. La paix n'y peut être troublée que par sa faute : c'est à lui d'empêcher que les Officiers subalternes n'oppriment le Peuple, qui porte joyeusement le joug lorsqu'il le trouve léger. 2°. La Loi défend qu'on fasse Mandarin du Peuple un homme né dans la même ville, ou dans la même province ; ordinairement même on ne le laisse pas long-temps en possession de son emploi. Il est élevé à quelque autre poste, dans la seule vue de le faire changer de lieu, pour empêcher qu'il ne contracte dans le pays des engagemens & des liaisons qui pourraient le rendre partial. Comme la plupart des autres Mandarins de la même province lui sont inconnus, il arrive rarement qu'il ait aucune

Digitized by Google

raiſon de les favoriſer. S'il obtient un emploi dans la Province, qui touche à celle dont il eſt ſorti, ce doit être dans une ville qui en ſoit éloignée de cinquante lieues au moins, parce qu'un Mandarin, diſent les Chinois, ne doit être occupé que du bien public. Dans une ville de ſon propre pays, ſes amis & ſes voiſins ne manqueraient pas de le troubler par leurs ſollicitations : il ſe verrait engagé à faire des injuſtices en leur faveur, ou porté par ſes reſſentimens à ruiner ceux dont quelqu'un de ſa famille, ou lui-même, auraient reçu anciennement quelque injure. La délicateſſe va ſi loin ſur cet article, qu'on ne place jamais un Mandarin ſubalterne dans un lieu où ſon frere, ſon oncle, ou quelque autre parent tient un rang ſupérieur. Si l'on ſuppoſe, par exemple, que l'Empereur veuille envoyer le frère d'un Mandarin ſubalterne, pour être Vice-Roi dans la même Province, le plus jeune des deux frères eſt obligé de donner avis de cette circonſtance à la Cour, qui lui accorde un poſte du même rang dans une autre Province. On apporte, pour raiſon de ce règlement, que le frère aîné ſe trouvant l'Officier ſupérieur, pourrait favoriſer le plus jeune, en fermant les yeux ſur ſes fautes ; ou que celui-ci, comptant ſur l'autorité & la protection de ſon frère, deviendrait peut-être plus partial & moins attentif à ſon devoir. D'un autre côté, il ſerait trop dur à un Officier ſupérieur

Chine.

Digitized by Google

Chine.

d'être obligé d'accuſer ſon frère, & l'unique moyen de prévenir cet inconvénient, eſt de ne jamais permettre qu'ils poſsèdent des emplois dépendans l'un de l'autre.

3°. De trois en trois ans, on fait une revue générale de tous les Mandarins de l'Empire, dans laquelle on examine leurs bonnes & mauvaiſes qualités pour le gouvernement. Chaque Mandarin ſupérieur examine la conduite de ſes inférieurs, depuis le temps des dernières informations, ou même depuis qu'ils ont pris poſſeſſion de leur office. Il donne à chacun des notes qui contiennent des reproches, ou des louanges.

Lorſque le Mandarin d'une ville du ſecond ordre a reçu les notes de tous les Mandarins des villes du troiſième rang, il y joint ſes propres notes; enſuite il envoie le catalogue de tous les Mandarins de ſon diſtrict aux Mandarins généraux, qui font leur réſidence dans la Capitale. Ce catalogue paſſe de leurs mains dans celles du Vice-Roi, qui après l'avoir examiné en particulier, puis avec les quatre Mandarins, ſes aſſiſtans, l'envoye à la Cour, augmenté de ſes propres notes. Ainſi le premier Tribunal parvient à connaître exactement tous les Tribunaux de l'Empire, & ſe trouve en état de les punir, ou de les récompenſer, ſuivant leur mérite. On récompenſe un Mandarin en l'élevant plus haut de quelques dégrés,

Digitized by Google

dégrés, ou en lui accordant un meilleur poſte. On les punit par des voies oppoſées. Chine.

Pendant deux mois que dure cet examen, le Vice-Roi ne voit perſonne, ne reçoit aucune viſite, ni même aucune lettre de ceux qui ſont dans ſa dépendance, afin de ſe conſerver la réputation de Juge intègre, qui ne conſidère que le mérite.

Lorſque le catalogue des notes arrive à Pékin, le Tribunal ſuprême auquel il eſt adreſſé, s'attache à l'examiner; il y marque les récompenſes & les châtimens que chaque Mandarin lui paraît mériter; après quoi il ſe hâte de le renvoyer au Vice-Roi, qui dépouille de leurs emplois ceux dont le certificat contient le moindre reproche ſur l'article du gouvernement, ou qui élève à d'autres poſtes ceux qu'il trouve honorés d'un éloge. Il les fait paſſer, par exemple, d'une ville du troiſième rang à une ville du ſecond: d'autres ne ſont qu'élevés ou rabaiſſés de quelques dégrés, & ce changement eſt marqué à la tête de leurs ordres, dans la forme ſuivante. Les Mandarins de cette ville, élevés de trois dégrés (ou rabaiſſés, s'ils le ſont en effet,) donnent avis, ordonnent, &c. Ainſi le public eſt informé des punitions ou des récompenſes qu'un Mandarin a méritées. S'il eſt élevé de trois dégrés, il a l'eſpérance d'obtenir un gouvernement ſupérieur: au contraire, s'il eſt rabaiſſé de

Digitized by Google

Chine.

dix dégrés, il eſt expoſé au danger de perdre ſon emploi.

4°. De temps en temps l'Empereur envoie ſecrètement dans les Provinces des *Ko-laos*, c'eſt-à-dire, des Inſpecteurs ou des Viſiteurs, qui, paſſant de ville en ville, ſe gliſſent dans les Tribunaux pendant l'audience du Mandarin, ou qui, par les informations qu'ils tirent du Peuple, s'éclairciſſent adroitement de l'adminiſtration. Si le Viſiteur découvre, par quelqu'une de ces voies, de l'irrégularité dans la conduite des Officiers, il fait voir auſſi-tôt les marques de ſa dignité, & ſe déclare l'Envoyé de l'Empereur. Comme ſon autorité eſt abſolue, il pourſuit auſſi-tôt le coupable & le punit avec rigueur; mais ſi la faute n'eſt pas grave, il envoie ſes informations à la Cour, qui décide du parti qu'il doit prendre.

L'Empereur ayant nommé des Commiſſaires de cette eſpèce, pour examiner certaines accuſations que le Vice-Roi de la Province de *Quang-tong*, & le Contrôleur-Général du ſel, avaient envoyées à Pékin l'un contre l'autre, le Peuple de la Province qui ſouffrait de la rareté du ſel, prit parti pour le Vice-Roi, tandis que la plupart des Mandarins généraux ſe déclarèrent pour ſon ennemi. L'Empereur, qui ſouhaitait ardemment d'approfondir de quel côté était la juſtice, fit partir pour Canton le Tſong-tu des Provinces de *Che-*

Digitized by Google

kyang & de *Fo-kyen*, & le Tſong-tu de *Kyang-nan* & de *Kyang-ſi*, avec la qualité de ſes Commiſſaires. En arrivant, ils ſe rendirent au Palais qu'on leur avait préparé, ſans faire & ſans recevoir aucune viſite. Ils refusèrent même les honneurs ordinaires ; & dans la crainte qu'on ne les ſoupçonnât de s'être laiſſé gagner par les préſens, ils n'eurent de communication avec les Mandarins de la ville, que pour les citer l'un après l'autre, & pour en tirer des informations. En un mot, ils ne ceſsèrent pas de ſe tenir renfermés, juſqu'à ce qu'ayant cité le Vice-Roi & le Contrôleur-Général, ils eurent commencé le procès par divers interrogatoires qu'ils leurs firent ſubir comme à des criminels du commun. Le Vice-Roi fut obligé, pendant toute la durée des procédures, de quitter ſon Palais & de ſe tenir conſtamment à la porte de la ſalle des audiences. Toutes les boutiques de la ville furent fermées, & le Peuple ne manqua point de faire préſenter aux Commiſſaires ſes accuſations contre le Contrôleur-Général, qui furent reçues, comme celles des Mandarins contre le Vice-Roi. Lorſque les informations furent achevées, les Commiſſaires ſe hâtèrent de les envoyer à Pékin par un courier, après quoi ils reçurent les viſites de tous les Mandarins, à l'exception du Contrôleur-Général, qui apparemment fut condamné. Chine.

Digitized by Google

Chine.

5°. Quoique les Inſpecteurs des Provinces ſoient toujours choiſis entre les principaux Officiers, & qu'on faſſe tomber le choix ſur des perſonnages d'une intégrité reconnue ; cependant comme ils peuvent abuſer quelquefois de leur pouvoir & ſe laiſſer gagner par des préſens, pour épargner les coupables, l'Empereur prend le temps auquel ils y penſent le moins pour voyager dans diverſes Provinces, & s'informer par lui-même des plaintes du Peuple contre les Gouverneurs. Ces voyages, pendant leſquels il affecte de ſe rendre populaire, jettent la terreur parmi les Mandarins des Provinces. L'Empereur Kang-hi, viſitant ainſi les Provinces méridionales, en 1689, paſſa par les villes de *Su-cheu-fu*, de *Yang-cheu-fu*, & de Nankin. Il était à cheval, ſuivi de ſes Gardes, & d'un cortège d'environ trois mille Seigneurs. Ce fut dans cet état qu'il fit ſon entrée dans les dernières de ces trois villes. Les principaux Citoyens allèrent au-devant de lui avec des étendards & des enſeignes de ſoie, avec des parafols, des dais, & une infinité d'autres ornemens, tandis que les autres, bordant les rues dans un profond ſilence, lui donnèrent les plus grands témoignages de reſpect. On avait élevé de vingt en vingt pas, des arcs de triomphe, couverts des plus riches étoffes, & ornés de feſtons, de rubans & de touffes de ſoie, ſous leſquels le Monarque paſſa dans ſa marche.

Digitized by Google

Etant arrivé le soir à *Yang-cheu-fu*, il passa la nuit dans sa barque, & le jour suivant, il fit son entrée à cheval dans cette ville. Comme toutes les rues étaient couvertes de tapis, il demanda aux habitans si c'était par l'ordre des Mandarins : ils répondirent qu'ils s'étaient portés volontairement à ne rien épargner pour recevoir leur maître. Cette réponse parut lui causer beaucoup de joie : les rues étaient si remplies d'hommes & d'enfans, qui marchaient en foule au travers du cortège Impérial, que Sa Majesté s'arrêtait à chaque moment pour exprimer le plaisir qu'elle en ressentait. A *Su-cheu-fu*, les habitans ayant couvert aussi les rues de tapis magnifiques, ce Prince fit arrêter à l'entrée de la ville la Cavalerie dont il était accompagné, pour épargner de si belles étoffes de soie qui appartenaient au Peuple. Il daigna marcher à pied jusqu'au Palais qui lui avait été préparé, & la ville fut honorée de sa présence pendant deux jours. Chine.

Le Comte rapporte une action du même Empereur, dans une de ces visites, qui le rendit formidable aux Mandarins, & qui augmenta l'affection du Peuple pour lui. Ce grand Prince s'étant éloigné à quelque distance de son cortège, apperçut un vieillard qui pleurait amèrement ; il lui demanda la cause de ses larmes : « Je n'avais » qu'un fils, lui répondit le vieillard, dans lequel

Digitized by Google

Chine.

» j'avais placé toute ma joie, & le ſoin de ma » famille ; un Mandarin Tartare me l'a enlevé ; » je ſuis privé déſormais de toute aſſiſtance hu- » maine : car pauvre & vieux comme je ſuis, » quel moyen d'obliger le Gouverneur à me ren- » dre juſtice ? Il y a moins de difficulté que vous » ne penſez, repliqua l'Empereur ; montez derrière » moi & me ſuivez juſqu'à la maiſon du raviſſeur ». Le vieillard obéit ſans cérémonie ; en deux heures ils arriverent au Palais du Mandarin, qui ne s'attendait point à une viſite ſi extraordinaire. Les Gardes-du-corps & quantité de Seigneurs, après avoir cherché quelque temps leur Maître, ſe rendirent enfin au même lieu ; & ſans ſavoir de quoi il était queſtion, les uns environnèrent le Palais, tandis que d'autres entrèrent avec l'Empereur. Le Mandarin, convaincu de violence, fut condamné ſur le champ à perdre la tête. Après l'exécution, Kang-hi ſe tourna vers le vieillard. « Pour répa- » ration, lui dit-il d'un air ſérieux, je vous donne » l'emploi du coupable qu'on vient de punir ; » conduiſez-vous avec plus de modération que » lui, & que ſon exemple vous apprenne à ne » rien faire qui puiſſe vous mettre, à votre tour, » dans le cas de ſervir d'exemple ».

Enfin, rien n'eſt plus inſtructif pour les Mandarins, & plus propre à les contenir dans l'ordre, que la Gazette qui s'imprime chaque jour à Pékin,

Digitized by Google

& qui se répand dans toutes les Provinces. Les articles dont elle est composée, ne se rapportent qu'au Gouvernement : on y trouve les noms des Mandarins qui ont été privés de leurs emplois, & les raisons qui leur ont attiré cette disgrace. L'un est dépouillé pour s'être rendu coupable de négligence ou d'infidélité, en levant les tributs ; un autre, pour avoir été trop sévère ou trop indulgent dans ses punitions : l'un, pour ses oppressions ; l'autre, parce qu'il manque des qualités nécessaires à son emploi. Qu'un Mandarin soit avancé à quelque poste plus considérable, ou rabaissé au-dessous du sien ; qu'il soit privé pour quelque faute de la pension annuelle qu'il recevait de l'Empereur, il trouve place aussi-tôt dans la Gazette. Chine.

Cet ouvrage périodique contient toutes les affaires criminelles qui ont produit une Sentence de mort ; les noms des Officiers qui ont succédé aux places vacantes ; les malheurs qui sont arrivés dans les Provinces, & les secours qu'elles ont reçus des Mandarins, par l'ordre de l'Empereur ; l'extrait des dépenses qui se font pour l'entretien des troupes, pour les nécessités du Peuple, pour les ouvrages publics, & pour les graces du Prince ; les remontrances que les Tribunaux suprêmes ont faites à l'Empereur, sur sa conduite & sur ses décisions. On y voit aussi le jour où l'Empereur

Digitized by Google

Chine.

laboure la terre pour encourager l'agriculture ; le temps qu'il a fixé pour l'assemblée des grands de sa Cour, & de tous les Mandarins qui président aux Tribunaux, lorsqu'il veut les instruire de leurs obligations. On y trouve les loix nouvelles, & les nouveaux usages ; les éloges que l'Empereur accorde aux Mandarins ; les réprimandes qu'il leur fait : par exemple, « un tel Quan n'est pas en » bonne réputation ; il sera puni, s'il ne pense point » à se corriger ». En un mot, le principal but de la Gazette de Pékin est d'instruire les Mandarins dans l'art de gouverner le Peuple. Aussi la lisent-ils soigneusement ; & comme elle offre toujours l'état des affaires publiques, la plupart font par écrit des observations sur chaque article, pour les faire servir de règle à leur conduite. Il ne s'imprime rien dans la Gazette, qui n'ait été présenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de lui. Ceux qui sont chargés de la publier n'auraient pas la hardiesse d'y ajouter un simple titre, ni la moindre réflexion qui vienne d'eux, sous peine de punition corporelle. En 1726, un Ecrivain de ce Tribunal & un Officier de la poste furent punis de mort, pour y avoir inséré quelques fausſetés. L'unique motif que le Tribunal criminel fit valoir pour justifier cette rigueur, fut que les coupables avaient manqué de respect pour Sa Majesté Impériale ; crime capital, suivant les Loix.

Digitized by Google

L'Empereur *Yong-ching*, pour prévenir la corruption des Mandarins, augmenta leurs appointemens du double; & déclarant qu'il renonçait lui-même à recevoir aucun préſent, il leur défendit de prendre jamais rien au-delà de ce qui leur eſt dû, ſous les peines portées par ſa Loi, qui ordonne qu'un Mandarin convaincu d'avoir exigé ou reçu injuſtement quatre-vingts onces d'argent, ſera puni de mort. Il accorda auſſi de groſſes ſommes aux Inſpecteurs & aux Viſiteurs, pour les frais de leurs voyages, en puniſſant avec la dernière ſévérité, & le corrupteur & celui qui ſe laiſſe corrompre. Chine.

Une autre rigueur de la Loi, c'eſt de priver les Mandarins de la plupart des plaiſirs communs de la vie. Il ne leur eſt pas permis de traiter ſouvent leurs amis, ni de leur donner la comédie; ils s'expoſeraient à la perte de leur fortune, s'ils prenaient la liberté de jouer, de ſe promener hors de leurs murs, de faire des viſites particulières, & de fréquenter les aſſemblées publiques. En un mot, ils n'ont pas d'autre amuſement que celui qu'ils peuvent prendre dans les appartemens les plus intérieurs de leurs Palais. Comme ils ne ſont établis que pour ſoutenir & protéger le Peuple, ils doivent toujours être prêts à recevoir les plaintes. Cette obligation ne regarde pas ſeulement les jours réglés pour l'audience; elle eſt la

Digitized by Google

Chine.

même à toutes les heures du jour. S'il eſt queſtion d'une affaire preſſante, les Parties ſe rendent au Palais du Mandarin, & frappent à grands coups ſur une eſpèce de tymbale, qui eſt quelquefois dans la ſalle de juſtice, mais plus ſouvent hors de la porte, afin que le Peuple en puiſſe approcher plus facilement jour & nuit. Il n'y a point d'occupation qui doive empêcher le Mandarin de répondre à ce ſignal : il accorde l'audience qu'on lui demande ; mais ſi celui qui ſe plaint n'a pas ſouffert quelque tort conſidérable, qui le mette en droit d'implorer le ſecours de la juſtice, il eſt sûr de recevoir la baſtonnade pour cette importune viſite. Cette petite reſtriction doit rendre les viſites moins fréquentes.

On regarde comme une des principales fonctions du Mandarin, d'inſtruire ſon Peuple. Ce devoir eſt fondé ſur l'honneur qu'il a de repréſenter à l'Empereur, qui, ſuivant les Chinois, n'eſt pas ſeulement Monarque pour gouverner, & Prêtre pour les ſacrifices, mais encore Maître pour enſeigner. De-là vient que par intervalles S. M. convoque tous les Grands de ſa Cour & les Chefs des Tribunaux, dans la ſeule vue de leur donner des inſtructions dont le texte eſt tiré des livres canoniques. A ſon exemple, chaque Gouverneur doit aſſembler ſon Peuple le premier & le quinzième jour du mois, & lui adreſſer un

Digitized by Google

long discours, dans lequel il fait le personnage d'un père qui instruit sa famille. Cette méthode est établie par une loi de l'Empire, & l'Empereur a réglé lui-même les sujets qui doivent être traités dans les sermons. Ils sont fondés sur les mêmes principes de morale que nous avons déjà vus. Chine.

L'administration de la justice appartient au Gouverneur de chaque ville. C'est lui qui reçoit le tribut que chaque famille doit payer à l'Empereur, & qui visite personnellement les corps de ceux qui ont été tués par quelque accident, ou que le désespoir a fait renoncer volontairement à la vie. Chaque mois, il est obligé de donner deux audiences à tous les chefs de quartier de son district, pour être exactement informé de ce qui se passe. C'est aussi son office de donner des passeports aux barques & aux autres bâtimens; d'entendre les plaintes, & de recevoir les accusations qui doivent presque être continuelles dans un état si peuplé. Tous les procès viennent à son Tribunal; il a droit de faire donner une rigoureuse bastonnade à la partie qui a tort. Enfin, son pouvoir s'étend jusqu'à la sentence de mort; mais elle ne peut être exécutée, non plus que celle d'aucun Mandarin supérieur, sans avoir été ratifiée par le Souverain. La décision des petites causes est abandonnée aux trois Mandarins inférieurs.

Digitized by Google

Chine.

L'occupation principale des Mandarins inférieurs, ſoit *Chi-cheus*, ou *Chi-hyens*, ou *Whey-cheu-peys*, conſiſte à lever les taxes. Cette fonction exige leur préſence perſonnelle. Quoique les terres ſoient meſurées dans chaque province, & que la taxe de chaque arpent ſoit réglée ſuivant la bonté du terroir, la pauvreté ou l'avarice ne laiſſe pas de rendre le Peuple aſſez lent à payer; il attend que les Officiers inférieurs viennent l'en preſſer; & ſouvent les coups ſont néceſſaires pour l'y contraindre. Lorſqu'on reproche à ces Collecteurs des taxes, de traiter les payſans avec trop de rigueur, ils alléguent pour excuſe, que s'ils ne rapportaient pas les ſommes dont ils ſont comptables, leurs ſupérieurs les ſoupçonneraient d'avoir négligé leur devoir, ou de s'être laiſſé corrompre; ſoupçon qui ſuffirait, ſans autre examen, pour les expoſer à la baſtonnade. D'un autre côté, les Mandarins prétendent juſtifier la dureté avec laquelle ils traitent leurs inférieurs, en alléguant que s'ils ne ſont pas eux-mêmes en état de payer au temps marqué, ils ſe voient obligés de faire des avances de leur propre bourſe, dans la crainte de perdre leurs emplois. En effet, pluſieurs provinces doivent au tréſor royal des arrérages conſidérables, qui vraiſemblablement ne ſeront jamais acquittés. Mais pour remédier à cet inconvénient, *Yong-ching* ordonna qu'à l'avenir les taxes fuſſent

Digitized by Google

payées, non par les tenanciers, mais par les propriétaires. Chine.

Dans les villes, chaque quartier a ſon chef, qui a l'œil ouvert ſur un certain nombre de maiſons, & qui eſt reſponſable de tout ce qui arrive dans ſon diſtrict. S'il s'élevait quelque tumulte, dont il négligeât d'avertir auſſitôt les Mandarins, il ſerait puni ſévèrement. Les maîtres de famille répondent de même pour leurs enfans & leurs domeſtiques. Les voiſins ſont obligés entr'eux de ſe ſecourir mutuellement dans les accidens fâcheux qui ſurviennent; tels, par exemple, qu'un vol nocturne. Une maiſon répond pour la maiſon voiſine.

Il y a toujours aux portes de chaque ville une garde qui examine les paſſans. Un étranger eſt reconnu à la phyſionomie, à l'air, à l'accent; au moindre ſigne qui le rend ſuſpect, il eſt arrêté, & ſur le champ on en donne avis au Mandarin. C'eſt une maxime fondamentale des Chinois, de ne pas ſouffrir que les étrangers s'établiſſent dans leur Empire. Outre leur mépris héréditaire pour les autres Nations, ils ont pour principe qu'un mélange de peuples, introduiſant de la variété dans les manières & les uſages, ferait naître à la fin des querelles perſonnelles, des partis & des révoltes.

Auſſitôt que la nuit tombe, les portes de la

Digitized by Google

Chine.

ville & les barrières qui ſont à l'extrêmité de chaque, ſe ferment ſoigneuſement. On place des ſentinelles à certaines diſtances, pour arrêter ceux qui ſont trop tard hors de leurs maiſons. Quelques villes ont un guet à cheval, qui fait une patrouille continuelle ſur les remparts. La nuit, diſent les Chinois, eſt faite pour le repos, & le jour, pour le travail. Cette loi s'obſerve ſi fidèlement, qu'on ne rencontre jamais perſonne dans les rues, la nuit; ou s'il arrive à quelqu'un d'y être pris, il paſſe pour un vagabond ou pour un voleur, qui cherche l'occaſion de nuire à la faveur des ténèbres.

Lorſqu'il s'élève une querelle dans la populace, & que des injures on en vient aux coups, on évite, avec un ſoin extrême, de répandre du ſang. Si les combattans ſe trouvent armés d'un bâton ou de quelque inſtrument de fer, ils l'abandonnent pour ſe battre à coups de poings. Tout ſemble prouver dans ce Peuple un fonds d'humanité fort rare chez les autres Nations.

La Chine a ſes femmes publiques, comme la plûpart des autres pays du monde; mais dans la crainte qu'elles ne cauſent du déſordre, on ne permet pas qu'elles aient leur demeure dans l'intérieur des villes, ni qu'elles occupent des maiſons particulières. Elles s'aſſocient, pour ſe loger, pluſieurs enſemble, ordinairement ſous le gouver-

Digitized by Google

nement d'un homme qui répond de tout le mal qu'elles peuvent cauſer. Ces femmes ne ſont que tolérées parmi les Chinois, & paſſent pour infames ; il ſe trouve même des Gouverneurs qui ne les ſouffrent point dans l'étendue de leur juriſdiction. Chine.

On aurait peine à ſe perſuader avec quelle facilité un ſimple Mandarin, qui ne ſera point au-deſſus de la qualité de *Chi-fu*, gouverne une populace innombrable. Qu'il publie ſes ordres ſur une petite feuille de papier, ſcellée de ſon ſceau, & affichée au coin des rues, il eſt obéi avec la plus prompte ſoumiſſion; tant il eſt vrai que l'ombre ſeule de l'autorité impériale, dérivée du ſyſtême de la paternité, agit ſur cette Nation avec une force ſans bornes.

Mais quelque redoutable que ſoit l'autorité de ces Mandarins, ils ne ſe ſoutiennent long-temps dans leurs offices, qu'en ſe faiſant une bonne réputation. Un Magiſtrat doit s'être fait une étude d'appeler près de lui des perſonnes verſées dans l'art d'élever des vers à ſoie, & de les mettre en œuvre, pour répandre la pratique de cet art dans ſon diſtrict. Ce ſoin d'enrichir ſa ville, lui attire de grands applaudiſſemens. D'autres Mandarins, dans un temps d'orage, ne ſe bornant point à défendre le paſſage de la rivière, ſe rendent ſur la rive, & ne la quittent pas pendant des jours

Digitized by Google

Chine.

entiers, pour s'oppoſer, par leur préſence, à la témérité de ceux qui ſeraient tentés de braver le danger. Celui qui n'a pas donné au Peuple quelque marque d'affection de cette nature, ou qui traite ſes ſujets avec trop de ſévérité, ne manque pas d'être noté dans l'information que les Vice-Rois envoient à la Cour tous les trois ans, & demeure expoſé à perdre ſon emploi. Lorſqu'un priſonnier meurt dans ſes chaînes, il faut un grand nombre d'atteſtations qui prouvent que le Mandarin n'a pas été ſuborné pour lui ôter la vie; qu'il l'a viſité pendant ſa maladie; qu'il lui a procuré un Médecin & tous les remèdes de l'art. L'Empereur eſt informé de tous ceux qui meurent en priſon; & ſuivant les avis qu'il reçoit, il ordonne quelquefois des procédures extraordinaires.

Lorſqu'un Gouverneur paſſe dans une autre province, après s'être acquitté de ſon office à la ſatisfaction du public, le Peuple lui rend les honneurs faits pour inſpirer aux plus inſenſibles l'amour de la juſtice & de la vertu. On place des tables à certaines diſtances, dans l'eſpace de deux ou trois lieues. On les couvre de grands tapis de ſoie, qui tombent juſqu'à terre : on y brûle des parfums. On y met des candelabres avec des flambeaux de cire, toutes ſortes de viandes, de liqueurs & de fruits. Sur d'autres tables, on expoſe du vin

Digitized by Google

vin & du thé. Auſſitôt que le Mandarin paraît, tout le monde tombe à genoux & baiſſe la tête juſqu'à terre. Quelques-uns pleurent, d'autres feignent de pleurer; d'autres le preſſent de deſcendre, pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnaiſſance. On lui préſente du thé & du vin : il eſt arrêté par ces careſſes, à meſure qu'il avance; mais un ſpectacle aſſez plaiſant, eſt de voir le Peuple qui lui tire ſes bottes de diſtance en diſtance, & qui lui en fait prendre de nouvelles. Toutes les bottes qui ont touché à ſes jambes ſont en vénération parmi ſes amis, & ſe conſervent comme de précieuſes reliques. Les premières qu'on lui a tirées dans ces tranſports de gratitude, ſont placées dans une ſorte de cage ſur la porte de la ville. Chine.

Si le Mandarin s'eſt diſtingué d'une manière extraordinaire par ſon équité, ſon zèle & ſon affection pour le Peuple, on emploie une autre méthode pour lui faire connaître la haute opinion qu'on a de ſon gouvernement. Les Lettrés font faire un habit, compoſé de petites pièces quarrées de ſatin de diverſes couleurs, comme bleu, verd, rouge, noir, jaune, &c., & le jour de ſa naiſſance, ils lui portent ce préſent avec beaucoup de cérémonies, accompagnées de muſique. En arrivant à la ſalle extérieure qui ſert de Tribunal, ils le font prier de paſſer de ſon apparte-

Digitized by Google

Chine. ment intérieur dans la salle publique. Là, ils lui présentent l'habit, dont ils le supplient de se revêtir. Le Mandarin affecte quelques difficultés, & se reconnaît indigne de cet honneur; mais feignant enfin de céder aux instances des Lettrés & du Peuple, il se laisse dépouiller de sa robe ordinaire, & vétir de celle qu'on lui apporte. La variété des couleurs représente, dans l'idée des Chinois, toutes les Nations qui portent des habits différens, & signifie qu'il est regardé comme le père du Peuple, dont il est le digne Gouverneur. Cette raison fait donner à son nouvel habillement le nom de *Van-siu-i*, qui signifie *habit de toutes les Nations*. A la vérité, il ne le porte que dans cette occasion; mais on le conserve soigneusement dans sa famille, comme une marque d'honneur & de distinction. Le Vice-Roi ne manque point d'en être informé, & souvent on en donne avis aux Cours suprêmes.

Au contraire, un Mandarin qui ne s'est pas conduit honorablement dans son emploi, est traité à son départ avec beaucoup de mépris & de dédain. Le Gouverneur d'une province maritime, ayant été privé de son office, pour avoir fraudé le Peuple des trois quarts d'une provision de riz, que l'Empereur avait envoyée dans un temps de disette, fut suivi d'une prodigieuse foule de peuple, qui lui reprocha son avarice. Les uns l'invi-

Digitized by Google

taient, d'un air railleur, à ne pas quitter son Gouvernement sans avoir achevé de manger tout le riz que l'Empereur avait confié à ses soins; d'autres le chassèrent de sa chaise & la mirent en pièces. On lui déchira ses habits, on brisa ses parasols; enfin, il n'y eut point d'injures & de malédictions qu'il n'essuyât jusqu'à l'entrée de sa barque. Chine.

Toutes les affaires qui regardent le gouvernement civil & militaire se traitent dans des Cours ou des Tribunaux établis pour cet usage, dont chacun a son objet particulier, afin que la diligence y soit toujours égale à l'exactitude. Ces Tribunaux sont subordonnés l'un à l'autre, comme les Magistrats qui y présidents. Les Tribunaux des villes dépendent des Cours provinciales, & les Cours provinciales dépendent des Cours suprêmes ou des Tribunaux généraux de l'Empire, qui sont fixés à Pékin, & devant lesquels ressortissent toutes les grandes affaires, pour l'examen & pour la décision.

Outre le grand Tribunal, qui se nomme *Nui-yuen*, & dont on a déjà parlé, on compte dans l'intérieur du Palais onze autres Tribunaux souverains, dont le pouvoir & l'autorité s'étend dans toutes les provinces de l'Empire; six, qui sont pour les affaires civiles, & qui se nomment *Lew-pu*; cinq, nommés *U-fu*, pour les affaires militaires.

Digitized by Google

Chine.

Le premier des six Tribunaux civils porte le nom de *Li-pu*, qui signifie *Tribunal des Magistrats*. Son objet est de fournir des Officiers aux provinces de l'Empire, de veiller sur leur conduite, d'examiner leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, & d'en rendre compte à l'Empereur, qui les élève ou les dégrade suivant leur mérite. C'est, à proprement parler, le Tribunal des Inquisiteurs d'Etat. Cette Cour a sous elle quatre autres Tribunaux. Le premier, nommé *Wen-swen-fu*, choisit ceux qui sont capables de posséder les grands offices de l'Empire. Le second, qui se nomme *Kau-kong-fu*, examine la conduite des Mandarins. Le troisième, appelé *Nyen-fong-fu*, scelle tous les actes judiciaires, assigne aux Mandarins de différens ordres & de différens offices les sceaux qui leur conviennent; examine si les sceaux & les dépêches qui viennent à la Cour sont vrais ou contrefaits. Le quatrième, sous le nom de *Ki-kyong-fu*, examine le mérite des Grands de l'Empire, c'est-à-dire, des Princes du sang, des Régules & de ceux qui portent le titre de Ducs, de Marquis, de Comtes, ou les noms Chinois qui y répondent. Les Seigneurs de ce dernier ordre se nomment *Hyang-chin*, ou anciens Vassaux. Ce sont des gens qui ont rendu de grands services à la famille règnante, dans la guerre des Tartares.

Digitized by Google

Le second Tribunal suprême, nommé *Hu-pu*, c'est-à-dire, grand Tréſorier de l'Empereur, a la ſurintendance des Finances, avec le ſoin du domaine particulier, du tréſor, de la dépenſe & des revenus de ce Monarque. Il donne des ordres pour les appointemens des Officiers & pour les penſions; il règle la diſtribution de l'argent, du riz & des étoffes de ſoie entre les Seigneurs & tous les Mandarins de l'Empire; il garde un regiſtre exact de toutes les familles, de tous les tributs, de toutes les douanes & de tous les magaſins publics: mais pour traiter une ſi prodigieuſe multitude d'affaires, il a quatorze Tribunaux ſubordonnés, qui portent chacun le nom d'une des provinces de l'Empire. La quinzième, qui eſt celle de *Pé-ché-li*, n'eſt pas comptée au rang des autres, parce qu'étant le ſiège des Empereurs, elle jouit, à pluſieurs égards, des privilèges de la Cour & de la maiſon impériale, comme en jouiſſait autrefois la province de *Kyang-nan*, lorſque l'Empereur y faiſait ſa réſidence. Elle avait ſix Tribunaux ſupérieurs, comme ceux de Pékin, & l'on ne comptait alors que treize provinces. Mais les Tartares l'ayant réduite au rang des autres, en ont fait la quatorzième. Chine.

Le troiſième Tribunal ſuprême ſe nomme *Li-pu*, c'eſt-à-dire, *le Tribunal des Rites*. Quoique ce nom paraiſſe le même que celui du premier

Digitized by Google

Chine. Tribunal, la prononciation de *Li*, qui eſt différente, lui fait ſignifier *Mandarins* dans la première acception, & *Rites* dans la ſeconde. Cette Cour eſt inſtituée pour veiller à l'obſervation des rites & des cérémonies, & au progrès des arts & des ſciences; elle eſt chargée auſſi de la muſique impériale : elle examine ceux qui aſpirent aux dégrés, & leur accorde la permiſſion de venir à l'examen. On la conſulte ſur les titres d'honneur & ſur les autres marques de diſtinction dont l'Empereur veut gratifier ceux qui le méritent par leurs ſervices. Elle a le département des Temples & des ſacrifices qui ſont offerts par S. M., celui des fêtes impériales & celui des Ambaſſadeurs, avec la direction des arts libéraux, & celle des loix ou des trois Religions établies dans l'Empire. En un mot, c'eſt une eſpèce de Tribunal eccléſiaſtique, devant lequel les Miſſionnaires étaient obligés de paraître dans le temps des perſécutions. Le Tribunal des *Li-pus* eſt aſſiſté par quatre Tribunaux inférieurs, dont le premier, nommé *I-chi-fu*, ou le Tribunal des affaires importantes, règle & diſtribue les titres & les patentes des Régules, des Ducs, des *Tſong-tus*, des Vice-Rois, & des autres grands Officiers de l'Empire. Le ſecond, qui ſe nomme *Su-ſi-fu*, préſide aux ſacrifices impériaux, aux Temples, aux Mathématiques, & aux Religions approuvées & tolérées. Le nom

Digitized by Google

du troisième est *Chu-ke-fu*, & son emploi, de recevoir ceux qui sont envoyés à la Cour. Le quatrième, qui s'appelle *Sing-son-chu*, a la direction de la table de l'Empereur, & des fêtes qu'il donne aux Grands & aux Ambassadeurs. Chine.

La quatrième Cour se nomme *Ping-pu*, ou le Tribunal des armes. Elle a sous ses ordres toute la Milice de l'Empire, dans laquelle sont compris, avec les Soldats, tous les Officiers généraux & particuliers. Elle veille à l'observation de leurs exercices, à la réparation des places de guerre, à l'entretien des arsenaux & des magasins, à la fabrique des armes : en un mot, à tout ce qui concerne la défense & la sûreté de l'Empire. De quatre Tribunaux inférieurs, dont elle est assistée, le premier nommé *Vu-siun-fu*, dispose de tous les emplois militaires, & prend soin que la discipline soit bien observée dans tous les corps de troupes. Le second, qui se nomme *Che-fong-fu*, distribue les Officiers & les Soldats dans leurs quartiers, pour le maintien de la tranquillité publique, surtout pour garantir les villes & les grands chemins de brigandages & de vols. Le troisième s'appelle *Che-kya-fu*; il a la surintendance des chevaux de l'Empire, des postes, & des hôtelleries impériales, des barques qui sont établies pour le transport des vivres & des provisions militaires. Le

Digitized by Google

Chine. quatrième appelé *Fu-ka-fu*, préside à la fabrique des armes & à la fourniture des arsenaux.

Le nom du cinquième Tribunal suprême est *Hing-pu*, qui revient à celui de *la Tournelle*, ou de la Chambre criminelle des Parlemens de France. Elle a sous elle quatorze Tribunaux subordonnés, c'est-à-dire, un pour chaque Province de l'Empire.

La sixième Cour & la dernière, qui se nomme *Kong-pu*, ou le Tribunal des ouvrages publics, a pour objet la réparation des édifices publics, des Palais de l'Empereur, de ceux des Tribunaux, des Princes du Sang & des Vice-Rois, des sépultures impériales, des Temples, &c. Elle a la surintendance des tours, des arcs de triomphe, des ponts, des chaussées, des digues, des rivières, des canaux, des lacs, & des travaux nécessaires à la navigation, des rues, des grands chemins, des barques, &c. Les Tribunaux subordonnés sont au nombre de quatre. Le premier, nommé *Vu-chin-fu*, prépare les plans & les desseins pour les ouvrages publics. Le second, qui s'appelle *Yu-heng-tse*, a la direction de tous les ateliers impériaux de menuiseries, de charpentiers, de maçons, &c. dans toutes les villes de l'Empire. Le troisième, appellé *Tong-chewi-tse*, s'employe à la réparation des canaux, des ponts, des chaussées, des routes, & à rendre les rivières navigables.

Digitized by Google

Le quatrième, nommé *Tſu-tyen-tſe*, prend ſoin des maiſons impériales, des parcs, des jardins & des vergers. Chine.

Ces ſix Tribunaux ont leurs ſièges près du Palais de l'Empereur, du côté de l'Eſt. Chacun jouit d'un grand eſpace quarré, d'une portée de mouſquet de longueur dans toutes ſes dimenſions, diviſé en trois parties ou en trois rangées de cours & d'appartemens. Le premier Préſident occupe la diviſion du milieu, qui commence à la rue, où eſt une grande porte avec trois portaux : on paſſe delà par d'autres portes & par d'autres cours, qui ſont ornées de portiques & de galeries ſoutenus par des piliers, juſqu'à la grande ſalle où le Tribunal s'aſſemble. Au-delà de cette ſalle, on traverſe une autre cour, pour arriver à une ſalle moins grande, où le premier Préſident ſe retire avec ſes Aſſiſtans, lorſqu'il a quelque affaire particulière à diſcuter. Des deux côtés de cette ſalle & au-delà ſont diverſes chambres & d'autres ſalles. Les chambres ſervent au Préſident & aux Mandarins du Tribunal, pour s'y repoſer & manger les alimens qui leur ſont fournis par l'Empereur, dans la vue d'épargner le temps qu'il faudrait perdre s'ils étaient obligés de ſe rendre chez eux à l'heure du dîner. Les ſalles ſont pour les premiers Commis, les Secretaires & les autres Officiers ſubalternes. Les deux autres diviſions de l'eſpace

Digitized by Google

Chine. appartiennent aux Tribunaux inférieurs qui dépendent de la même Cour.

Chaque Tribunal a trois portes, sur lesquelles on voit en peinture plusieurs géants terribles, pour épouvanter le Peuple. Il n'est permis qu'aux Mandarins & aux personnes d'une haute distinction de passer par la porte du milieu, qui est fort grande; les deux autres sont pour les solliciteurs & les cliens du Tribunal. Chaque Tribunal est composé de deux Présidens, avec quatre Assistans, & de vingt-quatre Conseillers, douze desquels sont Tartares & douze Chinois.

Les quarante-quatre Tribunaux inférieurs, ont aussi leurs Palais & leurs Salles, situés dans l'intérieur de l'enclos, auquel ils appartiennent. Ils ont chacun deux Présidens, & vingt-quatre Conseillers, sans parler d'un grand nombre de Commis, de Secretaires, de Massiers, de Messagers, de Prévôts, de Sergens, de Bedeaux, de Cuisiniers & d'autres Officiers subalternes.

Comme il serait difficile, dans un si grand nombre d'Officiers, de trouver ceux dont on a besoin, on vend un Livre, qui est précisément l'Almanach royal de la Chine, où sont les noms, les surnoms, les emplois de chacun, avec des marques qui servent à distinguer s'ils sont Chinois ou Tartares, Docteurs ou Bacheliers, &c.

La Jurisdiction des Tribunaux souverains s'étend

Digitized by Google

sur toutes les Provinces, & presque sur tout ce qui appartient à la Cour de l'Empereur. Ils n'ont pas d'autre supérieur que l'Empereur même, ou le Grand-Conseil. Lorsque S. M. juge à propos d'assembler son Grand-Conseil pour quelque affaire importante qui a déja été jugée par une des Cours suprêmes, cette Cour présente ses demandes aux jours marqués, & souvent elle en confère avec l'Empereur même, qui les approuve, ou qui les rejette. S'il les approuve, il les signe de sa propre main; mais s'il les retient, la Cour est obligée d'attendre ses ordres qui lui sont communiqués par un des *Ko-laos*. Les demandes qui sont présentées par les Présidens des Cours suprêmes, doivent porter, au titre, le sujet du mémoire, & finir par l'opinion de la Cour qui les présente. China.

Ces six Tribunaux ont, dans leurs procédures, une méthode qui leur est propre. Un particulier qui a quelque affaire, l'expose d'abord par écrit, sur du papier dont la grandeur & la forme sont réglées. Il se rend au Palais du Tribunal, où il frappe sur le tambour qu'il trouve à la seconde porte: ensuite tombant à genoux & tenant sa supplique des deux mains à la hauteur de sa tête, il attend qu'un Officier chargé de ce soin vienne la prendre. Elle est portée aux Mandarins de la grande Salle, qui la donnent aux premiers Présidens, ou dans leur

Digitized by Google

Chine.

absence, à leurs Assistans. Si elle est rejetée, on la fait rendre au Suppliant, & souvent on le condamne au fouet, pour avoir importuné la Cour par une demande ridicule. Si elle est admise, le premier Président l'envoye au Tribunal inférieur, que cette affaire regarde. Après l'examen qui s'en fait dans cette Cour, le jugement qu'elle en a porté est envoyé aux premiers Présidens, qui ajoutent quelquefois ou diminuent quelque chose à la Sentence, ou qui ne font que la confirmer sans aucun changement. Si c'est une affaire de la dernière importance, ils ordonnent au même Tribunal de réduire le cas par écrit; & l'ayant lu avec leurs Assistans, ils l'envoyent au Contrôleur, qui le communique au Conseil d'Etat, logé dans le Palais même de l'Empereur. Il est examiné & communiqué à l'Empereur, qui le fait ordinairement renvoyer au Tribunal, pour en recommencer l'examen. Il revient ensuite par les mêmes voies à S. M. I. qui porte enfin son jugement. La Sentence retourne au premier Président du Tribunal; elle est notifiée aux deux parties, & le procès demeure terminé. Si c'est une affaire qui revienne de quelque Tribunal de Province à la Cour, le mémoire est envoyé sous un sceau au Contrôleur Impérial, qui l'ouvre pour le lire, & qui le communique au premier Président.

Digitized by Google

Chine.

Jamais les six Cours suprêmes ne prennent part aux affaires d'Etat, si l'Empereur ne juge à propos de les leur communiquer; ce qui arrive quelquefois nécessairement, parce qu'il faut qu'elles s'accordent pour les préparatifs d'argent, de troupes, d'Officiers & de munitions qui doivent être faits aux temps marqués. Cependant chaque Cour se renferme uniquement dans les affaires qui la regardent, & la matière est toujours abondante dans un Empire d'une si vaste étendue.

Il n'y aurait point d'Etat plus heureux que la Chine, si tous les Mandarins se conformaient exactement aux loix de leurs pays; mais dans un si grand nombre d'Officiers, il s'en trouve toujours quelques-uns qui sacrifient le bien public à leurs intérêts particuliers. Les subalternes employent toutes sortes de ruses & d'artifices pour tromper les Mandarins supérieurs, tandis que ceux-ci s'efforcent d'en imposer aux Tribunaux suprêmes, & quelquefois même à l'Empereur. Ils ont tant d'adresse à déguiser leurs vues sous des expressions humbles & flatteuses, & dans les mémoires qu'ils présentent, ils affectent un air si desintéressé, qu'un Prince a besoin d'une extrême pénétration, pour découvrir la vérité au travers de tant de voiles. *Kang-hi* possédait cette qualité dans le plus haut dégré; ce qui n'empêcha pas que, malgré toute sa vigilance, on ne vît naître sous son règne une

Digitized by Google

Chine. infinité de désordres. *Yong-ching*, son quatrième fils, qui monta sur le trône après lui, ne trouva d'autre moyen de remédier au mal, que d'accorder aux Inspecteurs de grosses sommes pour les frais de leur commission.

Comme il serait à craindre que des corps aussi puissans que les Tribunaux suprêmes n'affaiblissent par dégrés l'autorité de l'Empereur, les Loix ont pourvu doublement à ce danger. 1°. Aucun de ces Tribunaux n'est revêtu d'un pouvoir absolu pour juger des matières qui ressortissent à lui. Il lui faut l'assistance d'un autre, & quelquefois de tous les autres ensemble, pour l'exécution de ses décrets. Par exemple, la Milice est soumise au quatrième Tribunal suprême; mais pour le paiement, elle ressortit au second, tandis que pour les barques, les chariots, les tentes, les armes, &c. elle dépend du sixième. Ainsi, sans la concurrence de ces deux Tribunaux, on ne peut soutenir aucune entreprise militaire; & le cas est le même pour toutes les affaires d'importance, qui concernent l'Etat. 2°. Rien n'est mieux imaginé, pour servir de frein aux Magistrats des Tribunaux suprêmes, que l'établissement d'un Visiteur, nommé *Ko-lao* ou *Koli*, c'est-à-dire, *Inspecteur* ou *Censeur*, dont l'office est d'assister à toutes les assemblées, & de revoir leurs actes, qui doivent lui être communiqués. Il ne peut lui-même décider

Digitized by Google

de rien ; mais il doit prendre connaiſſance de tout ce qui ſe paſſe dans chaque Tribunal, & ſecrètement informer l'Empereur de toutes les fautes que les Mandarins commettent, non-ſeulement dans l'adminiſtration des affaires, mais même dans leur conduite particulière. Il y a, dans tous les Palais des Tribunaux, une ſalle & un appartement pour le *Ko-li*, qui n'a de part aux affaires qu'en qualité de Contrôleur ou d'Inſpecteur. Chine.

Ces *Ko-lis* ſont redoutables même aux Princes du ſang ; comme on a pu l'obſerver à l'occaſion d'un Prince, qui, dans la crainte de leurs accuſations, fit abattre une maiſon qu'il avait bâtie avec trop de magnificence. Leur autorité s'étend juſqu'à les mettre en droit d'avertir l'Empereur lorſqu'il donne quelque mauvais exemple, ou lorſque, ſe livrant au plaiſir & au luxe, il néglige quelque partie de ſon devoir. Quoique cette hardieſſe les expoſe à de mauvais traitemens, ils ſoutiennent leur entrepriſe avec une fermeté qui va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Le Pere le Comte en rapporte un exemple remarquable.

Un Empereur ayant banni ſa mère dans une Province éloignée, pour avoir entretenu un commerce trop libre avec un Seigneur de la Cour, défendit, ſous peine de mort aux Mandarins qu'il jugeait mécontens de cette rigueur, de lui faire là-deſſus leurs repréſentations. Ils gardèrent le

Digitized by Google

Chine. silence pendant quelque-temps, dans l'espérance qu'il pourrait changer de disposition; mais le voyant persister dans ses ressentimens, ils résolurent de parler en faveur de sa mère, parce que la manière dont il l'avait traitée leur paraissait blesser le respect filial, qui est en si haute recommandation à la Chine. Le premier qui osa présenter sa requête à l'Empereur, fut envoyé sur le champ au supplice. Sa mort arrêta si peu les autres, que deux ou trois jours après, il s'en présenta un avec les mêmes plaintes; & pour faire connaître qu'il était prêt à sacrifier sa vie au bien public, il fit porter son cercueil avec lui jusqu'à la porte du Palais. L'Empereur irrité, plutôt qu'adouci par une action si généreuse, crut devoir inspirer la terreur à ceux qui seraient tentés de suivre son exemple, en les condamnant à mourir dans les tourmens; mais cette seconde exécution ne fut pas capable de refroidir les Mandarins Chinois. Ils résolurent de perdre la vie l'un après l'autre, plutôt que de renoncer à leur entreprise. Un troisième se dévouant au supplice comme les deux autres, protesta au Monarque qu'il ne pouvait le voir plus long-temps coupable : « Que perdrons-nous par la » mort ? lui dit-il ; rien que la vue d'un Maître » que nous ne pouvons plus regarder sans éton- » nement & sans horreur. Puisque vous refusez » de nous entendre, nous irons joindre nos ancê-

» tres

Digitized by Google

» tres & ceux de l'Impératrice votre mère : ils » écouteront nos plaintes, & peut-être que pen- » dant les ténèbres de la nuit, vous entendrez les » reproches de leurs ombres & des nôtres ». L'Empereur, plus indigné que jamais, le fit expirer dans les plus cruels tourmens qu'il put imaginer. Plusieurs autres, loin d'être découragés par ces exemples, s'exposèrent volontairement au même sort, & moururent en effet martyrs de leur zèle. Enfin la cruauté de l'Empereur se laissa vaincre par tant de constance ; & soit qu'il fût effrayé des conséquences, ou qu'il ouvrît les yeux sur sa faute, il déclara que, se regardant comme le père de son Peuple, il se repentait d'avoir traité ses enfans avec tant de rigueur, comme il regrettait, en qualité de fils, d'avoir chagriné si long-temps sa mère. Il rappella cette Princesse, & la rétablit dans sa première dignité. Chine.

Après les six Cours suprêmes, le Tribunal qui mérite le plus d'attention, se nomme *Han-lin-yuen*, c'est-à-dire, *bois ou jardin florissant en savoir*. Il est composé des nouveaux Docteurs, ou *Tsin-tses*, qui prennent leurs dégrés à Pékin, tous les trois ans : c'est une espèce d'Académie dont les membres sont les plus grands génies & les plus savans de l'Empire.

C'est à ces Docteurs que les Loix confient l'éducation de l'héritier du Trône : ils doivent lui

Digitized by Google

Chine.

apprendre avec les sciences, le grand art du gouvernement. Ils sont chargés d'écrire l'histoire générale de l'Empire, & de recueillir tous les évènemens qui méritent d'être transmis à la postérité. Leur profession est d'étudier continuellement, & de composer des Livres utiles. Ils sont proprement les Lettrés de l'Empereur, qui s'entretient des sciences avec eux, & qui tire souvent de leur corps ses *Ko-laos* & les Présidens des Cours suprêmes. Les Docteurs *Han-lin* sont divisés en cinq classes, qui composent autant de Tribunaux. Ceux du premier appartiennent au troisième ordre des Mandarins; ceux du second au quatrième ordre; & ceux des trois autres, au cinquième. Il paraît que le principal objet de cet établissement est d'encourager l'étude par l'honneur qu'on rend aux Lettrés.

Pékin a deux Tribunaux, dont l'office est de prendre connoissance des affaires qui regardent les descendans de la famille Impériale. Le premier qui se nomme *Tsong-jing-fu*, a l'inspection des Princes de la ligne masculine. Les Présidens & les assistans de cette Cour, sont Princes ou Régules; mais les Officiers inférieurs, qui recueillent les actes des procédures & les autres pièces, sont tirés d'entre les Mandarins. C'est dans les Registres du Tsong-jing-fu qu'on écrit les noms des enfans de la famille Impériale, au moment de leur nais-

Digitized by Google

fence : on y écrit auſſi les dignités & les titres dont ils ſont honorés. C'eſt la même Cour qui leur paie leurs penſions, & qui les punit lorſqu'ils ſont coupables, après leur avoir fait leur procès. Chine.

Le ſecond Tribunal, nommé *Wang-ſin*, eſt compoſé des parens de S. M. I. en ligne féminine. On a déja remarqué qu'elle en a de deux ſortes. Elle choiſit les plus conſidérables, & leur office eſt le même que celui du Tribunal précédent, avec cette différence qu'ils ſont Mandarins du premier & du ſecond ordre ; au lieu que les membres de l'autre Cour ne ſont d'aucun ordre des Mandarins ; mais ceux du Wang-ſin ſe croient plus honorés du nom de leur Tribunal, ou de celui de *Fu-ma*, qui ſignifie *parent de l'Empereur*, que du titre de Mandarin, même du premier ordre.

Le Tribunal, qui ſe nomme *Che-tſu-kyen*, eſt comme l'Ecole Impériale, ou le Collège de tout l'Empire. Il a deux offices, dont le premier eſt de préſenter le vin dans les ſacrifices Impériaux. Le ſecond conſiſte dans une inſpection ſur les Licenciés & les autres Lettrés, auxquels S. M. confère des dignités & des titres ; ce qui les rend en quelque ſorte égaux aux Bacheliers.

Le *Ju-kya* eſt un Tribunal mêlé, qui prend ſoin des Gradués civils & militaires. Il eſt gouverné par quatre Préſidens, deux pour chaque Faculté. Les Bacheliers civils s'exercent ſouvent à

Digitized by Google

Chine.

faire des discours sur l'art de conserver l'Etat, & de gouverner le Peuple. Dans la classe militaire, les sujets se prennent des opérations de la guerre & de la discipline. Les Mandarins de ce Tribunal sont répandus dans toutes les Provinces & les Villes, où ils passent moins pour des Magistrats, que pour des Professeurs. Leur Président est du quatrième ordre des Mandarins, & ses assistans, qui sont les Professeurs du Collège, doivent être du cinquième ordre : c'est à peu près l'Université de Pékin.

Les Mandarins qui composent le *Tu-cha-yuen*, autre espèce de Tribunal, sont Contrôleurs du Palais Impérial & de tout l'Empire. Leurs Présidens égalent en dignité ceux des six Tribunaux suprêmes. Ils sont Mandarins du second ordre. Les deux premiers assistans sont du troisième, & les deux autres du quatrième. Tous les autres Mandarins, dont le nombre est fort grand, sont du septième ordre. Ce Tribunal punit les petites fautes, sans aucune intervention ; mais il doit informer l'Empereur des fautes capitales. Son objet est de veiller soigneusement à l'observation des Loix & des usages dans toutes les parties de l'Etat, & de faire observer leur devoir aux Mandarins comme au Peuple. C'est dans cette vue qu'il envoie de trois en trois ans, des Inspecteurs dans les Provinces, pour y faire une visite géné-

Digitized by Google

rale, & chaque année un *Chong-chay*, qui eſt une autre eſpèce de Viſiteur. Il en envoie de même aux neuf quartiers des frontières, du côté de la grande muraille, & aux ſalines qui rapportent à l'Empereur un revenu conſidérable. Les Viſiteurs généraux s'enrichiſſent ſouvent des dépouilles du Peuple & de celles des Mandarins; mais ceux-ci exercent des rapines beaucoup plus fortes ſur les Fermiers qui diſtribuent le ſel dans les Provinces. Ce ſont les plus riches particuliers de la Chine, & la plupart n'amaſſent pas moins de quatre ou cinq cent mille écus. La troiſième viſite qui ſe fait de trois en trois mois, ſe nomme *Syen-chay*, ou *petite viſite*. On envoie ſouvent des Inſpecteurs ſous des noms & des habits déguiſés, dans les Provinces, ou dans les Villes, pour y obſerver la conduite des Officiers publics, qui ſe déshonorent par leur tyrannie & leurs extorſions. Outre ces viſites, il y en a d'autres qui ſe font de trois en trois ans par les *Hyo-yuen*, & par les *Ti-hyo*, autres eſpèces d'Inſpecteurs; les premiers qui ſont envoyés dans chaque Province; les ſeconds dans les Villes, pour examiner les Bacheliers, & garantir le Peuple des violences auxquelles il eſt expoſé, par l'abus qu'ils font quelquefois de leurs privilèges. Ils ont le pouvoir de faire arrêter les coupables, & de les condamner au fouet. Ils peuvent même dégrader & punir avec une ſévérité

Chine.

Digitized by Google

Chine. extraordinaire ceux qui demeurent incorrigibles. Enfin, le même Tribunal envoie, dans les occasions qui le demandent, un Visiteur nommé *Syun-ko*, pour examiner l'état du canal Impérial & des barques; commission qui rapporte plus d'honneur & de profit que les autres.

Les Juges de ce Tribunal sont logés dans un vaste Palais, où leurs Tribunaux subalternes sont au nombre de vingt-cinq, divisés en cinq classes, à chacune desquelles appartiennent cinq autres Tribunaux, avec leurs Présidens, leurs Assistans & leurs Officiers inférieurs. Les cinq de la première classe se nomment *U-chin-cha-yuen*, ou Visiteurs des cinq quartiers de Pékin. Les quatre premiers ont l'inspection des murs qui environnent la ville, & celle des quartiers voisins. Le cinquième est chargé des murs intérieurs. Les Mandarins, qui composent ces Tribunaux, jouissent d'une très-grande autorité; non-seulement ils ont le pouvoir de faire le procès & d'imposer des châtimens aux domestiques des Mandarins & des autres Seigneurs; mais si le coupable mérite la mort, ou la confiscation de ses biens, ils peuvent l'envoyer au Tribunal criminel.

Ceux de la seconde classe portent le nom de *U-ching-ping-ma-tse*, qui signifie *Grands-Prévôts des cinq quartiers*. Ceux de la troisième se nomment *Tang-quen*, ou Prévôts inférieurs des cinq

Digitized by Google

quartiers. L'office des deux derniers eſt de faire arrêter & mettre en priſon les malfaiteurs de toute eſpèce, tels que les joueurs, les vagabonds, &c. d'entretenir des gardes pendant le jour, & de faire des rondes pendant la nuit, de placer des ſentinelles pour veiller aux accidens du feu, &c. Les Capitaines des corps-de-garde dépendent auſſi de ces deux claſſes. Il y a, de dix en dix maiſons, un Capitaine qui ſe nomme *Pay*, & de dix en dix *Pays*, il y a un autre Capitaine nommé *I-tong-hye*, qui doit informer le Tribunal de tout ce qui ſe paſſe dans ſon diſtrict, comme des déſordres qui arrivent, des Etrangers qui entrent dans la ville, &c. Il eſt obligé auſſi de faire chaque nuit une exhortation aux habitans de ſon quartier, par une eſpèce de chanſon qu'il chante dans les rues, compoſée de cinq couplets, dont voici le ſens : « Obéiſſez à vos parens. Reſpectez les vieillards & » vos ſupérieurs. Vivez dans l'union. Inſtruiſez » vos enfans. Ne commettez pas d'injuſtice ». Dans les petites villes qui n'ont pas de Mandarins, le ſoin de faire obſerver ce devoir, eſt confié à quatre ou cinq *Lau-jin*, c'eſt-à-dire, vieillards, ſous le commandement d'un Capitaine, nommé *Hyang-yo*, ou *Ti-ſang*. Cet Officier chante la même chanſon toutes les nuits. Le premier & le quinze de chaque mois, il aſſemble les habitans & leur

Chine.

Digitized by Google

Chine.

explique les mêmes instructions dans un discours, par des comparaisons & des exemples.

Les Officiers que ce Tribunal envoie dans les Provinces, sont tirés d'un Tribunal inférieur de la même espèce, & se nomme *Ko-lis*, c'est-à-dire, Inspecteurs ou Censeurs. Ils sont divisés en six classes comme les six Tribunaux suprêmes, dont ils tirent aussi leurs noms & leurs distinctions.

Leur autorité est si grande, en qualité de Censeurs, qu'elle s'étend sur les six Tribunaux suprêmes, & même sur les Grands. Les Princes, les Seigneurs & les Vice-Rois Tartares, ne sont point à couvert de leurs accusations. Pour empêcher qu'ils ne se laissent corrompre ou intimider par des menaces, on les fixe constamment dans leurs emplois, ou du moins on ne leur permet de s'avancer que dans la même carrière. Leur méthode est d'informer l'Empereur par des mémoires particuliers. Ce Monarque se sert d'eux aussi pour l'exécution de divers ordres importans, qui demandent du secret.

Le Tribunal, qui se nomme *Hing-jin-tse*, est composé de Docteurs tirés, comme ceux du précédent, du septième ordre des Mandarins. Ils sont employés dans les différentes parties de l'Empire, ou dans les pays étrangers, en qualité de Messagers, d'Envoyés, ou d'Ambassadeurs; soit lorsque l'Empereur confère quelques titres d'hon-

Digitized by Google

neur à sa mère, ou à la femme d'un Mandarin tué dans une bataille, après avoir rendu quelque important service à l'Etat, soit lorsqu'il lui plaît de confirmer l'élection du Roi de Corée, ou de quelque autre Prince voisin. Ces ambassades sont fort honorables, & ne sont pas ordinairement moins lucratives. Chine.

Le Tribunal *Tay-li-tsé*, c'est-à-dire, de la raison & de la justice suprême, tire ce nom de son emploi, qui consiste à examiner les causes douteuses, & à confirmer ou annuller les sentences des autres Tribunaux, sur-tout pour les crimes qui concernent les biens, l'honneur & la vie des sujets de l'Empire. Les Présidens de ce Tribunal sont du troisième ordre des Mandarins, leurs Assistans du quatrième, & les autres Officiers du cinquième & du sixième. Lorsque les raisons, qui ont fait condamner un coupable à la mort par le Tribunal criminel, paraissent incertaines à l'Empereur, il renvoie la cause au Tribunal *San-fa-tsé*, qui est comme son conseil de conscience. Là-dessus le *Tay-li-tsé*, le *Tu-chá-yuen*, ou la Cour supérieure des Visiteurs, & le Tribunal criminel s'assemblent, recommencent la discussion du procès en présence des parties intéressées, & révoquent souvent la sentence. Ordinairement l'Empereur confirme la décision de ces trois Tribunaux, parce qu'il est, dit-on, impossi-

Digitized by Google

Chine.

ble aux parties d'y rien obtenir par la corruption ou l'artifice.

Le Tribunal *Tong-ching-tſe* eſt chargé de la publication des ordes de l'Empereur, & des informations qui regardent les calamités, les oppreſſions & les néceſſités publiques, dont il doit avertir l'Empereur. Son office eſt auſſi de communiquer à S. M. I. ou de ſupprimer, s'il le juge à propos, les mémoires des Mandarins militaires & des Lettrés, qui viennent des quatorze Provinces de l'Empire, & des Mandarins vétérans qui ſont diſpenſés du ſervice; du Peuple, des Soldats & des Etrangers. Il n'y a que les Mandarins militaires de la Province de Pékin qui aient droit de préſenter leurs mémoires à l'Empereur même.

Le Tribunal *Tay-chang-fu* eſt comme l'aſſocié du *Li-pu*, ou du ſuprême Tribunal des Rites. Ses Préſidens ſont du troiſième ordre; ſes Aſſiſtans du quatrième; & les autres Officiers du cinquième & du ſixième. Ils ont la ſur-intendance de la muſique & des ſacrifices de l'Empereur, avec celle des Temples où ces cérémonies s'exécutent. Ils ont ſous leurs Juriſdictions les Bonzes mariés. Ils donnent des ordres pour la réception & le logement des Etrangers, qui arrivent à la Cour, par deux membres de leur corps, qu'ils chargent de cette commiſſion. Enfin, ils prennent connaiſſance des femmes publiques, des lieux qu'elles habitent,

Digitized by Google

& de ceux qui ont la direction de cet infâme trafic. Les Chinois donnent à ces Directeurs de proſtitutions le nom de *Vang-pus*, qui ſignifie des hommes ennemis des huit vertus, c'eſt-à-dire, l'obéiſſance filiale, l'affection pour les frères & pour les autres parens, la fidélité pour le Prince, la ſincérité, l'honnêteté, la juſtice, la modeſtie, la chaſteté ; enfin, tous les *uſages louables*. Cette expreſſion, qui ne conſiſte qu'en deux mots ou en deux caractères, marque également & la force de leur langue & l'eſtime qu'ils ont pour la vertu. Chine.

Le Tribunal *Quau-le-tſe*, ou des Hôtelleries royales, eſt chargé des proviſions de vin, d'animaux, & de tout ce qui appartient aux ſacrifices Impériaux. Il donne ſes ordres pour les feſtins & les amuſemens de ceux qui ſont traités aux frais de l'Empereur. C'eſt encore un aſſocié du Tribunal des Rites.

Les Mandarins du Tribunal *Tay-po-tſe*, ſont du même ordre que ceux du Tribunal précédent. Leur office regarde les chevaux de l'Empereur & ceux de l'armée. Lorſque leurs Agens en ont raſſemblé le nombre néceſſaire, ils les envoient au Tribunal militaire, dont celui de *Tay-po-tſe* eſt un aſſiſtant, & qui les diſtribue entre les Officiers & les places de guerre. Pendant le gouvernement des Chinois, ces chevaux étaient fournis par les

Digitized by Google

Chine.

Provinces, mais ils ſont amenés aujourd'hui par les Tartares occidentaux. L'Empereur en achète tous les ans ſept mille, outre ceux qui ſont achetés par les Seigneurs, par les Mandarins civils & militaires, & par le Peuple; ce qui monte au double & au triple de ce nombre.

Le Tribunal qui s'appelle *Kyn-tyen-kyen*, eſt celui qui préſide aux mathématiques. Ces Préſidens ſont du cinquième ordre; les Aſſiſtans ſont du ſixième, & les autres Officiers, du ſeptième & du huitième. Ce Tribunal eſt ſubordonné à celui des Rites; il eſt diviſé en deux Chambres, dont la principale & la plus nombreuſe, nommée *Li-ko*, ne s'emploie qu'à calculer le mouvement des aſtres, à obſerver le ciel, à compoſer le calendrier, & à d'autres affaires aſtronomiques. La ſeconde, nommée *La-ko*, a des occupations particulières, telles que de régler les jours convenables pour les mariages, pour les enterremens, & d'autres matières civiles; mais il ne leur en coûte que la peine de tranſcrire un ancien livre chinois, où toutes les choſes de cette nature ſont déjà réglées, ſuivant l'année du cycle ſexagénaire.

Le *Ta-i-yuen*, ou le Tribunal de la Médecine, eſt compoſé des Médecins qui appartiennent à l'Empereur, aux Reines & aux Princes; mais leurs ſoins s'étendent à d'autres malades, ſur-tout à ceux que Sa Majeſté, par une faveur particu-

Digitized by Google

lière, leur ordonne de visiter & de traiter eux-mêmes. Les Mandarins de ce Tribunal sont du même ordre que ceux du précédent, & dépendent aussi du Tribunal des Rites. Chine.

Celui de *Kong-lu-tse* fait l'office de premier Huissier & de Maître des cérémonies, lorsque l'Empereur donne ses audiences, ou lorsqu'il entre dans la salle impériale pour y recevoir l'hommage des Grands & des Mandarins. Ce Tribunal assiste celui des Rites.

Le Tribunal qui se nomme *Chang-len-yuen*, est chargé du soin des jardins, des vergers & des parcs. Il a la surintendance des bestiaux, des moutons, des porcs, des canards, des oiseaux & des autres animaux qui servent aux sacrifices, aux fêtes & dans les hôtelleries de l'Empereur. Il est dépendant du Tribunal des Rites, & ses Mandarins sont du même ordre que ceux des Tribunaux de physique & de mathématiques.

Le *Chang-pau-tse* est un Tribunal qui a son siège dans le Palais, & qui est chargé du sceau impérial. Les Mandarins qui le composent sont obligés d'avertir l'Empereur lorsque le sceau est donné à quelque Tribunal qui en doit faire usage, & lorsqu'il est rendu. Ils préparent les sceaux de toutes les Cours de l'Empire; ils disposent les lettres & les marques qui doivent être gravées dessus, lorsque S. M. honore quelqu'un.

Digitized by Google

Chine.

ſont du ſecond ordre; ſes Aſſiſtans, du troiſième; les autres Mandarins, du ſeptième & du huitième. Leur office eſt double : 1°. ils arrêtent les voleurs & les brigands, pour leur faire leur procès. S'ils les jugent dignes de mort, ils les livrent au Tribunal criminel; mais ils puniſſent eux-mêmes les offenſes qui ne ſont pas capitales. 2°. Ils arrêtent & puniſſent les eſclaves fugitifs. Ce Tribunal a dans ſa dépendance un grand nombre de Sergens & d'Archers, qui ſont d'une adreſſe extraordinaire dans l'exercice de leur profeſſion.

Chaque province de l'Empire, ſans en excepter celle de *Pé-ché-li*, où eſt la capitale, a ſon Tribunal ſuprême, auquel tous les autres ſont ſubordonnés. Les Préſidens ſont du premier, du ſecond ou du troiſième ordre des Mandarins; comme il plaît à l'Empereur; ils ſont chargés de tout le gouvernement, en paix comme en guerre, avec une égale autorité ſur le Peuple & ſur les Soldats, dans les matières civiles & criminelles; ils communiquent les affaires d'importance à l'Empereur & aux ſix Tribunaux ſuprêmes. D'un autre côté, tous les ordres impériaux & ceux des Tribunaux ſupérieurs, ſont adreſſés à ces Cours provinciales; & tous les Mandarins des provinces ſont obligés de s'y rendre, lorſqu'il s'agit de quelque délibération importante.

Toutes les capitales des provinces ont deux Tribunaux,

Digitized by Google

Tribunaux, l'un civil, & l'autre criminel. On compte à la Chine cent ſoixante-treize Tribunaux ou Juriſdictions *Fu*, qui reſſortiſſent immédiatement aux Officiers généraux & aux Gouverneurs de chaque province ; quatorze cent huit Tribunaux inférieurs, ou Juriſdictions ſubordonnées, qui dépendent immédiatement des *Chi-fus*, dont onze cent ſoixante & treize ſont *Hyens*, & deux cent trente-cinq *Cheus*. Chine.

Toutes les villes de l'Empire ont un Tribunal, compoſé d'un Préſident & de deux ou trois Aſſiſtans au moins, qui ſe nomment *Kyau-quans*, ou Juges des Lettrés. Leur office eſt de prendre ſoin des ſciences & de ceux qui les cultivent, de veiller particulièrement ſur la conduite des Bacheliers, qui ſont en très-grand nombre, & la plûpart fort pauvres, mais que la confiance qu'ils ont dans leurs privilèges rend quelquefois inſolens.

Navarette obſerve que les Viſiteurs portent le ſceau impérial attaché au bras droit, & qu'auſſitôt qu'ils l'ont reçu de l'Empereur, ils deviennent, dit-il, auſſi terribles que la foudre. Un d'entre eux ayant perdu ſon ſceau, & ſoupçonnant le Gouverneur de la ville, qu'il regardait comme ſon ennemi, d'être l'auteur de ſon malheur, diſparut ſubitement, ſous prétexte d'une maladie dangereuſe. Un Mandarin de ſes amis jugea qu'il lui était arrivé quelque diſgrace ; & s'étant rendu à

Digitized by Google

Chine.

son Palais, dont il n'obtint l'entrée qu'avec beaucoup de peine, il apprit enfin de lui-même le sujet de son chagrin. Le conseil qu'il lui donna fut de mettre le feu à son appartement, après en avoir fait retirer secrètement ses meilleurs effets, & de prendre droit de cet accident pour mettre publiquement entre les mains du Gouverneur le petit coffre où l'on garde les sceaux, en le priant de se charger du dépôt. « S'il vous a dérobé votre sceau, » ajouta le Mandarin, il ne pourra se dispenser » de le remettre dans le coffre, ou du moins » vous pourrez l'accuser lui-même de l'avoir » perdu ». Cet artifice eut tout le succès que le Mandarin avait prévu, & le Visiteur retrouva son sceau. Cette histoire peut prouver combien l'esprit des Chinois est exercé à la finesse & à la subtilité.

Les petites causes sont portées ordinairement devant les Tribunaux inférieurs : cependant, la partie qui se plaint a toujours la liberté de s'adresser aux Cours supérieures. Par exemple, un habitant d'une ville du premier rang, au lieu de porter sa plainte à son propre Gouverneur, peut avoir recours au Gouverneur de la capitale de sa province, ou même au Vice-Roi ; & lorsqu'un Juge supérieur a pris connaissance d'une affaire, les Juges inférieurs n'y ont plus aucune part, à moins qu'elle ne leur soit renvoyée, comme il arrive

Digitized by Google

souvent. Pour les affaires d'importance, l'appel est toujours libre des Vice-Rois aux Cours suprêmes de Pékin, suivant la nature de la cause. Là, elle est d'abord examinée dans un des Tribunaux subalternes, qui en fait son rapport au Tribunal suprême. Le Président porte son jugement, mais c'est après avoir conféré avec ses Assistans, & communiqué son avis au *Ko-lao*, qui en informe l'Empereur. Quelquefois S. M. fait recommencer les informations; d'autres fois elle prononce sur le champ. Alors, la Cour suprême dresse la sentence au nom de S. M. I., & l'envoie au Vice-Roi de la province, qui demeure chargé de l'exécution. Une décision dans cette forme est irrévocable: elle porte le nom de *saint commandement, sans défaut & sans partialité.* Chine.

Comme toutes les Cours provinciales dépendent des Vice-Rois & des quatre Officiers généraux qui lui servent d'Assistans, suivant la nature des affaires, les causes qui regardent le revenu impérial & les matières civiles, ressortissent au Tribunal *Pu-ching-tsé*, ou du trésor général; les causes criminelles vont au *Ngan-cha-tsé*, qui est comme le Lieutenant criminel; celles qui regardent les postes où le sel, appartiennent au *Hyen-tau*; enfin, celles qui concernent les provisions qui se lèvent à titre de tribut, sont portées au *Lyang-tau.* Mais outre les affaires qui sont propres

Digitized by Google

Chine.

à ces quatre Officiers, on peut s'adreſſer à leur Tribunal dans d'autres cas, parce que toutes les Cours inférieures leur étant ſubordonnées, les Préſidens de ces Cours ſont, par leur poſte même, Conſeillers du Vice-Roi, & qu'en cette qualité ils ſont obligés pluſieurs fois chaque mois d'aſſiſter à ſon Tribunal pour les affaires importantes de la province.

Ajoutons, pour la gloire des Légiſlateurs Chinois, & pour montrer combien ils avaient à cœur le véritable intérêt du Peuple, qu'on ne paie rien pour l'adminiſtration de la juſtice. Comme l'office de Juge ne coûte rien à celui qui le poſsède, & que ſes appointemens ſont réglés, il ne peut rien exiger des parties. Ainſi les plus pauvres plaideurs ſont en état de faire valoir la juſtice de leurs droits, & ne craignent point d'être opprimés par l'opulence de leurs adverſaires.

A l'égard des procédures criminelles, il n'eſt pas beſoin d'un décret pour conduire les coupables devant la juſtice, ni que le Magiſtrat tienne audience pour écouter les accuſations & les défenſes. On n'exige pas tant de formalités à la Chine. Dans quelque lieu qu'un Magiſtrat découvre du déſordre, il a le pouvoir de le punir ſur le champ, ſoit dans les rues, ou ſur le grand chemin, ou dans les maiſons particulières; il peut faire arrêter un joueur, un fripon, un débauché; & ſur un ſimple

Digitized by Google

ordre, lui faire donner vingt ou trente coups de fouet. Malgré ce châtiment, le coupable peut encore être cité par ceux auxquels il a fait tort, devant quelque Cour supérieure, où son procès étant recommencé dans les formes, il est quelquefois châtié avec beaucoup plus de rigueur. Chine.

Avant que les matières criminelles soient absolument décidées, elles passent ordinairement par cinq ou six Tribunaux subordonnés les uns aux autres, qui ont tous droit de revoir les procédures, & de recevoir des informations sur la vie & la conduite des accusés & des témoins. Ces délais sont favorables à l'innocence, & la sauvent presque toujours, quoiqu'elle demeure exposée à languir long-temps dans les chaînes : sorte d'oppression souvent pire que la mort, & dont l'innocence n'est préservée par les loix que dans le seul gouvernement d'Angleterre.

Les voleurs qui sont pris armés, sont condamnés à mort par la loi. S'ils ne sont point en état de tuer ou de blesser, on leur fait subir quelque châtiment corporel, suivant la nature du vol. Si leur entreprise n'a point eu d'exécution, ils en sont quittes pour vingt ou trente coups de bâton.

La bastonnade, le carcan & l'emprisonnement sont les seules punitions que les Mandarins provinciaux puissent imposer aux criminels. Ils ont droit, à la vérité, de condamner au bannissement;

Digitized by Google

Chine. mais leur sentence doit être confirmée par les Cours suprêmes. A l'égard de la vie, ils ne peuvent l'ôter à personne, si ce n'est dans les cas où la justice doit être prompte, tels que la sédition & la révolte. L'Empereur donne alors au *Tsong-tu*, & même au Vice-Roi, le pouvoir de faire conduire sur le champ les coupables au supplice.

Lorsqu'un criminel doit être condamné à mort, les Juges le font amener au Tribunal, où l'usage est de lui préparer un repas fort court. On ne manque pas, du moins avant que de lui prononcer sa sentence, de lui offrir un verre de vin qui se nomme *Tsi-song*. Après la lecture de la sentence, la plûpart de ces malheureux s'emportent en invectives contre ceux qui les ont condamnés. Les Mandarins écoutent leurs injures avec beaucoup de patience & de compassion; mais on leur met bientôt dans la bouche un bâillon, avec lequel on les mène au lieu de l'exécution. D'autres ne font que chanter dans le chemin qui les conduit à la mort, & boivent joyeusement le vin qu'ils reçoivent de leurs amis, qui attendent leur arrivée pour leur donner les derniers témoignages d'amitié.

Tous les jugemens qui concernent les crimes dignes de mort, doivent être examinés, approuvés & signés par l'Empereur. Les Mandarins envoient à la Cour les pièces du procès, avec leur décision, dans laquelle ils font entrer les articles

Digitized by Google

de la loi qui leur ont ſervi de règle. Par exemple, « un tel eſt coupable de tel crime, & la loi » ordonne que celui qui a commis ce crime ſera » étranglé; c'eſt pourquoi je le condamne à être » étranglé ». Là-deſſus, le Tribunal ſuprême examine le fait, les circonſtances & le jugement. Si le fait n'eſt pas clairement prouvé, ou ſi le Tribunal exige de nouvelles informations, il préſente à l'Empereur un mémoire qui contient le cas & la déciſion des Mandarins inférieurs, avec cette addition : « Pour juger parfaitement, il eſt néceſ- » ſaire que nous ſoyons mieux informés de telle » circonſtance; notre avis eſt donc que l'affaire » ſoit renvoyée à tel Mandarin, afin qu'il puiſſe » nous donner toutes les lumières que nous deſi- » rons ». La clémence de l'Empereur ſe porte toujours à ce qu'on lui demande, dans la crainte qu'on ne prononce témérairement, & ſans une parfaite conviction, ſur un objet auſſi important que la vie d'un homme. Lorſque le Tribunal ſuprême a reçu les informations qu'il deſirait, il les préſente une ſeconde fois à l'Empereur, qui confirme la ſentence, ou qui diminue la rigueur du châtiment. Quelquefois il renvoie le mémoire avec cette addition de ſa propre main : « Que le » Tribunal recommence à délibérer ſur cette » affaire, & qu'il m'en faſſe ſon rapport ».

Chine.

Il n'y a point de précaution qui paraiſſe exceſſive

Digitized by Google

Chine.

aux Chinois, lorsqu'il est question de condamner un homme à mort. L'Empereur *Yong-ching* ordonna, en 1725, qu'on ne porterait point de sentence capitale, sans que le procès lui eût été présenté jusqu'à trois fois. C'est pour se conformer à ce règlement, que le Tribunal observe la méthode suivante. Quelque temps avant le jour marqué, il fait transcrire toutes les informations qui lui sont venues des Juges inférieurs pendant le cours de l'année; il y joint la sentence de chaque Juge & la sienne; ensuite il les assemble pour revoir, corriger, ajouter ou retrancher ce qu'il juge à propos. Après avoir mis tout en ordre, il en fait faire deux copies, dont l'une est présentée à l'Empereur, & l'autre reste au Tribunal, pour être communiquée aux principaux Officiers de toutes les Cours suprêmes, qui ont la liberté d'y faire encore les changemens qu'ils jugent nécessaires. Ainsi le plus vil & le plus méprisable sujet de l'Empire, jouit à la Chine d'un privilège qui ne s'accorde en Europe qu'aux personnes de la plus haute distinction; c'est-à-dire, suivant les expressions françaises, qu'il a le droit d'être jugé par toutes les Chambres du Parlement, assemblées en corps. La seconde copie est présentée à l'Empereur; ensuite, l'usage est de la transcrire quatre-vingt-dix-huit fois en langue Tartare, & quatre-vingt-dix-sept fois en langue Chinoise.

Digitized by Google

Toutes ces copies ſont remiſes à l'Empereur, qui en confie l'examen à ſes plus fidèles Officiers des deux Nations. Chine.

Lorſque le crime eſt d'une énormité extraordinaire, l'Empereur, en ſignant la ſentence de mort, y joint l'ordre ſuivant: « Auſſitôt qu'on » aura reçu cet ordre, que le coupable ſoit exé- » cuté ſans délai ». S'il n'eſt queſtion que d'un crime ordinaire, l'ordre eſt adouci en ces termes: « Que le criminel ſoit gardé en priſon juſqu'à » l'automne, & qu'il ſoit exécuté ». Le Père le Comte obſerve qu'il y a des jours fixés dans le cours de l'automne pour l'exécution de tous les criminels condamnés à mort.

S'il paraît que la longueur des procédures rend la juſtice fort lente à la Chine, le châtiment n'en eſt pas moins sûr pour toutes ſortes de crimes; il eſt réglé par la loi avec une juſte diſpenſation qui le proportionne à leur énormité. Le *pan-tſe*, ou la baſtonnade, ſe donne ordinairement pour des fautes légères, & le nombre des coups répond à la qualité de l'offenſe. C'eſt le châtiment commun des ſentinelles qu'on trouve endormies pendant la nuit dans les rues & dans les places publiques. Si le nombre de coups ne paſſe pas vingt, ils ſont regardés comme une correction paternelle, qui n'imprime aucune tache. L'Empereur lui-même la fait quelquefois ſubir aux perſonnes d'un

Digitized by Google

Chine.

rang distingué, & ne les voit pas moins après cette humiliation. Il ne faut qu'une bagatelle pour se l'attirer; un petit larcin, un mot outrageant, quelques coups de poing donnés mal-à-propos. Le Mandarin n'en est pas plutôt informé, qu'il fait exercer le *pan-tse*. Après la correction, le patient est obligé de se mettre à genoux devant son Juge, de baisser trois fois le front jusqu'à terre, & de le remercier du soin qu'il a pris de son amendement.

Le pan-tse est une pièce assez épaisse de bambou fendu, qui a plusieurs pieds de longueur; le bout d'en-bas est large comme la main; l'autre bout est uni & menu, pour s'en servir plus facilement. Un Mandarin, dans ses audiences, est environné d'Officiers armés de ces instrumens. Au moindre signe que leur donne le Magistrat, en jetant par terre de petits bâtons, d'environ six pouces de longueur sur deux de largeur, placés ordinairement sur une table qui est devant lui, ils saisissent le coupable & l'étendent tout de son long, le visage contre terre; ils tirent ses hautes-chausses jusques sur ses talons. Dans cette posture, ils lui donnent autant de coups sur les fesses, que le Mandarin a jeté de bâtons. Cependant on observe que quatre coups sont comptés pour cinq; ce qui s'appelle le coup de grace de l'Empereur, qui, en qualité de père tendre & pitoyable, diminue

Digitized by Google

toujours quelque chose du châtiment. Mais les coupables ont un autre moyen de l'adoucir; c'est de gagner les exécuteurs, qui ont l'art de ménager leurs coups avec une légèreté qui les rend presque insensibles. Ce supplice est quelquefois si violent, qu'on peut en mourir. Mais ce qui peut faire voir jusqu'où est portée à la Chine la passion pour l'argent, c'est que pour une somme, on loue des hommes qui subissent le châtiment à la place du coupable. Chine.

Un Mandarin a le pouvoir de faire donner la bastonnade, non-seulement dans son Tribunal, mais dans tout autre lieu de sa Juridiction; aussi ne marche-t-il jamais sans un cortège de ses Officiers de justice, qui portent le *pan-tse*. Si quelque personne du Peuple demeure à cheval lorsqu'il passe dans une rue, & ne se hâte point de descendre ou de se retirer, c'est assez pour s'attirer cinq ou six coups par son ordre. Cette exécution se fait si vîte, qu'elle est souvent finie avant que les voisins s'en apperçoivent. Le pan-tse est aussi la punition ordinaire des mendians, des vagabonds, des coureurs de nuit, & des gens sans aveu.

La Chine fourmille de mendians vagabonds, de musiciens, & de gens qui disent la bonne aventure. Ces fainéans voyagent en troupe, & ne sont pas moins trompeurs que nos *Egyptiens* d'Europe. Quelquefois ils sont tous aveugles: on

Digitized by Google

Chine. leur voit exercer mille rigueurs contre eux-mêmes, pour extorquer des aumônes ; ils se fouettent le corps, ils mettent des charbons ardens sur leur tête, ils frappent du front contre une pierre, ou l'un contre l'autre, jusqu'à se faire enfler prodigieusement la tête, ou à tomber sans connaissance. Ils continueraient ces extravagances au danger d'en mourir, si les spectateurs ne leur donnaient quelque chose. La plûpart sont estropiés ; ils ont la bouche & le nez de travers, l'épine du dos rompue, de longs nez crochus ; ils manquent d'une jambe ou d'un bras : s'ils n'ont pas apporté ces difformités en naissant, ce sont leurs parens qui les ont estropiés dès l'enfance, pour les mettre en état de gagner leur vie par ces misérables artifices.

On voit des femmes à qui leurs parens ont crevé volontairement les yeux, marcher avec des guitares, pour gagner leur pain : d'autres, jouant de divers instrumens, tirent l'horoscope & prétendent juger de la fortune des passans par les traits du visage. On voit des Opérateurs qui parcourent les Bourgs & les Villages, montés sur des tygres & sur d'autres bêtes apprivoisées ; ces animaux marchent lentement, en recourbant la queue, & portant des branches d'arbres dans leur gueule.

Les Mandarins mêmes sont sujets au *pan-tse* ;

Digitized by Google

mais fussent-ils du dernier ordre, on ne peut la leur faire subir qu'après les avoir dégradés. Au reste, cette faveur de la loi n'est pas fort considérable, puisque dans certaines occasions un Vice-Roi a le pouvoir de les casser, sans attendre la décision des Cours suprêmes, & qu'il n'est obligé qu'à rendre compte ensuite de ses raisons, qui sont presque toujours approuvées. Il est vrai qu'un Mandarin, puni avec cette rigueur, a la liberté de paraître à Pékin, pour justifier sa conduite. Il peut présenter un mémoire à l'une des Cours suprêmes, ou porter ses plaintes à l'Empereur même. C'est un frein, qui empêche les Vice-Rois d'agir avec trop de précipitation, & d'abuser de son autorité. En un mot, les maîtres employent le Pan-tse pour châtier leurs écoliers, les pères pour corriger leurs enfans, & les seigneurs pour punir leurs domestiques. Chine.

Une autre punition, plus déshonorante, quoique moins douloureuse, c'est le collier de bois, ou le carcan, que les Portugais appellent *Cangue*; il est composé de deux pièces de bois, qui se joignent en forme de collier autour du cou. Un criminel qui a le cou passé dans cette machine, ne peut voir ses pieds, ni porter sa main à sa bouche; de sorte qu'il est obligé de recevoir ses alimens de la main d'autrui. Il porte jour & nuit cet incommode fardeau, qui est plus ou moins

Digitized by Google

Chine.

pesant, suivant la qualité du crime. Le poids commun du carcan, ou des cangues, est de cinquante-six livres; mais il s'en trouve qui pèsent jusqu'à deux cens, & qui font tant de mal aux criminels, que faute de nourriture & de sommeil, ils meurent quelquefois dans cette étrange situation. Il y a des cangues de quatre pieds quarrés & de cinq ou six pouces d'épaisseur.

Lorsqu'on a passé le cou du criminel dans ce pilori mobile, ce qui se fait devant les yeux du Juge, on couvre les endroits par lesquels les deux pièces de bois se joignent, de deux longues bandes de papier, larges de quatre doigts, sur lesquelles on applique un sceau, afin que le cangue ne puisse être ouvert. Sur ces deux papiers, on écrit en gros caractères la nature du crime, & la durée du châtiment. Par exemple, « ce criminel » est un voleur. C'est un débauché, un séditieux, » un homme qui trouble la paix des familles. » C'est un joueur ». Il portera le cangue pendant trois mois dans un tel endroit. Le lieu où ces misérables sont exposés, est ordinairement la porte d'un Temple ou de la Ville, ou celle du Tribunal même, ou le coin de quelque rue, ou la place publique. Lorsque le terme de la punition est expiré, les Officiers du Tribunal ramènent le criminel au Mandarin, qui le délivre, après une courte exhortation à mener une conduite plus

Digitized by Google

réglée ; mais en lui accordant la liberté de se retirer, il lui fait donner vingt coups de pan-tse, comme un préservatif contre l'oubli. Ordinairement toutes les punitions Chinoises, à l'exception des amendes pécuniaires, commencent & finissent par la bastonnade. Chine.

On distingue certains crimes, pour lesquels un criminel est marqué sur les deux joues, avec des caractères Chinois, qui expriment la nature de l'offense : d'autres sont condamnés au bannissement ou à tirer les barques royales. Il est rare que cette servitude dure plus de trois ans ; mais le bannissement est quelquefois perpétuel. Un exilé est sûr, avant son départ, de recevoir un nombre de coups proportionnés à son crime.

Les vols d'adresse sont punis la première fois par une marque sur le bras gauche, avec un fer chaud, & la seconde fois par une marque sur le bras droit ; la troisième, ils sont livrés au Tribunal criminel. Les Esclaves fugitifs sont condamnés à cent coups de fouet, & rendus ensuite à leurs Maîtres. Dans ces derniers temps, on leur marquait la joue gauche avec deux caractères Chinois & deux caractères Tartares ; mais un Mandarin ayant représenté à l'Empereur que cette punition était trop rigoureuse, pour un crime qui venait moins d'aucune inclination vicieuse, que du desir naturel de la liberté, & que d'ailleurs la bien-

Digitized by Google

Chine.

séance était blessée, dans une ville où S. M. résidait, par tant d'objets difformes dont les rues étaient remplies ; ce conseil fut bien reçu, & l'Empereur ordonna qu'à l'avenir la marque des lettres s'appliquerait sur le bras gauche.

Les trois supplices capitaux de la Chine sont d'étrangler, de trancher la tête, & de couper en pièces. Le premier est le plus commun & passe pour le plus doux, & ce qui est bien contraire à nos idées, pour le plus noble. Il est plus honorable d'être étranglé, que d'avoir la tête tranchée. Delà vient que pour marquer quelque bonté aux Seigneurs, ou aux Mandarins qui sont condamnés à la mort, l'Empereur leur envoie un cordon de soie, & l'ordre de s'étrangler de leurs propres mains.

On tranche la tête pour les crimes de la plus odieuse énormité, tels que l'assassinat. Cette mort passe pour la plus infâme, parce que, disent-ils, la tête, qui est la principale partie de l'homme, est séparée du corps, & que le criminel ne conserve point, en mourant, son corps aussi entier qu'il l'a reçu de la nature. On ne dresse pas d'échafaud pour les éxécutions ; le criminel se met à genoux dans quelque place publique, les mains liées derrière le dos : on le tient si ferme, qu'il ne peut se remuer ; tandis que l'Exécuteur s'avançant par derrière, lui abat la tête d'un seul coup, & le couche

Digitized by Google

couche immédiatement sur le dos avec tant de promptitude & d'adresse, dit-on, qu'il ne tombe pas une goutte de sang sur ses habits. L'Exécuteur est un Soldat du commun ; & loin que l'usage ait attaché de la honte à ses fonctions, c'est un honneur pour lui de s'en acquitter bien. A Pékin, il porte une ceinture de soie jaune en accompagnant le criminel. C'est la couleur impériale, & son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur, pour montrer qu'il est revêtu de l'autorité de l'Empereur, & lui attirer plus de respect de la part du Peuple. Chine.

Les Chinois sont persuadés qu'un homme à qui l'on a tranché la tête, doit avoir manqué de soumission pour ses parens, qui lui avaient donné un corps sain & parfait. La séparation des membres leur paraît une juste punition de ce crime. Cette opinion est si bien établie, qu'ils achètent à grand prix, de l'Exécuteur, les corps de leurs parens & de leurs amis, pour y recoudre la tête, en s'efforçant d'expier sa désobéissance par leurs gémissemens. Ils rapportent l'origine de cette idée à *Tsong-tu*, disciple de Confucius, qui, exhortant vers sa dernière heure, ses enfans & ses disciples à l'obéissance, leur déclara qu'il se croyait redevable à la sienne, d'avoir conservé son corps aussi parfait & aussi entier qu'il l'avait reçu de ses parens.

Digitized by Google

Chine.

Ceux qui ſont condamnés au même ſupplice, ſont privés, par leur ſentence, de la ſépulture commune ; ce qui paſſe, à la Chine, pour un autre excès d'infamie. L'Exécuteur, après avoir dépouillé le corps, eſt obligé de le jeter dans le foſſé voiſin ; auſſi ne peut-il le vendre ſans s'expoſer à des punitions rigoureuſes : mais il gagne le Juge, ou les Délateurs, par un préſent conſidérable ; ce qui augmente beaucoup le prix du corps. Une ancienne Loi de l'Empire porte qu'un criminel, à qui ſes bonnes qualités, ou quelque autre raiſon, attirent une juſte pitié, obtiendra un répi juſqu'à la fin de l'automne ſuivant, dans quelque temps qu'il ait été condamné. La raiſon de cette Loi, c'eſt qu'à l'occaſion de quelque réjouiſſance publique, ſoit pour la naiſſance ou le mariage d'un Prince, ſoit pour la fin d'un tremblement de terre, ou de quelque autre calamité, on ne manque pas de relâcher tous les priſonniers, à la réſerve de quelques-uns qui ſont exceptés. Ainſi ceux à qui l'on accorde un répi, ſont ſouvent renvoyés libres, ou paſſent du moins quelques mois dans cette eſpérance. Beaucoup de Loix de ce pays paraiſſent avoir été dictées par la clémence. C'eſt un éloge particulier que l'on voudrait pouvoir faire des nôtres.

La troiſième eſpèce de punition que les Chinois appellent, dans leur langue, *couper en mille*

Digitized by Google

pièces, eſt celle des rebelles & des traîtres. Elle conſiſte à couper en morceaux le corps du criminel, & à jeter le cadavre dans une rivière, ou dans un foſſé. On punit ainſi les plus grands crimes. Chine.

La torture eſt en uſage à la Chine, & déshonore un Peuple qui paraît d'ailleurs ſi policé & ſi humain. On l'emploie, comme ailleurs, pour arracher la confeſſion d'un crime, c'eſt-à-dire, que l'on punit, comme ailleurs, avant que de ſavoir ſi l'on a droit de punir. Ils ont, comme nous, une queſtion ordinaire & extraordinaire. La première ſe donne aux pieds & aux mains, & reſſemble beaucoup à celle que nous nommons extraordinaire. Celle-ci du moins ne ſe donne chez eux qu'après la preuve du fait, & elle conſiſte à faire de petites eſtafilades au corps du criminel, & à l'écorcher par dégrés en lui enlevant de petites lanières ou des filets de peau.

Les loix Chinoiſes n'impoſent point d'autres punitions pour les crimes; mais quelques Empereurs en ont établi de plus cruelles. L'Empereur Chaw, à l'inſtigation de ſa concubine favorite, qui ſe nommoit *Ta-kya*, inventa un nouveau genre de ſupplice, ſous le nom de *Pau-lo*. C'était une colonne de cuivre, haute de vingt coudées, ſur huit de diamètre, creuſée comme le taureau de Phalaris, avec trois ouvertures pour y

Digitized by Google

Chine.

mettre du feu. On attachait les criminels à cette colonne, en la leur faisant embrasser avec les pieds & les jambes : on allumait un grand feu au-dedans, qui rôtissait ces malheureux jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendres. Duhalde ajoute que Ta-kya se faisait un amusement de ce spectacle. On peut juger quel devait être le caractère d'un Empereur qui avait un tel monstre pour maîtresse.

Les prisons chinoises n'ont pas cette apparence d'horreur, qu'on voit règner dans celles de l'Europe ; elles sont même commodes & spacieuses : l'édifice en est semblable dans toutes les parties de l'Empire ; elles sont situées à peu de distance des Tribunaux de justice. Après avoir passé la porte de la rue, on trouve une longue allée qui conduit au logement du second Géolier, ensuite on entre dans une grande cour quarrée, aux quatre côtés de laquelle sont les chambres des prisonniers, élevées sur de gros piliers de bois ; ce qui forme au-dessous une sorte de galerie. Les quatre coins sont occupés par des prisons particulières, où l'on enferme les plus fameux brigands, sans leur laisser, pendant le jour, la liberté de se promener dans la cour ; cependant ils achètent cette grace pour quelques heures. La nuit, ils sont chargés de chaînes pesantes qu'on leur attache aux pieds, aux mains & à la ceinture, & si serrée,

Digitized by Google

qu'à peine leur laissent-elles le pouvoir de se remuer. Si l'on se relâche un peu de cette rigueur, ce n'est qu'à prix d'argent. Ceux qui n'ont pas commis de crimes odieux, ont la liberté de prendre l'air dans la cour de la prison ; mais le soir, on les appelle l'un après l'autre, pour les renfermer dans une grande salle obscure, à moins qu'ils ne soient en état de louer de petites chambres qui leur font un logement plus commode. Des Sentinelles qui veillent pendant toute la nuit, font observer un profond silence. Si l'on entend le moindre bruit, ou s'il arrive que la lampe s'éteigne, on se hâte d'en donner avis aux Géoliers, afin qu'ils puissent remédier au désordre. Il se fait des rondes continuelles, qui ôtent aux prisonniers toute espérance de pouvoir s'échapper. Ceux qui formeraient cette entreprise seraient punis sévèrement. Le Mandarin visite souvent la prison, & doit toujours être en état de rendre compte des prisonniers. Si quelqu'un tombe malade, il est obligé non-seulement de lui procurer, aux frais de l'Empereur, des Médecins & des remèdes, mais encore de prendre tout le soin possible de son rétablissement. Si quelqu'un meurt, il doit en informer l'Empereur, qui ordonne souvent au Mandarin supérieur d'examiner si le subalterne a fait son devoir. Dans ce temps de visite, les prisonniers, qui sont chargés de quelque crime capital, paraiss-

Chine.

Digitized by Google

Chine. ſent avec un viſage pâle, un air mélancolique ; la tête penchée & les genoux tremblans, dans l'eſpérance d'exciter la compaſſion ; mais ils en trouvent d'autant moins, que le but de leur empriſonnement eſt non-ſeulement de les tenir ſous une garde ſûre, mais encore de les châtier, & qu'il eſt regardé comme une partie de leur punition.

Dans les grandes priſons, comme celle du Tribunal ſuprême de Pékin, on permet aux Ouvriers & aux Artiſans, tels que les Tailleurs, les Bouchers, les Marchands de riz & de légumes, &c. d'entrer pour le ſervice & la commodité des priſonniers : ils ont même des Cuiſiniers qui préparent leurs alimens, & tout s'exécute avec beaucoup d'ordre par le ſoin continuel des Officiers.

La priſon des femmes eſt ſéparée de celle des hommes : on ne leur parle qu'au travers d'une grille. Les hommes ont rarement la liberté de s'en approcher.

Dans quelques endroits, le corps d'un criminel qui meurt en priſon, n'eſt pas porté à la ſépulture par la porte commune, mais par un paſſage fait exprès dans le mur de la première porte, qui ne ſert qu'à cet uſage. Lorſqu'un priſonnier de quelque diſtinction ſe trouve en danger de mort, il demande comme une faveur la permiſſion de ſortir avant que d'expirer, parce

Digitized by Google

qu'on attache une idée d'infamie à ce passage. La plus grande imprécation qu'on puisse faire à la Chine, contre une personne à qui l'on souhaite du mal, est de lui dire : « Puisses-tu passer » par le trou de la prison ».

Chine.

Navarette, qui avait été renfermé avec les autres Missionnaires pendant la persécution, à *Kang-cheu-fu*, Capitale de la Province de Che-kyang, dit qu'on n'entendoit aucun bruit, qu'on ne voyait point naître de querelle, & que la tranquillité régnait comme dans un Monastère.

On donne aux prisonniers pauvres une portion de riz tous les jours. Ils en mangent une partie, & du reste ils en achètent du bois, du sel, & des légumes. Sans cette libéralité, la plupart manqueraient du nécessaire, parce qu'étant logés fort à l'écart, ils n'ont pas de ressource dans les aumônes. Pendant tout le temps que les Missionnaires furent captifs, il entra plus de prisonniers qu'il n'en sortit.

L'Etat militaire de la Chine a ses Tribunaux comme le Gouvernement civil, & ses Quans ou ses Mandarins, avec l'autorité qui convient à leur profession. Les Mandarins de la guerre prennent régulièrement leurs trois dégrés comme les Mandarins civils. Ils sont divisés en neuf classes, qui forment, comme les autres, un grand nombre de Tribunaux.

Digitized by Google

Chine. Le rang & les fonctions du principal Officier militaire ou du Général, ſont à peu près les mêmes à la Chine qu'en Europe. Il a ſous lui, dans quelques Provinces, quatre Mandarins ; & dans d'autres lieux, deux Mandarins ſeulement, qui repréſentent auſſi nos Lieutenans généraux. Ceux-ci ont d'autres Mandarins ſubordonnés qui répondent à nos Colonels. Les Colonels ont ſous eux des Officiers qu'on peut regarder comme des Capitaines. Enfin, ces Capitaines ont des Officiers ſubalternes, qui reſſemblent à nos Lieutenans & à nos Enſeignes. Chacun de ces Mandarins a le train qui convient à ſa dignité ; & lorſqu'il paraît en public, il eſt accompagné d'une troupe d'Officiers qui appartiennent à ſon Tribunal ; de ſorte que tous enſemble, ils ont ſous leurs ordres un fort grand nombre de troupes, tant à cheval qu'à pied.

On compte à Pékin cinq Tribunaux militaires, qui ſe nomment *U-fu*, c'eſt-à-dire, les cinq claſſes, ou les cinq troupes de Mandarins de la guerre. Ces cinq claſſes ont à leur tête un Préſident & deux Aſſiſtans, qui ſont du premier ordre des Mandarins. On choiſit ordinairement, pour remplir ces poſtes, de grands Seigneurs de l'Empire, qui deviennent ainſi les Commandans de tout ce qu'il y a d'Officiers & de Soldats à la Chine. Cependant ces cinq Tribunaux dépendent

Digitized by Google

d'un Tribunal ſuprême de la guerre, nommé *Yong-ching-fu*, dont le Préſident eſt un des plus grands Seigneurs de l'Empire. Son autorité s'étend ſur les cinq Tribunaux militaires, & ſur tous les Officiers & les Soldats de la Cour; mais pour modérer ce pouvoir extraordinaire, qui le rend maître d'un ſi grand nombre de troupes, on lui donne pour aſſiſtant un Mandarin Lettré, avec le titre de Surintendant de l'armée, & deux Inſpecteurs nommés par l'Empereur, qui entrent dans l'adminiſtration des armes. D'ailleurs, lorſqu'il s'agit d'exécuter quelque projet militaire, le Yong-ching-fu dépend abſolument de la quatrième des ſix Cours ſuprêmes, qui ſe nomme *Ping-pu*, & qui a toute la Milice de l'Empire ſous ſa juriſdiction. Chine.

Quoiqu'il y ait à la Chine de grands Seigneurs qui portent le titre de Princes, de Ducs & de Comtes, qui ſont ſupérieurs à tous les ordres des Mandarins, par leur dignité, leur mérite, & leurs ſervices, il n'y en a pas un néanmoins qui ne ſe trouve honoré du titre de ſon emploi, & de la qualité de chef des cinq Tribunaux militaires.

Les Tribunaux des Mandarins de la guerre, ont dans leurs procédures & leurs déciſions, les mêmes méthodes que les Tribunaux civils.

Il nous reſte à parler des forces de l'Empire Chinois. Toutes les grandes villes, & les principales

Digitized by Google

Chine.

entre les petites, ſont plus ou moins fortifiées. On donne à certaines villes le nom de places de guerre, pour les diſtinguer des autres, qui ſe nomment Villes de Commerce. Cependant les places de guerre n'ont pas d'autre avantage ſur les autres villes fortifiées, que celui de leur ſituation, qui en rend l'accès plus difficile. Tout l'art des fortifications Chinoiſes conſiſte dans un excellent rempart, un mur de brique, des tours, & un large foſſé rempli d'eau. A la vérité, c'eſt une ſûreté ſuffiſante contre tous les efforts ennemis, dans des régions où la partie offenſive de la guerre n'eſt pas mieux connue que la défenſive.

On peut regarder comme un établiſſement très-utile les *Chays*, ou place de refuge, qui ſont ſituées au milieu des champs, dans leſquels les Fermiers & les Payſans ſe retirent avec leurs troupeaux & leurs meubles, lorſqu'ils ſe croient menacés de quelque mouvement de guerre, ou de l'inſulte des voleurs. Il n'y a point de Province, de Ville ou de Bourg dans l'Empire, qui n'ait des Soldats pour ſa défenſe. Il eſt d'ailleurs fortifié par la nature. La mer qui borde ſix Provinces à l'Eſt & au Sud, a ſi peu de profondeur au long de la côte, que les gros vaiſſeaux n'en peuvent approcher ſans être briſés en pièces, & les tempêtes y ſont ſi fréquentes, qu'une flotte n'y peut jamais mouiller en ſûreté. A l'Oueſt,

Digitized by Google

ce ſont des montagnes inacceſſibles, qui ne ſont pas de ce côté-là une défenſe moins sûre. Le côté du Nord eſt défendu par la grande muraille qui eſt la plus faible de toutes les défenſes. Chine.

Le nombre des Soldats que l'Empereur entretient pour la garde du grand mur, pour celle des villes & des autres places fortifiées, montait autrefois à ſept cent ſoixante-dix mille. S'il a reçu quelque changement, c'eſt moins pour diminuer, que pour s'accroître; car l'Etat ne fait jamais de réduction dans les troupes. Elles ſervent de Gardes aux Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers, aux Magiſtrats; elles les accompagnent juſques dans leurs voyages; elles veillent pour leur sûreté pendant la nuit, aux environs de leurs barques ou de leurs hôtelleries; & chaque fois que le Mandarin s'arrête, elles ſont relevées par d'autres Gardes. L'Empereur entretient auſſi cinq cent ſoixante-cinq mille chevaux, pour remonter la cavalerie, & pour l'uſage des Couriers, qui ſervent à porter, dans les Provinces, ſes ordres & ceux des Tribunaux. Le ſoin qu'il prend de bien armer ſes troupes & de les habiller proprement, leur donne la plus belle apparence du monde dans leurs marches & dans les revues; mais elles ne ſont pas comparables à celles de l'Europe, pour la diſcipline & le courage. Non-ſeulement les Chinois ſont naturelle-

Digitized by Google

Chine.

ment efféminés, & les Tartares mêmes ſont preſque tombés dans la même molleſſe ; mais le profond repos dont ils jouiſſent, ne leur donne aucune occaſion de ſe rendre plus propres à la guerre ; tandis que la préférence qu'ils donnent ſur tout le reſte, à l'étude & au ſavoir, la dépendance où les Soldats vivent des Lettrés, & l'éducation ordinaire de la jeuneſſe, qui ne voit que des Livres, & qui n'entend parler que de morale & de politique, ſont autant d'obſtacles au courage militaire. L'attaque des Tartares eſt vive & fière ; ils pouſſent bruſquement l'ennemi, lorſqu'ils l'ont forcé d'abord à plier ; mais ils ſont incapables d'un long effort, ſur-tout pour ſe défendre, s'ils ſont attaqués eux-mêmes avec autant d'ordre que de vigueur. L'Empereur Kang-hi, qui ne diſait jamais rien que de juſte, comme il ne faiſait rien que de grand, peignait leur caractère en deux mots : « Les Tartares ſont bons Soldats, » lorſqu'ils en ont de mauvais à combattre ; mais » ils ſont mauvais, lorſqu'ils ont affaire à de bon- » nes troupes ».

A l'égard de la diſcipline, les troupes Chinoiſes ne laiſſent pas d'être exercées régulièrement par leurs Officiers. Cet exercice conſiſte ou dans une eſpèce de marche irrégulière & tumultueuſe, qu'ils font en eſcortant les Mandarins, ou dans diverſes évolutions qui s'exécutent au

Digitized by Google

bruit des trompettes. Ils tirent de l'arc & manient le ſabre avec beaucoup d'adreſſe : on fait auſſi de temps en temps des revues militaires, pour examiner ſoigneuſement les chevaux, les mouſquets, les ſabres, les flèches, les cuiraſſes & les caſques. La moindre tache de rouille ſur les armes, eſt punie ſur le champ de trente ou quarante coups de bâton, ſi le Soldat eſt Chinois, & d'autant de coups de fouet, ſi c'eſt un Tartare. Lorſqu'ils ne ſont point employés aux exercices de leur état, ils ont la liberté de choiſir leurs occupations. Chine.

Il n'eſt pas néceſſaire, à la Chine comme en Europe, d'employer la violence ou l'argent pour engager les hommes au métier des armes. La profeſſion de Soldat eſt regardée au contraire comme un fort bon établiſſement; on s'empreſſe d'y parvenir, ſoit par le crédit de ſes amis, ou par les préſens qu'on fait aux Mandarins, d'autant plus que chacun fait ordinairement ſon ſervice dans les cantons qu'il habite.

Les trois Provinces du Nord fourniſſent un grand nombre de Soldats : ils reçoivent pour paie, de trois en trois mois, cinq ſols d'argent fin; ce qui eſt à peu près la paie françaiſe, & chaque jour une meſure de riz; ce qui ſuffit pour l'entretien d'un homme. Quelques-uns ſont à la double paie. Celle des Cavaliers eſt de cinq ſols de plus, avec deux meſures de petites fèves, pour la nourriture

Digitized by Google

Chine.

de leurs chevaux, dont l'Empereur prend soin comme des hommes.

Depuis que les Tartares ont conquis la Chine, ces troupes n'ont guères d'autre emploi que de prévenir les révoltes, ou d'appaiſer les ſéditions, en ſe montrant dans les Villes ou dans les Provinces. Elles ſont chargées auſſi de purger les grands chemins de voleurs : avec l'attention continuelle qu'elles ont à les ſuivre & à les obſerver, il y en a peu qui leur échappent. Dans ces occaſions, chaque Ville reçoit des ordres; & toutes les forces des places voiſines ſe raſſemblent, s'il eſt néceſſaire. Lorſqu'il eſt queſtion de guerre, on détache pluſieurs bataillons de chaque Province, pour former une armée.

Avant l'union des Tartares & des Chinois, la grande muraille était gardée par un prodigieux nombre de Soldats, pour couvrir l'Empire contre les invaſions de ces redoutables ennemis; mais aujourd'hui l'on n'entretient garniſon que dans les places importantes. Le port d'armes, dans chaque Ville, eſt uniquement pour les Soldats, quoiqu'ils ne portent l'habit militaire que pour le ſervice, c'eſt-à-dire, dans les temps de guerre, ou pour monter la garde, pour les revues, & pour ſervir d'eſcorte aux Mandarins, dans leurs voyages. Dans les autres temps, ils s'appliquent au trafic ou à la profeſſion dans laquelle ils ſont nés.

Digitized by Google

Entre les Officiers Tartares, on en compte vingt-quatre à la Cour, qui portent le titre de Capitaines généraux, avec le même nombre de Colonels. Cet établiſſement, qui ne ſubſiſte que depuis la conquête, n'empêche pas que le *Ping-pu*, ou le Tribunal ſuprême de la guerre, n'ait la ſurintendance des troupes Chinoiſes, dans toute l'étendue de l'Empire. Cette Cour a des Couriers toujours prêts pour porter ſes ordres dans les Provinces; ce qui s'exécute fort ſecrètement. Chine.

Toutes les familles Tartares qui ſont établies à Pékin, ont leurs habitations dans la Ville ou dehors; mais elles ne peuvent les quitter ſans un ordre particulier de l'Empereur. Delà vient que les troupes Tartares, dont la garde de l'Empereur eſt compoſée, ſont toujours en quelque ſorte près de ſa perſonne. On voit auſſi à Pékin quelques troupes Chinoiſes, enrôlées depuis long-temps dans les drapeaux Tartares, & qui portent par cette raiſon le nom de *Chinois tartariſés*. Elles ſont bien payées & toujours prêtes à marcher au premier ordre, avec autant de diligence que de ſecret, pour arrêter les mouvemens & les ſéditions. Ces troupes ſont diviſées en huit corps, dont chacun a ſon enſeigne, diſtinguée par la couleur qui lui eſt propre. C'eſt le jaune, le blanc, le rouge, & le bleu. Le verd eſt la couleur des troupes entièrement Chinoiſes, qui en tirent

Digitized by Google

Chine.

le nom de *Lu-ki*, c'eſt-à-dire, *Soldats de la bannière ou de l'enſeigne verte.*

Chaque enſeigne Tartare a ſon Général, qui ſe nomme *Ku-fanta*, en langage *Mancheou.* Cet Officier en a d'autres ſous lui, qui répondent à nos Lieutenans-Colonels, ſous le nom de *Mey-reyon-chain*, & qui ont auſſi leurs Officiers ſubalternes. Comme chaque corps eſt compoſé à préſent de Tartares Mancheoux, de Tartares Mogols & de Chinois tartariſés, le Général a ſous lui deux Officiers généraux de chaque Nation, & ces Généraux ont auſſi des Officiers ſubalternes de la même Nation. Chaque corps conſiſte en dix mille hommes effectifs, diviſés en cent *Nierus*, ou cent Compagnies, chacune de cent Soldats. Ainſi, en comptant la maiſon de l'Empereur, & celle des Princes, dont les domeſtiques ont la paie d'Officiers & de Soldats, on peut croire, ſuivant l'opinion commune, qu'il y a toujours cent mille hommes de cavalerie à Pékin. Cependant ils ſont tellement enervés, comme on vient de le remarquer, que les Tartares orientaux font peu de cas de leur nombre. Ils diſent en proverbe que le henniſſement d'un cheval tartare ſuffit pour mettre en déroute toute la cavalerie chinoiſe.

Outre ces forces, qui ſont conſtamment ſur pied, chaque Province a quinze ou vingt mille hommes, ſous le commandement de leurs Officiers

Digitized by Google

ciers particuliers. Il y en a auſſi pour la garde des Iſles, ſur-tout pour celles de Haynan & de Formoſe. Chine.

Les armes des Soldats ſont des cimetères & des dards, ſuivant l'ancien uſage. L'artillerie eſt d'invention moderne parmi les Chinois; & quoiqu'ils aient fort anciennement l'uſage de la poudre, ils ne l'emploient guères que pour les feux d'artifice, dans leſquels ils excellent. Cependant on voit aux portes de Nankin trois ou quatre bombardes, courtes & épaiſſes, aſſez anciennes pour faire juger qu'ils ont eu l'uſage du canon, quoiqu'ils paraiſſent l'ignorer encore; car ces pièces paſſent parmi eux pour de ſimples curioſités. Ils ont auſſi quelques pétards ſur leurs vaiſſeaux, mais ils manquent d'habileté pour s'en ſervir. En 1621, la ville de Macao préſenta trois canons à l'Empereur, avec quelques cannoniers. On en fit l'épreuve devant pluſieurs Mandarins, qui parurent fort ſurpris de cette nouveauté. Les Tartares qui s'étaient approchés de la grande muraille, furent ſi effrayés du ravage que cette petite artillerie fit dans leurs rangs, qu'ayant pris la fuite, ils n'eurent pas la hardieſſe de reparaître juſqu'en 1636. Ils firent alors une nouvelle irruption, qui fit penſer les Mandarins à fortifier les villes de la Chine, & à les munir d'artillerie. Ce fut à cette occaſion que le Docteur *Paul-ſyn*

Digitized by Google

Chine.

leur ayant représenté que les Missionnaires savaient l'art de fondre le canon, ils supplièrent aussi-tôt l'Empereur d'ordonner au Père Adam Schaal, alors Président du Tribunal des Mathématiques, d'en fondre quelques pièces. Après avoir obtenu l'ordre qu'ils desiraient, ils firent une visite à ce Missionnaire Mandarin, & dans la conversation, ils demandèrent négligemment s'il savait la manière de fondre du canon. Schaal ayant répondu qu'il n'en ignorait pas les principes, ils lui présentèrent sur le champ l'ordre impérial. En vain, leur représenta-t-il, dans sa surprise, que la pratique était fort éloignée de la théorie. Il fallut obéir & donner des instructions aux ouvriers, avec l'assistance néanmoins des Eunuques de la Cour. Ensuite les Mandarins, persuadés par la vue des instrumens mathématiques que le Père Verbiest avait composés à Pékin, qu'il ne devait pas être moins habile à fondre de l'artillerie, obtinrent un autre ordre pour ce Missionnaire. Une entreprise de cette nature était capable de l'alarmer; mais ayant trouvé dans les Registres des Eglises chrétiennes de Pékin, que sous la dernière race des Empereurs Chinois, un grand nombre de Missionnaires étaient entrés à la Chine en faveur de leurs lumières, & ne doutant pas qu'un service de cette importance ne portât l'Empereur à favoriser la Religion Chrétienne, il fondit avec un merveilleux succès cent trente pièces de canon.

Digitized by Google

Quelque temps après, le Conseil des principaux Mandarins de la guerre, présenta un mémoire à l'Empereur, par lequel il lui demandait trois cent vingt pièces de canon à l'Européenne, pour la défense des places fortes de l'Empire. S. M. ordonna que *Nan-wahy-jin* (tel était le nom Chinois du Père Verbiest), prendrait la direction de l'ouvrage, & qu'il serait exécuté suivant les modèles qui devaient être tirés en peinture, & présentés à S. M. dans un mémoire. Le Missionnaire présenta les modèles en 1681, le 11 de Février. Ils furent approuvés, & le *Kong-pu*, ou le Tribunal des ouvrages publics, reçut ordre de fournir, sans délai, tous les secours nécessaires. Chine.

La fonte de tant de pièces prit plus d'un an. Verbiest eut à vaincre quantité d'obstacles de la part des Eunuques du Palais, qui ne voyant pas sans impatience un étranger dans une si haute faveur, réunirent tous leurs efforts pour ruiner son entreprise. Ils se plaignirent à tous momens de la lenteur du travail, tandis qu'ils faisaient dérober secrètement le métal par les Officiers subalternes de la Cour. Aussi-tôt que la première pièce fut fondue, ils se hâtèrent, avant que l'intérieur fût poli, d'y jeter un boulet de fer, dans l'espérance de la rendre inutile; mais Verbiest l'ayant fait charger par la lumière, elle fut tirée avec un bruit si terrible, que l'Empereur

Digitized by Google

Chine.

l'ayant entendu de son Palais, desira qu'on fît une seconde décharge. Enfin, l'ouvrage étant achevé, toutes les pièces furent traînées au pied d'une montagne, qui est à une dernière journée de Pékin, du côté de l'Oueſt; & Sa Majesté, accompagnée des principaux Officiers de son armée, & de toute sa Cour, se donna le plaisir d'en voir faire l'épreuve. On lui fit observer que les boulets touchaient au lieu vers lequel Verbiest avait braqué ses machines. Ce spectacle lui fit tant de plaisir, qu'il donna une fête solemnelle au Gouverneur Tartare & aux principaux Officiers de l'armée, sous des tentes qui furent dressées en plein champ. Il but, dans une coupe d'or, la santé de son beau-père, & de ses Officiers, & celle même des Artistes qui avaient dirigé le canon avec tant de justesse. Enfin, ayant fait appeller Verbiest, qui était logé par son ordre près de sa propre tente, il lui dit : « Le canon » que vous me fîtes l'année passée, a servi fort » heureusement contre les Rebelles, dans les » Provinces de *Chen-si*, de *Hu-quang*, & de » *Kyang-si*; je suis fort satisfait de vos services ». Ensuite se dépouillant de sa robe & de sa veste fourrée, il les lui donna comme un témoignage de son amitié.

On continua, pendant plusieurs jours, d'éprouver les pièces par un si grand nombre de déchar-

Digitized by Google

ges, qu'il y eut vingt-trois mille boulets de tirés. Verbiest composa un traité sur la manière de fondre le canon, & sur son usage. Il le présenta à l'Empereur, avec vingt-quatre dessins des figures nécessaires pour l'intelligence de cet art, & des instrumens qui servent à tirer juste. Quelques mois après, le Tribunal dont l'office est de rechercher les personnes qui ont rendu service à l'Etat, présenta un mémoire à l'Empereur, pour le supplier d'avoir égard au mérite de Nan-wahy-jin. Sa Majesté ayant reçu favorablement ce mémoire, accorda au Missionnaire le même titre d'honneur qui se donne aux Vice-Rois, lorsqu'ils ont bien servi dans leur gouvernement. Chine.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Hiſtoire naturelle.

Chine.

Hiſtoire nat.

En ſe repréſentant l'étendue d'un Empire, tel que la Chine, il eſt aiſé de concevoir que l'air, les ſaiſons, & toutes les propriétés qui dépendent des influences céleſtes, ne peuvent être les mêmes dans toutes ſes parties. Ainſi, les Provinces du Nord ſont extrêmement froides en hiver, tandis que celles du Sud ſont toujours tempérées. En été, la chaleur eſt extrême dans celles du Sud, & celles du Nord conſervent une fraîcheur ſupportable, ſur-tout quand c'eſt du Nord que le vent ſouffle. Les jours & les nuits ſont auſſi plus longs & plus courts dans les parties ſeptentrionales, que dans celles du midi. Les végétaux de toute eſpèce croiſſent plutôt, & deviennent plus parfaits dans celle-ci. En général, l'air de la Chine eſt fort ſain; cependant il arrive que des Provinces ſont quelquefois déſolées par des maladies que l'on attribue à la quantité extraordinaire de canaux dont l'Empire eſt rempli, & à l'excès des parties nitreuſes qu'ils ne ceſſent pas d'exhaler, ſur-tout dans des terres graſſes & fécondes, qui ſont encore amendées continuellement par un mêlange de toutes ſortes d'immondices. Ma-

Digitized by Google

galhaens remarqua, dans le long séjour qu'il fit à la Chine, qu'avant le lever du soleil, la plûpart des canaux paraissent couverts d'une fumée épaisse, qui se dissipe à la vérité fort promptement, mais que pourtant la peste n'y est presque pas connue; ce qu'il faut attribuer sans doute aux vents du Nord, qui soufflent de la Tartarie.

Chine. Histoire nat.

Les Chinois ont presque tous les fruits que la nature nous fournit en Europe, & plusieurs autres qui nous sont inconnus; mais la variété des mêmes fruits n'y est pas si grande. Ils n'ont, par exemple, que trois ou quatre sortes de pommes, sept ou huit sortes de poires, & autant de sortes de pêches. Ils n'ont pas de bonnes cerises, quoiqu'il en croisse de tous côtés; & tous ces fruits mêmes, si l'on excepte le raisin muscat & la grenade, ne sont pas comparables aux nôtres, parce que les Chinois n'ont pas la même habileté que les Européens à cultiver les arbres: cependant leurs pêches valent bien celles de l'Europe; ils en ont même une espèce beaucoup meilleure; mais dans quelques Provinces, elles causent la dyssenterie lorsqu'on en mange avec excès, & cette maladie est fort dangereuse à la Chine. Les abricots n'y seraient pas mauvais, s'ils leur donnaient le temps de mûrir. Quoique le raisin y soit excellent, les Chinois n'en font pas de vin, parce qu'ils en ignorent la méthode: celui qu'ils boivent géné-

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

ralement, eſt compoſé de riz. Ils en ont de rouge, de blanc & de pâle. Leur vin de coing eſt délicieux. L'uſage de la Chine, pour toutes ſortes de vins, eſt de les boire très-chauds.

Si l'on s'en rapporte à Navarette, il n'y a point d'olives à la Chine. Le Père le Comte prétend qu'elles y ſont différentes de celles de l'Europe. Lorſque les Chinois penſent à les cueillir, ce qu'ils font toujours avant qu'elles ſoient tout-à-fait mûres, ils ne les abattent point avec de longues perches, qui nuiraient aux branches & au tronc; mais faiſant un trou dans le corps de l'arbre, ils y mettent un peu de ſel, ſur lequel ils bouchent le trou, & peu de temps après le fruit tombe de lui-même.

Duhalde parle d'un arbre qui porte un fruit dont l'huile ſe nomme *Cha-yeu*, & qui, dans ſa fraîcheur, eſt peut-être le meilleur de la Chine. La forme de ſes feuilles, la couleur du bois, & quelques autres qualités, lui donnent beaucoup de reſſemblance avec le *vu-i-cha*, ou le *thé-bohé*; mais il en eſt différent par la grandeur, la groſſeur, la figure, & par ſes fleurs & ſon fruit. Si le fruit eſt gardé après qu'il eſt cueilli, il en devient plus huileux : cet arbre eſt de hauteur médiocre; il croît ſans culture ſur le penchant des montagnes, & même dans les vallées pierreuſes. Son fruit eſt verd, d'une forme irrégulière, rempli

Digitized by Google

d'un noyau moins dur que celui des autres fruits.

Chine.

Entre les oranges, qui portent le nom d'oranges de la Chine, on distingue plusieurs excellentes espèces, quoique les Portugais n'en aient apporté qu'une en Europe ; mais les Chinois font beaucoup plus de cas d'une autre, qui est plus petite, & dont l'écorce est mince, unie & fort douce. La province de Fo-kien en produit une espèce, dont le goût est admirable : elle est plus grosse, & l'écorce en est d'un beau rouge. Les Européens qui vont à la Chine, conviennent tous qu'un bassin de ces oranges parerait les plus somptueuses tables de l'Europe. Celles de Canton sont plus grosses : elles sont jaunes, d'un goût agréable, & d'un usage fort sain. On en donne même aux malades, après les avoir fait rôtir sur des cendres chaudes : on les coupe en deux, on les remplit de sucre, & l'on prétend que le jus est un excellent cordial. Il y en a d'autres qui ont le goût aigre, & dont les Européens se servent dans les sauces. Navarette en observa une espèce, dont on fait une pâte sèche, en forme de tablette, qui est également saine & nourrissante : elle est fort estimée à Manille, d'où elle se transporte à Mexico, comme une conserve très-friande.

Histoire nat.

Les limons & les citrons sont fort communs dans quelques provinces méridionales, & d'une grosseur extraordinaire ; mais les Chinois n'en mangent

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

preſque jamais ; ils ne les font ſervir qu'à l'ornement de leurs maiſons, où l'uſage eſt d'en mettre ſept ou huit dans quelque vaſe de porcelaine, pour ſatisfaire également la vue & l'odorat. Cependant ces fruits ſont très-bons au ſucre, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ſont bien candiſés. On fait auſſi beaucoup de cas d'une ſorte de limon, qui n'eſt que de la groſſeur d'une noix ; il eſt rond, verd, aigre, & très-bon pour les ragoûts. L'arbre qui le porte ſe met dans des caiſſes, pour l'ornement des cours, des ſalles & des maiſons.

Outre les melons de l'eſpèce des nôtres, on en diſtingue deux ſortes à la Chine ; l'un, qui eſt fort petit & jaune au-dedans, a le goût ſi agréable, qu'il peut ſe manger avec l'écorce, comme une pomme ; l'autre, que l'on appelle melon d'eau, eſt gros & long ; ſa chair eſt blanche & quelquefois rouge : il rend un jus doux & frais, qui étanche la ſoif, & qui n'eſt jamais nuiſible, même dans les plus grandes chaleurs. Cependant ces deux eſpèces ne ſont pas ſi délicieuſes que celles qui viennent d'un canton de Tartarie, nommé *Hami*, à une diſtance conſidérable de Pékin.

Avec ces fruits, qui ſont communs à l'Europe, la Chine en a d'autres, que les Européens ne connaiſſent que par les relations de leurs Voyageurs, & qui paraiſſent y avoir été portés des

Digitized by Google

isles voisines, tels que le *fan-po-le-mye*, ou l'ananas, les *cheu-kus*, ou les guaves, les *pa-tsyans*, ou les bananes, &c.; mais ils se trouvent dans plusieurs autres pays, & nous nous bornons aux fruits qui ne croissent que dans l'Empire de la Chine. Chine. Histoire nat.

Le *li-chi* de la bonne espèce, car il y en a plusieurs, est à peu-près de la forme d'une datte; son noyau est de la même longueur & de la même dureté; il est couvert d'une chair tendre, pleine de suc, & d'un fumet excellent, qui se perd néanmoins en partie lorsque le fruit vient à sécher, & qu'il devient noir & ridé comme les prunes: l'écorce ou la peau extérieure ressemble au chagrin; mais elle est douce & unie du côté intérieur: sa figure est presque ovale.

C'est le li-chi, suivant Navarette, qui passe parmi les Chinois pour le meilleur des fruits. Quoiqu'il soit dans une abondance surprenante, il n'en est pas moins estimé; il est un peu plus gros qu'une grosse noix; l'écorce en est verte & mince; l'intérieur est aussi blanc que la neige; le noyau a la noirceur du jais: on parle de son goût & de son odeur avec admiration. L'*a-te*, ou le *ya-ta* le surpasse encore. On le met ordinairement dans l'eau froide, avant que de le manger. Les Chinois prétendent qu'il est d'une nature chaude. Lorsqu'ils s'en sont rassasiés, ils n'ont

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

qu'à boire un peu d'eau, pour sentir que leur appétit se renouvelle. L'arbre est gros & d'une fort belle forme. Navarette ajoute qu'il en trouva plusieurs à *Batan*, près de Manille. Le Comte ne connaît pas en Europe de fruit dont le goût soit si délicieux; mais il prétend que l'excès en est mal-sain, & que sa nature est si chaude, qu'il fait naître des pustules par-tout le corps à ceux qui en usent sans modération. Les Chinois le gardent pour en manger toute l'année; ils s'en servent particulièrement dans le thé.

Le fruit qui se nomme *tse-tse*, croît dans presque toutes les parties de la Chine. On en distingue plusieurs espèces. Celui des provinces méridionales a le goût du sucre, & fond dans la bouche. L'écorce en est unie, transparente & d'un rouge luisant, sur-tout dans sa maturité. Il s'en trouve de la forme d'un œuf, mais il est ordinairement plus gros. Sa semence est noire & plate; sa chair est fort aqueuse, & devient presque aqueuse lorsqu'on le suce par un bout: étant sec, il devient farineux comme nos figues; mais avec le temps, il se couvre d'une espèce de croûte sucrée, qui lui donne un fumet délicieux.

Les Portugais de Macao donnent à ce fruit le nom de figue, non pour sa forme, mais parce qu'en séchant il devient farineux & doux comme nos figues. L'arbre qui le porte prend une très-

Digitized by Google

jolie forme lorſqu'il eſt greffé. La Chine en produit beaucoup, ſur-tout dans la province de *Honan*. Il eſt de la grandeur d'un noyer médiocre, & ſes branches ne s'étendent pas moins. Ses feuilles ſont larges & d'un beau verd, qui ſe change pendant l'automne en un rouge agréable. Le fruit eſt à peu-près de la groſſeur d'une pomme, & prend un jaune éclatant lorſqu'il mûrit. Entre pluſieurs eſpèces de *tſe-tſes*, il y en a dont l'écorce eſt plus mince, plus tranſparente & plus rubiconde. D'autres, pour acquérir un fumet plus fin, doivent mûrir ſur la paille ; mais tous ſont fort agréables à la vue & fort bons à manger. Le tſe-tſe ne mûrit pas à l'arbre ayant le commencement de l'automne. L'uſage commun eſt de le faire ſécher comme les figues en Europe. Il ſe vend dans toutes les provinces de l'Empire. En général, le goût en eſt excellent, & ne le cède point à celui de nos meilleures figues sèches. Celui de la province de *Chen-ſi* n'eſt pas moins bon, quoique l'eſpèce ſoit plus petite, & que l'arbre ne demande aucune culture. Malheureuſement il ne croît qu'à la Chine, & nulle part avec tant d'abondance que dans la province de *Chang-tong*. Le *ſou-ping* de *Boim* en doit être une eſpèce.

Chine.

Hiſtoire nat.

Les provinces méridionales ont un autre fruit qui rapporte un profit conſidérable à la Chine ; il ſe nomme *Long-yen*, c'eſt-à-dire *œil de dragon*.

Digitized by Google

Chine. Sa forme eſt ronde, l'écorce unie & jaunâtre; la chair blanche, pleine d'un jus qui tire ſouvent ſur l'aigre. Quoiqu'il ſoit moins agréable que le

Hiſtoire nat. *li-chi*, on prétend qu'il eſt plus ſain, & que jamais il ne cauſe de mal. L'arbre eſt de la groſſeur du noyer. Navarette prétend qu'on l'a nommé œil de dragon, parce que le noyau de ſon fruit reſſemble en effet aux yeux d'un dragon, tels qu'on les peint à la Chine. Il ajoute que ce fruit étant plus doux & plus odoriférant que le li-chi, lui ſerait préférable, s'il était en égale quantité; qu'il ſe vend ſec dans tout l'Empire, & qu'en le faiſant bouillir, on en tire un ſuc agréable & nourriſſant.

On remarque une ſingularité dans l'arbre que les Chinois nomment *mwey-chu*, & qui porte un petit fruit aigre, que les femmes & les enfans aiment beaucoup : ſéché & mariné, il ſe vend comme un remède pour aiguiſer l'appétit. L'arbre eſt fort gros. On eſt étonné de le voir en fleurs vers le temps de Noël.

Le fruit que les Portugais nomment *jaca* ou *jaka*, les Eſpagnols, *Nauguas*, & les Chinois, *pa-lo-mye*, eſt, au jugement de Navarette, le plus gros fruit de l'univers. Il s'en trouve qui pèſe juſqu'à cent livres. Kirker le croyait particulier à la Chine, mais il était mal informé; car le jaka croît auſſi dans l'Inde, dans les iſles & à Manille. On ſe ſert d'une hache pour le couper; il contient

Digitized by Google

quantité de noix auſſi jaunes que l'or, chacune avec ſon noyau, qui ſe mange rôti, & qui eſt d'un goût délicieux. Les Indiens le préparent fort bien avec le lait des noix de coco. Ce fruit croît ſur le tronc de l'arbre, & non ſur les branches, qui ne ſeraient pas capables de le porter. Chine. Hiſtoire nat.

Le *chi-ku* porte à Manille le nom de *chiqueis*, & celui de *figocaque* parmi les Portugais. On en diſtingue pluſieurs ſortes, qui ſont toutes fort délicates; l'une eſt petite & de la forme du gland, quoique beaucoup plus groſſe : elle n'a pas de noyau; l'écaille ou l'écorce reſſemble à la peau de l'oignon; ſa chair eſt douce & agréable, ſi molle dans ſa maturité, qu'en y faiſant un petit trou, on la ſuce entièrement. D'autres ſont plus groſſes que la poire de bergamote, & de la couleur d'un beau pavot rouge : elles ſe rident beaucoup avant que de devenir molles; mais en les faiſant tremper vingt-quatre heures dans l'eau, on les rend auſſi fraîches qu'une pomme. Ces deux eſpèces mûriſſent vers le mois de Septembre, & viennent en abondance : celles qui ne parviennent à leur maturité qu'au mois de Décembre, ſont groſſes & d'une bonté ſingulière. Leur couleur eſt verte; leur forme eſt plate : elles ne manquent point de noyau, mais il eſt petit. On les fait ſécher au ſoleil : elles ne ſont pas moins larges que la main d'un homme. On les conſerve long-

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

temps ; & pour les trouver délicieuſes, il faut les tremper une nuit ſeulement dans le vin. Elles ſe couvrent d'une ſorte de ſucre qui ſe vend à part, & qui, mêlé avec de l'eau pendant l'été, en fait une liqueur fort agréable.

On trouve dans les parties méridionales de la Chine un fruit qui ſe nomme à Manille *millubines* & *karambolas*. Il y en a deux eſpèces ; la douce & l'aigre. Dans leur maturité, elles ont exactement l'odeur du coing : on fait de l'une & de l'autre une excellente conſerve, à laquelle rien n'eſt comparable pour appaiſer la ſoif. Le fruit eſt d'abord très-verd ; mais il prend la couleur du coing, lorſqu'il arrive à ſa parfaite maturité.

Le *platane* & ſon fruit croiſſent à la Chine, quoiqu'il ne s'en trouve point au Mexique, ni dans les iſles Philippines. Cet arbre eſt fort différent de ceux qui portent ordinairement le nom de plantains.

L'*U-tong-chu* eſt un grand arbre qui reſſemble au *ſycomore*. Ses feuilles ſont longues, larges, & jointes par une tige d'un pied de longueur. Il pouſſe tant de branches & de touffes de feuilles, qu'il eſt impénétrable au rayons du ſoleil. La manière dont il produit ſon fruit eſt fort ſingulière. Vers la fin du mois d'Août, on voit ſortir de l'extrêmité de ſes branches, au lieu de fleurs, de petites touffes de feuilles, qui ſont plus blanches

Digitized by Google

ches & plus molles que les autres : elles n'ont pas non plus tant de largeur. Il s'engendre sur les bords de chaque feuille trois ou quatre petits grains, de la grosseur d'un pois, qui contiennent une substance blanche, dont le goût approche de celui de la noisette avant sa maturité. Rien n'est égal à cet arbre pour l'ornement d'un jardin.

Chine. Histoire nat.

La province de *Yun-nan*, vers le Royaume d'Ava, porte l'arbre qui produit la casse, *cassia-fistula*; il est assez grand. Les Chinois l'appellent *chang-ko-tse-chu*, c'est-à-dire, l'arbre au long fruit, parce que ses cosses sont beaucoup plus longues que celles qu'on voit en Europe : elles forment autant de tubes creux, divisés en cellules, qui contiennent cette substance moëlleuse qui se nomme *casse*.

La Chine ne produit pas d'autre épice qu'une espèce de poivre nommé *wha-tsyau*. C'est la cosse d'un grain de la grosseur ordinaire d'un pois, mais trop chaud & trop âcre pour être mangé. Sa couleur est grise & mêlée de quelques raies rouges. La plante qui le produit ressemble, dans quelques cantons, à nos buissons épais. Dans d'autres lieux, il prend la forme d'un arbre assez haut. Ce fruit n'est ni piquant, ni agréable comme le poivre. Il n'y a que le Peuple qui l'emploie pour assaisonner les viandes. En un mot, il n'a rien de comparable au poivre des Indes Orientales, que

Digitized by Google

Chine. les Chinois se procurent par le commerce, en aussi grande abondance que s'il croissait dans leur pays. Lorsque le poivre de la Chine est mûr, le grain s'ouvre de lui-même, & laisse voir un petit noyau de la noirceur du jais, qui jette une odeur forte & nuisible à la tête. On est obligé de le cueillir par intervalles, tant il serait dangereux de demeurer long-temps sur l'arbre. Après avoir exposé les grains au soleil, on jette la poulpe intérieure, qui est trop chaude & trop forte, & l'on n'emploie que le reste.

Histoire nat.

Outre les arbres qui produisent le bétel, dont l'usage est fort commun dans les provinces méridionales, on trouve dans celle de *Quang-si*, & dans le canton de *Tsin-cheu-fu*, particulièrement sur la montagne de *Pe-che*, une espèce de canelle, mais moins estimée, même à la Chine, que celle qui vient des autres lieux. Sa couleur tire plus sur le gris que sur le rouge, qui est celle de la meilleure canelle de Ceylan. Elle est aussi plus épaisse, plus rude & moins odoriférante; cependant elle a la même vertu pour fortifier l'estomac & pour ranimer les esprits. L'expérience apprend même qu'elle a toutes les propriétés de la canelle de Ceylan, quoique dans un dégré moins parfait.

L'arbre au camphre que les Chinois appellent *chang-chu*, est d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire; mais le camphre qu'on en tire a

Digitized by Google

quelque chose de grossier, & n'approche pas de celui de *Borneo*, qui passe pour le plus fin. On fait des ustensiles domestiques de son bois. Son odeur est si forte, que la sciure, jetée sur les lits, en chasse les punaises; & l'on prétend que dans les endroits où il croît, ces incommodes animaux ne sont pas connus à cinq lieues à la ronde. Chine. Histoire nat.

Un Missionnaire, qui avait demeuré long-temps à Borneo, d'où vient le meilleur camphre, apprit à Navarette la méthode qu'on emploie pour le recueillir. Avant le lever du soleil, il sort du tronc & des branches de l'arbre une espèce de liqueur qui s'agite comme le vif-argent: on secoue fortement les branches pour la faire tomber sur des toiles étendues; il s'y congèle: on le met dans des boëtes de cannes, où il se garde. Aussitôt que le soleil paraît, tout ce qui est resté sur l'arbre, rentre dans le tronc. Les habitans de Borneo, qui gardent leurs morts pendant plusieurs jours avant que de les ensevelir, se servent de camphre pour empêcher que la chaleur ne les corrompe; ils placent le corps sur une chaise qui est ouverte par le bas, & de temps en temps ils lui soufflent du camphre dans la bouche avec un tuyau de canne; en peu de temps il pénètre jusqu'à l'autre extrêmité, & les cadavres sont ainsi préservés de corruption.

Entre les arbres qui peuvent exciter la jalousie

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

des Européens, la Chine en a quatre principaux: 1°. l'arbre au vernis; 2°. le *tong-chu* ou l'arbre à l'huile; 3°. l'arbre au ſuif; 4°. l'arbre à la cire blanche.

L'arbre au vernis, qui ſe nomme le *tſi-chu*, n'eſt ni gros, ni grand, ni fort branchu. Son écorce eſt blanchâtre; ſes feuilles reſſemblent beaucoup à celles du cerifier ſauvage; & la gomme rougeâtre, nommée *tſi*, qu'il diſtille goutte à goutte, approche extrêmement de la térébenthine; il rend une plus grande quantité de cette liqueur lorſqu'on la tire par inciſion; mais alors il périt beaucoup plutôt.

On trouve le *tſi-chu* en abondance dans les provinces de *Kyang-ſi* & de *Se-chuen*; mais les plus eſtimés ſont ceux du diſtrict de *Kan-cheu*, une des villes les plus méridionales de *Kyang-ſi*. Le vernis ne doit point être tiré avant que les arbres aient atteint l'âge de ſept ou huit ans. Celui qu'on tire plutôt eſt moins bon pour l'uſage. Le tronc du plus jeune arbre d'où l'on commence à le tirer, n'a pas plus d'un pied Chinois de circonférence. On prétend qu'il eſt alors meilleur que ſi les arbres étaient plus gros & plus vieux. Le mal eſt que les jeunes rendent beaucoup moins; mais les marchands ne font pas difficulté de mêler ce qui ſort des uns & des autres. On voit peu de *tſi-chu* qui aient plus de quinze pieds de haut;

Digitized by Google

Chine.

Hiſtoire nat.

& lorſqu'ils parviennent à cette hauteur, la circonférence du tronc eſt d'environ deux pieds & demi. Les feuilles & l'écorce ſont couleur de cendre ; ils ne portent ni fleurs, ni fruits ; & l'on emploie la méthode ſuivante pour les faire multiplier.

Au printemps, lorſque l'arbre commence à pouſſer, on choiſit le rejeton qui promet le plus, entre ceux qui ſortent, non des branches, mais du tronc ; & lorſqu'il eſt de la longueur d'un pied, on le couvre d'une terre jaune. Cette enveloppe doit commencer deux pouces au-deſſus du point où la branche ſort du tronc, & s'étendre quatre ou cinq pouces plus bas : elle doit en avoir au moins trois d'épaiſſeur. On la ſerre beaucoup, & on la couvre ſoigneuſement d'une natte pour la garantir de la pluie & des injures de l'air : on la laiſſe dans cet état depuis l'équinoxe du printemps juſqu'à celui de l'automne. Alors on ouvre un peu l'enveloppe de terre, pour examiner les petites racines que la branche ne manque pas de produire, & qui ſont diviſées en pluſieurs filets. Si la couleur de ces fils eſt jaunâtre ou rougeâtre, on juge qu'il eſt temps de ſéparer la branche du tronc : on la coupe adroitement avec beaucoup d'attention pour ne pas la bleſſer, & on la plante ; mais ſi les filets ſont blancs, c'eſt une marque qu'ils ſont encore trop tendres ; & dans ce cas, on referme

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

l'enveloppe, & l'on remet à couper la branche au printemps prochain; mais soit qu'on choisisse le printemps ou l'automne pour la planter, on doit mettre beaucoup de cendre dans le trou, si l'on veut la préserver des fourmis, qui dévorent, dit-on, les racines encore tendres, ou qui en tirent du moins la sève.

Ces arbres ne distillent le vernis qu'en été; ils n'en donnent point en hyver; & celui qu'ils distillent au printemps ou dans l'automne, est toujours mêlé d'eau. D'ailleurs, ils n'en produisent que pendant la nuit. Pour le tirer de l'arbre, on fait autour du tronc plusieurs incisions horisontales, plus ou moins profondes, suivant son épaisseur. La première rangée de ces incisions ne doit être qu'à sept pouces de la terre. La seconde se fait à la même distance que la première; & de sept en sept pouces, il y a même une rangée d'incisions, non-seulement jusqu'au sommet du tronc, mais encore à toutes les branches qui sont assez grosses pour en recevoir. On emploie pour cette opération un petit couteau, dont la lame est circulaire. Les incisions ne doivent pas se faire directement, mais un peu de biais; elles ne doivent pas être plus profondes que l'écorce n'a d'épaisseur. L'arboriste, en les faisant d'une main, y pousse de l'autre le bord d'une écaille aussi avant qu'il est possible, c'est-à-dire, environ un demi-

Digitized by Google

pouce de la Chine; ce qui suffit pour soutenir l'écaille. Au reste, ces écailles ou coquilles sont fort communes à la Chine, & beaucoup plus grandes que celles de nos plus grosses huîtres. Les incisions se faisant le soir, on recueille le lendemain au matin la liqueur qui a coulé dans les coquilles, & le soir on les remet dans les mêmes incisions; ce qui se continue jusqu'à la fin de l'été. Ordinairement les propriétaires des arbres ne se donnent pas la peine de recueillir eux-mêmes le vernis; ils louent leurs arbres à des marchands pour la saison; & le prix est d'environ deux sols & demi le pied : ceux-ci ont des payſans à gage qui se chargent de tous les soins pour une once d'argent, lorsqu'ils se nourrissent à leurs propres frais, ou pour six liards par jour avec la nourriture. Un seul payſan suffit pour l'exploitation de cinquante arbres.

Chine. Histoire nat.

L'opinion commune est que cette liqueur, tirée à froid, a certaines qualités venimeuses, & qu'il n'y a pas d'autre moyen, pour se garantir de ses dangereux effets, en la versant d'un vaisseau dans un autre, ou en la remuant de toute autre manière, que d'éviter soigneusement d'en respirer les exhalaisons. Elle demande les mêmes précautions lorsqu'on la fait bouillir. Comme les marchands sont obligés de pourvoir à la sûreté de leurs ouvriers, ils ont un grand vaisseau rempli

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

d'huile, dans lequel on fait bouillir une certaine quantité de filamens charnus qui ſe trouvent mêlés dans la graiſſe du porc, & qui demeurent après que la graiſſe eſt fondue. La proportion eſt d'une once de filamens à une livre d'huile. Lorſque les ouvriers vont placer les coquilles dans les troncs, ils portent avec eux un peu de cette huile, dont ils ſe frottent le viſage & les mains; & le matin, après avoir recueilli le vernis, ils ſe frottent encore plus ſoigneuſement. Après le dîner, ils ſe lavent le corps avec de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir une certaine quantité de peau de châtaignes, d'écorce de ſapin, de ſalpêtre en cryſtal, & d'une ſorte de blette, herbe qui ſe mange à la Chine & aux Indes. Tous ces ingrédiens ſont eſtimés de nature froide. Le baſſin où l'on ſe lave doit être d'étain, parce que le cuivre a ſes dangers. Pendant que les ouvriers travaillent aux arbres, ils doivent avoir la tête couverte d'un ſac de toile, lié autour du col, ſans autre ouverture que deux trous pour les yeux. Ils portent devant eux une eſpèce de tablier, compoſé d'une peau de daim, qui eſt ſuſpendu à leur col avec des cordons, & lié autour de la ceinture; ils ont des bottines & des gans de la même matière. Lorſqu'il eſt queſtion de recueillir la liqueur, ils ont à la ceinture un vaiſſeau de cuir de vache, dans lequel ils vuident toutes les écailles, en les grat-

Digitized by Google

tant avec un petit inſtrument de fer. Au pied de l'arbre eſt un panier, où l'on met les écailles juſqu'au ſoir. Pour faciliter le travail, les propriétaires ont ſoin que les arbres ne ſoient pas plantés trop loin l'un de l'autre, & lorſque le temps de recueillir la liqueur eſt arrivé, on met de l'un à l'autre un grand nombre de gaules, qui, étant attachées avec des cordes, ſervent comme d'échelles pour y monter.

Chine. Hiſtoire nat.

Le marchand a toujours dans ſa maiſon un grand vaiſſeau de terre, placé ſous une table de bois. Sur cette table eſt un drap mince, dont les quatre coins ſont attachés à des anneaux. On l'étend négligemment pour y jeter le vernis; & lorſque les parties fluides l'ont pénétré, on le tord pour en faire ſortir le reſte, qui ſe vend aux Droguiſtes, & qui ſert quelquefois aux uſages de la médecine. Les marchands ſont fort ſatisfaits, lorſque de mille arbres on a tiré dans une nuit vingt livres de vernis. Après cette opération, le vernis ſe met dans des ſceaux de bois, calfatés en dehors, dont les couvercles ſont bien attachés avec des clous. Une livre de vernis ſe vend, dans ſa fraîcheur, environ quarante ſols, & le prix augmente à meſure que le lieu eſt plus éloigné.

Outre la propriété d'embellir les ouvrages, le vernis Chinois a celle de conſerver le bois, & de le garantir de l'humidité. Il prend également toutes

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

ſortes de couleurs ; & lorſqu'il eſt bien compoſé, il ne perd rien de ſon luſtre par le changement d'air, ou par d'autres cauſes ; mais la bonne compoſition demande beaucoup de temps & de ſoin. Il ne ſuffit pas d'en appliquer une ou deux couches. Pour en appliquer une nouvelle, il faut attendre que la prèmiere ſoit tout-à-fait sèche, ſans lui laiſſer néanmoins le temps de durcir. Il faut obſerver ſi cette couche n'eſt pas trop rude, ou d'une couleur trop foncée. L'art conſiſte à conduire le vernis par dégrés juſqu'à un certain point, qui peut ſeul rendre l'ouvrage ferme, clair & uni. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe ſervir de règles. Comme les ouvrages de vernis doivent ſervir quelquefois dans des lieux humides, quelquefois même dans l'eau, enfin, que leurs uſages & leurs poſitions peuvent varier à l'infini, il eſt rare qu'on les faſſe fort gros. Les piliers qui ſervent de ſoutien dans la grande Salle impériale, dans l'appartement de l'Empereur, & dans d'autres édifices Chinois, ne ſont pas revétus de véritable vernis. On y emploie une autre liqueur, qui ſe nomme *Tong-yen*, & qui vient du ſecond arbre dont on a promis la deſcription.

Ce ſecond arbre porte le nom de *Tong-chu*, & produit une liqueur qui ne diffère pas beaucoup de la précédente ; il a tant de reſſemblance avec le noyer, pour la figure, la couleur de l'écorce, la

Digitized by Google

forme & la grandeur de ſes feuilles & de ſon fruit, qu'on pourrait s'y méprendre à peu de diſtance. Ses noix ſont remplies d'une ſorte d'huile aſſez épaiſſe, & d'une poulpe huileuſe, qui eſt environnée de cette huile. Pour s'en ſervir, on la fait bouillir avec de la litharge, & l'on y fait entrer la couleur qu'on deſire. Souvent on l'applique ſur le bois ſans aucun mélange, pour le préſerver ſeulement de l'humidité. On s'en ſert auſſi pour enduire le parquet des appartemens. Elle le rend fort luiſant; & ſi l'on a ſoin de le laver de temps en temps, il conſerve fort bien ſon luſtre. Les appartemens de l'Empereur & des Grands, ſont enduits de ce vernis ou de cette huile.

Chine. Hiſtoire nat.

Lorſqu'on veut donner la dernière perfection à cet ornement, on commence par couvrir les piliers & la menuiſerie, d'une pâte de chaux & de chanvre, ou de quelque autre enduit de la même nature. Après l'avoir laiſſé ſécher juſqu'à un certain point, on ſe ſert d'une broſſe pour étendre l'huile, dans laquelle on a mêlé quelque couleur en la faiſant bouillir. On dore quelquefois les moulures, les ſculptures, & tous les ouvrages de relief. Mais, ſans le ſecours de la dorure, la beauté & le luſtre de ces ouvrages ne le cèdent guères au vernis, qui ſe nomme *Tſi*. Comme le *tong-yeu* eſt à bon marché, & qu'au contraire le *tſi* eſt aſſez cher, les Mandarins mêlent ordinairement

Digitized by Google

Chine

Hiſtoire nat.

dans le tſi une grande quantité de tong-yeu, ſous prétexte qu'un peu de ce mélange eſt néceſſaire, pour conduire le tſi à ſon point, & pour le rendre plus facile à s'étendre. C'eſt avec le tong-yeu qu'on prépare une eſpèce de drap dont on ſe ſert contre la pluie, comme de nos toiles cirées; mais les habits qui ſe font de ces étoffes, ne peuvent ſervir que dans les Provinces du Nord. En un mot, le *tong-chu* eſt un arbre des plus utiles à la Chine, & ne le ſerait pas moins en Europe, s'il y était apporté.

Mais la nature a peu d'arbres auſſi ſinguliers que l'arbre au ſuif, nommé *U-ky-eu-mu*, par les Chinois. Il ne ſe trouve qu'à la Chine, où il eſt fort commun dans les Provinces de *Che-kyang*, & de Kyang-ſi. Martini en a donné une idée aſſez exacte dans ſa deſcription de *Min-wha*, ville de la première de ces deux Provinces. Cet arbre, qu'il compare à nos poiriers, & qui eſt quelquefois auſſi grand que nos poiriers de la plus grande eſpèce, reſſemble auſſi beaucoup au tremble & au bouleau, par ſes feuilles & ſes longues tiges; mais par le tronc & les branches, il a la forme de nos ceriſiers. L'écorce eſt d'un gris blanchâtre; elle eſt aſſez douce au toucher; les petites branches ſont longues, flexibles & garnies de feuilles depuis le milieu ſeulement juſqu'à l'extrémité, où elles forment une eſpèce de touffe, quoiqu'elles

Digitized by Google

y ſoient plus petites qu'ailleurs, & qu'elles ſe replient par les bords juſqu'à paraître creuſes & de la forme d'un petit bateau. Leur couleur eſt un verd foncé, aſſez liſſe par le haut, & blanchâtre par-deſſous. Elles ſont d'ailleurs minces, sèches, d'une largeur médiocre, en forme de lozange, excepté que les angles des côtés ſont arrondis, & que le bout s'alonge en pointe. Elles ſont jointes aux branches par de longues tiges, qui ſont sèches & menues. Leurs côtes, auſſi-bien que leurs fibres, ſont rondes, sèches & déliées. Dans la dernière ſaiſon, c'eſt-à-dire, vers le mois de Novembre & de Décembre, elles deviennent rouges avant leur chûte, comme les feuilles de la vigne & du poirier.

Chine. Hiſtoire nat.

Le fruit croît en grappes à l'extrémité des branches, ſur une tige ligneuſe & fort courte. Il eſt renfermé dans un capſule, ou une coſſe brune, dure & ligneuſe, que les Chinois nomment *Yen-kyu*, un peu rude & de figure triangulaire, mais dont les angles ſont arrondis, à peu près comme le petit fruit rouge du troëne, que nous appelons *bonnet de Prêtre*. Ces coſſes, ou ces capſules, contiennent ordinairement trois petites noix ou trois grains, de la groſſeur d'un pois, qui ont leur propre coque, aſſez dure & ronde, excepté du côté par lequel ils s'entre-touchent, qui eſt un peu applati. Chaque grain eſt couvert d'une petite

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

enveloppe de ſuif aſſez dure ; la tige ſe diviſe en trois petits filets, qui traverſent le fruit entre les trois grains, de ſorte que le bout de ces filets entre dans la partie ſupérieure des grains, qui y paraiſſent ſuſpendus. Lorſque la coſſe, qui eſt compoſée de ſix petites feuilles creuſes & ovales, commence à s'ouvrir & tombe comme par dégrés, le fruit venant à ſe découvrir, paraît fort agréable à la vue, ſur-tout en hiver. L'arbre eſt alors couvert de petites grappes blanches, qu'on prendrait dans l'éloignement pour autant de bouquets. Le ſuif qui enveloppe le fruit, ſe briſe aiſément dans la main, & ſe fond avec la même facilité. Il rend une odeur de graiſſe, qui n'eſt pas fort différente de celui du ſuif commun.

Ces fruits paraiſſent ronds avant leur parfaite maturité. Il s'en trouve d'une forme irrégulière, & qui ne contiennent qu'un ou deux grains. Le grain ou la noix a dans ſa coque une eſpèce de petit noyau, de la groſſeur à peu près d'un gros grain de chenevis, & couvert d'une peau brune. On en tire beaucoup d'huile pour les lampes.

L'arbre au ſuif fournit aux Chinois la matière de leurs chandelles. Ils leur donnent la forme d'un ſegment de cône, & l'uſage eſt de les allumer du côté le plus large. Pour mèche, ils emploient un roſeau creux qu'ils enveloppent de fil de coton. Ils ſe ſervent auſſi de la moëlle des

Digitized by Google

joncs, qui eſt de la même groſſeur; mais l'uſage des joncs eſt plus ordinaire pour les lampes. Le roſeau qui ſert de mèche, ſert auſſi, par un bout, à fixer la chandelle ſur le chandelier, qui eſt fait en pointe, pour entrer dans le creux du roſeau. Ces chandelles chinoiſes ſont épaiſſes & peſantes; elles fondent aiſément lorſqu'on y touche avec la main. La lumière qu'elles répandent eſt aſſez claire, mais un peu jaunâtre. Comme la mèche eſt ſolide, & qu'en brûlant elle ſe change en charbon aſſez dur, il n'eſt pas aiſé de la moucher. Auſſi les Chinois ont-ils des ciſeaux faits exprès. Chine. Hiſtoire nat.

La méthode ordinaire pour ſéparer le ſuif du fruit, eſt de broyer enſemble la coque & la noix. Enſuite on les fait bouillir dans l'eau; on écume la graiſſe, ou l'huile, à meſure qu'elle s'élève, & lorſqu'elle ſe refroidit, elle ſe condenſe d'elle-même comme le ſuif. Sur dix livres de cette graiſſe, on en met quelquefois trois d'huile de lin, avec un peu de cire, pour lui donner de la conſiſtance. Les chandelles qu'on en fait ſont d'une blancheur extrême; mais l'on en fait auſſi de rouges, en y mêlant du vermillon. Duhalde nous apprend dans un autre endroit, qu'on trempe ces chandelles dans une ſorte de cire, qui vient d'un autre arbre; ce qui forme autour du ſuif une eſpèce de croûte qui l'empêche de couler.

Le quatrième arbre, qui ſe nomme *Pe-la-chu*,

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

c'eſt-à-dire, l'arbre à la cire blanche, n'eſt pas tout à fait ſi haut que l'arbre au ſuif. Il en diffère auſſi par la couleur de ſon écorce, qui eſt blanche, & par la figure de ſes feuilles, qui ſont plus longues que larges. Une ſorte de petits vers, qui s'attachent ſur ces feuilles, & qui en ſont couverts, y forment en peu de temps des rayons de cire un peu plus petits que les rayons de miel. Cette cire, qui eſt fort dure & fort luiſante, ſe vend beaucoup plus cher que la cire des abeilles. Lorſque les vers ſont une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ils ne les quittent jamais ſans quelque cauſe extraordinaire. D'un autre côté, s'ils abandonnent un lieu, c'eſt pour n'y retourner jamais. On eſt alors obligé de s'en procurer d'autres, en les achetant de ceux qui font ce commerce.

Suivant Magalhaens, l'animal qui produit la cire n'eſt pas plus gros qu'une puce; mais il eſt actif & vigoureux. Il perce avec une vîteſſe ſurprenante, non-ſeulement la peau des hommes & des bêtes, mais les branches & le tronc même des arbres. Il y dépoſe ſes œufs. On les en tire, & après les avoir gardés ſoigneuſement, on les voit devenir vers au printemps. Les plus eſtimés ſont ceux de *Chan-tong*, que les habitans de cette Province vendent dans celle de *Hu-quang*, d'où vient la meilleure cire. Au commencement du

Digitized by Google

du printemps, on applique ces vers aux racines des arbres. Ils montent le long du tronc pour prendre poſſeſſion des branches, & pénétrant juſqu'à la moëlle, qu'ils préparent d'une manière qui leur eſt propre, ils en font une cire auſſi blanche que la neige. Enſuite ils la font entrer dans les trous qu'ils ont creuſés, & qu'ils rempliſſent juſqu'à la ſurface, où venant à ſe congeler par l'air, elle prend la forme de glaçons, juſqu'à ce qu'elle ſoit recueillie & miſe en pains, pour la vente. Les *Pe-la-chus*, dans la Province de Hu-quang, ſont de la grandeur du châtaigner. Ceux de *Chantong* ſont petits.

Chine. Hiſtoire nat.

A ces quatre arbres extraordinaires, il faut ajouter le *Ku-chu*, qui reſſemble au figuier par les feuilles & les branches. Cet arbre produit une ſorte de lait, dont les Chinois ſe ſervent pour la dorure. Ils le tirent dans des écailles attachées au tronc, d'où il découle par des inciſions horizontales ou perpendiculaires. La manière de l'employer eſt d'en tracer avec un pinceau les figures qu'on ſe propoſe, ſur le bois ou ſur d'autres matières, & d'appliquer enſuite la feuille d'or. Elle s'y attache ſi ferme, qu'elle ne ſe lève jamais.

Un des plus utiles arbuſtes de la Chine, eſt celui qui porte le coton. Les Laboureurs le sèment dans leurs champs, immédiatement après la moiſſon ordinaire, & ne donnent pas d'autre façon à

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

la terre que celle du rateau : lorsqu'il est tombé un peu de pluie ou de rosée, on en voit sortir, par degrés, une petite plante d'environ deux pieds de haut. Les fleurs paraissent au mois d'Août; elles sont ordinairement jaunes, mais quelquefois rouges. A leur place succèdent de petits boutons en forme de cosse, & de la grosseur d'une noix. Quarante jours après que la fleur a paru, cette cosse s'ouvre d'elle-même; & se fendant en quatre endroits, elle laisse voir trois ou quatre petits sachets de coton, d'une blancheur extrême & de la même figure que la coque des vers à soie. Ils sont attachés au fond de la cosse ouverte, & contiennent la semence pour l'année suivante. Il est temps alors d'en faire la récolte; mais dans le beau temps, on laisse le fruit exposé au soleil pendant deux ou trois jours de plus. La chaleur le fait enfler, & le profit en est plus grand.

Comme toutes les fibres de coton sont fortement attachées aux semences, on se sert d'une espèce de roue pour les séparer. Cette machine est composée de deux rouleaux fort unis, l'un de bois & l'autre de fer, de la longueur d'un pied, & d'un pouce d'épaisseur. Ils sont placés si près l'un de l'autre, qu'il ne reste point d'espace entre deux. Tandis que d'une main on donne le mouvement au premier rouleau, & du pied au second, on travaille de l'autre main le coton. Il se lâche

Digitized by Google

par l'agitation qu'il reçoit, & passant d'un côté de la machine, il laisse la semence de l'autre côté. On le carde ensuite, on le file, & on le met en œuvre.

Chine. Histoire nat.

L'arbuste qui porte le thé, mérite avec raison la préférence que les Chinois lui donnent sur tous les autres, parce qu'il n'y en a point dont ils fassent tant d'usage, ni dont ils tirent tant d'utilité. Le nom de *tha*, ou de *tea*, s'est formé par une prononciation corrompue dans la Province de *Fo-kyen*. Toutes les autres parties de l'Empire se servent du mot *cha*, comme les Portugais. On en distingue quantité d'espèces, qui portent différens noms, dans diverses Provinces. Cependant, à ne consulter que leurs qualités, toutes les espèces peuvent être réduites à quatre; le *Song-lo-cha*, le *Vu-i-cha*, le *Pa-cul-cha*, & le *Lo-ngan-cha*.

Le *Song-lo-cha*, qui est le thé verd, tire ce nom d'une montagne de la Province de *Kyang-nan*, dans le district de *Whey-cheu-fu*. Cette montagne a peu de hauteur & d'étendue; mais elle est entièrement couverte de l'espèce d'arbustes qui portent ce thé. On les cultive sur ses revers, comme au pied des montagnes voisines. Ils se plantent à peu près comme la vigne : c'est cette espèce de thé qui se présente ordinairement dans les visites. Il est extrêmement corrosif. Le

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

ſucre qu'on y mêle, en Europe, peut en corriger un peu l'âcreté; mais à la Chine, où l'uſage eſt de le boire pur, l'excès en ſeroit nuiſible à l'eſtomac.

Le *Vu-i-cha*, que nous appellons *Thé-bohé*, ou *Thé-bout*, croit dans la Province de Fo-kyen, & tire ſon nom de la montagne de *Vu-i-cha*. Il n'a aucune qualité qui puiſſe nuire à l'eſtomac le plus faible. Delà vient que l'uſage du *Vu-i-cha* eſt plus commun dans tout l'Empire. Il ne s'en trouve guères de bon dans les Provinces du Nord. On n'y vend de l'une & l'autre eſpèce, que du thé à grandes feuilles : on diſtingue trois ſortes de thé Vu-i-cha, dans les lieux où il ſe recueille.

Le premier eſt celui qui vient des arbuſtes nouvellement plantés; ou, comme les Chinois s'expriment, c'eſt la première pointe des feuilles. Il s'appelle *Mau-cha* : on ne l'emploie guères que pour les préſens, ou pour l'uſage de l'Empereur. Le ſecond eſt compoſé de feuilles plus avancées, & c'eſt celui qui ſe vend ſous le nom de bon *Vu-i-cha*. Les feuilles qui demeurent ſur l'arbuſte, & qu'on laiſſe croître dans toute leur grandeur, font la troiſième ſorte, qui eſt à fort bon marché.

On en fait une autre ſorte, qui n'eſt compoſée que de la fleur même; mais il faut la com-

Digitized by Google

mander exprès, & le prix en eſt exceſſif. Les Miſſionnaires Géographes s'en étant procuré une petite quantité par le crédit de quelques Mandarins, ne remarquèrent point de changement ſenſible dans l'infuſion, ſoit pour la couleur, ſoit pour le goût. L'uſage n'en eſt pas familier à l'Empereur, ni même dans le Palais. Le thé impérial eſt le *Mau-cha*. La livre ſe vend environ deux ſchellings d'Angleterre, près des montagnes de *Song-lo*, & de *Vu-i*. Tous les autres thés de la Chine peuvent être compris ſous ces deux eſpèces, quoiqu'ils ſoient diſtingués par des noms différens.

Chine.

Hiſtoire nat.

Les arbres & les arbuſtes à fleurs ſont en ſi grand nombre à la Chine, qu'elle l'emporte de ce côté-là ſur l'Europe, comme l'avantage eſt de notre côté pour les fleurs qui viennent de ſemences & de racines. On voit, dans ce vaſte Empire, de grands arbres couverts de fleurs; les uns ont une parfaite reſſemblance avec les tulippes, d'autres avec les roſes; &, mêlées avec les feuilles vertes, elles forment un ſpectacle admirable.

Entre les arbres de cette eſpèce, on diſtingue celui qui porte le nom de *Molyen*. Ses branches ſont menues, remplies de moëlle, & revêtues d'une écorce rouge, marquetée de taches blanches comme le noiſetier. Ses fleurs reſſemblent au lys ſauvage.

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

L'arbre qui se nomme *La-moué*, a quelque ressemblance avec notre laurier, par sa grandeur, sa figure, & la forme de ses branches. Il porte, en hiver, de petites fleurs jaunes, d'une odeur agréable, qui ressemblent assez à la rose.

Le *Cha-wga* est un autre arbre de la Chine, qui ferait aussi un ornement distingué dans nos jardins. On en remarque quatre sortes, qui portent toutes des fleurs, & qui ont beaucoup de ressemblance avec le laurier d'Espagne, par la forme du sommet, par le bois & les feuilles. La verdure des feuilles résiste aux outrages de l'hiver.

On voit dans plusieurs cantons, des arbres qui sont chargés presque toute l'année de fleurs du plus vif incarnat. Les feuilles sont aussi petites que celles de l'orme; le tronc est irrégulier, les branches tortues, & l'écorce fort unie. Des allées, composées de ces arbres & d'un mélange d'orangers, formeraient un des plus beaux lieux du monde; mais les Chinois ont peu de goût pour la promenade.

Le jasmin est fort commun à la Chine; il se plante comme la vigne, & se cultive avec beaucoup de soin; on le vend pour en faire des bouquets; mais il est au-dessous du *Sampagou*, fleur aussi fameuse dans plusieurs autres pays que dans l'Empire Chinois. Le sampagou croît dans des

Digitized by Google

pots, & se transporte d'une Province à l'autre, pour s'y vendre. On attribue à ses racines diverses propriétés merveilleuses, & fort opposées entre elles. On assura Navarette, à Manille, que la partie qui croît du côté de l'Est, est un poison mortel, & que celle qui croît à l'Oueſt, est son antidote. Chine. Histoire nat.

L'arbre qui produit les fleurs, qu'on nomme *Quey-wha*, est fort commun dans les Provinces méridionales, & très-rare dans celle du Nord. Il croît quelquefois à la hauteur du chêne : ses fleurs sont petites & de différentes couleurs, mais l'odeur en est fort agréable. Les feuilles ressemblent à celles de notre laurier, & cette ressemblance est plus remarquable dans les plus grands arbres qui se trouvent particulièrement dans les Provinces de Ché-kyang, de Kyang-si, de Yun-nan, & de Quang-si, que dans les arbustes de la même espèce. La couleur des fleurs est ordinairement jaune ; elles pendent en si gros bouquets, que lorsqu'elles viennent à tomber, la terre en est entièrement couverte ; & leur odeur est si agréable, que l'air en est parfumé dans un assez grand éloignement. Quelques-uns de ces arbres portent quatre fois l'année, c'est-à-dire, qu'aux fleurs qui tombent, on en voit succéder immédiatement de nouvelles. Aussi sont-elles fort communes, même dans l'hiver.

Digitized by Google

Chine.

Hiſtoire nat.

On vante une autre fleur, nommée *Lau-wha*, ou *Lau-whey-wha*, dont l'odeur l'emporte ſur toutes celles dont on a parlé, mais qui eſt moins belle : ſa couleur tire ordinairement ſur celle de la cire ; elle croît ſur une plante, qui ne vient guères que dans les Provinces maritimes. On voit ailleurs des fleurs charmantes & fort touffues, mais tout-à-fait inſipides, croître comme des roſes ſur d'autres arbres & ſur d'autres arbuſtes, qu'on croit de l'eſpèce du pêcher & du grenadier. Leurs couleurs ſont fort brillantes ; mais elles ne produiſent aucun fruit.

L'eſpèce de roſe que les Chinois nomment *Mou-tau*, ou Reine des fleurs, eſt en effet, ſuivant Duhalde, la plus belle fleur du monde, *& ne devrait*, dit-il, *jamais être dans d'autres mains que celles des Rois & des Princes* : comme ſi la nature, devenue eſclave ainſi que l'homme, ne devait produire que pour les Rois ces préſens que ſa prodigalité brillante abandonne au dernier de ſes enfans. L'odeur du *mou-tau* eſt délicieuſe ; ſes fleurs ſont rougeâtres. Duhalde obſerve auſſi que la Chine offre des tourneſols en abondance, des lys odoriférans, que les Philoſophes Chinois vantent beaucoup, & d'autres fleurs communes en Europe ; qu'il s'y trouve une abondance extrême de *crêtes de coq*, qui ſont d'une beauté rare, & qui ſont l'ornement des jardins ; mais il avoue

Digitized by Google

que les œillets de la Chine ont peu d'odeur, ou n'en ont aucune.

Chi.

On voit dans les étangs & souvent dans les marais une fleur qui se nomme *Lyen-wha*, & que les Chinois estiment beaucoup. Aux feuilles, au fruit & à la tige, on la prendrait pour le nénuphar, la nymphée, ou le lys d'eau. Le lyen-wha est fort commun dans la Province de Kyang-si. C'est un spectacle fort agréable que de voir des lacs entiers couverts de ces fleurs, qui se cultivent avec soin tous les ans. Les grands Seigneurs en font croître dans de petites pièces d'eau, & quelquefois dans de grands vases remplis de terre détrempée, qui servent d'ornement à leurs jardins, ou à leurs cours. Cette fleur, dans son dernier développement, ressemble assez à la tulippe.

Histoire nat.

Les Chinois emploient presque uniquement des sucs de fleurs & d'herbes, pour peindre des figures sur le satin & les taffetas satinés, dont ils font leurs habits, leur parure & leurs ameublemens. Ces couleurs, qui pénétrent la substance de la soie, ne se ternissent jamais; & comme elles n'ont pas de corps, il n'arrive pas non plus qu'elles s'écaillent. On s'imaginerait qu'elles sont tissues dans le fond de l'étoffe, quoiqu'elles n'y soient que délicatement appliquées avec le pinceau.

Les plaines de la Chine sont couvertes d'une si grande abondance de riz, qu'à peine offrent-

Digitized by Google

Chine.

Hiſtoire nat.

elles un arbre; mais les montagnes, ſur-tout celles de *Chen-ſi*, de *Ho-nan*, de *Quang-tong* & de *Fo-kyen*, ſont remplies de forêts, qui contiennent de grands arbres de toutes les eſpèces. Ils ſont fort droits, & propres à la conſtruction des édifices publics, ſur-tout à celle des vaiſſeaux. Les Voyageurs nomment le pin, le frêne, l'orme, le chêne, le palmier, & le cèdre, avec quantité d'autres qui ſont peu connus en Europe.

On emploie un ſi grand nombre de pins, ou de ſapins, à la conſtruction des vaiſſeaux, des barques & des édifices, qu'il paraît ſurprenant que la Chine en ait encore des forêts. La conſommation en eſt fort grande auſſi pour le chauffage. Les Provinces du Nord ne ſe ſervent pas d'autres arbres pour bâtir. Celles des parties méridionales, au-delà de la rivière, emploient ordinairement le *cha-mu*.

Mais le bois le plus eſtimé à la Chine, s'appelle *Nan-mu*. Les piliers des appartemens & des anciennes ſalles du Palais, les fenêtres, les portes & les ſolives en ſont compoſées; il paſſe pour inaltérable. « Lorſqu'on veut bâtir pour l'éternité, » diſent les Chinois, il faut employer du *nan-mu* ». Delà vient apparemment que les Voyageurs le prennent pour le cèdre; mais ſi l'on s'en rapporte au témoignage des Miſſionnaires, qui en ont parlé ſur celui de leurs propres yeux, ſes feuilles

Digitized by Google

ne reſſemblent point à celles des cèdres du Mont-Liban, telles qu'on en trouve la deſcription dans les Voyageurs. L'arbre eſt fort droit, & de la plus grande eſpèce; ſes branches s'élèvent directement vers le Ciel. Elles ne ſortent qu'à une certaine hauteur, & ſe terminent au ſommet, en forme de bouquet. Chine. Hiſtoire nat.

Cependant le *nan-mu* n'approche pas pour la beauté, d'un autre bois nommé *Tſe-tau*, qui porte à la Cour le nom de *bois roſe*. Ce *Tſe-tau* eſt d'un rouge noirâtre, rayé & plein de belles veines noires, qu'on prendrait pour l'ouvrage du pinceau. Il eſt propre d'ailleurs aux plus beaux ouvrages de menuiſerie. Les meubles qu'on en fait ſont fort eſtimés dans tout l'Empire, ſur-tout dans les Provinces du Nord, où ils ſe vendent beaucoup plus chers que les meubles verniſſés.

Pour la force & la fermeté, peut-être n'y a-t-il pas de bois comparable à celui qu'on appelle *Tye-li-mu*, & que les Portugais nomment *Pao-de-ferro*, c'eſt-à-dire, bois de fer. Cet arbre eſt de la hauteur de nos plus grands chênes; mais il en eſt différent par la groſſeur du tronc, par la forme des feuilles, & par la couleur du bois, qui eſt plus ſombre. Il pèſe auſſi beaucoup plus. On fait de ce bois les ancres des vaiſſeaux de guerre; & les Officiers de l'Empereur, qui accompagnèrent les Miſſionnaires dans leur paſſage à For-

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

moſe, les préféraient aux ancres de fer des vaiſſeaux marchands; mais on croit qu'ils étaient dans l'erreur. Les pointes ne peuvent jamais être aſſez aiguës, ni aſſez fortes, pour mordre sûrement; & comme on fait les branches plus longues du double que celles des ancres de fer, elles en doivent être à proportion plus faibles, quelle que ſoit leur groſſeur.

On peut compter au nombre des arbres utiles une ſorte de canne que les Chinois nomment *Chu-tſe*, & les Européens *Bambou*. Il y en a de pluſieurs ſortes. Le bambou croît auſſi haut que le commun des arbres. Quoiqu'il ſoit creux d'un bout à l'autre, excepté dans ſes parties noueuſes ou dans ſes jointures, il eſt d'une dureté extraordinaire & capable de ſoutenir les plus peſans fardeaux, juſqu'à de grandes maiſons de bois. On peut le diviſer en petits éclats, qui ſervent à faire des nattes, des paniers & d'autres ouvrages. On en fait auſſi du papier, des tuyaux pour la conduite de l'eau, des meubles domeſtiques, tels que des tables, des lits, des armoires, des boëtes, &c. On trouve des meubles tout faits de cette eſpèce, dans les boutiques de Canton. Un lit coûte neuf ſols; une table, ſix; les chaiſes, quatre ſols & demi, & le reſte à proportion. Les bambous ſont fort communs dans les Provinces méridionales. Ils ſont très-propres à faire des perches, & toutes ſortes d'échafaudage.

Digitized by Google

Enfin, la Chine produit du ratan & des cannes de ſucre. Le ratan eſt une plante fort menue, mais très-forte, qui rampe ſur terre juſqu'à la longueur de huit cent ou de mille pieds. Les cannes de ſucre croiſſent en abondance dans les Provinces méridionales. Chine. Hiſtoire nat.

Entre les herbes potagères qui nous manquent, la Chine en a une qui ſe nomme *Pe-tſay*, & qui eſt véritablement excellente. Quelques-uns de nos Voyageurs l'ont priſe mal-à-propos pour la laitue. Les premières feuilles ſe reſſemblent à la vérité; mais la fleur, la ſemence, le goût & la grandeur de la plante en diffèrent beaucoup. Les meilleurs Pe-tſays ſe trouvent dans les provinces du Nord, où les premiers frimats ſervent à les rendre fort tendres; l'abondance en eſt preſque incroyable. Dans le cours des mois d'Octobre & de Novembre, on en voit paſſer du matin au ſoir, par les portes de Pékin, des charrettes & d'autres voitures chargées. L'uſage des Chinois eſt de les conſerver dans du ſel, ou de les mariner, pour les faire cuire avec le riz, qui eſt naturellement fort inſipide.

Le tabac eſt en abondance, & l'on en fume dans toutes les parties de l'Empire: ſec, il ne coûte qu'un ſol la livre. Celui du Japon eſt le plus eſtimé.

La plante dont les Médecins Chinois font le

Digitized by Google

Chine. plus d'usage, porte parmi eux le nom de *Fou-ling*; elle a reçu des Européens celui de *Radix-xina*, ou racine de la Chine. C'est dans la Pro-

Histoire nat. vince de Sé-chuen qu'elle croît particulièrement. C'est un excellent sudorifique, & propre à purger le sang.

Cunning-ham vit à *Cheu-chan* une racine extrêmement singulière, nommée *Hu-chu-u*, à laquelle on attribue la propriété de prolonger la vie, & de noircir les cheveux gris. Il suffit d'en boire pendant quelque temps en infusion. Une seule racine se vend depuis dix lyangs jusqu'à deux mille, suivant sa grosseur; car les plus grosses passent pour les plus efficaces; mais Cunning-ham ne fut pas tenté de faire une expérience qui lui aurait coûté si cher.

De toutes les plantes, le *San-tsi* est après le *Jin-seng*, celle que les Médecins Chinois estiment le plus. Quoiqu'ils attribuent à toutes les deux presque les mêmes vertus, ils donnent la préférence au *San-tsi*, pour les maladies des femmes, & pour toutes les pertes de sang. Il croît dans la Province de *Quang-si*, & ne se trouve qu'au sommet des montagnes presque inaccessibles. C'est l'espèce dont on fait usage dans la Médecine, & dont les Mandarins du pays font présent à leurs Supérieurs. Les Chinois regardent la même plante comme un spécifique contre la petite vérole. Les

Digitized by Google

effets en ſont fréquens ; on voit les puſtules les plus noires & les plus infectes, ſe changer en un rouge clair, auſſi-tôt que le malade a pris ſa potion. Auſſi preſcrit-on le *San-ſi* dans pluſieurs maladies, qui paraiſſent venir des mauvaiſes qualités du ſang ; mais cette plante eſt d'une rareté qui la rend fort chère, & l'on n'eſt pas ſûr encore de l'avoir pure & ſans mélange.

Chine. Hiſtoire nat.

La Chine a quantité de montagnes fameuſes par leurs mines, qui contiennent toutes ſortes de métaux, & par leurs ſources médicinales, leurs ſimples & leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'étain, de cuivre blanc, & de vif-argent ; du lapis armenus, du cinnabre, du vitriol, de l'alun, du jaſpe, des rubis, du criſtal de roche, des pierres d'aimant, du porphire & des carrières de différentes ſortes de marbre.

Les Chinois prétendent que leurs montagnes ſont remplies d'or & d'argent, mais que juſqu'à préſent des vues politiques en ont fait défendre l'ouverture, dans la crainte apparemment qu'un excès d'abondance ne rendît le Peuple difficile à gouverner, ou ne lui fît négliger l'agriculture. L'Empereur Kang-hi accorda un jour aux Directeurs du Domaine la permiſſion d'ouvrir les mines d'argent ; mais en moins de deux ou trois ans, il ordonna que l'ouvrage fût interrompu, & l'on

Digitized by Google

Chine.

Hiſtoire nat.

s'imagina que c'était pour empêcher les aſſemblées de la populace. Les mines de la province de Yun-nan, qui ont toujours été ouvertes, rapportaient autrefois un profit conſidérable.

On ne ſaurait douter que la Chine n'ait auſſi des mines d'or. Ce qu'elle a de ce métal eſt tiré en partie des mines, & ſe trouve en partie dans les ſables des torrens & des rivières qui ſortent des montagnes de *Se-chuen* & de *Yun-nan*, du côté de l'Oueſt. La ſeconde de ces deux Provinces paſſe pour la plus riche. Elle reçoit beaucoup d'or d'un Peuple nommé *Lolo*, qui occupe les parties voiſines des Royaumes d'*Ava*, de *Pégu* & de *Laos*; mais cet or n'eſt pas des plus beaux, peut-être parce qu'il n'eſt pas purifié. L'argent de *Se-chuen* eſt encore plus noir; mais lorſqu'il eſt rafiné par les Artiſtes Chinois, il devient auſſi beau que dans tout autre pays.

L'or le plus cher & le plus beau de la Chine ſe trouve dans les diſtricts de *Li-kyang-fu*, & de *Yang-chang-fu*. Comme il n'eſt frappé d'aucun coin, il ne s'emploie dans le commerce que comme une marchandiſe. Au reſte, il n'en eſt pas plus recherché dans l'Empire, parce que ſon uſage unique eſt pour la dorure & pour d'autres ornemens de peu d'importance. Les Européens ſont les ſeuls à la Chine qui aient de la vaiſſelle d'or.

Quand

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

Quand on considère à quel prix le fer, l'étain & les autres métaux communs sont à la Chine, on se persuade aisément que les mines y doivent être fort nombreuses. Les Missionnaires Géographes furent convaincus par leurs propres yeux de la richesse d'une mine de tombac, dans la Province de *Hu-quang*, d'où ils virent tirer dans l'espace de peu de jours plusieurs centaines de quintaux.

Les mines de cuivre commun, qui se trouvent dans les Provinces de *Yun-nan* & de *Quey-cheu*, ont fourni à l'Empire toutes les petites espèces de monnoies qui y ont été frappées depuis plusieurs siècles ; mais le cuivre le plus extraordinaire porte le nom de *Tse-tong*, qui signifie *cuivre blanc*. Il ne s'en trouve peut-être qu'à la Chine & dans la seule Province d'*Yun-nan*. Il a toute sa blancheur en sortant de la mine ; l'intérieur en est plus blanc que le dehors. On a vérifié à Pékin par quantité d'expériences, que cette couleur ne vient d'aucun mélange ; car les moindres mélanges diminuent sa beauté. Lorsqu'il est bien employé, on ne le distingue pas de l'argent. Pour l'adoucir, on y mêle un peu de tombac ou d'autre métal ; mais ceux qui veulent lui faire conserver sa belle couleur, y mêlent au lieu de tombac, un cinquième d'argent.

Le cuivre Chinois, qui se nomme *Tse-la-tong*,

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

c'eſt-à-dire, *cuivre venu de lui-même*, n'eſt au fond qu'un cuivre rouge que l'eau entraîne des hautes montagnes d'*Yun-nan*, & qui ſe trouve dans les torrens lorſqu'ils viennent à ſécher.

Magalhaens obſerve que les Chinois emploient une quantité infinie de cuivre à leurs canons, leurs images, leurs ſtatues, leurs monnoies, leurs baſſins & leurs plats. Le mérite de l'antiquité, ou la réputation de l'ouvrier, fait quelquefois monter le prix de ces ouvrages à plus de mille écus, quelque vil qu'il ſoit en lui-même. On peut juger encore de l'abondance du même métal, par la multitude de gros canons qui ſe fondent à Macao, & qui ſe tranſportent non-ſeulement dans divers endroits des Indes, mais même en Portugal. Ils ſont ordinairement d'une bonté, d'une grandeur & d'un travail admirables.

Le *lapis-armenus*, ou l'azur, qui ſe trouve dans pluſieurs cantons d'*Yun-nan* & de *Se-chuen*, ne diffère pas de celui qu'on apporte en Europe. On en tire auſſi du diſtrict de *Tay-tong-fu*, dans la province de *Chan-ſi*, qui fournit d'ailleurs le plus bel *yu-che* de la Chine. L'*yu-che* eſt une eſpèce de jaſpe blanc qui reſſemble à l'agate; il eſt tranſparent, & quelquefois tacheté lorſqu'il eſt poli.

Les rubis qui ſe vendent à *Yun-nan-fu*, ſont de la belle eſpèce, mais fort petits. Il fut impoſ-

Digitized by Google

sible aux Missionnaires de découvrir dans quelle partie de la province on les trouve. La même ville offre quelques autres espèces de pierres précieuses, mais qui sont apportées des pays étrangers, sur-tout par les marchands du Royaume d'Ava, qui borde le district de cette capitale. Chine. Histoire nat.

Le plus beau cryſtal de roche vient des montagnes de *Chang-cheu-feu*, ou de *Chang-pu-kyen*, dans la province de *Fo-kyen*. On en fait, dans ces deux villes des cachets curieux, des boutons & des figures d'animaux.

La même province a, comme pluſieurs autres, des carrières de marbre, qui ne ſeraient point inférieures à celles de l'Europe, ſi elles étaient auſſi bien travaillées. On ne laiſſe pas d'en trouver chez les marchands quantité de petites pièces aſſez bien polies, & d'une fort belle couleur; telles que les petites tables qui ſe nomment *tyen-tſen*, dont les veines repréſentent naturellement des montagnes, des rivières & des arbres. Elles ſont compoſées de morceaux choiſis, dont la plûpart viennent des carrières de *Tay-ly-fu*. On les fait quelquefois ſervir aux jours de fête, pour l'ornement des feſtins.

Quoique le marbre ſoit en abondance à la Chine, on ne voit pas de Palais, de Temples, ni d'autres édifices qui en ſoient bâtis entièrement. Les bâtimens mêmes de pierre ſont rares

Digitized by Google

Chine.

dans cette région. La pierre n'a presque jamais été employée que pour les ponts & les arcs de triomphe.

Histoire nat.

Il y a peu de provinces où l'on ne trouve des pierres d'aimant : on en apporte aussi du Japon à la Chine ; mais on les emploie particulièrement aux usages de la médecine. Elles se vendent au poids, & les meilleures ne coûtent jamais plus de huit ou dix sols l'once. Le Comte en apporta une d'un seul pouce de diamètre, qui, quoiqu'assez mal armée, levait onze livres de fer, & pouvait en lever quatorze ou quinze, lorsqu'elle était bien fixée. Les Chinois sont fort habiles à les couper. Celle du Père le Comte fut taillée à Nankin en moins de deux heures. La machine qui sert à cette opération est fort simple ; & si les ouvriers de France voulaient en faire usage, ils s'épargneraient beaucoup de peine.

On ne connaît pas de pays aussi riche que la Chine en mines de charbons. Les montagnes, sur-tout celles des provinces de *Chen-si*, de *Chan-si* & de *Pe-che-li*, en renferment d'innombrables ; sans quoi il serait très-difficile de vivre dans des pays si froids, où le bois de chauffage est d'ailleurs assez rare. Magalhaens observe que le charbon de terre qui se brûle à Pékin, & qui s'appelle *moui*, vient de ces mêmes montagnes, à deux

* On en trouve la description dans les Mémoires du Père le Comte, page 250.

Digitized by Google

lieues de cette ville. Elles doivent passer pour inépuisables, puisque depuis plus de quatre mille ans elles fournissent du charbon à la ville & à la plus grande partie de la province; où les plus pauvres s'en servent pour échauffer leurs poëles : sa couleur est noire. On le trouve entre les rochers, en veines fort profondes. Quelques-uns le broient, sur-tout parmi le Peuple ; ils en mouillent la poudre, & la mettent comme en pain. Ce charbon ne s'allume pas facilement, mais il donne beaucoup de chaleur, & dure fort long-temps au feu. La vapeur en est quelquefois si désagréable, qu'elle suffoquerait ceux qui s'endorment près des poëles, s'ils n'avaient la précaution de tenir près d'eux un bassin rempli d'eau, qui attire la fumée, & qui en diminue beaucoup la puanteur. Le charbon est à l'usage de tout le monde, sans distinction de rang. On s'en sert même dans les fournaises, pour fondre le cuivre. Mais les ouvriers en fer trouvent qu'il rend ce métal trop rude.

Chine. Histoire nat.

La nature a pourvu merveilleusement au besoin de sel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie, malgré l'éloignement où elles sont de la mer. Outre les salines qui se trouvent dans quelques-unes de ces provinces, on voit dans quelques autres une sorte de terre grise, comme dispersée de côté & d'autre en pièces de trois ou quatre arpens, qui rend une pro-

Digitized by Google

Chine.

Hiſtoire nat.

digieuſe quantité de ſel. La méthode qu'on emploie pour le recueillir eſt fort remarquable : on rend la ſurface de la terre auſſi unie que la glace, en lui laiſſant aſſez de pente pour que l'eau ne s'y arrête point. Lorſque le ſoleil vient à la ſécher, juſqu'à faire paraître blanches les particules de ſel qui s'y trouvent mêlées, on les raſſemble en petits tas, qu'on bat enſuite ſoigneuſement, afin que la pluie puiſſe s'y imbiber. La ſeconde opération conſiſte à les étendre ſur de grandes tables un peu inclinées, qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur. On y jette de l'eau fraîche, qui, en faiſant fondre les parties de ſel, les entraîne avec elle dans de grands vaiſſeaux de terre, où elles tombent goutte à goutte par un petit tube. Après avoir ainſi deſſalé la terre, on la fait ſécher; on la réduit en poudre, & on la remet dans le lieu d'où on l'a tirée. Dans l'eſpace de ſept à huit jours, elle s'impregne de nouvelles parties de ſel, qu'on ſépare encore par la même méthode.

Tandis que les hommes ſont occupés de ce travail aux champs, leurs femmes & leurs enfans s'emploient, dans des huttes bâties au même lieu, à faire bouillir le ſel dans de grandes chaudières de fer, ſur un fourneau de terre, percé de pluſieurs trous, par leſquels tous les chaudrons reçoivent la même chaleur. La fumée, paſſant par un

Digitized by Google

long tuyau, en forme de cheminée, ſort à l'extrémité du fourneau. L'eau, après avoir bouilli quelque temps, devient épaiſſe, & ſe change par dégrés en un ſel blanchâtre, qu'on ne ceſſe pas de remuer avec une grande ſpatule de fer, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu tout-à-fait blanc. Dans les lieux où le bois manque pour ce travail, on y ſupplée avec des roſeaux.

Chine. Hiſtoire nat.

Quoique les paons & les coqs-d'inde ſoient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y apporte des autres pays. Les grues y ſont en fort grand nombre. Cet oiſeau s'accommode de tous les climats : on l'apprivoiſe facilement, juſqu'à lui apprendre à danſer. Sa chair paſſe pour un fort bon aliment.

On trouve à la Chine une abondance de beaux faiſans, dont les plumes ſe vendent plus cher que l'oiſeau même. Son prix ordinaire eſt un ſol la livre. Les roſſignols Chinois ſont plus gros que les nôtres, & leur chant eſt admirable, comme celui des merles. Le nombre des oies & des canards eſt infini ; Canton ſeul en conſomme chaque année plus de vingt mille. Les rivières & les lacs en ſont remplis, & de quantité d'autres eſpèces ſauvages. La manière de les prendre mérite quelque remarque. Les pêcheurs mettent la tête dans une groſſe gourde, qui eſt percée de quelques trous pour la commodité de la vue & de la reſpiration. Enſuite,

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

ſe mettant nuds dans l'eau, ils marchent ou nagent ſi bas, qu'on n'apperçoit que leurs gourdes Les canards, accoutumés à voir flotter des gourdes ſur l'eau, s'en approchent ſans crainte. Alors le pêcheur les prend par les pieds & les tire au fond de l'eau, pour empêcher que leurs cris ne ſe faſſent entendre; il leur tord auſſitôt le col, & les attachant à ſa ceinture, il continue ſon exercice juſqu'à ce qu'il ait pris le nombre qu'il ſe propoſe.

On fait beaucoup de cas à la Chine de certains petits oiſeaux qui reſſemblent aux linots, & qu'on nourrit dans des cages, non pour chanter, mais pour combattre. Ceux qui ont été mis à l'eſſai ſe vendent fort cher. Les Chinois ſont paſſionnés auſſi pour les combats de coqs; mais cet amuſement eſt encore plus commun dans pluſieurs iſles, ſur-tout aux Philippines & dans quelques Royaumes des Indes orientales, où l'on y perd & l'on y gagne beaucoup d'argent, comme dans quelques pays de l'Europe.

Entre les oiſeaux de proie, le plus remarquable eſt celui que les Chinois nomment *Hay-tſing*. Il eſt très-beau, mais ſi rare, qu'il ne ſe trouve que dans le diſtrict de *Hong-chang-fu*, ville de la province de *Chang-ſi*, & dans quelques parties de la Tartarie. Il égale en beauté nos plus beaux faucons, & les ſurpaſſe en force & en groſſeur.

Digitized by Google

On peut le regarder comme le Roi des oiseaux de proie de la Chine & de la Tartarie, parce qu'il en est le plus beau, le plus vif & le plus courageux. Aussitôt qu'on en prend un, il doit être porté à l'Empereur, qui le confie aux soins des Fauconniers impériaux. Chine. Histoire nat.

Les Provinces méridionales, telles que Quang-tong, & sur-tout Quang-si, ont des perroquets de toutes les espèces, qui ne diffèrent en rien de ceux qui nous viennent de l'Amérique. Leur plumage est le même; ils n'ont pas moins de docilité pour apprendre à parler, mais ils ne sont pas comparables aux oiseaux, qui se nomment *Kin-ki*, ou *Poules dorées*, & qui tirent sans doute ce nom de leur beauté. Il s'en trouve dans les Provinces de *Se-chuen*, d'*Yun-nan*, & de *Chang-si*. L'Europe n'a pas d'oiseau qui leur ressemble. Le mélange de rouge & de jaune, qui forme leur couleur, la plume qui s'élève sur leur tête, l'ombrage de leur queue & la variété des couleurs de leurs aîles, la beauté de leur taille, semblent leur donner la prééminence sur tous les autres oiseaux: leur chair est plus délicate que celle du faisan.

La Chine abonde en insectes & en reptiles; mais moins que les Isles Philippines, l'Inde, & l'Afrique. Elle fournirait aux Cabinets de nos curieux une extrême variété de papillons; on fait

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

tant de cas de ceux d'une montagne nommée *Lo-feu-chan*, dans le diſtrict de *Whay-cheu-fu*, Province de *Quang-tong*, que les plus gros & les plus extraordinaires ſont envoyés à la Cour, où ils ſervent à l'ornement du Palais. La diverſité & la vivacité de leurs couleurs eſt également ſurprenante. Ils ſont beaucoup plus gros qu'en Europe, & leurs aîles ſont incomparablement plus grandes. Pendant le jour, ils demeurent ſans mouvement ſur les arbres, & ſe laiſſent prendre aiſément. Le ſoir, ils commencent à voltiger, comme nos chauve-ſouris, & quelques-uns ne paraiſſent guères moins gros que ces animaux, lorſqu'ils ont les aîles étendues.

Pluſieurs Provinces de la Chine, ſur-tout celles de Chang-tong, ſont ſouvent expoſées aux ravages des ſauterelles, qui détruiſent en peu de temps les eſpérances de la plus belle moiſſon. On trouve dans un Auteur Chinois la deſcription de ce terrible fléau : « on voit paraître, dit-il, une ſi » prodigieuſe quantité de ſauterelles, que cou- » vrant entièrement le Ciel, leurs aîles ſemblent » s'entre-toucher; vous croiriez voir ſur votre » tête de groſſes montagnes de verdure. Le bruit » que ces inſectes font en volant, reſſemble » à celui du tambour ». Le même Auteur remarque que ces dangereuſes légions ne viſitent la Chine que dans les années sèches, qui ſuivent les inondations.

Digitized by Google

Les punaises sont très-communes dans plusieurs cantons de la Chine ; mais ce qui paraîtra fort étrange, les habitans écrasent cette vermine avec les doigts, & prennent plaisir ensuite à les porter au nez. Chine. Histoire nat.

Le gibier de chasse abonde à la Chine. On voit, en hiver, dans plusieurs endroits de Pékin, des tas de bêtes à quatre pieds, & d'oiseaux de toutes les espèces, engourdis par le froid, qui les garantit de la corruption. La Chine produit une quantité innombrable de chevreuils, de daims, de sangliers, de boucs, d'élans, de lièvres, de lapins, d'écureuils, de chats, de mulots ; sans parler des bécasses, des cailles, des oies, des canards, des perdrix, des faisans, & d'une infinité d'animaux qui ne se trouvent point en Europe, & qui se vendent à très-bon marché. Les ours, les tigres, les buffles, les chameaux, les rhinocéros y sont aussi en grand nombre ; mais on n'y voit pas de lions. Il est inutile de nommer les bœufs, les vaches, les moutons, & les autres animaux domestiques, qui ne sont pas moins communs à la Chine qu'en Europe.

Les tigres de la Chine sont non-seulement fort nombreux, mais encore d'une grosseur & d'une férocité extraordinaire. On aurait peine à croire combien ils tuent & dévorent d'hommes. Un Chrétien Chinois racontait à Navarette que

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

sur le chemin de Canton à Haynan, ils se rangent en troupes de cent & de deux cens; que les Voyageurs n'osent passer dans ces lieux, s'ils ne sont au nombre de cent ou de cent cinquante; & que dans certaines années, ces monstrueux animaux ont dévoré jusqu'à six mille personnes. On peut croire ces récits fort exagérés par la peur qui produit tant de fables populaires. On a vu un de ces animaux sauter un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pesait environ cent livres, le charger sur ses épaules, repasser le mur avec sa proie, & gagner promptement un bois voisin. En hiver, comme ils descendent des montagnes dans les villages qui ne sont pas fermés d'un mur, tous les habitans se retirent de bonne heure, & munissent soigneusement leurs portes. Navarette se trouvant un jour dans un village où l'on prenoit ces précautions, observa que les tigres s'approchaient des maisons avant que la nuit fût tout-à-fait obscure, poussant des cris effroyables, & qu'à peine était-on tranquille dans l'enceinte des murs : cependant les Chinois ne se donnent pas beaucoup de peine pour les prendre, quoique d'ailleurs ils estiment beaucoup leur peau.

Les ours sont fort communs à la Chine. Il s'en trouve dans la Province de *Chang-tong*, une espèce que les Chinois nomment *Hyang-jin*, c'est-à-dire, *homme ours*. Ils marchent sur deux

Digitized by Google

jambes; ils ont la face humaine, & la barbe d'un bouc; ils grimpent sur les arbres pour en manger le fruit. On n'a point à se plaindre de leur férocité, lorsqu'on les laisse en paix; mais si l'on excite leur colère, ils descendent furieusement, ils tombent sur ceux qui les irritent, & les frappant deux ou trois fois avec la langue, ils emportent toute la chair qu'ils touchent. Cette description ressemble plutôt à celle d'une espèce de singe, qu'à celle d'un ours.

Chine. Histoire nat.

La seconde de ces deux Provinces offre aussi une espèce singulière de cerfs, qui ne se trouve dans aucun autre pays. Ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires. Les Princes & les Seigneurs en nourrissent dans leurs parcs, comme une curiosité. La Chine a des ânes & des mulets en abondance; elle ne manque pas non plus de bons chevaux: on y en amène continuellement des pays de l'Oueſt; mais ils sont tous coupés.

La Chine a deux quadrupèdes qui méritent particulièrement de l'attention. Le premier est une espèce de chameau, ou de dromadaire, qui n'est pas plus grand qu'un cheval commun, & qui a, sur le dos, deux bosses couvertes d'un poil fort long; ce qui forme une sorte de selle. La bosse du devant paraît formée par l'épine du dos, & par la partie supérieure de l'os de l'épaule, qui s'étend en arrière, à peu près comme l'excrescence

Digitized by Google

Chine.

Hiſtoire nat.

que les vaches indiennes ont ſur les épaules. L'autre boſſe touche à la croupe de l'animal ; il a le col plus court & plus épais que les chameaux ordinaires, couvert d'un poil épais, de la longueur de celui des chèvres. La couleur en eſt quelquefois d'un brun jaunâtre, & quelquefois elle tire ſur le rouge, avec un mélange de noir ; ſes jambes ne ſont pas ſi longues ni ſi menues, à proportion, que celles du chameau ; ce qui paraît le rendre plus propre à porter des fardeaux.

L'autre animal eſt une eſpèce de chevreuil, que les Chinois nomment *Hyang-chang-tſe*, c'eſt-à-dire, le chevreuil *odoriférant*. Il ſe trouve non-ſeulement dans les Provinces méridionales, mais juſques dans la chaîne de montagnes, qui eſt à quatre ou cinq lieues de Pékin, du côté de l'Oueſt. C'eſt une ſorte de daim ſans cornes, dont le poil eſt noirâtre : ſon petit ſac à muſc eſt compoſé d'une peau fort mince, revêtu de poil extrêmement fin.

Le muſc s'engendre dans l'intérieur du ſac, & s'attache à l'entour comme une eſpèce de ſel. On en diſtingue de deux ſortes, dont le plus précieux eſt celui qui eſt en grains, & qui s'appelle *Teu-pau-hyang*. L'autre, qui ſe nomme *Thi-hyang*, eſt moins eſtimé, parce qu'il eſt trop petit & trop fin. La femelle ne produit pas le muſc, ou du moins la ſubſtance qui ſe trouve dans ſon ſac,

Digitized by Google

n'a pas l'odeur du muſc, quoiqu'elle en ait l'apparence. On apprit au Miſſionnaire que la nourriture ordinaire de cet animal, eſt la chair des ſerpens. De quelque groſſeur qu'ils puiſſent être, il les tue, dit-on, facilement, parce qu'à certaine diſtance, ils ſont tellement ſaiſis de l'odeur du muſc, que s'affaibliſſant tout d'un coup, ils ne peuvent plus ſe remuer. Ce qui paraît beaucoup mieux prouvé, c'eſt que les payſans, en allant au bois, ou en tirant du charbon dans les montagnes, n'ont pas de moyen plus ſûr pour ſe préſerver de ces ſerpens, dont la morſure eſt extrêmement dangereuſe, que de porter ſur eux quelques grains de muſc. Avec cet antidote, ils dorment tranquillement ſur l'herbe, après leur dîner.

Chine. Hiſtoire nat.

Ce qui arriva au même Miſſionnaire, en retournant à Pékin, ſemble confirmer que la chair des ſerpens eſt la principale nourriture du chevreuil muſqué. Ayant fait préparer pour ſon ſouper quelques parties de cet animal, il ſe trouva parmi les convives, un Chinois qui haïſſait les ſerpens juſqu'à ſe trouver mal lorſqu'on en parlait dans ſa préſence. Comme il ignorait ce qui lui était préſenté, le Miſſionnaire ſe diſpenſa de lui en parler, & ſe fit au contraire un plaiſir d'obſerver ſa contenance. Le Chinois prit du chevreuil comme les autres, dans le deſſein d'en manger; mais à peine en eut-il mis un

Digitized by Google

Chine. Histoire nat.

morceau dans sa bouche, qu'il sentit son estomac se révolter. En un mot, il ne voulut plus toucher à cette viande, tandis que tous les autres en mangeaient de fort bon appétit.

Navarette nous apprend qu'il se trouve un grand nombre de ces animaux musqués dans les Provinces de *Chen-cheu-fi*, & de *Chan-si*, où ils portent le nom de *Che*. Suivant la description des Auteurs Chinois, ils ont le corps d'un petit daim, & le poil d'un tigre ou d'un ours. Lorsqu'ils sont pressés par les chasseurs, ils grimpent sur les rochers, & mordent le petit sac musqué, qui contient le musc, pour éviter le péril en détruisant leur trésor; mais cette morsure leur cause la mort. Ce récit, fondé sur l'opinion généralement répandue, ressemble beaucoup à ce qu'on raconte des éléphans, & peut-être en est emprunté.

La Chine offre une prodigieuse abondance de poissons. Les rivières, les lacs, les étangs, & les canaux mêmes en sont remplis. Il fourmille jusques dans les fossés qu'on creuse au milieu des champs, pour conserver l'eau qui sert à la production du riz. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poisson, dont les propriétaires des champs tirent un profit considérable. On voit tous les ans, sur la grande rivière d'*Yang-tse-kyang*, à peu de distance de *Kyen-king-fu*, dans la Province de Kyang-si,

Digitized by Google

Kyang-ſi, un nombre ſurprenant de barques qui ſe raſſemblent, pour acheter de ce frai. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la riviere en pluſieurs endroits, dans l'eſpace de neuf ou dix lieues, avec des nattes & des claies, qui ne laiſſent d'ouverture que pour le paſſage d'une barque, afin d'arrêter le frai qu'ils ſavent diſtinguer au premier coup-d'œil, quoique l'eau n'en ſoit preſque point altérée. Ils rempliſſent des tonneaux d'un mélange d'eau & de frai, pour les vendre aux marchands, qui les tranſportent en diverſes Provinces, avec l'attention de remuer cette eau de temps en temps. Cette eau ſe vend par meſure à ceux qui poſſèdent des étangs. Dans l'eſpace de peu de jours, le jeune frai commence à paraître en petits bancs; & dans cette petiteſſe, qui le rend preſque imperceptible, on le nourrit de lentilles de marais, ou de jaunes d'œufs, à-peu-près comme on élève en Europe les animaux domeſtiques. Le gros poiſſon ſe conſerve avec de la glace; on en remplit de grandes barques, dans leſquelles on le tranſporte juſqu'à Pékin: le profit monte quelquefois au centuple de la dépenſe, parce que le Peuple ſe nourrit preſque uniquement de poiſſon. On en tire des rivières & des lacs, pour peupler les canaux. Il en vient auſſi de la mer, qui remonte aſſez loin dans les

Chine. Hiſtoire Nat.

Digitized by Google

Chine. rivières. On en prend quelquefois de très-gros à plus de cent cinquante lieues de la côte.

Histoire nat. L'Europe a peu de poissons qui ne se trouvent à la Chine; les lamproies, les carpes, les soles, les saumons, les truites, les esturgeons, y sont communs. Elle en a quantité d'autres qui nous sont inconnus, & dont le goût est excellent.

Le poisson le plus remarquable est le *Kin-yu*, ou le *Poisson d'or*. On le nourrit, soit dans de petits étangs faits pour cet usage, qui servent d'ornement aux maisons de campagne des Princes & des Seigneurs, soit dans des bassins plus profonds que larges. On le prend aussi petit qu'il est possible, parce que le plus petit passe pour le plus beau, & qu'on en peut nourrir un plus grand nombre. Les plus jolies dorades Chinoises sont d'un beau rouge, comme tacheté de poudre d'or, sur-tout vers la queue, qui se termine en fourche par deux ou trois pointes. Quelques-unes sont de couleur d'argent; d'autres sont blanches; d'autres marquées de rouge. Les deux espèces sont également vives & actives. Elles se plaisent à jouer sur la surface de l'eau; mais elles sont si délicates, que la moindre impression de l'air en fait mourir un grand nombre. Dans les étangs, les dorades sont de différentes grandeurs; il s'en trouve de plus grosses que les plus grandes pélamides. On les accoutume à gagner le sommet de l'eau, au bruit

Digitized by Google

d'une creſſelle, dont on ſe ſert pour leur donner à manger. La meilleure méthode pour les conſerver, eſt de ne leur rien donner en hiver. Il eſt certain que pendant trois ou quatre mois, on ne les nourrit pas à Pékin, c'eſt-à-dire, pendant toute la durée du grand froid. On n'expliquerait pas facilement de quoi elles vivent ſous la glace, à moins qu'elles ne trouvent de petits vers dans les racines des herbes, qui croiſſent au fond des étangs, ou que ces racines mêmes, amollies par l'eau, ne deviennent propres à leur ſervir d'alimens. Souvent la crainte qu'elles ne ſoient incommodées du froid, les fait prendre dans les maiſons, où elles ſont gardées ſoigneuſement dans des vaſes de porcelaine, mais ſans aucune nourriture. Vers le printemps, on les remet dans leurs baſſins. Les perſonnes du plus haut rang prennent plaiſir à les nourrir de leur propre main, & paſſent quelques heures à obſerver l'agilité de leurs mouvemens.

Chine. Hiſtoire nat.

Suivant le Père le Comte, la longueur ordinaire de ces dorades eſt d'un doigt. Elles ſont d'une groſſeur proportionnée, & très-bien faites dans cette petite taille. Le mâle eſt d'un beau rouge, depuis la tête juſqu'à la moitié du corps. Le reſte, en y comprenant la queue, eſt doré & d'un luſtre ſi éclatant, que nos plus belles dorures n'en approchent point. La femelle eſt

Digitized by Google

Chine. Hiſtoire nat.

blanche; ſa queue, & quelques autres parties du corps, reſſemblent parfaitement à l'argent. En général, la queue des dorades n'eſt pas unie & plate comme celle des autres poiſſons; elle forme une ſorte de touffe, longue & épaiſſe, qui ajoute quelque choſe à leur beauté.

Les baſſins qui leur ſervent d'habitations, ſont grands & profonds. L'uſage eſt de mettre au fond de l'eau un pot de terre renverſé & percé de trous, afin qu'elles puiſſent s'y mettre à couvert de la chaleur du ſoleil; car leur délicateſſe eſt extrême. On change l'eau deux ou trois fois la ſemaine; mais avec la précaution de faire entrer l'eau fraîche, à meſure que l'ancienne s'écoule.

Dans les régions chaudes de l'Empire, elles multiplient exceſſivement, pourvu que le frai, qui nage ſur la ſurface de l'eau, ſoit enlevé avec beaucoup de ſoin, ſans quoi elles le dévorent. On le met dans un vaſe expoſé au ſoleil, juſqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes dorades. Elles paraiſſent d'abord tout-à-fait noires, & quelques-unes conſervent cette couleur; mais la plupart deviennent par dégrés, rouges ou blanches, couleur d'or ou d'argent.

Quelque idée qu'on puiſſe ſe former des dorades, leur beauté n'approche pas de la laideur d'un autre poiſſon, qui ſe nomme *Hay-ſeng*. C'eſt néanmoins une nourriture ſi commune à la Chine,

Digitized by Google

qu'on en ſert preſque à chaque repas. On voit flotter les *hay-ſengs* près des côtes de *Chan-tong*, & de *Fo-kyen*. Nos Miſſionnaires les prirent d'abord pour autant de maſſes inanimées ; mais un de ces animaux, que les Matelots pêchèrent par leur ordre, nagea fort bien dans le baſſin où ils le firent mettre. Il y vécut même aſſez long-temps. Sur ce qu'on les avait toujours aſſurés qu'il a quatre yeux & ſix pieds, & que ſa figure reſſemble à celle du foie humain, ils prirent la réſolution de l'examiner ſoigneuſement : mais ils ne découvrirent que deux endroits qu'ils puſſent prendre pour des yeux, aux marques de crainte que l'animal donnait, lorſqu'ils paſſaient la main pardevant. A l'égard des pieds, ſi tout ce qui lui ſert à ſe mouvoir, devait porter ce nom, on en pourrait compter autant qu'il a de petits boutons, ou de petites excreſcences autour du corps ; il eſt d'ailleurs ſans os & ſans aucune eſpèce de pointes. Il meurt auſſi-tôt qu'il eſt preſſé dans les mains ; mais un peu de ſel ſuffiſant pour le conſerver, on le tranſporte dans toutes les parties de l'Empire. Les Miſſionnaires ne le trouvèrent pas excellent, quoique les Chinois le regardent comme un de leurs mets les plus délicats.

Chine. Hiſtoire nat.

Le Père le Comte nous apprend qu'on trouve dans l'iſle de Hay-nan un lac, ou une fontaine, dont l'eau pétrifie le poiſſon. Il en apporta lui-

Digitized by Google

Chine, Histoire nat.

même une écreviſſe dont la métamorphoſe était ſi avancée, qu'elle avait déja le corps & les pattes fort durs & peu différens de la pierre. Cependant les Miſſionnaires, qui viſitèrent toutes les Provinces de l'Empire, prétendent, ſur le témoignage des habitans, que l'Iſle de Hay-nan n'a pas de lac auquel on puiſſe attribuer cette vertu; mais ils ſemblent reconnaître qu'entre cette Iſle & les Côtes de *Kan-cheu*, dans la Province de Quantong, on trouve une eſpèce d'écreviſſe qui eſt ſujette à ſe pétrifier ſans perdre ſa forme naturelle. Ils ajoutent que c'eſt un ſpécifique contre les fièvres ardentes & malignes.

Digitized by Google

APPENDICE
AU LIVRE QUATRIEME.

De la Corée.

Corée.

CETTE contrée, après avoir essuyé beaucoup de révolutions, & disputé long-temps sa liberté contre les Japonais & les Chinois, est enfin demeurée tributaire de la Chine, depuis la dernière conquête des Tartares *Mancheous*.

Les Chinois donnent à la Corée le nom de *Kau-li*, & quelquefois dans leurs Livres celui de *Chau-tsyen*. Les Tartares *Mancheous* l'appellent *Solho*. Ses bornes au Nord & à l'Est, sont le pays des Tartares Mancheous. A l'Ouest, elle est bordée par la Province Chinoise, qui se nomme *Lyau-tong*, ou *Quan-tong*, & séparée de la Tartarie orientale par une palissade de bois que les Chinois appellent *Mu-teou-ching*, c'est-à-dire, muraille de bois. A l'Est & au Sud, elle est environnée de la mer. Elle s'étend de trente-quatre à quarante-trois dégrés de latitude; & sa plus grande largeur de l'Est à l'Ouest, est de six dégrés.

Digitized by Google

Corée.

Régis, Miſſionnaire Jéſuite, rapporte une ſupplique préſentée à l'Empereur Kang-hi, en 1694, de la part de *Li-ton*, Roi de Corée. Rien n'eſt plus propre à faire connaître la dépendance des Coréens & le reſpect qu'ils ont pour le Monarque de la Chine.

« Cette ſupplique eſt préſentée par le Roi de » *Chau-tſien*, dans la vue d'établir ſa famille, » & fait connaître les deſirs de ſon Peuple.

» Moi, votre ſujet, je ſuis un homme des » plus infortunés; je me ſuis vu long-temps ſans » héritier, juſqu'à ce qu'enfin il m'eſt né un fils » d'une concubine, dont j'ai cru devoir élever la » fortune à cette occaſion. C'eſt de cette fauſſe » démarche qu'eſt venu tout mon malheur. J'ai » obligé la Reine *Min-chi* de ſe retirer, & j'ai » fait Reine à ſa place ma concubine *Chang-* » *chi*, comme je n'ai pas manqué alors d'en » informer Votre Majeſté; mais faiſant aujour- » d'hui réflexion que Min-chi avait été créée » Reine par Votre Majeſté, qu'elle a gouverné » long-temps ma famille, qu'elle m'a aſſiſté dans » les ſacrifices, qu'elle a rendu ſes devoirs à la » Reine ma grand-mere, & à la Reine ma » mere, & qu'elle m'a pleuré pendant trois ans, » je reconnais que j'aurais dû la traiter plus » honorablement, & je ſuis extrêmement affligé » de m'être conduit avec tant d'imprudence.

Digitized by Google

» Enfin, pour me rendre aux desirs de mon Peuple, je souhaiterais de rétablir aujourd'hui » Min-chi dans son ancienne dignité, & de faire » rentrer Chang-chi dans sa condition de concu- » bine. Par ce moyen, le bon ordre règnera » dans ma famille, & la réformation des » mœurs commencera heureusement dans mon » Royaume. Corée.

» Moi, votre sujet, quoique par mon igno- » rance & ma stupidité, j'aie fait une tache à » l'honneur de mes ancêtres, j'ai servi Votre » Majesté depuis vingt ans, & je suis redevable » de tout ce que je suis à votre bonté, qui me » sert de bouclier, & qui me protège. Je n'ai » point d'affaire publique ou particulière, que je » veuille vous cacher; & c'est ce qui m'a fait » prendre deux ou trois fois la hardiesse de solli- » citer Votre Majesté sur celle-ci. J'ai honte, à » la vérité, de sortir des bornes de mon devoir; » mais comme il est question du bien de ma » famille, & des desirs de mon Peuple, j'ai cru » que, sans blesser le respect, je pouvais pré- » senter cette supplique à Votre Majesté ».

Le Tribunal des cérémonies, auquel ce mémoire fut renvoyé, jugea que la demande devait être accordée. En conséquence, on envoya des Ambassadeurs en Corée, pour créer *Min-chi* Reine, avec les formalités ordinaires; mais l'an-

Digitized by Google

Corée.

née d'après, le même Prince ayant préſenté à l'Empereur une autre requête, où le reſpect était bleſſé dans quelques points, il fut condamné, par le même Tribunal, à payer une amende de dix mille onces chinoiſes d'argent, & pendant trois ans, on ne lui accorda rien en retour pour le tribut annuel.

Les rochers & les ſables qui bordent les côtes de la Corée, en rendent l'accès difficile & dangereux. Du côté du Sud-Eſt, elles s'approchent ſi fort du Japon, que la diſtance n'eſt que de vingt-cinq ou vingt-ſix lieues, entre la Ville de *Pou-ſan*, en Corée, & celle d'*Oſaka*, au Japon. On rencontre entre ces deux pointes, l'iſle de *Suiſſima*, que les Coréſiens nomment *Taymuta*. Elle leur appartenait anciennement; mais dans un traité de paix avec les Japonais, ils en ont fait l'échange pour celle de Quelpaert. C'eſt dans cette Iſle qu'un vaiſſeau Hollandais fit naufrage en 1653, & c'eſt delà que l'équipage fut tranſporté au Continent de la Corée. Les Hollandais y furent retenus treize ans, & la Relation de Hamel, leur Capitaine, nous a fourni les meilleurs mémoires, que nous ayons ſur ce pays, où l'on a pénétré rarement, & dont les côtes mêmes ſont peu fréquentées.

Le froid eſt extrême dans la Corée. En 1662, tandis que les Hollandais viſitaient les Monaſtè-

Digitized by Google

res des montagnes, il tomba une si prodigieuse quantité de neige, qu'on faisait des routes par-dessous, pour passer d'une maison à l'autre. Les habitans se servent, pour marcher sur la neige, d'une sorte de petite planche en forme de raquette, qu'ils attachent sous leurs pieds. Cette rigueur excessive de l'air réduit ceux qui habitent la côte du Nord, à vivre uniquement d'orge, qui n'est pas même des meilleurs. Il n'y croît ni coton, ni riz: les personnes au-dessus du commun font apporter leurs vivres des parties du Sud. Corée.

Le reste du pays est plus fertile; il produit toutes les nécessités de la vie, du riz, & d'autres sortes de grains. Il a du chanvre, du coton, & des vers à soie; mais on y est mal instruit de la manière de cultiver la soie. On y trouve aussi de l'argent, du plomb, des peaux de tigres, & la racine qui se nomme *Nisi*. Les bestiaux y sont en grand nombre, & l'on y emploie les bœufs à labourer la terre. Hamel observe qu'il y vit des ours, des daims, des sangliers, des porcs, des chiens, des chats, & divers autres animaux, mais qu'il ne rencontra jamais d'éléphant. Les rivières sont infestées de crocodiles, d'une prodigieuse longueur. La Corée produit une infinité de serpens, & d'autres animaux venimeux: on y voit en abondance diverses sortes d'oiseaux, tels que le cygne,

Digitized by Google

Corée.

l'oie, le canard, le héron, le butor, l'aigle, le faucon, le milan, le pigeon, la bécasse, la pie, le choucas, l'alouette, le faisan, la poule, le vanneau, outre plusieurs espèces qui ne sont pas connues en Europe.

La Corée est divisée en huit Provinces, qui contiennent trois cent soixante Villes grandes & petites, sans compter les forts & les châteaux, qui sont situés généralement sur des montagnes.

Les Coréens ont tant de penchant pour le larcin, & tant de disposition naturelle à tromper, qu'on ne peut prendre la moindre confiance en leur caractère. Ils regardent si peu la fraude comme une infamie, qu'ils se font une gloire d'avoir dupé quelqu'un. Cependant la loi ordonne des réparations pour ceux qui ont été trompés dans un marché. Ils sont d'ailleurs simples & crédules. Les Hollandais auraient pu leur faire croire toutes sortes de fables, parce qu'ils ont beaucoup d'affection pour les Etrangers, sur-tout leurs Prêtres & leurs Moines. Ils sont d'un naturel efféminé, sans aucune marque de courage : du moins, les Hollandais en prirent cette idée, sur le récit de plusieurs personnes dignes de foi, qui avaient été témoins du carnage que les Japonais firent dans la Corée, lorsqu'ils en tuèrent le Roi, & de la manière dont les Coréens se laissèrent traiter par les Tar-

Digitized by Google

tares, qui avaient passé sur la glace, pour s'emparer de leur pays. *Wettevri*, qui avait vu toutes ces révolutions, assurait qu'il en était mort beaucoup plus dans les bois que par les armes de l'ennemi. Loin d'avoir honte de leur lâcheté, ils déplorent la condition de ceux qui sont obligés de combattre; on les a vu souvent repoussés par une poignée d'Européens, lorsqu'ils voulaient piller un vaisseau que la tempête avait jeté sur leur côte. Ils abhorrent le sang jusqu'à prendre la fuite lorsqu'ils en trouvent dans leur chemin. Le pays produit quantité de plantes médicinales; mais elles ne sont pas connues du Peuple, & la plupart des Médecins sont employés auprès des Grands. Aussi les pauvres ont-ils recours aux sorciers & aux aveugles, qu'ils suivaient autrefois à travers les rivières & les rochers, pour aller aux Temples de leurs Idoles; mais cet usage fut aboli en 1662, par un ordre du Roi. Corée.

C'est par la Corée que les Tartares Mancheous commencèrent leur dernière expédition, qui leur soumit la Chine. Alors l'unique occupation des habitans était de boire, de manger, & de se livrer à toutes sortes d'excès avec les femmes. Aujourd'hui qu'ils sont tyrannisés par les Tartares & les Japonais, le tribut qu'ils paient aux premiers leur rend la vie assez difficile dans les mauvaises années.

Digitized by Google

Corée.

Depuis cinquante ou soixante ans, ils ont appris des Japonais à planter du tabac. Ils ne le connaissaient pas auparavant : on leur a dit que la semence de cette plante est venue de *Nampankouk*, c'est-à-dire, de Hollande. Ils l'ont nommé, par cette raison, *Nampankoy*. L'usage en est si général à présent dans leur Nation, qu'il est commun aux deux sexes. On voit fumer les enfans, même dès l'âge de quatre ou cinq ans. Lorsqu'on apporta du tabac en Corée, pour la première fois, les habitans en payèrent le même poids en argent. C'est ce qui leur fait regarder *Nampankouk*, ou la Hollande, comme un des meilleurs pays du monde.

Le simple peuple de la Corée n'est vétu que de toile de chanvre, & de mauvaises peaux; mais en récompense la nature leur a donné la racine *Jin-seng*, dont ils font un commerce considérable à la Chine & au Japon.

Les maisons des personnes de qualité sont fort belles; celles du peuple ont peu d'apparence. Il n'a pas même la liberté de les bâtir mieux, ni de les couvrir de tuiles, sans une permission expresse; aussi la plupart sont-elles de chaume & de roseaux. Elles sont séparées l'une de l'autre par un mur, ou par une rangée de palissades. Pour les bâtir, on plante d'abord des poteaux de bois ou des piliers

Digitized by Google

à certaines distances, & l'on remplit de pierres les intervalles jusqu'au premier étage. Le reste de l'édifice est de bois plâtré au dehors, & revêtu dans l'intérieur de papier blanc collé. Le plain-pied est voûté. En hyver on fait du feu dessous; de sorte qu'on n'y est pas moins chaudement que dans un poële. La voûte est couverte de papier huilé. Le corps de chaque maison a peu d'étendue; il ne contient qu'un étage, avec un grenier au-dessus pour y renfermer les provisions. Les Coréens n'ont que les meubles absolument nécessaires. Dans les maisons des nobles, il y a toujours un appartement avancé, dans lequel on reçoit & on loge ses amis. Chaque maison a généralement un grand espace quarré ou une basse-cour, avec une fontaine d'eau-vive ou un étang, & un jardin, avec des allées couvertes. Les marchands & les principaux bourgeois ont près de leur demeure une sorte de magasin qui contient leurs effets, & dans lequel ils traitent leurs amis avec du tabac & de l'arack. L'appartement des femmes est dans la partie la plus intérieure de la maison. Personne n'a la liberté d'en approcher. Quelques maris permettent à leurs femmes de voir le monde, & d'assister aux fêtes; mais elles y sont assises à part, & vis-à-vis de leurs maris. Corée.

On trouve de toutes parts, dans la Corée, des

Digitized by Google

Corée.

cabarets ou des maisons de plaisir, où les habitans s'assemblent pour voir les femmes publiques, qui chantent, qui dansent & qui jouent de divers instrumens. En été, ces réjouissances se font dans des lieux frais, à l'ombre des arbres. Le pays n'a pas d'hôtelleries pour les voyageurs; mais ceux qui sont en voyage s'asseyent le soir près de la première maison qu'ils rencontrent; aussitôt le maître leur apporte du riz cuit à l'eau, & leur offre suffisamment à souper. Ils peuvent se reposer aussi souvent qu'ils le desirent, avec la certitude de recevoir les mêmes secours. Cependant, sur la grande route de Sior, on trouve des hôtelleries où les Officiers de l'Etat sont traités aux dépens du public.

Le mariage entre les Coréens est défendu jusqu'au quatrième dégré. On se marie dès l'âge de huit ou dix ans. Les jeunes femmes, à moins qu'elles ne soient filles uniques, habitent dès ce moment la maison de leur beau-père, jusqu'à ce qu'elles aient appris à gagner leur vie & l'art de gouverner leur famille. Le jour du mariage, l'homme monte à cheval, accompagné de ses amis; il se promène dans tous les quartiers de la ville, & s'arrête enfin à la porte de sa maîtresse; il est reçu par ses parens, qui la conduisent chez lui; & le mariage y est consommé sans autre cérémonie.

Les

Digitized by Google

Les hommes peuvent avoir, hors de leur maiſon, autant de femmes qu'ils ſont capables d'en nourrir, & les voir librement; mais ils ne peuvent recevoir chez eux que leur véritable femme. Si les gens de qualité en ont deux ou trois dans leurs propres demeures, elles n'y prennent aucune part à la conduite de leur famille. Au fond, les Coréens ont peu de conſidération pour leurs femmes, & ne les traitent guères mieux que leurs eſclaves. Après en avoir eu pluſieurs enfans, ils n'en ſont pas moins libres de les chaſſer ſous le moindre prétexte, & d'en prendre une autre. Les femmes n'ont pas le même privilège, à moins qu'elles ne l'obtiennent par l'autorité de la juſtice. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour elles, c'eſt qu'en les congédiant, un mari peut les forcer de prendre leurs enfans, & de ſe charger de leur entretien. Corée.

Les Coréens ont beaucoup d'indulgence pour leurs enfans, & n'en ſont pas moins reſpectés. On ne voit pas régner la même tendreſſe dans les familles d'eſclaves, parce que les pères ſont accoutumés à ſe voir enlever leurs enfans auſſitôt que l'âge les rend capables de travail. Les enfans qui naiſſent d'un homme libre & d'une femme eſclave, ſont condamnés à l'eſclavage. Ceux dont le père & la mère ſont eſclaves, appartiennent au maître de leur mère.

Digitized by Google

Corée.

A la mort d'un homme libre, ſes enfans prennent le deuil pour trois ans, pendant leſquels ils ne vivent pas moins auſtèrement que leurs Prêtres. Ils ne peuvent exercer aucun emploi dans cet intervalle ; & s'ils occupaient quelque poſte, ils ſont obligés de le quitter. La loi ne leur permet pas même de coucher avec leurs femmes. Les enfans qui leur naîtraient pendant le cours de ces trois ans, ne ſeraient pas légitimes. La colère, les querelles, l'ivrognerie, paſſent alors pour des crimes. Leurs habits de deuil ſont une longue robe de chanvre, ſur une eſpèce de cilice, compoſé de fil tors preſqu'auſſi gros que les fils d'un cable. Sur leurs chapeaux, qui ſont de roſeaux verds entrelacés, ils portent une corde de chanvre au lieu de crêpe. Ils ne marchent point ſans une grande canne ou un long bâton, qui ſert à faire diſtinguer de qui ils portent le deuil. La canne marque la mort d'un père, & le bâton, celle d'une mère. Ils ne ſe lavent point ; auſſi les prendrait-on alors pour des mulâtres.

Auſſitôt qu'il eſt mort quelqu'un dans une famille, les parens courent dans les rues en pouſſant des cris & s'arrachant les cheveux. Ils enterrent le mort avec beaucoup de ſoin, dans quelqu'endroit d'une montagne choiſie par leurs devins. Les corps ſont renfermés dans un double cercueil de deux ou trois doigts d'épaiſſeur, pour empê-

Digitized by Google

cher que l'eau n'y pénètre. Le cercueil supérieur est orné de peintures & d'autres embellissemens, suivant la fortune de chaque famille. Corée.

Les Coréens enterrent ordinairement leurs morts dans le cours du printemps ou de l'automne. Ceux qui meurent pendant l'été sont placés sous une hutte de chaume, élevée sur quatre piliers, pour attendre que le temps de la moisson soit passé. Lorsque celui de l'enterrement est arrivé, on le rapporte à sa maison, & l'on enferme avec lui, dans le cercueil, ses habits & quelques joyaux. Ensuite, après avoir employé toute la nuit à se réjouir, on part à la pointe du jour avec le corps. Les porteurs chantent & gardent une certaine mesure dans leur marche, tandis que les parens & les amis font retentir l'air de leurs lamentations. Trois jours après cette cérémonie, le convoi retourne au tombeau du mort, pour y faire quelques offrandes. La scène finit par un grand repas, où tout le monde paraît fort joyeux. Les fosses n'ont que cinq ou six pieds de profondeur pour les gens du commun ; mais celles des personnes de qualité sont des caveaux de pierre, sur lesquels on place leur statue, avec une inscription au-dessous, qui contient leurs noms, leurs qualités & leurs emplois. Chaque mois, au temps de la pleine lune, on coupe l'herbe qui croît sur le tombeau, & les offrandes se renouvellent ; c'est

Digitized by Google

Corée.

la plus grande fête des Coréens, après celle de la nouvelle année.

Lorsque les enfans ont rendu à la mémoire de leurs pères tous les devoirs établis par l'usage, le fils aîné prend possession de la maison paternelle & de toutes les terres qui en dépendent. Le reste est divisé entre les autres fils; mais Hamel & ses compagnons n'apprirent pas que les filles eussent jamais la moindre part à la succession, parce qu'en Corée une femme n'apporte que ses habits en mariage. Un père, à l'âge de quatre-vingt ans, se déclare incapable de l'administration de sa famille, & cède à ses enfans la conduite de son bien. Alors l'aîné prend possession de la maison, en fait bâtir une autre aux frais communs de la famille, pour y loger son père & sa mère, prend soin de leur subsistance, & ne cesse jamais de les traiter respectueusement.

La noblesse Coréenne, & tous ceux qui sont nés libres, apportent beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfans; ils leur font apprendre de bonne heure à lire & à écrire. Leurs méthodes d'instruction ne sont pas rigoureuses; ils inspirent aux écoliers une haute idée du savoir & du mérite de leurs ancêtres; ils leur représentent combien il est glorieux de s'élever à la fortune par cette voie. Ces leçons excitent l'émulation & le goût de l'étude. Toute la doctrine des Coréens

Digitized by Google

consiſte dans l'expoſition de quelques traités qu'on leur donne à lire. Cependant, outre cette étude particulière, il y a dans chaque ville un édifice, où, ſuivant l'ancien uſage, auquel toute la Nation eſt fort attachée, on aſſemble la jeuneſſe pour lui faire lire l'hiſtoire du pays, & les procès des perſonnes célèbres qui ont été punies de mort pour leurs crimes. Corée.

Dans chaque province, il y a toujours deux ou trois villes où l'on tient des aſſemblées annuelles. Les écoliers s'y rendent pour obtenir quelque emploi par la plume ou par l'épée. Chaque Gouverneur nomme des députés, qui ſont chargés de l'examen. Leur choix tombe ſur les plus dignes; & ſur leur témoignage on écrit au Roi, qui diſtribue les emplois à ceux dont on lui fait connaître le mérite. Les vieux Officiers qui n'ont encore poſſédé que des emplois civils & militaires, s'efforcent alors de ſe faire employer tout à la fois dans ces deux profeſſions, pour groſſir leur revenu; mais ils ne parviennent quelquefois qu'à ſe ruiner, par les préſens & la dépenſe qu'ils ſont obligés de faire pour ſe procurer des ſuffrages. Ceux qui meurent dans les pourſuites de l'ambition, ſont ordinairement fort ſatisfaits d'obtenir en mourant le titre de l'emploi qu'ils ont ſollicité, & regardent comme un honneur d'y avoir été nommés. En général, ce gouvernement reſſem-

Digitized by Google

Corée.

ble à celui de la Chine, autant qu'un petit pays peut imiter un grand Empire.

Leur caractère d'écriture & leur arithmétique ne s'apprennent pas facilement; ils ont plusieurs mots pour exprimer une même chose, & le sens dépend de la prononciation, ainsi qu'à la Chine. Il y a trois sortes d'écritures dans la Corée. La première ressemble à celle de la Chine & du Japon; c'est celle qui est en usage pour l'impression des livres & pour les affaires publiques. La seconde n'est pas différente de l'écriture commune de l'Europe. Les Grands & les Gouverneurs l'emploient pour répondre aux placets qu'on leur présente, pour faire leurs notes sur les lettres du peuple. La troisième, qui est la plus grossière, sert aux femmes & au peuple. Elle est plus aisée que les deux premières. Les Coréens ont un grand nombre d'anciens livres, soit imprimés ou manuscrits, à la conservation desquels on veille si soigneusement, que la garde n'en est confiée qu'au frère du Roi. Plusieurs villes en ont les copies en dépôt, par précaution contre les ravages du feu.

La connaissance qu'ils ont du monde est fort imparfaite. Leurs Auteurs assurent que la terre est composée de quatre-vingt quatre mille pays. Mais ces suppositions trouvent peu de crédit parmi les habitans. « Il faudrait donc, disent-ils, » compter pour un pays la moindre isle & le

Digitized by Google

» plus mépriſable écueil ; car peut-on s'imaginer » autrement que le ſoleil ſuffiſe pour éclairer tant » de régions en un ſeul jour » ? Lorſque les Hollandais leur nommaient quelques Royaumes, ils ſe mettaient à rire, en leur diſant que c'était ſans doute des villes ou des villages, parce que la connaiſſance qu'ils ont des côtes, ne s'étend point au-delà de Siam, où leur commerce ſe borne. Ils ſont perſuadés en effet qu'il n'y a que douze Royaumes dans le monde, ou douze contrées, qui étaient autrefois ſoumiſes à la Chine, & qui lui payaient un tribut ; mais qui ont ſecoué le joug depuis la conquête des Tartares, parce que ces nouveaux Maîtres n'ont pas été capables de les contenir dans la ſoumiſſion. Ils donnent au Tartare le nom de *Tiekſe* & d'*Orankay* ; à la Hollande, le nom de *Nampankouk*, qui eſt celui que les Japonais donnent aux Portugais comme aux Hollandais, parce qu'ils ne les connaiſſent pas mieux.

Corée.

Ils tirent leur almanach de la Chine, faute de lumières, pour le compoſer eux-mêmes. Ils impriment avec des planches gravées, en plaçant le papier entre deux planches, & tirent ainſi la feuille. Leurs comptes d'arithmétique ſe font avec de petits bâtons de bois, comme en Europe avec des jetons. Ils ne ſavent pas tenir de livres de comptes ; mais lorſqu'ils achètent une choſe, ils

Digitized by Google

Corée.

en marquent le prix par-deſſous ; & marquant de même l'uſage qu'ils en font, ils calculent fort bien la perte ou le profit.

Ils diviſent leurs années par les lunes, & tous les trois ans, ils ajoutent un mois d'intercalation. Ils ont des ſorciers, des devins ou des charlatans, qui leur apprennent ſi leurs morts ſont en repos ou non, & ſi le lieu de leur ſépulture leur convient. La ſuperſtition eſt ſi exceſſive ſur ce point, que ſouvent on leur fait changer deux ou trois fois de tombeau.

Les habitans de la Corée n'ont guères d'autre commerce qu'avec les Japonais & les Inſulaires de Suiſima, qui ont un magaſin dans la partie méridionale de la ville de Pouſan. C'eſt d'eux que les Coréens tirent leur papier, leur bois de parfum, leur alun, leurs cornes de buffles, & d'autres marchandiſes que les Chinois & les Hollandais vendent au Japon. En échange, ces étrangers prennent les productions de la Corée & les ouvrages de ſes manufactures. Les Coréens font auſſi quelque commerce avec les parties ſeptentrionales de la Chine, en linge & étoffes de coton ; mais les frais en ſont conſidérables, parce que le chemin ne ſe fait que par terre, & qu'on emploie des chevaux pour le tranſport. Il n'y a que les riches marchands de *Sior* qui pouſſent leur commerce juſqu'à Pékin, & ce voyage leur prend au moins trois mois.

Digitized by Google

Les Coréens ne connaiſſent pas d'autre monnoie que leurs kaſis : c'eſt auſſi la ſeule qui ait cours ſur les frontières de la Chine. L'argent paſſe au poids en petits lingots, tels qu'on les apporte du Japon. Corée.

Hamel doute ſi la Religion des Coréens en mérite le nom. On voit faire au peuple des grimaces ridicules devant leurs Idoles, mais avec peu de véritable reſpect. Les Grands leur rendent encore moins d'honneur, parce qu'ils ont plus d'eſtime pour eux-mêmes, que pour leurs Idoles. Lorſqu'il meurt quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis, ils s'aſſemblent pour honorer le mort dans la cérémonie des offrandes que le Prêtre fait à ſon image. Souvent ils font trente ou quarante lieues pour aſſiſter à cette cérémonie, dans la ſeule vue d'exprimer leur conſidération pour le mérite, & de faire éclater le ſouvenir qu'ils en conſervent. Dans les fêtes, lorſque le peuple ſe rend aux Temples, chacun allume un petit morceau de bois odoriférant, qu'il place devant l'Idole, dans un vaiſſeau deſtiné à cet uſage, & ſe retire après avoir fait une profonde révérence : c'eſt en quoi conſiſte tout leur culte. Ils croient d'ailleurs que le bien ſera récompenſé dans une autre vie, & qu'il y aura des punitions pour le vice. Ils n'ont ni prédication, ni myſtères : auſſi ne voit-on jamais parmi eux de diſpute ſur la Religion. Leur

Digitized by Google

Corée.

foi & leur pratique ſont uniformes. L'office du Clergé eſt d'offrir, deux fois le jour, des parfums aux Idoles. Les jours de fête, tous les Religieux de chaque maiſon font beaucoup de bruit, avec des tambours, des baſſins & des chaudrons. C'eſt aux contributions du peuple qu'ils doivent leurs Monaſtères & leurs Temples, dont la plûpart ſont ſitués ſur des montagnes. Quelques-uns contiennent juſqu'à cinq ou ſix cens Religieux ; & le nombre de cette eſpèce de Prêtres eſt ſi grand, qu'on en voit juſqu'à trois & quatre mille dans le diſtrict de pluſieurs villes. Ils ſont diviſés comme en eſcouades de dix, de vingt, & quelquefois de trente. C'eſt le plus vieux qui gouverne & qui a droit de faire punir les négligences par la baſtonnade. S'il eſt queſtion d'un crime odieux, le coupable eſt livré au Gouverneur de la ville. Comme tout le monde a la liberté d'embraſſer cette profeſſion, la Corée eſt remplie de Religieux, d'autant plus qu'ils ont la liberté d'abandonner leur état, lorſqu'il commence à leur déplaire : cependant la plûpart ne ſont pas beaucoup plus reſpectés que des eſclaves. Le Gouvernement les accable de taxes, & les aſſujettit à des travaux.

Leurs ſupérieurs ne laiſſent pas de jouir d'une grande conſidération, ſur-tout lorſqu'ils ont quelque ſavoir. Ils vont de pair avec les grands du Royaume. On les nomme *les Religieux du Roi.*

Digitized by Google

Ils porteni ſur leur habit la marque de leur ordre. Ils ont le pouvoir de juger les Officiers ſubalternes, & de faire leurs viſites à cheval. Ces Religieux ſe raſent la tête & la barbe. Ils ne peuvent rien manger qui ait eu vie, ni entretenir de commerce avec les femmes. Ceux qui violent ces règles, ſont condamnés à la baſtonnade, & bannis de leurs Monaſtères. En recevant la tonſure, un Religieux reçoit ſur le bras l'impreſſion d'une marque qui ne s'efface jamais. Il travaille, ou il exerce quelque profeſſion pour gagner ſa vie. Quelques-uns prennent le parti de mendier; mais en général les Monaſtères obtiennent peu de ſecours des Gouverneurs. On y élève les enfans, c'eſt-à-dire, qu'ils y apprennent à lire & écrire. S'ils conſentent à recevoir la tonſure, on les retient au ſervice du Monaſtère, & le profit de leur travail appartient à leur Monaſtère; mais ils deviennent libres à ſa mort. Ils héritent de tout ſon bien, & portent le deuil pour lui comme pour leur propre père. Corée.

On diſtingue une autre ſorte de Religieux, qui s'abſtiennent de chair comme les précédens, & qui s'emploient au ſervice des Idoles, mais qui ne ſont pas raſés, & qui ont la liberté de ſe marier. Ils croient, par tradition, qu'anciennement le genre-humain n'avait qu'un langage; mais que la confuſion des langues eſt venue à l'occaſion d'une

Digitized by Google

tour qui fut entrepriſe pour monter au Ciel. Les nobles de la Corée fréquentent les Monaſtères, pour s'y réjouir avec des femmes publiques qu'ils y trouvent, ou qu'ils y mènent, parce que la plupart de ces lieux ſont dans une ſituation délicieuſe, & que la beauté de leurs jardins devrait les faire nommer des maiſons de plaiſance, plutôt que des Temples; mais Hamel n'accuſe de ces déſordres que les Monaſtères du commun, où les Religieux aiment beaucoup à boire.

Corée.

Sior, Capitale du Royaume, contient deux Monaſtères de femmes, dans l'un deſquels on ne reçoit que de jeunes filles de qualité; l'autre en admet d'un rang inférieur. Elles ſont toutes raſées, & leurs devoirs ne ſont pas différens de ceux des hommes; mais elles ſont entretenues aux dépens du Roi & des Grands. Deux ou trois ans avant le départ des Hollandais, elles obtinrent du Roi la permiſſion de ſe marier.

Ce Royaume eſt tributaire des Tartares orientaux, qui en firent la conquête avant celle de la Chine. Ils y envoyent trois fois chaque année un Ambaſſadeur, pour recevoir le tribut. A l'arrivée de ce Miniſtre, le Roi ſort de ſa Capitale, avec toute ſa Cour, pour le recevoir, & le conduit juſqu'à ſon logement. Les honneurs qu'on lui rend de toutes parts, paraiſſent l'emporter ſur ceux qu'on rend au Roi même. Il eſt précédé par

Digitized by Google

des Muſiciens, des Danſeurs & des Voltigeurs, qui s'efforcent de l'amuſer. Pendant tout le temps qu'il paſſe à la Cour, toutes les rues, depuis ſon logement juſqu'au Palais, ſont bordées de Soldats à dix ou douze pieds de diſtance. On nomme deux ou trois perſonnes, dont l'unique emploi eſt de recevoir des notes écrites qu'on leur jette par la fenêtre de l'Ambaſſadeur, & de les porter au Roi, qui doit ſavoir à chaque moment de quoi ce Miniſtre eſt occupé. Il étudie tous les moyens de lui plaire, pour l'engager à faire des récits favorables au grand Kan de la Chine. Corée.

Mais quoique le Roi de Corée reconnaiſſe ſa dépendance de l'Empereur, par un tribut, ſon pouvoir n'en eſt pas moins abſolu ſur ſes propres ſujets. Aucun d'eux, ſans excepter les Grands, n'a la propriété de ſes terres. Ils en tirent le revenu ſous le bon plaiſir du Roi, & pour le temps qu'il lui plaît, comme celui qui leur revient de la multitude extraordinaire de leurs Eſclaves. Quelques-uns en ont deux ou trois cens.

Le Conſeil du Roi eſt compoſé des principaux Officiers de mer & de terre. Il s'aſſemble chaque jour; chacun doit attendre qu'on lui demande ſon avis, & ne ſe mêle d'aucune affaire, ſans être appellé. Ces Conſeillers tiennent le premier rang auprès du Roi, & conſervent leurs emplois juſ-

Digitized by Google

Corée.

qu'à l'âge de quatre-vingt ans, lorſqu'ils ont une bonne conduite. L'uſage eſt le même pour tous les Officiers inférieurs de la Cour. On ne les quitte que pour monter plus haut. Les Gouverneurs des Places & les Officiers ſubalternes changent tous les trois ans; mais il y en a peu qui ſervent juſqu'à la fin de leur terme, parce que, ſur l'accuſation des ſurveillans que le Roi entretient de toutes parts, la plupart ſont caſſés pour quelque faute dans l'adminiſtration.

Lorſque le Roi ſort du Palais, il eſt accompagné de toute la nobleſſe de ſa Cour; chacun porte les marques de ſon rang, qui conſiſtent dans une pièce de broderie par devant & par derrière, une robe de ſoie noire, & une écharpe fort large; d'autres ferment le cortège en bon ordre: il eſt précédé par divers Officiers à pied & à cheval, dont les uns portent des enſeignes & des bannières, tandis que d'autres jouent de divers inſtrumens guerriers. La garde du corps, qui vient enſuite, eſt compoſée des principaux bourgeois de la Capitale. Le Roi eſt au centre, porté ſous un dais fort riche. Chacun garde un profond ſilence, & la plupart des Soldats portent un petit bâton dans leur bouche, afin qu'on ne puiſſe les accuſer d'avoir fait le moindre bruit. Si le Roi paſſe devant quelqu'un, ſoit Officiers, ou Soldats, ils

Digitized by Google

ſont obligés de tourner le dos, ſans oſer jeter ſur lui le moindre regard, & ſans oſer même touſſer. Devant lui marche un Secretaire d'Etat, ou quelque autre Officier de diſtinction, avec une petite boëte dans laquelle il met les placets & les mémoires qu'on lui préſente au bout d'une canne, ou qu'il voit ſuſpendus aux murs; de ſorte qu'on ne voit jamais de quelle main ils lui viennent. Ceux qui pendent aux murs lui ſont apportés par des Sergens, qui n'ont pas d'autres fonctions. Le Roi ſe fait préſenter toutes ces ſuppliques à ſon retour, & les ordres qu'il donne à cette occaſion, ſont exécutés ſur le champ. Toutes les portes & les fenêtres ſont fermées dans les rues, par leſquelles il fait ſa marche. Perſonne n'aurait la hardieſſe de les entr'ouvrir, encore moins celle de regarder par-deſſus les murs & les paliſſades. Corée.

Le Roi de Corée entretient dans ſa Capitale un grand nombre de Soldats, dont l'unique occupation eſt de veiller à la garde de ſa perſonne, & de l'eſcorter dans ſes marches. Les Provinces ſont obligées d'envoyer une fois tous les ſept ans, à leur tour, tous leurs habitans de condition libre, pour le garder l'eſpace de deux mois. Chaque Province a ſon Général, & ſous lui quatre ou cinq Colonels, dont chacun a ſous ſoi le même nombre de Capitaines. Chaque Capitaine

Digitized by Google

Corée.

eſt Gouverneur d'une Ville ou de quelque Fort. Il n'y a pas de village du moins qui ne ſoit commandé par un Caporal, qui a ſous lui une ſorte de Décemvirs, ou d'Officiers, dont le commandement s'étend ſur dix hommes. Ces Caporaux doivent préſenter une fois l'an, à leur Capitaine, la liſte du peuple qu'ils ont dans leur Juriſdiction.

La cavalerie Coréenne porte des cuiraſſes & des caſques, des arcs & des flèches, des ſabres & des fouets armés de pointes de fer. Les armes de l'infanterie ſont le corſelet & le caſque, l'épée & le mouſquet ou la demi-pique; les Officiers n'ont que l'arc & les flèches. On oblige les Soldats de ſe pourvoir, à leurs propres frais, de cinquante charges de poudre & de balles. Chaque Ville fournit auſſi, à ſon tour, un nombre de Religieux, pour garder & entretenir à leurs dépens les Forts & les Châteaux qui ſont ſitués dans les défilés ou ſur les revers des montagnes. Ces Religieux Soldats paſſent pour les meilleures troupes de la Corée. Ils obéiſſent à des Chefs tirés de leurs corps, qui leur font obſerver la même diſcipline que celle des autres troupes. Ainſi le Roi connaît ſes forces juſqu'au dernier homme. On eſt diſpenſé du ſervice à l'âge de ſoixante ans, & les enfans prennent alors

Digitized by Google

alors la place de leur père. Le nombre des habitans libres qui ne ſont point au ſervice du Roi, & qui n'y ont jamais été, joint à celui des eſclaves, forme environ la moitié de la nation. Corée.

La Corée étant environnée preſque entièrement par la mer, chaque ville du Royaume eſt obligée d'équiper & d'entretenir un vaiſſeau. Tous les bâtimens Coréens ont deux mâts, & trente ou quarante rames, dont chacune eſt ſervie par cinq ou ſix hommes. Ainſi chaque vaiſſeau n'a pas moins de trois cens hommes, tant pour la manœuvre que pour le combat. On y voit quelques petites pièces de canon, & quantité de feux artificiels. Chaque Province a ſon Amiral, qui fait la revue des vaiſſeaux une fois l'année, & qui en rend compte au grand Amiral. Quelque fois le grand Amiral lui-même eſt préſent à ſes revues. Les Amiraux particuliers & leurs Officiers ſubalternes, qui manquent à leur devoir, ſont punis de mort, ou par le banniſſement.

Les revenus du Roi, pour l'entretien de ſa maiſon & de ſes forces, conſiſtent dans les droits qui ſe lèvent ſur toutes les productions du pays, & ſur les marchandiſes qu'on y apporte par mer. On trouve dans toutes les Villes & dans tous les Villages, des magaſins pour la dixme, que les Fermiers royaux, gens néanmoins de l'ordre com-

Digitized by Google

Corée.

mun, recueillent au temps de la moisson, avant que les biens de la terre soient sortis du champ. Les Officiers publics sont payés de leurs appointemens sur les productions des lieux de leur résidence. Ce qui se lève dans les Provinces est assigné pour le paiement des forces de mer & de terre. Outre cette dixme, tous ceux qui ne sont point enrôlés dans la Milice, doivent employer trois jours de l'année au travail que leur pays leur impose. Chaque Soldat, Fantassin, ou Cavalier, reçoit tous les ans, pour se vêtir, trois pièces d'étoffe de la valeur de dix-huit schellings. C'est une partie de leur paie dans la Capitale; on ne connaît pas, dans la Corée, d'autres droits ni d'autres taxes.

La justice s'y exécute fort sévèrement; un rebelle est exterminé avec toute sa race. Sa maison est démolie, sans que personne ose la rebâtir. Tous ses biens sont confisqués; rien ne peut sauver d'un châtiment rigoureux celui qui forme la moindre objection contre sa sentence. C'est de quoi les Hollandais furent souvent témoins.

Une femme qui tue son mari, est ensevelie toute vive, jusqu'aux épaules, au milieu d'un grand chemin, & l'on place près d'elle une hache, dont tous les passans, qui ne sont pas de l'ordre de la noblesse, doivent lui donner un coup sur la

Digitized by Google

tête jusqu'à ce qu'elle ait expiré. Les Juges de la Ville où le crime s'est commis, sont interdits pour un temps. La Ville même est privée de son Gouverneur, & tombe dans la dépendance d'une autre Ville ; ou, ce qui peut lui arriver de plus favorable, elle demeure sous le commandement d'un particulier. Les Loix imposent la même punition aux Villes qui se mutinent contre leurs Gouverneurs, ou qui envoient contre eux à la Cour des plaintes mal fondées. Corée.

Un homme a le pouvoir de tuer sa femme, lorsqu'il la surprend en adultère, ou dans quelque désordre odieux, pourvu qu'il prouve le fait. Si la femme est Esclave, le mari en est quitte pour payer trois fois sa valeur au Maître. Les Esclaves qui tuent leur Maître, sont livrés à de cruels supplices ; mais un Maître est en droit d'ôter la vie à son Esclave, sous le plus léger prétexte. La punition du meurtre est singulière. Après avoir long-temps foulé le criminel aux pieds, on prend du vinaigre, dans lequel on a lavé le cadavre pourri du mort, on lui en fait avaler avec un entonnoir, & lorsqu'il en est bien rempli, on lui frappe le ventre à coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. Le supplice des voleurs est d'être foulés aux pieds jusqu'à la mort.

Un homme libre qu'on surprend au lit avec

Digitized by Google

Corée.

une femme mariée, est enlevé nud, sans autre habillement qu'une petite paire de caleçons. On lui barbouille le visage de chaux; on lui perce chaque oreille d'une flèche; on lui attache sur le dos une sonnette, qu'on fait retentir dans tous les carrefours où il est exposé; & cette punition finit ordinairement par quarante ou cinquante coups de bâtons, qu'il reçoit sur les fesses. On accorde un caleçon aux femmes, lorsqu'elles sont condamnées au même supplice.

Les Coréens sont naturellement passionnés pour les femmes, & si jaloux, qu'un mari accorde rarement à ses meilleurs amis la liberté de voir la sienne. La Loi condamne à mort un homme marié qui est surpris avec la femme d'un autre, sur-tout entre les personnes de distinction. C'est le père même du criminel, s'il est vivant, ou le plus proche de ses parens, qui doit être son exécuteur. On lui laisse le choix du genre de mort; ordinairement les hommes demandent d'être percés au travers du dos, & les femmes d'être égorgées.

Ceux qui ne paient pas leurs créanciers au terme dont ils sont convenus, reçoivent deux ou trois fois par mois des coups sur les os des jambes, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le moyen d'acquitter leurs dettes. S'ils meurent sans avoir

Digitized by Google

rempli ce devoir, leurs plus proches parens doivent payer pour eux, ou ſubir le même châtiment. Ainſi perſonne n'eſt expoſé à perdre ce qui lui eſt dû. La plus légère punition dans la Corée, eſt la baſtonnade ſur les feſſes, ou ſur le gras des jambes. Elle n'eſt pas même regardée comme une tache, parce qu'elle y eſt fort commune, & qu'une parole prononcée mal-à-propos ſuffit quelquefois pour la mériter. Les Gouverneurs inférieurs & les Juges ſubordonnés ne peuvent condamner perſonne à mort, ſans en informer le Gouverneur de la Province, ni faire le procès aux priſonniers d'Etat, ſans la participation de la Cour. Corée.

Chaque année les Coréens envoient un Ambaſſadeur à la Chine pour recevoir l'Almanach Chinois. Lorſque leur Roi meurt, ou qu'il abdique la Couronne, l'Empereur de la Chine confie à deux de ſes Grands la commiſſion d'aller donner au Prince héréditaire le titre de *Quay-vang*, qui ſignifie *Roi*. Si le Roi mourant appréhende quelques différends pour la ſucceſſion, après ſa mort, il ſe choiſit un héritier dont il demande la confirmation à l'Empereur. Le Prince qui ſuccède, reçoit la couronne à genoux, & fait aux Commiſſaires Chinois des préſens réglés par l'uſage, auxquels il ajoute huit mille lyangs en

Digitized by Google

Corée.

argent : enſuite il envoie ſon tribut à l'Empereur de la Chine, par un Ambaſſadeur, qui baiſſe le front juſqu'à terre devant ce Prince; & ſa femme attend la permiſſion du même Monarque, pour prendre la qualité de Reine.

Fin du Livre quatrième.

Digitized by Google

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.
ASIE.
LIVRE CINQUIEME,
TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tartarie Chinoiſe, Tartares Mancheous; Mogols noirs, Mogols jaunes ou *Kalkas.*

Tartarie.

Le pays qui porte en général le nom de grande Tartarie, eſt d'une vaſte étendue. Ses bornes, à l'Eſt, ſont l'Océan oriental. A l'Oueſt, il eſt bordé par la mer Caſpienne, & par les Rivières de *Jaik* & de *Tobol*, qui le ſéparent de la Ruſſie; au

Digitized by Google

Tartarie.

Nord, par la Sibérie Ruſſe ; au Sud, par le Royaume de Karaſme, les deux Bukkaries, la Chine & la Corée. Il prend ainſi plus de la moitié de l'Aſie, de l'Oueſt à l'Eſt, l'eſpace de près de cent dégrés de longitude entre le trente-ſeptième & le cinquante-cinquième dégré de latitude du Nord.

La grande Tartarie peut ſe diviſer en deux parties ; ſavoir, la Tartarie Chinoiſe, au Sud-Eſt ; la Tartarie indépendante, au Sud-Oueſt. La Tartarie Chinoiſe comprend le pays des Mancheous & celui des Mogols : ces derniers ſe diviſent en Mogols noirs & Mogols jaunes, ou Mogols Kalkas. Les noirs ſont ſéparés des jaunes par le grand déſert, appellé *Chamo*, par les Chinois, & Coby par les Tartares.

Pendant pluſieurs ſiècles, les Mogols n'ont été connus que ſous le nom de Turcs que leur donnèrent les Grecs de Conſtantinople. Au treizième ſiècle, étant conduits par Gengis-kan, ils ſe rendirent célèbres ſous le nom de Mogols & de Tartares, qui étaient ceux de leurs principales hordes.

Le pays des Tartares Mancheous eſt diviſé en trois grands Gouvernemens ; *Chin-yang* ou *Mugden ; Kirin-ula*, & *Tſit-ſikar*, marqués dans la Carte.

Le Gouvernement que les Mancheous appellent Mugden, comprend tout l'ancien *Lyau-tong*.

Digitized by Google

TARTARES ORIENTAUX,
tirés de Nieuhof.

Benard direxit.

Digitized by Google

Digitized by Google

Il a pour bornes au Sud la grande muraille de la Chine. A l'Eſt, au Nord & à l'Oueſt, il n'eſt fermé que par une paliſſade de bois, haute de ſept ou huit pieds, & plus propre à marquer ſes limites ou à contenir les brigands, qu'à défendre le paſſage contre une armée. Les portes n'ont pas plus de force, & ne ſont gardées que par un petit nombre de Soldats. Le nom de muraille que les Géographes Chinois ont donné à cette paliſſade, a fait placer mal-à-propos dans quelques Cartes la Province de Lyau-tong, en-deçà de la grande muraille. Comme les habitans de cette Province ne peuvent quitter leur pays, ni entrer dans la Chine ſans la permiſſion des Mandarins, ce Gouvernement paſſe pour un des plus lucratifs. Il contenait autrefois pluſieurs places fortifiées; mais étant devenues inutiles ſous les Empereurs Mancheous, elles ſont tombées preſque en ruine. Tartarie.

La Capitale du pays ſe nomme *Chin-yang*, ou *Mugden*. Les Mancheous la regardent comme la Capitale particulière de leur Nation. Depuis qu'ils ſont maîtres de la Chine, non-ſeulement ils l'ont ornée de pluſieurs édifices publics, & remplie de magaſins, mais ils y ont établi les mêmes Tribunaux ſouverains qu'à Pékin, à l'exception de celui qui ſe nomme *Li-pu*. Les Tribunaux ne ſont compoſés que d'habitans naturels du pays, & tous leurs actes ſont écrits en langue & en

Digitized by Google

Tartarie.

caractères Mancheous. Ils ſont ſouverains & de Lyau-tong & de toutes les autres parties de la Tartarie, qui ſont immédiatement ſujettes de l'Empereur. Mugden eſt auſſi la réſidence d'un Général Tartare, qui a ſes Lieutenans-Généraux, & qui commande un corps conſidérable de Troupes de la même Nation. Tous ces avantages y ayant attiré quantité de Chinois, le commerce de la Tartarie eſt preſque entièrement dans leurs mains.

La Ville de *Fong-whang-ching* eſt la meilleure & la plus peuplée; ſon commerce eſt conſidérable, parce qu'il eſt comme la clef du Royaume de Corée. Quantité de Marchands Chinois, que cette raiſon y attire, ont de fort belles maiſons dans les Fauxbourgs. Leur principale marchandiſe eſt le papier de coton, qui eſt extrêmement fort, ſans être moins blanc ni moins tranſparent. Fong-whang-ching eſt gouvernée par un Mancheou, ſous le titre de *Houtongtu*, qui a ſous lui pluſieurs autres Mandarins, civils & militaires de la même Nation.

En général, le terroir de la Province eſt fort bon; il produit beaucoup de froment, de millet, de racines, & de coton. Il nourrit un grand nombre de moutons & de bœufs, richeſſes plus rares dans toutes les Provinces de la Chine. On y trouve peu de riz, mais les pommes, les poires,

Digitized by Google

les noix, les châtaignes & les noiſettes y croiſſent abondamment, juſques dans les forêts. La partie orientale, qui borde le Royaume de Corée, eſt remplie de déſerts & de marécages. Tartarie.

Le ſecond des grands Gouvernemens eſt celui de *Kirin-ula*; cette contrée eſt mal peuplée. On n'y compte que trois grandes Villes, dont les bâtimens ſont miſérables, & les murs de terre. La principale eſt ſituée ſur la rivière de Songari, qui, portant dans ce lieu le nom de *Kirin-ula*, le donne à cette Ville & à toute la Province; car dans la langue du pays, *Kirin-ulte-hotun* ſignifie *Ville* de la rivière de *Kirin*. C'eſt la réſidence du Général *Mancheou*, qui jouit de tous les privilèges d'un Vice-Roi, & qui commande également les Mandarins civils & militaires.

La ſeconde Ville, nommée *Pedne*, eſt ſituée ſur la même rivière, à quarante-cinq lieues Nord-Oueſt de *Kirin-ula-hotun*. Elle eſt fort inférieure à la première, & la plupart des habitans ſont des Soldats Tartares & des bannis.

La troiſième Ville, que la race règnante conſidère comme ſon ancien patrimoine, eſt ſituée ſur la rivière de *Hur-ka-pira*, qui va ſe décharger au Nord, dans celle de Songari. On la nomme vulgairement *Ninguta*, quoiqu'elle s'appelle proprement *Ningunta*. Ces deux mots Tartares, qui ſignifient ſept Chefs, expriment l'origine de la

Digitized by Google

Tartarie.

Monarchie Tartare, qui fut commencée par les ſept frères du biſaïeul de l'Empereur *Kang-hi*. Ce Prince ayant trouvé le moyen de les établir tous ſept dans cette Ville, avec leurs familles, ſe vit bientôt obéi du reſte de la Nation, alors diſperſée dans les déſerts qui s'étendent juſqu'à l'Océan oriental, & diviſée en petits hameaux, chacun d'une ſeule famille. *Ninguta* eſt aujourd'hui la réſidence d'un Lieutenant-Général Mancheou.

Comme la précieuſe plante du *Jin-ſeng* ne croît que dans cette vaſte Région, & que les Tartares *Yu-pi* ſont obligés de payer un tribut de zibelines, le mouvement eſt conſidérable à *Ninguta*; il y attire des Provinces les plus éloignées, un grand nombre de Chinois. Leurs maiſons & celles des Soldats rendent les Fauxbourgs quatre fois plus grands que la Ville. D'un autre côté, l'Empereur a pris ſoin de repeupler le pays, en y en envoyant tous les criminels Chinois & Tartares, qui ſont condamnés au banniſſement.

L'avoine, qui eſt ſi rare dans tous les autres pays de la Chine, croît ici en abondance, & fait la nourriture ordinaire des chevaux. Le riz & le froment ſont peu connus dans le Gouvernement de *Kirin-ula*, ſoit par quelque défaut du terroir, ſoit parce que les habitans trouvent mieux leur compte dans la quantité du grain, que dans

Digitized by Google

ſa qualité. Il eſt difficile d'ailleurs d'expliquer pourquoi tant de Régions, qui ne ſont ſituées qu'au quarante-troiſième, ou quarante-quatrième & au quarante-cinquième dégrés de latitude, diffèrent ſi fort de celles de l'Europe, tant pour les ſaiſons, que pour les productions de la nature. Tartarie.

Le froid commence ici beaucoup plutôt qu'à Paris, où la latitude n'eſt guères au-deſſous de cinquante dégrés. Les Miſſionnaires le trouvèrent ſi vif au commencement de Septembre, qu'étant le huit à *Tondou*, ils furent obligés de prendre des robes doublées de peaux. Ils appréhendèrent même que le fleuve *Saghalianula*, quoique fort large & fort profond, ne ſe glaçât juſqu'à fermer le paſſage à leurs barques. Il ſe trouvait glacé, tous les jours au matin, à une diſtance conſidérable de ſes bords, & les habitans les aſſurèrent que bientôt la navigation n'y ſerait pas sûre. Plus on avance vers l'Océan oriental, plus le froid s'entretient dans les grandes & épaiſſes forêts du pays. Il fallut neuf jours aux Miſſionnaires pour en traverſer une; ils firent abattre quantité d'arbres par les Soldats Mancheous, pour ſe procurer le moyen d'obſerver la hauteur du ſoleil.

Entre ces vaſtes forêts, ils trouvèrent, par intervalles, de belles vallées, arroſées par d'excellens ruiſſeaux, dont les bords étaient émaillés d'une

Digitized by Google

Tartarie.

grande variété de fleurs, la plupart communes en Europe, à l'exception du lys jaune, qui eſt d'une couleur charmante. Les Mancheous ſont paſſionnés pour cette fleur : par ſa hauteur & ſa forme, elle reſſemble parfaitement à nos lys blancs; mais l'odeur en eſt plus faible, comme celles des roſes qui croiſſent dans les mêmes vallées. Les plus beaux lys jaunes ſe trouvent ſept ou huit lieues au-delà de la paliſſade de *Lyau-tong*; on en voit une quantité ſurprenante entre le quarante-cinquième & le quarante-deuxième dégré de latitude, dans une plaine ſans culture, qui eſt bordée d'un côté par une petite rivière, & de l'autre, par une chaîne de petites montagnes.

Mais de toutes les plantes du pays, celle qui eſt la plus eſtimée, & qui attire quantité de Botaniſtes dans ces déſerts, c'eſt le *Jin-ſeng*, que les Mancheous appellent *Orbota*; c'eſt-à-dire, *la reine des plantes*. On vante beaucoup ſes vertus, pour la guériſon de différentes maladies, & pour rétablir un tempérament épuiſé. Elle a toujours paſſé pour la principale richeſſe de la Tartarie orientale. On peut juger de l'eſtime qu'on en fait par le prix où elle ſe ſoutient encore à Pékin. Une once s'y vend ſept fois la valeur de ſon poids en argent.

Lorſque les Botaniſtes commencent à chercher cette plante, ils ſont obligés de quitter leurs

Digitized by Google

chevaux & leurs bagages. Ils ne portent avec eux ni tentes, ni lits, ni d'autres proviſions, qu'un ſac de millet ſéché au four. La nuit ils ſe logent ſous un arbre, ou dans quelque hutte qu'ils conſtruiſent à la hâte, avec des feuilles & des branches. L'Officier qui campe à quelque diſtance, dans un lieu où le fourrage ne puiſſe pas lui manquer, doit être inſtruit des progrès du travail, par ceux qui ſont chargés de porter aux Botaniſtes leur proviſion de bœuf & de venaiſon. Le plus grand danger auquel ils ſoient expoſés, vient des bêtes féroces, ſur-tout des tigres. Si quelqu'un ne paraît point au ſignal qu'on donne pour changer de quartier, on conclut qu'il eſt dévoré. Tartarie.

Le Jin-ſeng ne croît que ſur le penchant des montagnes couvertes de bois, ou ſur les bords des profondes rivières, ou parmi les rochers eſcarpés. Si le feu ſe met dans une forêt, on eſt trois ou quatre ans ſans y voir paraître cette plante; ce qui paraît prouver qu'elle ne peut ſupporter la chaleur; mais comme elle ne ſe trouve point au-delà du quarante-ſeptième dégré de latitude, on peut conclure auſſi qu'elle ne s'accommode pas d'un terrein trop froid. Il eſt facile de la diſtinguer des autres plantes dont elle eſt environnée, ſur-tout par une grappe de grains rouges fort ronds, qui ſont comme ſon fruit, ou par une tige qu'elle pouſſe au-deſſus de ſes feuilles. Tel était le Jin-ſeng que

Digitized by Google

Tartarie. les Missionnaires eurent l'occasion de voir au village de *Hon-chun*, sur les frontières de la Corée. Sa hauteur était d'environ un pied & demi. Il n'avait qu'un seul nœud, d'où s'élevaient quatre branches, séparées l'une de l'autre à distances égales, comme si elles n'eussent point appartenu à la même plante. Chaque branche avait cinq feuilles; & l'on prétend que ce nombre est toujours le même, à moins qu'il ne soit diminué par quelque accident.

La racine de Jin-seng est la seule de ses parties qui serve aux usages de la médecine. Une de ses propriétés est de faire connaître son âge par le nombre des branches qui lui restent. L'âge augmente son prix, car le plus gros & le plus ferme est le plus estimé. Les habitans de *Hon-chun* en apportèrent trois plantes aux Missionnaires, & les avaient trouvées à cinq ou six lieues de ce village.

Ce fut un spectacle nouveau pour les Missionnaires, après avoir traversé tant de forêts, & côtoyé des montagnes épouvantables, de se trouver sur les bords de la rivière de *Tumen-ula*, & de voir des bois & des bêtes farouches d'un côté, & de l'autre, tout ce que l'art & le travail peuvent produire dans les pays les mieux cultivés.

Le *Tumen-ula*, qui sépare les Coréens des Tartares,

Digitized by Google

Tartares, tombe dans l'Océan, à dix lieues de *Hon-chun;* mais la rivière, qui se nomme *Usuri*, est sans comparaison la plus belle de cette contrée, autant par la clarté de ses eaux, que par la longueur de son cours. Elle va se rendre dans le *Saghalianula*, au travers du pays des Tartares *Yu-pi*, qui sont rassemblés dans des villages, sur ses bords. Elle reçoit quantité de grandes & de petites rivières, que les Missionnaires ont insérées dans leur carte. Elle doit produire une quantité extraordinaire de poissons, puisqu'il sert aux Tartares pour leur nourriture & leur habillement. Ils ont l'art d'en préparer la peau & de la teindre de trois ou quatre couleurs. Ils savent la tailler & la coudre avec tant de délicatesse, qu'à la première vue on les croirait vétus de soie. La forme de leurs habits est d'ailleurs à la Chinoise, comme celle des Mancheous; avec cette différence remarquable que leurs longues robes sont ordinairement bordées de verd ou de rouge, sur un fond blanc ou gris. Tartarie.

Ils emploient tout l'été à la pêche. Une partie du poisson qu'ils prennent, sert à faire de l'huile pour leurs lampes. Une autre partie fait le fond de leur nourriture, & le reste qu'ils font sécher au soleil, sans le saler, parce qu'ils manquent de sel, est conservé pour la provision d'hiver. Les hommes & les bêtes s'en nourrissent également,

Digitized by Google

Tartarie.

lorſque la rivière eſt glacée. Au reſte, les Peuples n'en ont pas moins de ſanté & de vigueur. Les animaux qui ſervent de nourriture ordinaire au genre-humain, ſont fort rares dans leur pays, & de ſi mauvais goût, que les domeſtiques mêmes ne le peuvent ſouffrir, quelque avidité qu'ils doivent avoir pour la chair, après avoir vécu ſi long-temps de poiſſon. Dans ces pays, on attèle des chiens aux traîneaux, lorſque le cours des rivières eſt interrompu par le froid; auſſi les chiens ſont-ils fort eſtimés.

Quoique l'Europe produiſe la plupart des eſpèces de poiſſon, qui ſe trouvent dans cette rivière, elle n'a pas cette quantité d'eſturgeons, qui fait le principal objet de la pêche des Tartares. Ils prétendent que l'eſturgeon eſt le premier de tous les poiſſons, & qu'aucun autre n'en approche. Leur uſage eſt d'en manger crues certaines parties, pour profiter, diſent-ils, de toutes les vertus qu'ils lui attribuent. Après l'eſturgeon, ils font beaucoup de cas d'un poiſſon qui eſt inconnu aux Européens, mais un des plus délicieux de la nature. Sa longueur & ſa taille ſont à peu près celle d'un petit thon, mais ſa couleur eſt beaucoup plus belle; ſa chair eſt tout-à-fait rouge, ce qui le diſtingue de tous les autres poiſſons. Il eſt ſi rare, que les Miſſionnaires ne purent s'en procurer qu'une ou deux fois. Les habitans tuent ordinai-

Digitized by Google

rement les gros poiſſons à coups de dards, & ſe ſervent de filets pour prendre les petits. Leurs barques ont peu de grandeur, & leurs canots ne ſont que d'écorces d'arbre, aſſez bien couſues pour les garantir de l'eau. Tartarie.

Il paraît que le langage des *Yu-pis* eſt un mélange de celui des Mancheous, leurs voiſins à l'Oueſt & au Sud, & de celui des Tartares *Ke-chongs*, qui les bordent au Nord & à l'Eſt.

Les Tartares *Ke-chongs*, s'étendent le long de *Saghalianula*, depuis Tondon juſqu'à l'Océan. Dans tout cet eſpace, qui eſt d'environ cent cinquante lieues, on ne rencontre que des Villages fort communs, la plupart ſitués ſur les bords de cette grande rivière. Le langage y eſt différent de celui des Mancheous, qui l'appellent *Fiatta*. Cette langue *fiatta* eſt vraiſemblablement celle de tous les Tartares qui habitent depuis l'embouchure du Saghalianula, juſqu'au cinquante-cinquième dégré de latitude, c'eſt-à-dire, juſqu'aux dernières bornes de l'Empire Chinois dans la Tartarie orientale. On ne s'y raſe point la tête, ſuivant l'uſage préſent de l'Empire; on y porte les cheveux liés d'une eſpèce de ruban, ou renfermés dans une bourſe. Les habitans paraiſſent plus ingénieux que les Tartares *Yu-pis*. Ils répondirent fort clairement aux queſtions que leur firent les Miſſionnaires, ſur la géographie du pays, & leur atten-

Digitized by Google

Tartarie.

tion fut singulière pour les opérations mathématiques.

Le troisième Gouvernement est celui de *Tsitsikar*, qui tire ce nom d'une ville neuve, bâtie par l'Empereur *Kang-hi*, pour assurer ses conquêtes contre les Russes. Elle est située près de *Nanniula*, rivière considérable, qui tombe dans le Songari. Au lieu de murs, elle est entourée d'une palissade de hauteur médiocre; mais bordée d'un assez bon rempart. La garnison est principalement composée de Tartares, & la plupart de ses habitans sont des Chinois, que le commerce y attire, ou qui ont été bannis pour leurs crimes. Les uns & les autres ont leurs maisons hors de l'enceinte du mur de bois, qui ne contient guères que les Cours de Justice, & le Palais du Général Tartare. Ces maisons, qui sont de terre, & qui forment des rues assez larges, sont renfermées aussi dans des murs de terre.

La rivière de Saghalian reçoit celle de Saupira, celle de Kasin-pira, & plusieurs autres, qui sont renommées pour la pêche des perles. Cette pêche ne demande pas beaucoup d'art. Les pêcheurs se jettent dans ces petites rivières, & prennent la première huître qui se trouve sous leur main. On prétend qu'il n'y a pas de perles dans le Saghalianula; mais, suivant les éclaircissemens que les Missionnaires reçurent des Mandarins du pays,

Digitized by Google

cette opinion ne vient que de la profondeur de l'eau, qui ôte aux pêcheurs la hardieſſe d'y plonger. On pêche auſſi des perles dans pluſieurs autres petites rivières, qui ſe jettent dans le *Nanni-ula* & dans le *Songari*, telles que l'*Arom* & le *Nemer*, ſur la route de Tſitſikar à *Merghen*; mais on aſſure qu'il ne s'en trouve jamais dans les rivières qui coulent à l'Oueſt du Saghalianula, vers les terres des Ruſſes. Quoique ces perles ſoient fort vantées par les Tartares, il y a beaucoup d'apparence qu'elles ſeroient peu eſtimées des Européens, parce qu'elles ont des défauts conſidérables dans la forme & dans la couleur. L'Empereur en a pluſieurs cordons de cent perles, toutes ſemblables, & d'une groſſeur conſidérable; mais elles ſont choiſies entre des miliers, parce qu'elles lui appartiennent toutes. Les martres du pays ſont auſſi d'un grand prix parmi les Tartares, parce qu'elles ſont d'un bon uſage, & qu'elles ſe ſoutiennent long-temps. Tartarie.

On nomme Tartares *Solons*, ceux qui vont à la chaſſe des martres; ils ſont plus robuſtes, plus adroits & plus braves que les autres habitans de ces contrées. Leurs femmes montent à cheval, mènent la charrue, chaſſent le cerf & toutes ſortes d'animaux. On trouve un grand nombre de ces Tartares à *Nierghi*, ville aſſez grande, à peu de diſtance de Tſitſikar & de Merghen. Les Miſſionnaires les virent partir le premier jour

Digitized by Google

Tartarie.

d'Octobre, pour aller commencer leur chaſſe, vétus de camiſoles courtes & étroites, de peau de loup, avec un bonnet de la même peau, & leurs arcs au dos. Ils emmenaient quelques chevaux chargés de millet, & de leurs longues robes de peau de renard ou de tigre, qu'ils portent dans les temps froids, ſur-tout pendant la nuit. Leurs chiens ſont dreſſés à la chaſſe, montent fort bien dans les lieux eſcarpés, & connaiſſent toutes les ruſes des martres. La rigueur de l'hiver, qui glace les plus grandes rivières, ni la férocité des tigres, dont les chaſſeurs deviennent ſouvent la proie, ne peuvent empêcher les Solons de retourner à ce rude & dangereux exercice, parce que toutes leurs richeſſes conſiſtent dans le fruit de leur chaſſe. Les plus belles peaux ſont réſervées pour l'Empereur, qui leur en donne un prix fixe. Ce qui reſte ſe vend fort cher, dans le pays même. Elles y ſont aſſez rares; & les Mandarins, ou les Marchands de Tſitſikar, les enlèvent très-promptement.

A l'égard des Mancheous mêmes, qui ſont comme Seigneurs de toutes les autres Nations de ces contrées, & dont le chef eſt l'Empereur de la Chine; ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni de culte régulier, & dans leur langage, ils n'adreſſent de ſacrifices qu'à l'Empereur du Ciel. Ils rendent à leurs ancêtres une vénération mêlée de pratiques ſuperſtitieuſes. Depuis qu'ils ſont

Digitized by Google

entrés à la Chine, quelques-uns ont embraſſé les ſectes idolâtres; mais la plûpart demeurent fort attachés à leur ancienne Religion, qu'ils reſpectent comme le fondement de leur Empire, & comme la ſource de leur proſpérité. Tartarie.

Sous le gouvernement Tartare, qui ſubſiſte aujourd'hui, l'uſage de la langue Mancheou eſt auſſi commun à la Cour que celui de la langue Chinoiſe. Tous les actes publics du Conſeil Impérial, ou des Cours ſuprêmes de Juſtice, ſont écrits dans les deux langues. Cependant le Mancheou commence à décliner, & ſe perdrait apparemment, ſi les Tartares n'employaient toutes ſortes de précautions pour le conſerver. Ils commencèrent ſous le règne de Chunchi, à traduire les claſſiques Chinois, & à compiler les Dictionnaires en ordre alphabétique; mais s'étant ſervis des caractères Chinois, dont les ſons & même le ſens ne peuvent être exprimés par la langue Tartare, cet ouvrage eut peu d'utilité. L'Empereur Kang-hi, au commencement de ſon règne, créa dans ſa Capitale un office des meilleurs Grammairiens des deux Nations, dont les uns devaient traduire les hiſtoires & les claſſiques, qui n'avaient pas été finis, tandis que les autres s'attacheraient aux Orateurs, & compoſeraient ſurtout un dictionnaire dans les deux langues. Cette commiſſion fut exécutée avec une diligence ſur-

Digitized by Google

Tartarie.

prenante. Lorſqu'il naiſſait quelque doute aux Traducteurs, ils devaient conſulter les anciens des huit Bannières Tartares : s'ils n'étaient pas ſatisfaits de la réponſe, ils s'adreſſaient à ceux qui étaient nouvellement arrivés du fond de la Tartarie. On propoſa des récompenſes pour ceux qui fourniraient des mots au dictionnaire. Après en avoir recueilli un ſi grand nombre, qu'il n'en devait pas reſter beaucoup pour un ſupplément, on prit ſoin de les ranger en différentes claſſes.

La première regarde les cieux ; la ſeconde, le temps ; & la troiſième, l'Empereur. Enſuite les autres appartiennent au gouvernement des Mandarins, aux cérémonies, aux coutumes, à la muſique, aux livres, à la guerre, à la chaſſe, à l'homme, à la terre, à la ſoie, aux étoffes, aux habits, aux inſtrumens, au travail, aux ouvriers, aux écorces, au boire & au manger, aux grains, aux herbes, aux oiſeaux, aux animaux farouches & privés, aux poiſſons, aux inſectes, &c. Les claſſes ſont diviſées en chapitres & en articles. Chaque mot, écrit en grands caractères, a ſous lui, en petites lettres, ſa définition, ſon explication, & ſes uſages. Les explications ſont nettes, élégantes & dans un ſtyle aiſé. Elles peuvent ſervir de modèles pour bien écrire ; mais comme ce fameux livre eſt en langue & en caractères Tartares, ſon utilité ſe borne à ceux qui ſachant déjà

Digitized by Google

la langue, cherchent à s'y perfectionner, ou veulent l'enrichir par des traductions. Tartarie.

Ce que cette langue a de plus singulier, comparée à la langue françoise, c'est que le verbe diffère aussi souvent que le substantif qu'il gouverne. Par exemple, le verbe *faire* change autant de fois que le substantif qui le suit. On dit en françois, *faire un vers, faire une peinture, faire une statue*, c'est une expression commode que les Tartares ne peuvent supporter. Ils pardonnent la répétition d'un même verbe dans le discours familier; mais dans un Auteur, & dans leurs écrits mêmes les plus simples, ils la trouvent inexcusable. Celle d'un même mot, dans l'espace de deux lignes, n'est pas plus pardonnée; elle forme une monotonie qui choque les oreilles. Ils se mettent à rire lorsqu'un Missionnaire lisant nos livres, ils entendent revenir souvent, *que, qu'ils, qu'eux*, &c. En vain, leur dit-on, que c'est le génie de la langue française. Ils peuvent, à la vérité, se passer de ce secours dans la leur; car le seul ordre de leurs mots produit le même effet, pour les faire entendre, sans équivoque & sans obscurité : aussi ne connaissent-ils pas les pointes insipides qui ne roulent que sur des jeux de mots.

Une autre singularité de leur langue, c'est son abondance, qui leur donne le moyen d'exprimer clairement, & d'une manière précise, ce qui

Digitized by Google

Tartarie.

demanderait autrement beaucoup d'étendue. Par exemple, quoiqu'entre tous les animaux domestiques, le chien ſoit celui qui fourniſſe le moins de mots dans la langue Tartare, elle en a pluſieurs, outre ceux de chien, de mâtin, de levrier, d'épagneul, &c. pour exprimer l'âge, le poil, & les bonnes ou mauvaiſes qualités d'un chien. Veut-on dire qu'un chien a le poil des oreilles & de la queue fort long & fort épais; c'eſt aſſez du mot *Tayha.* A-t-il le muſeau long, la queue de même, les oreilles grandes & les lèvres pendantes; *Yolo* exprime toutes ces qualités. S'il s'accouple avec une chienne ordinaire, les petits qui en viennent ſe nomme *Peſaris.* Un chien, ou une chienne, qui a deux boucles jaunes au-deſſus des paupières, s'appelle *Turbe.* S'il eſt marqueté comme le léopard, on le nomme *Kuri.* S'il a le muſeau tacheté & le reſte du corps d'une même couleur, on l'appelle *Palto.* S'il a le col entièrement blanc, c'eſt un *Cha-ku.* S'il a ſur la tête quelques poils qui tombent par derrière, c'eſt un *Kalia.* Si la prunelle eſt moitié blanche, & moitié bleue, c'eſt un *Chi-keri.* S'il eſt bas, s'il a les jambes courtes & trapues, & le col long, c'eſt un *Kapari.* Le nom commun d'un chien, eſt *Indagon*, & celui d'une chienne, *Nieghen.* Les petits à ſept mois, s'appellent *Niacha.* Depuis ſept juſqu'à onze, ils ſe nomment *Nukere.* A ſeize mois, ils prennent le

Digitized by Google

nom général d'*Indagon*. Il en eſt de même de leurs qualités, bonnes & mauvaiſes : un mot en exprime deux ou trois enſemble. Tartarie.

Les détails ſeraient infinis ſur les autres animaux. Pour le cheval, par exemple, cet animal favori des Tartares, les noms ont été vingt fois plus multipliés que pour le chien. Il y en a non-ſeulement pour ſes différentes couleurs, pour ſon âge & pour toutes ſes qualités, mais encore pour ſes divers mouvemens. On ne décideroit pas aiſément ſi cette étrange abondance eſt un ornement, ou un embarras dans une langue. Mais d'où les Tartares ont-ils pû tirer cette multitude ſurprenante de noms & de termes, pour exprimer leurs idées ? Ce n'eſt pas de leurs voiſins. A l'Oueſt, ils ont les Tartares Mogols ; mais à peine ſe trouve-t-il quelques mots qui ſe reſſemblent dans les deux langues ; encore l'origine en eſt-elle incertaine. A l'Eſt, juſqu'à la mer, ils ont quelques petites Nations ſauvages, dont ils n'entendent point le langage, non plus que celui de leurs voiſins, au Nord. Du côté du Sud, ce ſont les Coréens ; mais le langage & les caractères de la Corée, étant Chinois, n'ont aucune reſſemblance avec ceux de la Tartarie.

Les Tartares Mancheous ont quatre manières d'écrire, quoiqu'ils n'aient qu'une ſorte de caractères. La première, qui ſert à graver des inſcrip-

Digitized by Google

Tartarie.

tions sur la pierre, ou sur le bois, demande un jour entier pour en écrire soigneusement vingt ou vingt-cinq lignes, sur-tout lorsqu'elles doivent être vues de l'Empereur. Si les traits du pinceau sont d'une main pesante, qui les rend trop larges & trop pleins, s'il leur manque de la netteté, si les mots sont pressés, ou inégaux, l'ouvrage doit être recommencé. On n'y souffre point de renvois, ni d'additions marginales; ce serait manquer de respect pour le Souverain. Les Inspecteurs de l'ouvrage rejettent toutes les feuilles où l'on apperçoit la moindre faute.

La seconde méthode est fort jolie, & peu différente de la première, quoiqu'elle soit beaucoup plus aisée. Elle n'oblige pas de marquer d'un double trait les finales de chaque mot, ni de retoucher ce qui est une fois écrit, quand le trait seroit trop épais ou trop mince.

La troisième manière est plus différente de la seconde, que celle-ci ne l'est de la première. C'est l'écriture courante; elle est si prompte, que les deux côtés de la page sont bientôt remplis. Comme les pinceaux du pays prennent beaucoup mieux l'encre que nos plumes, on perd moins de temps à les tremper. Si l'on dicte à quelque écrivain, on est surpris de la vîtesse avec laquelle on voit courir le pinceau. Ce caractère est fort en usage pour les mémoires, les procédures de la Justice,

Digitized by Google

& les affaires communes. Les trois méthodes précédentes ne ſont pas d'une égale fineſſe, mais elles ſont également liſibles. Tartarie.

La quatrième eſt la plus groſſière, quoique la plus courte & la plus commode pour un Auteur, & pour ceux qui ont des extraits à faire, ou quelque choſe à copier. Il faut ſçavoir que dans l'écriture Tartare, il y a toujours un grand trait qui tombe perpendiculairement du haut au bas du mot. A gauche de ce mot, on en ajoute un en forme de dents de ſcie, qui fait les quatre voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, diſtinguées l'une de l'autre par des points à droite de la perpendiculaire. Un point oppoſé à la dent, forme la voyelle *e*. Si ce point eſt omis, c'eſt la voyelle *a*. Un point à gauche d'un mot près de la dent, ſignifie *n*, & l'on doit lire alors *ne*. Si le point eſt oppoſé à droite, on lit *no*. Si, à la droite d'un mot, on trouve un *o* à la place d'un point, cet *o* marque que la voyelle eſt aſpirée, & qu'il faut lire *ho*, *he*, comme en Eſpagnol.

On ſe ſert ordinairement d'un pinceau, quoiqu'on emploie quelquefois auſſi une ſorte de plume, compoſée de bambou, & taillée à peu près comme celles de l'Europe. On commence par tremper le papier dans de l'eau d'alun, pour empêcher qu'il ne boive l'encre. Les caractères Tartares ſont de telle nature, qu'ils ne ſont pas

Digitized by Google

Tartarie.

moins liſibles de travers, en remontant, que de l'autre côté.

Il n'y a point de Tartare qui ne préfère ſa langue naturelle à toutes les autres, & qui ne la croie la plus élégante & la plus riche du monde. Le fils aîné de l'Empereur, à l'âge de trente-cinq ans, s'imaginait qu'il étoit impoſſible de rendre le ſens de la langue Tartare, & plus encore la majeſté de ſon ſtyle, en aucune des langues Européennes. Il les traitait de barbares. La reliure de nos livres & nos gravures lui plaiſaient beaucoup, mais il n'avait que du dégoût pour nos lettres. Il les trouvoit petites & mal diſtinguées. Il prétendait qu'elles formaient une eſpèce de chaîne, dont les anneaux étaient irrégulièrement entrelacés, & qu'elles reſſemblaient à la trace des pieds d'une mouche, ſur une table poudreuſe. Il ne pouvait ſe perſuader que des caractères de cette nature fuſſent capables d'exprimer un grand nombre de penſées & d'actions, & tant de choſes mortes ou vivantes, comme ceux des Chinois & des Tartares, qui ſont clairs, diſtincts, & gracieux. Enfin, il ſoutenait que ſa langue était fort majeſtueuſe & très-agréable à l'oreille; au lieu que dans le langage des Miſſionnaires, il n'entendait qu'un gazouillement continuel, fort approchant du jargon de Fo-kyen.

Le Père Parennin, pour convaincre ce Prince,

Digitized by Google

que les langues de l'Europe pouvaient exprimer tout ce qui était prononcé en langue Tartare, traduisit sur le champ en latin une lettre au Père Suarez, que le Prince avait dictée dans sa propre langue. Il lui fit confesser que les caractères romains étaient préférables à ceux de la Tartarie, parce que, malgré leur petit nombre, ils ne laissent pas d'exprimer quantité de mots Chinois & Tartares, que sa Nation ne peut écrire avec ses caractères. Il lui proposa pour exemple les mots *prendre*, *platine*, *griffon*, *friand*, qu'il fut impossible au Prince d'écrire dans sa langue, parce que le Tartare n'admettant point deux consonnes sans une voyelle au milieu, il ne pouvait rendre que *perendre*, *pelatine*, *geriffon*, & *feriand*. L'Auteur lui fit encore observer que les Tartares ne pouvoient commencer aucun mot, par les lettres *B.* & *D.* & qu'ils étaient forcés de substituer *P.* & *T.* comme dans *Bestia* & *Dens*, qu'ils écrivent *Pestia* & *Tens*. Les Européens ayant une infinité d'autres sons qui ne peuvent être exprimés par les caractères Tartares, quoiqu'un Tartare puisse les prononcer, Parennin conclut que l'alphabet français avait beaucoup d'avantage sur celui de la Tartarie. Tartarie.

Il objecta d'ailleurs que chez les Tartares, la voyelle *e* est toujours ouverte ; qu'à l'exception de certains mots, où elle se trouve après &, elle

Digitized by Google

Tartarie.

n'eſt jamais ce que nous appelons muette; & que dans ce dernier cas, elle n'eſt diſtinguée par aucune marque. Il confeſſa que le même défaut ſe trouve dans la langue Chinoiſe, & que les Tartares ayant la lettre *r*, leur langue a de l'avantage ſur celle de la Chine, pour exprimer les noms étrangers; mais il ſoutint que la langue Tartare, en elle-même, n'eſt pas propre pour le ſtyle court & laconique; qu'elle a des mots trop longs & peu convenables par conſéquent à la poéſie. Il ajouta qu'elle a peu de tranſitions, & que celles mêmes qu'elle a ne ſont pas aſſez ſenſibles; que les plus grands eſprits ne peuvent ſurmonter cette difficulté, & demeurent ſouvent dans l'embarras, pour lier leurs phraſes; qu'après y avoir penſé long-temps, ils ſe voient ſouvent obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit, ſans en apporter d'autre raiſon que le mauvais ſon ou la dureté d'une expreſſion, l'impropriété du tour & le défaut de connexion. Le Prince ne put déſavouer que ſa langue ne fût ſujette à ces inconvéniens; mais il prétendit qu'elle ne les avoit pas dans la converſation, où le diſcours lui paraiſſait fort coulant. Parennin le pria d'obſerver que ceux qui ne poſſédaient pas comme lui la langue Tartare, alongeaient beaucoup les finales; & qu'ils ajoutaient ſouvent le mot *Yala*, quoiqu'il ne ſignifie rien; qu'ils s'applaudiſſaient beaucoup lorſqu'ils n'avaient répétés que deux ou trois

Digitized by Google

trois fois ce mot dans une conversation ; que ceux qui étaient arrivés nouvellement du centre de la Tartarie, en usaient aussi fréquemment que les autres ; ce qui prouvait assez que les Tartares manquaient de transitions ; enfin, que les Auteurs n'osant employer le mot *Yala* dans les ouvrages de quelque élégance, sur-tout depuis que l'Empereur l'avait condamné en cessant de s'en servir, ils étaient fort embarrassés à passer d'un sujet à l'autre. Tartarie.

Le Prince répondit, en souriant, que le combat n'était pas égal, parce qu'il n'avait jamais été en Europe ; mais que s'il eût fait ce voyage, il serait revenu assez bien instruit des défauts de la langue française, pour confondre les Missionnaires. Parennin repliqua que le Prince aurait pu se tromper dans cette espérance, parce que les Français avaient formé une Académie, dans la seule vue de réformer & de perfectionner la langue ; mais ayant été forcé de convenir, sur une autre question qu'on lui fit, que les Français ont emprunté quantité de termes des autres Nations, sur-tout en matière d'Arts & de Sciences, le Prince s'écria que la victoire était à lui : « Pour nous, lui dit-il, nous » n'avons emprunté que fort peu de mots des » Mogols, & moins encore des Chinois, & nous » les avons naturalisés par des terminaisons. Vous » faites gloire apparemment de vous être enrichis

Digitized by Google

Tartarie. » des dépouilles de vos voisins. En vérité, vous » avez bonne grace, après cela, de reprocher des » bagatelles à la langue Tartare ».

Cependant les réponses du Père Parennin satisfirent assez le Prince héréditaire de la Chine, pour lui faire prendre une meilleure opinion des langues de l'Europe. Il promit même de leur donner le premier rang dans son estime après la sienne. A la vérité, il penchait à donner la seconde place au Chinois; mais le Missionnaire protesta fortement contre cette idée, en alléguant la multitude d'équivoques dont cette langue est remplie.

On a rapporté ces détails pour faire sentir le prix que la vanité nationale attache à la prééminence du langage, même chez des Peuples que nous regardons comme barbares; & en même temps pour faire voir les différentes idées des différens Peuples, sur l'harmonie & l'élégance.

Mogols. Le pays des Mongols, ou Mongals, appelés Mogols par une abréviation vulgaire, ce pays que les Géographes Européens ont nommé Mongalie, est bordé à l'Est par le pays des Mancheous; au Sud, par la grande muraille de la Chine; à l'Oueſt, par le *Kobi*, ou le grand Désert; au Nord, par les Kalkas. Sa longueur est de plus de trois cens lieues; sa largeur, du Nord au Sud, est d'environ deux cens.

Cette portion de la Tartarie a été le théâtre

Digitized by Google

des plus grandes actions que l'hiſtoire attribue aux Tartares de l'Orient & de l'Occident. C'eſt-là que le grand Empire de *Gengiskan* & de ſes ſucceſſeurs prit naiſſance, & qu'il eut ſon ſiège principal avant celui des Conquérans Mancheoux, qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Là, pendant pluſieurs ſiècles, on vit des guerres ſanglantes & des batailles alors fameuſes, qui décidèrent du deſtin de pluſieurs Monarchies aujourd'hui détruites. Là toutes les richeſſes de l'Aſie méridionale furent pluſieurs fois réunies & diſſipées. Enfin, c'eſt dans ces déſerts que les arts & les ſciences furent long-temps cultivés, & qu'on vit fleurir quantité de puiſſantes villes, dont on a peine à diſtinguer aujourd'hui les traces, & dont les noms mêmes ſont oubliés. Tartarie.

Quoique les différentes branches qui compoſent la nation des Mogols ſoient dans l'uſage de mener une vie errante, elles ont leurs limites reſpectives, au-delà deſquelles il ne leur eſt pas permis de s'établir. Les terres des Princes Mogols ſont diviſées en *kis* ou bannières.

Ces Peuples portent divers noms dans les Hiſtoriens. On les trouve nommés *Mongols*, *Mongals*, *Mongals*, *Mogols* & *Moguls*. Suivant l'hiſtoire d'*Abulghazi-khan*, ils ont tiré leur nom de *Mogul* ou *Mungol-khan*, ancien Monarque de leur Nation. Les Chinois appellent quelquefois

Digitized by Google

Tartarie.

les Mogols, *Si-ta-tſes*, ou Tartares occidentaux; & par dériſion, *Tſau-ta-tſes*, c'eſt-à-dire, *Tartares puans*, parce qu'ils ſentent effectivement fort mauvais.

Les Mogols l'emportent beaucoup ſur les Mancheoux, par l'étendue de leur pays & par leur nombre. On comprend, ſous leur nom, les *Kalkas* & les *Eluths*, qui habitent les parties de l'Oueſt juſqu'à la mer Caſpienne; non que tous ces Peuples ſoient proprement Mogols, puiſque les Mogols ne formaient qu'une ſimple Tribu entre les autres Tartares occidentaux; mais *Gengiskan*, qui était de cette Tribu, ayant ſubjugué toutes les autres, elles furent toutes compriſes ſous le nom général de Mogols, comme elles avaient été connues juſqu'alors dans les parties occidentales de l'Aſie ſous le nom de *Tatares* ou de Tartares, qui étaient la Tribu la plus puiſſante avant les conquêtes de ce Prince. Il eſt même arrivé que les Tartares ont partagé juſqu'aujourd'hui, avec les Mogols, l'honneur de donner leur nom aux habitans de ces vaſtes contrées, & que de plus ils ont donné ſeuls leur nom au pays; car dans l'Aſie comme en Europe, il porte le nom de Tartarie, quoiqu'on ne connoiſſe plus de Tribu particulière ſous celui des Tartares.

A l'égard du nom de Tartares, on doit remarquer auſſi que la véritable orthographe de ce nom

Digitized by Google

est *Tatares*, & que jusqu'aujourd'hui on n'en connaît pas d'autre, non-seulement dans les pays orientaux, mais encore dans les parties de notre Europe qui les avoisinent. Les Chinois, surtout, n'ayant pas la lettre *r* dans leur langue, prononcent *Tata* & *Ta-tse*. Tartarie.

La langue Mogole a plusieurs dialectes. *Régis* nous apprend que les caractères qui subsistent sur les anciens monumens Mogols, sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui, & qu'ils diffèrent de ceux du Mancheou. Ils n'ont pas la moindre ressemblance avec les caractères chinois, & ne sont pas plus difficiles que le romain. Ils s'écrivent ou se gravent sur des tables, avec un poinçon de fer. Aussi les livres sont-ils fort rares parmi les Mogols. L'Empereur de la Chine en a fait traduire quelques-uns pour leur plaire, & les a fait imprimer à Pékin. Mais le plus commun de leurs livres est le Calendrier du Tribunal Chinois des Mathématiques, qui se grave en caractères Mogols.

Suivant la peinture que *Bentink* nous fait des Mogols, la plûpart sont d'une taille médiocre, mais robustes; ils ont la face large & plate, le teint basané, le nez plat, les yeux noirs & pleins, les cheveux noirs & aussi forts que le crin de leurs chevaux; ils se les coupent ordinairement assez près de la tête, & n'en conservent qu'une

Digitized by Google

Tartarie.

touffe au ſommet, qu'ils laiſſent croître de ſa longueur naturelle. Ils ont peu de barbe.

Gerbillon les repréſente fort groſſiers, mais honnêtes & de bon naturel. Ils ſont, dit-il, ſales dans leurs tentes, & mal-propres dans leurs habits; ils vivent parmi la fiente de leurs animaux, qui leur tient lieu de bois dans leurs foyers; D'ailleurs, ils excellent à la chaſſe & dans l'art de mener les chevaux. Ils ſe ſervent habilement de l'arc, à pied & à cheval. En général, ils mènent une vie fort miſérable. L'averſion qu'ils ont pour le travail leur fait préférer l'herbe de la terre aux fruits de l'agriculture.

Régis obſerve que la principale ambition des Mogols eſt de conſerver le rang de leurs familles; ils n'eſtiment les choſes que par l'utilité, ſans aucun égard pour la rareté ou la beauté. Leur naturel eſt gai & ouvert, toujours diſpoſé à la joie; ils ont peu de ſujets d'inquiétude, parce qu'ils n'ont pas de voiſins à ménager, ni d'ennemis à craindre, ni de Seigneurs auxquels ils ſoient obligés de faire leur cour, ni d'affaires difficiles, ou qui les obligent à ſe contraindre. Leurs occupations, ou plutôt leurs amuſemens continuels, ſont la chaſſe, la pêche ou d'autres exercices du corps, dans leſquels ils excellent.

Suivant Régis, l'habit ordinaire des Mogols eſt compoſé de peaux de mouton & d'agneau, dont

Digitized by Google

ils tournent la laine du côté du corps. Quoiqu'ils sachent préparer & blanchir assez bien ces peaux, aussi bien que celles de cerf, de daim & de chèvre sauvage, que les riches portent au printemps, en forme de vestes, toutes leurs précautions n'empêchent pas qu'en s'approchant ils ne se fassent reconnaître à leur odeur. Leurs tentes exhalent une odeur de bouc, qui est insupportable. Un étranger, qui se trouve parmi eux, est obligé de construire la sienne à quelque distance. Tartarie.

Leurs armes sont la pique, l'arc & le sabre, qu'ils portent à la manière des Chinois. Ils font toujours la guerre à cheval, comme tous les Tartares.

Leurs troupeaux sont composés de chevaux, de chameaux, de vaches & de moutons, assez bons dans leur espèce; mais qui ne peuvent être comparés avec ceux des Kalmouks, soit pour la bonté ou pour l'apparence. Leurs moutons néanmoins sont fort estimés; ils ont la queue longue d'environ deux pieds, & presque la même dimension en grosseur: elle pèse ordinairement dix ou onze livres. Les Mogols n'élèvent pas d'autres animaux que ceux qui paissent l'herbe; ils abhorrent surtout les porcs.

Leur manière de vivre est uniforme; ils errent de place en place avec leurs troupeaux, s'arrêtant dans les lieux où ils trouvent le plus de fourrage:

Digitized by Google

Tartarie. en été, près de quelque rivière ou de quelque lac; en hyver, du côté méridional de quelque montagne, où la neige leur fournit de l'eau. Leurs alimens sont fort simples. Pendant l'été, ils se nourrissent de lait, sans mettre aucune différence entre le lait de leurs vaches, de leurs jumens, de leurs brebis & de leurs chèvres; ils boivent de l'eau bouillie avec le plus mauvais thé de la Chine, y mêlant de la crême, du beurre ou du lait; ils font aussi une liqueur spiritueuse avec du lait aigre, sur-tout avec du lait de jument, qu'ils distillent après l'avoir fait fermenter. Les personnes riches font fermenter de la chair de mouton dans du lait aigre; ce qui forme une liqueur forte & nourrissante, dont ils aiment à s'enivrer. Ils fument beaucoup de tabac. Quoique la polygamie ne leur soit pas défendue, ils n'ont pas ordinairement plus d'une femme. Leur usage est de brûler leurs morts, & d'enterrer les cendres dans quelque lieu élevé, où ils forment un amas de pierres, sur lequel ils placent de petites bannières.

Ils habitent sous des tentes, ou dans des cabanes mobiles, dont les portes sont fort étroites, & si basses, qu'ils n'y peuvent entrer sans se courber. Ils ont l'art d'en joindre si parfaitement toutes les parties, qu'ils se garantissent du souffle perçant des vents du Nord.

Quant au commerce, les petits marchands de

Digitized by Google

la Chine viennent en grand nombre chez les Mogols, & leur apportent du riz, du thé bohé, qu'ils appellent *kara-chay*, du tabac, des étoffes de coton & d'autres étoffes communes, diverses sortes d'ustensiles, enfin tout ce qui convient à leurs besoins. En échange, ils reçoivent des bestiaux; car l'usage de la monnoie n'est pas connu des Mogols. Tartarie.

La seule religion de ces peuples, comme celle du Tibet, consiste, suivant Gerbillon, dans le culte de l'Idole *Fo*, qu'ils appellent *Tu-chaki* dans leur langue. Ils croient la transmigration des ames; ils rendent une obéissance aveugle aux Lamas, qui sont leurs Prêtres, & leur donnent ce qu'ils ont de meilleur & de plus précieux. L'ignorance est le partage de ces Prêtres; ils passent pour savans, lorsqu'ils sont capables de lire les saints livres en langue du Tibet. Leur libertinage est excessif, sur-tout avec les femmes, qu'ils débauchent impunément. Cependant les Seigneurs de la Nation se conduisent par leurs conseils, & leur cèdent le rang dans toutes les occasions publiques. Ces Prêtres sont aussi Médecins, pour avoir plus d'occasion de tromper ces peuples ignorans, parmi lesquels il y a peu d'hommes qui sachent lire & écrire. On voit même des Lamas qui entendent à peine leurs prières. Elles se chantent, & l'air en est assez harmonieux. C'est à quoi se réduit tout le culte

Digitized by Google

Tartarie. religieux des Mogols. Ils n'ont pas de sacrifices, ni l'usage des offrandes. Mais le peuple se met souvent à genoux, tête nue, devant les Lamas, pour recevoir l'absolution, & ne se lève qu'après avoir reçu l'imposition des mains. L'opinion commune est qu'ils peuvent faire tomber de la grêle & de la pluie.

Les Mogols ont une espèce de dévotion, qui consiste à porter au cou des chapelets, dont ils se servent pour leurs prières. Il y a peu de leurs Princes qui n'aient un Temple dans leur territoire, quoiqu'ils n'y aient pas de maisons.

Un Prince Mogol, versé dans l'histoire de ses ancêtres, à qui le Père Gerbillon demanda dans quel temps les Lamas avaient introduit la religion de Fo dans sa Nation, lui répondit que c'était sous le règne de l'Empereur *Kublay*, que nous nommons *Koblay-kan*, petit fils de *Gengiskan*, & Conquérant de la Chine au treizième siècle.

Ces Lamas Mogols ont à leur tête un Député, sous le *Dalay-lama* du Tibet; il se nomme le *Kotuktu*.

Ces peuples sont divisés d'ailleurs en quarante-neuf bannières sous un grand nombre de petits Princes. Régis observe que les Mancheoux, après avoir conquis la Chine, donnèrent aux puissans des titres seigneuriaux; qu'ils assignèrent un revenu à chaque Chef de bannière; qu'ils réglèrent les

Digitized by Google

limites des territoires, & qu'ils y établirent des loix par lesquelles ils ont été gouvernés jusqu'aujourd'hui. Il y a dans Pékin un grand Tribunal, où l'on appelle de la sentence de ces Princes, qui sont obligés d'y comparaître eux-mêmes, lorsqu'ils y sont cités. Les Kalkas sont assujettis aux mêmes règlemens, depuis qu'ils sont soumis à l'Empire de la Chine. Tartarie.

De toutes les Nations Mogoles qui dépendent de la Chine, la plus nombreuse & la plus célèbre est celle des *Kalkas* ou Mogols jaunes : elle tire son nom de la rivière de Kalka. On donne aux terres qu'elle possède plus de trois cens lieues de l'Est à l'Ouest. Elle habite les bords des plus belles rivières de toute cette partie de la Tartarie. On la place au Sud-est des *Eluths*. Le pays des Kalkas, suivant Gerbillon, s'étend du Nord au Sud, depuis le cinquantième dégré de latitude, jusqu'à l'extrémité méridionale du grand désert de *Chamo*, qu'on met au nombre de leurs possessions. Ils y campent en hyver. Kalkas.

Les Kalkas sont les descendans de ces Mogols qui furent chassés de la Chine vers l'an 1368, par *Hong-vu*, fondateur de la race de *Ming*, & qui, s'étant retirés du côté du Nord, au-delà du grand désert, s'établirent principalement sur les rivières de *Selinga*, d'*Orkhon*, de *Tula* & de *Korlon*, où les pâturages sont fort abondans. Il

Digitized by Google

Tartarie. est surprenant qu'après avoir été si long-temps accoutumés aux délicatesses de la Chine, ils aient pu reprendre si facilement la vie errante & grossière de leurs ancêtres.

Cette partie de la Tartarie offrait autrefois plusieurs villes qui n'existent plus. Les Missionnaires remarquerent sur les bords septentrionaux du Korlon les ruines d'une ville considérable, dont la forme avait été quarrée. On distinguait encore les fondemens & quelques parties de murs : elle avait eu vingt lis chinois de circonférence. Deux pyramides s'y faisaient connaître par leurs débris. Son nom était *Para-hotun*, qui signifie *la ville du Tigre*. Les Tartares regardent le cri d'un tigre comme un augure favorable.

On voit les ruines de plusieurs autres villes dans les pays des Mogols & des Kalkas, mais peu anciennes : elles ont été bâties par les Mogols successeurs du fameux *Koblay-kan*, qui ayant conquis toute la Chine, devint le fondateur de la dynastie d'*Ywen*. Quoique le génie de cette Nation lui fasse préférer ses tentes aux maisons les plus commodes, on peut supposer qu'après la conquête de la Chine, *Koblay-kan*, dont le caractère ne s'éloignait pas des mœurs chinoises, civilisa ses sujets, & leur fit prendre les usages du pays qu'ils avaient subjugué. La honte de paraître inférieurs à des peuples qu'ils avaient vaincus, les porta sans doute

Digitized by Google

à bâtir des villes dans la Tartarie ; ils firent alors ce qu'on a vu faire aux Mancheous sous le gouvernement de l'Empereur Kang-hi, qui a bâti de grandes villes dans les cantons les plus reculés, & de belles maisons de plaisance dans ceux qui touchent à la Chine. Tartarie.

La religion des Kalkas n'est pas différente de celle des autres Mogols. Ils ont aussi leur *Kotuktu*, mais qui n'est pas soumis au *Dalay-Lama* ; il habite des tentes : il est assis dans la plus grande, sur une espèce d'autel, où il reçoit les hommages de plusieurs Nations. Il ne rend le salut à personne. Les grands & le peuple le considèrent comme un Dieu, & lui rendent les mêmes adorations qu'à *Fo* même. Leur aveuglement, qui va jusqu'à la folie, les porte à croire qu'il n'ignore rien, & qu'il dispose absolument du pouvoir & des faveurs de *Fo*. Ils sont persuadés qu'il est déja né quatorze fois, & qu'il renaîtra encore, lorsque son temps sera fini.

Le *Dalay-Lama*, ou Souverain Pontife de toutes les régions Tartares, confère à ses Lamas divers dégrés de pouvoir & de dignité, dont le plus éminent est celui de *Kotuktu*, ou de *Fo vivant*. Un titre si distingué n'est le partage que d'un petit nombre. Le plus célèbre & le plus respecté de tous les Kotuktus est celui des Kalkas. Il est regardé comme un oracle infaillible. Il s'est même entiè-

Digitized by Google

Tartarie.

rement dérobé à l'autorité du *Dalay-Lama*. La sienne est si bien établie, que celui qui paraîtrait douter de sa Divinité, ou du moins de son immortalité, serait en horreur à toute la Nation. Il est vrai que la Cour de la Chine contribua beaucoup à cette apothéose, dans la vue de diviser les Mogols & les Kalkas. Elle conçut que l'exécution de ce dessein serait difficile, tandis que les deux Nations reconnaîtraient un même chef de religion, parce que ce souverain Prêtre serait toujours intéressé à les réconcilier dans leurs moindres différends, & qu'au contraire un schisme ecclésiastique ne manquerait pas de leur faire rompre toute sorte de communication. Sur ce principe, elle embrassa l'occasion de soutenir secrétement le Kotuktu contre le Dalay-Lama, & sa politique n'a pas mal réussi.

Le Kotuktu n'a pas de demeure fixe, comme la *Dalay-Lama*; il campe de côté & d'autre. Cependant, depuis sa séparation, il ne met plus le pied sur les terres des Eluths. Il est sans cesse environné d'un grand nombre de Lamas & de Mogols armés, qui se rassemblent de toutes parts, sur-tout lorsqu'il change de camp, & qui se présentent à lui sur sa route, pour recevoir sa bénédiction, & lui payer ses droits. Il n'y a que les chefs de sa Tribu, ou d'autres Seigneurs de la même distinction, qui aient la hardiesse de s'approcher de sa personne. Sa manière de bénir est en posant

Digitized by Google

sur la tête du dévot sa main fermée, dans laquelle il tient un chapelet à la mode des Lamas. Tartarie.

Le peuple est persuadé qu'il vieillit à mesure que la lune décline, & que sa jeunesse recommence avec la nouvelle lune. Dans les grands jours de fête, il paraît sous un magnifique dais de velours de la Chine, au bruit des instrumens. Il est assis sur un grand coussin de velours, les jambes croisées à la manière des Tartares, avec une figure de son Dieu à chaque côté. Les autres Lamas de distinction sont au-dessous de lui sur des coussins moins élevés, entre le lieu où il est placé & l'entrée du pavillon, tenant à la main chacun leur livre, dans lequel ils lisent en silence, & seulement des yeux. Aussi-tôt que le Kotuktu a pris sa place, le bruit des instrumens cesse, & le peuple, qui est assemblé devant le pavillon, se prosterne à terre, en poussant certaines acclamations à l'honneur de la Divinité, & de son Prêtre. Alors quelques Lamas apportent des encensoirs, avec des herbes odoriférantes : ils encensent d'abord les représentations de la Divinité, ensuite le Kotuktu. On apporte aussi-tôt plusieurs vases de porcelaine, remplis de liqueurs & de confitures ; on en place sept devant chaque image de la Divinité, & sept autres devant le Kotuktu, qui, après en avoir un peu goûté, fait distribuer le reste entre les chefs des Tribus qui se trou-

Digitized by Google

Tartarie.

vent préſens, & ſe retire enſuite dans ſa tente au ſon des inſtrumens de muſique.

Le Kotuktu des Kalkas n'eſt pas ſans conſidération à la Cour impériale. Si le deſir de ſe conſerver dans l'indépendance du *Dalay-Lama* l'intéreſſe à gagner par des préſens les favoris de l'Empereur, la Cour, qui a beſoin de lui & de ſes Lamas pour contenir les Mogols de l'Oueſt dans la ſoumiſſion, le traite dans toutes les occaſions avec des égards diſtingués. Il y reçut même une fois une marque de diſtinction fort extraordinaire; on célébrait la fête anniverſaire de l'Empereur Kang-hi, qui entrait alors dans la ſoixantième année de ſon âge. Le Kotuktu ayant été averti de s'y rendre, avec tous les vaſſaux de l'Empire, fut diſpenſé de ſe proſterner plus d'une fois devant Sa Majeſté, quoique la loi ordonne trois proſternations; & cette diſtinction fut regardée comme un honneur ſans exemple. Son intérêt le porte auſſi à cultiver l'amitié des Ruſſes de *Selinginskoi*, avec qui ſes ſujets ſont en commerce.

Les Kalkas avaient autrefois leur Kan, qui deſcendait, comme les autres Souverains Tartares de la famille de Gengiskan; mais ayant eu une guerre malheureuſe avec les Eluths, leurs voiſins, vers la fin du dernier ſiècle, ils ſe rendirent vaſſaux de la Chine, pour en obtenir du ſecours. Ils

furent

Digitized by Google

furent divisés en trois bannières sous trois Princes, dont l'un est Régule du troisième ordre; le second *Kong*, ou Comte; & le troisième a le titre de Chaffak. C'est dans ce pays que sont les haras & les troupeaux de l'Empereur. Ces troupeaux & ces haras affermés à des petits Princes Tartares; contribuent à les lui attacher. Ils n'ont point le pouvoir d'ordonner de la vie de leurs sujets, ni celui de confisquer leurs biens. La connaissance de ces cas est réservée à l'un des Tribunaux suprêmes de Pékin, qui porte le nom de *Mogol-chahgan*, ou de Tribunal des Mogols; mais quoique soumis, ces Peuples ne paient point de tribut. Tartarie.

Les terres des Mogols sont peu propres au labourage, & manquent en plusieurs endroits de bois & d'eau. Elles abondent d'ailleurs en toutes sortes de gibiers & de bêtes fauves, sans en excepter les espèces communes, en Europe, telles que le lièvre, le faisan, & le daim. On y voit, dans les plaines, d'immenses troupeaux de chèvres rousses, que les Chinois nomment *Whang-yang*. Elles sont de la grandeur & de la forme des nôtres, mais elles ont le poil plus rude que celles de l'Europe. Leur sûreté consiste dans la vîtesse extraordinaire de leur course.

Les mulets sauvages sont en petit nombre; ils ne ressemblent point aux mulets domestiques, & ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux.

Digitized by Google

Tartarie.

Leur chair n'eſt pas moins différente; le goût en eſt agréable, du moins au jugement des Tartares, qui en font beaucoup d'uſage, & qui la trouvent auſſi ſaine & auſſi nourriſſante que celle du ſanglier. Ce dernier animal eſt fort commun dans les bois & dans les plaines qui bordent la rive droite du fleuve Tula. On reconnoît ſes traces à la terre qu'il remue, pour trouver des racines dont il fait ſa nourriture.

Les chevaux & les dromadaires ſauvages ne ſont pas différens de ceux qui ſont privés; mais on les trouve en plus grand nombre du côté de l'Oueſt. Les chevaux ſauvages ſont ſi légers, qu'ils ſe dérobent aux flèches mêmes des plus habiles chaſſeurs; ils marchent en troupes nombreuſes, & lorſqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent & les forcent de prendre la fuite.

Le *Han-ta-han* eſt un animal de la Tartarie, qui reſſemble à l'élan. La chaſſe en eſt commune dans le pays des Solons, & l'Empereur Kang-hi prenait quelquefois plaiſir à cet amuſement. Les Miſſionnaires virent des han-ta-hans de la groſſeur de nos plus grands bœufs. Il ne s'en trouve que dans certains cantons, ſur-tout vers la montagne de Sevelki, dans des terrains marécageux, qu'ils aiment beaucoup, & où la chaſſe en eſt aiſée, parce que leur fuite eſt moins facile.

Le *Chulon*, ou le *Chelaſon*, que Regis prit pour

Digitized by Google

une espèce de *Linx*, est à peu près de la forme & de la grosseur d'un loup. On fait beaucoup de cas à Pékin, de la peau de cet animal. Son usage, parmi les Chinois, est pour ce qu'ils nomment leurs *Tay-hus*, ou leurs *fur-touts*. Le poil en est long, doux, épais, & de couleur grisâtre; ces peaux se vendent fort bien à la Cour du Czar, quoique le *chulon* soit fort commun en Russie & dans les pays voisins. Tartarie.

Le tigre, qui se nomme *Lau-hu* parmi les Tartares, infeste également la Chine & la Tartarie. Il passe, dans les deux régions, pour le plus féroce de tous les animaux; son cri seul pénètre d'horreur ceux qui ne sont point accoutumés à l'entendre. Les tigres, du côté de l'Est, sont d'une grosseur & d'une légereté surprenante : ils ont ordinairement la peau fauve, mouchetée de taches noires; mais il s'en trouve quelquefois de blancs, avec des taches noires & grises. Les Mandarins militaires se servent de ces peaux, sans en retrancher la tête & la queue, pour couvrir leurs chaises dans les marches publiques. A la Cour, les Princes en couvrent leurs coussins pendant l'hiver. On observe que cet animal, lorsqu'il est environné de chasseurs qui lui présentent l'épieu, s'accroupit sur sa queue, & soutient long-temps l'aboiement des chiens & les coups de flèches. Enfin, lorsque sa rage s'allume, il s'élance avec une rapidité incroyable, en fixant les yeux sur les chasseurs;

Digitized by Google

Tartarie.

mais ils tiennent toujours la pointe de leurs épieux tournée vers lui, & le percent au moment où il croit franchir la barrière qu'on lui oppose. Les chasseurs Impériaux sont si prompts, qu'il arrive peu d'accidens.

Le *Pau* est une sorte de léopard, qui a la peau blanchâtre, & tachetée de rouge & de noir. Quoiqu'il ait la tête & les yeux d'un tigre, il est moins gros, & son cri est différent.

Les daims multiplient prodigieusement dans les déserts & les forêts de la Tartarie : on remarque de la différence dans leur couleur, dans leur grosseur, & dans la forme de leurs cornes, suivant les différens cantons de cette vaste contrée. Il s'en trouve de semblables à ceux de l'Europe.

La chasse du cerf, que les Chinois nomment *Chau-tu*, c'est-à-dire, l'appel du cerf, a tant d'agrément en Tartarie, que l'Empereur *Kang-hi* y était quelquefois avant le lever du soleil. Les chasseurs portent quelques têtes de biches, & contrefont le cri de cet animal. A ce bruit, les plus grands cerfs ne manquent point de paraître ; ils jettent leurs regards de tous côtés. Enfin, découvrant les têtes, ils grattent la terre avec leurs cornes, & s'avancent furieusement ; mais ils sont tués par d'autres chasseurs, qui sont en embuscade.

L'intrépidité des chevaux Tartares est surpre-

Digitized by Google

nante à la rencontre des bêtes féroces, telles que les tigres. Ils n'acquièrent néanmoins cette qualité qu'à force d'uſage, car ils ſont d'abord auſſi timides que les autres chevaux. Les Mogols ont beaucoup d'habileté à les dreſſer. Ils en nourriſſent un grand nombre de toutes ſortes de poil, & leur uſage eſt de les diſtinguer par différens noms. Pour la guériſon de leurs maladies, qu'ils connoiſſent parfaitement, ils emploient des remèdes dont nos chevaux ne ſe trouveraient pas mieux que de la nourriture Tartare. Ils préfèrent, dans un cheval, la force à la beauté. Les chevaux de Tartarie ſont ordinairement d'une taille médiocre; mais dans le nombre, il s'en trouve toujours d'auſſi grands & d'auſſi beaux qu'en Europe. Tels ſont ceux de l'Empereur & des Grands. Tartarie.

Les Kalkas ne ſont pas riches en peaux de martre, mais ils ont en abondance des peaux d'écureuil, de renard, & d'un petit animal ſemblable à l'hermine, qu'ils appellent *Tael-pi*, dont on emploie la peau, à Pékin, pour faire des *Troupongs*, c'eſt-à-dire, des mantilles contre le froid. Le tael-pi eſt une eſpèce de rat, fort commun dans quelques cantons des Kalkas, qui creuſe en terre des trous pour s'y loger. Chaque mâle ſe fait le ſien; il y en a toujours un qui fait la garde, & qui ſe précipite dans ſon trou lorſqu'il voit approcher quelqu'un. Cependant la troupe

Digitized by Google

Tartarie.

n'échappe point aux chaſſeurs, lorſqu'ils ont une fois découvert le nid ; ils l'environnent ; ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits ; ils y jettent de la paille enflammée pour effrayer les petits habitans ; &, ſans autre peine, ils en prennent un ſi grand nombre, que les peaux ſont à fort bon marché.

La pêche des Mogols n'eſt pas conſidérable. Leurs rivières n'approchent pas de celles des Mancheous. Les eſturgeons qu'ils prennent quelquefois dans le *Tula*, viennent du grand lac de Paykal, avec lequel cette rivière communique.

L'agriculture n'eſt pas ſeulement négligée dans la contrée des Mogols ; elle y eſt condamnée comme inutile. Lorſque les Miſſionnaires leur demandaient pourquoi ils ne cultivaient pas du moins quelques jardins ; ils répondaient que l'*herbe eſt pour les bêtes, & que les bêtes ſont pour l'homme.*

La rhubarbe eſt fort commune dans les pays qui ſont arroſés par la rivière d'Orkon, & par celle de Selinga, vers Selinghinskoi. Celle que les Ruſſes vendent aux Etrangers, vient des environs de cette ville ; elle y eſt en ſi grande abondance, que les Tréſoriers de Sibérie en vendent à la fois juſqu'à deux cent cinquante quintaux.

Les plaines de la grande Tartarie produiſent quantité d'oiſeaux, d'une beauté rare. Celui dont

Digitized by Google

on trouve la description dans *Abulghazi-khan*, est apparemment une espèce de héron qui fréquente cette partie du pays des Mogols, qui touche aux frontières de la Chine. Il est tout-à-fait blanc, excepté par le bec, les aîles & la queue, qu'il a d'un très-beau rouge; sa chair est délicate, & a le goût de la gelinotte. Tartarie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

Tartares Eluths, ou Kalmouks.

Tartarie.

LA Tartarie indépendante comprend la plus grande moitié des vaſtes régions qui portent, en Europe, le nom de grande Tartarie. Elle s'étend depuis la mer Caſpienne & la rivière Jaïk, du ſoixante-douzième dégré de latitude, vers le mont Altay, juſqu'au cent dixième dégré; & du quarantième juſqu'au cinquante-deuxième de latitude. On lui donne ſix cens lieues de longueur de l'Oueſt à l'Eſt, & ſix cent cinquante dans ſa plus grande largeur du Sud au Nord.

La Tartarie indépendante renferme le pays des Eluths ou des *Kalmouks*, les *Usbeks*, & le *Turkeſtan*.

La terre des Eluths, ſituée dans le plus beau climat du monde, eſt d'une bonté & d'une fertilité extraordinaire dans toutes ſes parties; mais, quoique la plûpart des grandes rivières de l'Aſie en tirent leurs ſources, elle manque d'eau dans une infinité d'endroits, parce que c'eſt peut-être la plus haute terre du globe; & cet inconvénient la rend inhabitable dans tout autre lieu, que les

Digitized by Google

bords de ſes lacs & de ſes rivières. Pour preuve de ſon extrême hauteur, on nous raconte que le Père Verbieſt, voyageant dans le pays des Mogols, & ſe trouvant à quatre-vingt lieues au Nord de la grande muraille, vers la ſource du *Karga-muran*, obſerva que le terrein était plus haut de trois mille pas géométriques que la côte maritime la plus proche de Pékin. Tartarie.

Cette étrange élévation fait que le pays de la grande Tartarie paraît très-froid, en comparaiſon de ceux qui ſont ſous la même latitude. Des perſonnes dignes de foi, qui ont voyagé dans le pays, aſſurent qu'au milieu même de l'été, le vent du Nord y eſt ſi perçant, qu'on eſt obligé de ſe couvrir ſoigneuſement la nuit, pour n'en être pas incommodé, & que dans le mois d'Août, une ſeule nuit produit ſouvent de la glace de l'épaiſſeur d'un écu. Verbieſt croit pouvoir l'attribuer au ſalpêtre, dont la terre eſt ſi remplie dans le pays des Mogols, que dans le premier endroit où l'on fouille en été, à quatre ou cinq pieds de profondeur, on trouve des mottes de terre tout-à-fait gelées, & même des tas de glaçons.

C'eſt encore à la hauteur des terres qu'il faut attribuer cette quantité de déſerts, qui ſe trouvent dans la grande Tartarie. Les Ruſſes leur donnent le nom de *Step*; mais ils ne ſont pas auſſi affreux que les Européens ſe l'imaginent. Si l'on excepte

Digitized by Google

Tartarie.

celui de *Kobi* ou de *Chamo*, & un petit nombre d'autres qui ſont fort ſablonneux, tous les autres ont d'excellens pâturages, où l'herbe eſt fort abondante : elle s'élève juſqu'à la ceinture ; & ſi le pays ne manquait pas d'eau, elle croîtrait de la hauteur d'un homme ; mais la ſéchereſſe nuit bientôt à ſes racines, & la réduit à rien. Les habitans ayant remarqué que l'herbe sèche étouffe celle qui renaît, y mettent le feu à l'entrée du printemps ; & la flamme s'étendant auſſi loin qu'elle trouve de la nourriture, embraſſe quelquefois plus de cent lieues. La nouvelle herbe ne manque pas de croître enſuite avec tant de force, qu'en moins de quinze jours elle s'élève de la hauteur d'un demi-pied ; ce qui fait aſſez connaître la fertilité du pays, & qu'il ne lui manque que de l'eau, pour en faire les plus belles plaines du monde. Auſſi les parties qui ſont arroſées par des fontaines & des rivières, ſuffiraient-elles pour la ſubſiſtance d'un beaucoup plus grand nombre d'habitans, ſi elles étaient mieux cultivées. Mais il n'y a que les Tartares Mahométans qui cultivent leurs terres ; encore ne labourent-ils que ce qui eſt préciſément néceſſaire à leur ſubſiſtance. Les Kalmouks & la plus grande partie des Mogols, n'exercent pas l'agriculture. Ils ne ſubſiſtent que de leur troupeaux ; & c'eſt la raiſon qui les empêche de ſe fixer dans une même demeure. Ils changent de

Digitized by Google

camp à chaque saison. Chaque horde ou chaque tribu a son canton, dont elle habite la partie méridionale en hiver, & celle du Nord en été. Cependant, malgré sa fertilité, la grande Tartarie n'a pas un seul bois de haute-futaie, ni presque aucune autre espèce d'arbres, excepté dans quelques endroits, vers les frontières. Tout le bois du pays consiste dans quelques buissons, qui n'ont pas plus d'une pique de hauteur, & qui sont même très-rares. Tartarie.

On trouve dans la région des Eluths, la plûpart des mêmes animaux, qui sont connus dans celle des Mogols & des Kalkas. Les chèvres sauvages sont en fort grand nombre dans les montagnes qui séparent la Sibérie de la grande Tartarie. L'espèce en est exactement semblable à celle des montagnes de Suède & des Alpes, mais on ne décideraît pas aisément si ces animaux sont ceux dont Abulghazi parle, sous le nom d'*Arkharas*, & qui sont, dit-il, de petits sentiers sur les montagnes; ou s'il entend une autre espèce de bêtes à quatre pieds, qui se nomment *Gloutons*, & qui, étant fort communes dans les montagnes & les forêts du même pays, y laissent ordinairement cette sorte de traces.

Le *glouton* est un animal vorace, qui n'est pas tout-à-fait si grand qu'un loup, & qui est particulier aux montagnes de l'Asie septentrionale. La

Digitized by Google

Tartarie.

nature lui a couvert le dos de poil fort rude & fort long, d'un beau brun foncé. Il y a peu d'animaux auſſi dangereux. Il grimpe ſur les arbres pour obſerver ſa proie; & delà ſe précipitant deſſus, il s'attache, avec ſes griffes, au dos de la bête qu'il ſaiſit, & commence à la manger toute vive juſqu'à ce que l'ayant fait tomber de crainte & de faibleſſe, il puiſſe l'achever à ſon aiſe. Il ne faut pas moins de trois chiens pour attaquer ce terrible ennemi, & ſouvent ils reviennent fort maltraités. Les Ruſſes eſtiment beaucoup ſa peau; ils l'emploient à faire des manchons & des bordures de bonnets.

Cette Nation n'eſt guères connue en Europe, ſous un autre nom que celui de *Kalmouks*, quoique ce ne ſoit qu'un ſobriquet qu'elle a reçu dès Tartares Mahométans, en haine de l'Idolâtrie dont elle fait profeſſion. Les Ruſſes nous ont communiqué l'uſage du nom de Kalmouks, comme ils l'ont emprunté de ces Tartares; mais les Eluths regardent le nom de Kalmouks comme un affront, & prétendent avoir plus de droit à celui de Mogols que leurs voiſins, qui en ſont aujourd'hui en poſſeſſion, quoiqu'ils ne ſoient deſcendus que d'un reſte de Mogols & de Tartares, chaſſés de la Chine en 1368 par l'Empereur *Hong-vu*.

Les Eluths ſont d'une taille médiocre, mais bien priſe & très-robuſte. Ils ont la tête fort groſſe & fort large, le viſage plat, le teint olivâtre, les

Digitized by Google

yeux noirs & brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, & peu ouverts, quoique très-fendus. Ils ont le nez plat & presque de niveau avec le reste du visage; de sorte qu'on n'en distingue guères que le bout, qui est aussi très-plat, mais qui s'ouvre par deux grandes narines : leurs oreilles sont fort grandes, quoique sans bords; ils ont peu de barbe, leurs cheveux sont noirs; ils ont la bouche assez petite, avec des dents aussi blanches que l'ivoire, & beaucoup de proportion dans tous les membres. Tartarie.

Les femmes ont à peu près les mêmes traits, mais moins grands. Elles sont la plûpart d'une taille agréable & très-bien prise.

Les hommes portent des chemises de *Kitayka* (*); leurs hautes-chausses sont de la même matière, & souvent de peau de mouton, mais extraordinairement larges. Dans les Provinces méridionales, ils ne portent pas de chemises en été, & se contentent d'une espèce de veste de peau de mouton, sans manches, qui touche à leur peau, & dont la partie laineuse est en dehors. Les bords de cette veste entrent dans leurs hautes-chausses, & leurs bras demeurent nuds jusqu'aux épaules : mais dans les Provinces du Nord, ils portent une chemise par-dessous. En hiver, ils ont

(*) Espèce de calico, ainsi nommé parce qu'il vient du Katay ou de la Chine. Il y en a de diverses couleurs.

Digitized by Google

Tartarie.

des peaux plus longues qui leur tombent jusqu'aux mollets des jambes, & dont la laine est tournée en dedans, pour leur donner plus de chaleur. Ces peaux sont accompagnées de si longues manches, qu'ils sont obligés de les retrousser lorsqu'ils vont au travail. Ils se couvrent la tête d'un petit bonnet rond, couronné d'une touffe de soie, ou de crin, d'un rouge éclatant, & bordé de peau; leurs bottes sont d'une grandeur excessive, & les incommodent beaucoup en marchant.

L'habillement de leurs femmes n'est pas fort différent. En été, c'est une chemise de Kitayka: pendant l'hiver, une longue peau de mouton leur suffit, avec un bonnet qui ressemble à celui des hommes.

Le rouge est la couleur favorite des Tartares. Leurs Princes, quoique fort mal parés d'ailleurs, ne manquent jamais de porter une robe d'écarlate dans les occasions d'éclat. Les *Mirzas* seraient plutôt sans chemise que sans cette précieuse robe, & les femmes de qualité auraient fort mauvaise opinion d'elles-mêmes, si cet ornement leur manquait. Le plus vil Tartare affecte de porter la couleur rouge; ce goût s'est répandu jusqu'en Sibérie. En un mot, on fait plus dans toute l'Asie septentrionale, avec une pièce d'étoffe rouge, qu'avec le triple de sa valeur en argent.

Les Kalmouks tirent toute leur subsistance de

Digitized by Google

leurs troupeaux, qui consistent en chevaux, en chameaux, en bœufs, en vaches, & en moutons. Les chevaux sont bons & pleins de feu; leur taille est à peu près celle des chevaux Polonais; les bœufs sont plus gros que ceux de l'Ukraine, & les plus grands du monde connu. Les moutons sont aussi très-gros; ils ont la queue fort courte, & comme ensevelie dans une masse de graisse qui pèse plusieurs livres; leur laine est longue & grossière; ils ont une bosse sur le nez comme les chameaux, & les oreilles pendantes. Les chameaux sont forts & robustes; ils ont deux bosses sur le dos; ils sont de l'espèce des dromadaires. Tartarie.

Les Eluths, comme les autres Tartares, n'ont pas de nourriture plus ordinaire que la chair de cheval & de mouton. Ils mangent rarement celle de leurs bœufs & de leurs veaux, parce qu'ils la trouvent beaucoup moins bonne; & jamais ils ne touchent à celle de porc, ni à la volaille. Au lieu de lait de vache, ils font usage de celui de leurs jumens, qu'ils trouvent meilleur & plus gras. Ils en font une sorte d'eau-de-vie. Leur méthode est de commencer par le rendre aigre; ce qui ne demande que l'espace de deux nuits. Ensuite le mettant dans des pots de terre, qu'ils bouchent soigneusement avec une sorte d'entonnoir, pour la distillation, ils en tirent, sur le feu, une liqueur aussi claire & aussi bonne que l'eau-de-vie de

Digitized by Google

Tartarie.

grain ; mais elle doit passer deux fois sur le feu. Ils l'appellent arrak, à l'imitation des Indiens, leurs voisins, qui donnent ce nom à toutes les liqueurs fortes.

Il faut observer que dans presque-toutes les parties de la grande Tartarie, les vaches ne se laissent pas traire. Elles nourrissent, à la vérité, leurs veaux ; mais aussi-tôt qu'ils sont sevrés, elles ne souffrent plus qu'on touche à leurs mamelles : aussi perdent-elles leur lait après cette séparation ; de sorte que c'est par une espèce de nécessité que l'usage du lait de jument s'est introduit dans la Tartarie. Les Tartares l'appellent *Kumis*.

En général, ces Peuples sont si passionnés pour les liqueurs fortes, que ceux qui peuvent s'en procurer, ne cessent pas d'en boire aussi long-tems qu'ils sont capables de se soutenir. Lorsqu'ils veulent se réjouir, chacun apporte la provision qu'il a recueillie, & l'on se met à boire jour & nuit jusqu'à la dernière goutte. Cette passion semble croître à proportion qu'on avance vers le Nord. Les Tartares n'en ont pas moins pour le tabac.

A l'égard du caractère, les Eluths sont attachés aux principes naturels de l'honnêteté, & ne cherchent point à nuire. Quoiqu'extrêmement braves, ils ne vivent pas de leurs pillages comme les Tartares Mahométans, leurs voisins, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Ils

Digitized by Google

Digitized by Google

FEMMES de la Tartarie Septentionale,
par Grueber.

Benard Direxit.

Digitized by Google

Ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur convient, sans y comprendre leurs concubines, qu'ils choisissent entre leurs esclaves. Les Tartares Mahométans ont des loix qui restreignent le mariage à certains dégrés; mais les Payens peuvent épouser leurs plus proches parentes, à l'exception seulement de leur mere: encore est-on persuadé que c'est l'âge qui les arrête sur ce point, plutôt qu'aucune loi. Le mariage d'un pere avec sa fille, n'est pas hors d'usage parmi les Eluths: d'un autre côté, ils cessent de coucher avec leurs femmes, lorsqu'elles ont atteint l'âge de quarante ans; ils les regardent alors comme autant de servantes, auxquelles ils accordent la subsistance, pour prendre soin de leurs maisons & des jeunes femmes qui leur succèdent. Tartarie.

Les enfans qui naissent des concubines passent pour légitimes. Ils ont la même part que les autres à l'héritage, avec cette seule différence, que dans la famille d'un Khan, ou d'un chef de Tribu, le fils aîné des femmes succède avant ceux des concubines. Les enfans des femmes publiques sont regardés avec mépris, parce que la vérité de leur origine est trop incertaine.

La polygamie est moins incommode aux Eluths qu'à la plûpart des autres Peuples de l'Asie. Ils tirent de grands secours de leurs femmes, sans qu'elles leur coûtent beaucoup; les vieilles pren-

Digitized by Google

Tartarie.

nent ſoin du ménage & du bétail ; elles ſont chargées de l'adminiſtration des familles, tandis que les maris ne penſent qu'à boire & à dormir.

Rien n'approche du reſpect que les enfans de toutes ſortes d'âge & de condition rendent à leur père ; mais ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mère, à moins qu'ils n'y ſoient obligés par d'autres raiſons que celles du ſang. Ils doivent pleurer long-temps la mort d'un père & ſe refuſer toutes ſortes de plaiſirs pendant le deuil. L'uſage oblige les fils de renoncer pendant pluſieurs mois au commerce même de leurs femmes. Ils ne doivent rien épargner pour donner de l'éclat aux funérailles ; & rien ne les diſpenſe d'aller une fois, du moins chaque année, faire leurs exercices de piété au tombeau paternel. Les Tartares Mahométans ſont moins exacts à rendre ces devoirs aux morts.

C'eſt dans des huttes ou des tentes que les Eluths font leur habitation. Tous les Tartares obſervent la même forme dans leurs édifices. Les tentes des Eluths, comme celles des Mogols, ſont rondes & ſoutenues par de grands pieux d'un bois léger, joints avec des courroies de cuir, pour être plantés ou remués plus facilement ; ils les couvrent d'un feutre épais, qui les défend contre le froid & le mauvais temps. Au milieu du toît, ils laiſſent une ouverture, qui ſert tout à la fois de fenêtre & de cheminée. Le foyer eſt directement au-

Digitized by Google

dessous, & les lits autour de la hutte. Les Mirzas & les autres personnes de distinction se bâtissent des logemens plus spacieux & plus commodes; ils ont aussi, pour l'été, de grandes tentes de *kitayka*; & pour l'hyver, des fourreaux de planches, revétus de feutre, qui peuvent être dressés ou abattus en moins d'une heure. Tartarie.

Le petit nombre d'habitations fixes qui se trouvent dans le pays des Eluths, est bâti comme les huttes, à l'exception du toît, qui a la forme d'un dôme : on n'y voit d'ailleurs ni chambres, ni greniers. Tout l'édifice est composé d'une seule pièce d'environ douze pieds de hauteur. Ces maisons sont moins grandes & moins commodes que celles des Mancheous, qui donnent une forme quarrée à leurs bâtimens. La hauteur des murs est d'environ dix pieds; le toît ne ressemble pas mal à ceux des villages d'Allemagne. On ménage de grandes fenêtres, où l'on met, au lieu de vitres, du papier fort mince, à la manière des Chinois. On construit aussi des lieux pour dormir, hauts de deux pieds sur quatre de largeur, qui tournent autour de la maison. On allume du feu auprès, de manière que la fumée, circulant par cette espèce de canal, ne trouve de passage que de l'autre côté; ce qui porte dans les dortoirs une chaleur modérée, qui est fort commode en hyver. Toutes les habitations, soit fixes ou mobiles, ont leur

Digitized by Google

Tartarie.

porte au Sud, pour les garantir des vents du Nord, dont le souffle est perçant dans toute la grande Tartarie.

Un Médecin envoyé par le Czar en 1721, pour découvrir les diverses espèces de végétaux qui croissent dans la Sibérie, trouva presqu'au centre du grand *Step*, ou du désert, une pyramide de pierre blanche, haute d'environ seize pieds, environnée de quelques autres petites aiguilles de quatre ou cinq pieds de hauteur. D'un côté de la grande aiguille ou de la pyramide, il vit une inscription: les petites offraient aussi plusieurs caractères à demi-effacés par le temps. A juger des caractères par les restes qu'il eut la curiosité de copier, ils n'ont aucun rapport avec ceux qui sont aujourd'hui en usage dans les parties septentrionales de l'Asie.

Dans le même pays, entre la rivière de *Jaik* & celle de *Sir*, dont les bords sont habités par les Kalmouks, les Russes ont découvert, en 1714, une ville entièrement déserte, au milieu d'une vaste étendue de sables, à onze journées Sud-oueſt de *Yamisha*, & huit à l'Oueſt de *Simpelat*, sur l'*Irtish*. Un Officier qui avait fait ce voyage, racontait à Bentink que la circonférence de cette ville est d'environ une demi-lieue; que ses murs sont épais de cinq pieds & hauts de seize; que les fondemens sont de pierre de taille, & le reste

Digitized by Google

de brique, flanqué de tours en divers endroits; que les maisons sont toutes bâties de briques cuites au soleil, & les poutres latérales de bois, à la manière de Pologne; que les plus distinguées ont des chambres; qu'on y voit aussi de grands édifices de brique, ornés chacun d'une tour, qui ont vraisemblablement servi de Temples; enfin, que les édifices sont en fort bon état, sans qu'ils paraissent avoir souffert la moindre altération. On y trouva des papiers de soie couverts de caractères Mogols. C'étaient des ouvrages de dévotion. On a découvert depuis deux autres villes abandonnées de même; ce qui peut s'expliquer aisément par les émigrations fréquentes, si ordinaires aux peuples nomades. Tartarie.

La grande Tartarie offre, en plusieurs endroits, vers les frontières de la Sibérie, de petites montagnes sur lesquelles on trouve des squelettes humains, accompagnés d'os de chevaux, de plusieurs petits vases, & de joyaux d'or & d'argent. Les squelettes de femmes ont des bagues d'or aux doigts. Comme ces monumens ne s'accordent point avec la situation présente des habitans, Bentink, les prend pour les tombeaux des Mogols, qui accompagnèrent *Gengiskan* dans les provinces méridionales de l'Asie, & de leurs premiers descendans. Ces Conquérans, ayant enlevé toutes les richesses de la Perse, de la grande & de la

Digitized by Google

Tartarie.

petite Bukkarie, du Tangut, d'une partie des Indes, & du Nord de la Chine, les transportèrent dans leurs déserts, où ils enterrèrent, avec leurs morts, les vases d'or & d'argent, aussi longtemps qu'ils en possédèrent : c'était un de leurs anciens usages, qui se conserve encore parmi la plûpart des Tartares idolâtres. Ils n'enterrent point de mort, sans mettre dans le même tombeau son meilleur cheval, & les meubles dont ils suppoſent qu'il aura besoin dans l'autre monde.

Les prisonniers Suédois & Russes qui se trouvaient en Sibérie, allaient en grand nombre dans les terres des Eluths, pour y chercher ces tombeaux. Comme ils étaient obligés de pénétrer fort loin dans le pays, les habitans, offensés de leur hardiesse, en ont quelquefois tué des troupes entières. Aujourd'hui ces expéditions sont défendues sous de rigoureuses peines. Cette conduite des Eluths, qui sont d'un naturel paisible, semble marquer qu'ils regardent ces monumens comme les tombeaux de leurs ancêtres, pour lesquels on sait que les Tartares ont une vénération extraordinaire.

Les Eluths, comme les autres Nations de la Tartarie, ont peu de commerce; ils se bornent à faire des échanges de leurs bestiaux avec les Russes, les Bukkariens & leurs autres voisins, pour les commodités qui leur manquent. Il ne

Digitized by Google

paraît pas poſſible que le commerce devienne jamais floriſſant parmi eux, comme il l'était du temps de *Gengiskan*, cette vaſte région étant diviſée entre pluſieurs Princes, dont les uns s'oppoſeront toujours aux projets des autres. Les Tartares Mahométans mépriſent le trafic, parce qu'ils mettent toute leur gloire à piller les marchands qui tombent entre leurs mains; mais cette barbarie n'appartient qu'aux Tartares de l'Oueſt. Du côté de la Sibérie, de la Chine & des Indes, on peut voyager en Tartarie avec beaucoup de liberté, parce que les Eluths & les Mogols entretiennent un commerce tranquille avec leurs voiſins, lorſque d'autres intérêts ne les mettent point en guerre. Tartarie.

L'innocence qui règne parmi les Tartares idolâtres, les rend moins avides que les Mahométans à ſe procurer des eſclaves. Comme ils n'ont beſoin d'ailleurs que de leur propre famille pour la garde de leurs troupeaux, qui compoſent toutes leurs richeſſes & le fond de leur ſubſiſtance, ils n'aiment point à ſe charger de bouches inutiles. De-là vient qu'on ne voit des eſclaves, parmi eux, qu'au Kan & aux Taikis. Lorſque ces Princes font des priſonniers à la guerre, ils diſtribuent entre leurs ſujets ceux qu'ils ne retiennent point à leur ſervice, pour augmenter tout à la fois leur Nation & leur revenu. Au contraire, les Maho-

Digitized by Google

Tartarie.

métans Tartares font ſouvent la guerre à leurs voiſins, dans l'unique vue d'amaſſer des eſclaves, & de vendre ceux dont ils ne font pas d'uſage. Cette avidité prévaut tellement dans la Nation des Circaſſiens, des Tartares du Dagheſtan & des Nogays, que, faute d'autres eſclaves, ils vendent juſqu'à leurs enfans, ſur-tout leurs filles, lorſqu'elles ont quelque beauté, & même leurs femmes, au moindre ſujet de mécontentement. En un mot, le commerce des eſclaves faiſant toute leur opulence, ils n'épargnent ni leurs ennemis, ni leur amis, lorſqu'ils trouvent l'occaſion de s'en défaire par cette voie.

Les Eluths & tous les Mogols ont un cycle qui leur eſt particulier, & qui conſiſte en douze mois lunaires, dont l'Auteur nous donne les noms dans cet ordre : 1°. *Kasku*, ou la Souris; 2°. *Out*, ou le Bœuf; 3°. *Pars*, ou le Léopard; 4°. *Tushkan*, le Lièvre; 5°. *Lui*, le Crocodille; 6°. *Yibin*, le Serpent; 7°. *Yuned*, le Cheval; 8°. *Kui*, le Mouton; 9°. *Pichan*, le Singe; 10°. *Dakuk*, la Poule; 11°. *Eyt*, le Chien; 12°. *Toaguz*, le Porc.

Cet ordre de mois eſt tiré d'*Ulugh'begh*, & les Mogols l'ont reçu des *Jgurs*, autrement *Oygurs* ou *Vigurs*, le ſeul peuple de la Tartarie qui eût des lettres & quelque ſavoir, du temps de *Gengiskan*. Il s'accorde avec le cycle des Turcs

Digitized by Google

Digitized by Google

TARTARES KOHONOR, par Gruebert.

1. Lama ou Prêtre, 2 un Homme, 3. une Femme 2.

Benard Direxit

Digitized by Google

Digitized by Google

TARTARES TAGURIS, tirés d'Isbrand-Ides.

Benard Direxit.

Digitized by Google

& des Tartares orientaux, comme avec celui de *Jetta*, ou les douze ſignes du Japon, qui ont été pris vraiſemblablement du cycle des Tartares. Tartarie.

Les Tartares ont des gardes de nuit, qui frappent de temps en temps ſur des baſſins de cuivre pour avertir qu'ils ſont exacts à veiller; ils emploient la même méthode pour marquer le temps à chaque demi-heure.

La Nation des Eluths eſt aujourd'hui diviſée en trois branches, qui ſont, ſuivant Bentink, 1°. les Kalmouks *Songaris*, ou *Jongaris*; 2°. les Kalmouks *Koshatis*, ou de Kohonor; 3°. les Kalmouks *Torgautis*. C'eſt la première de ces trois branches qui eſt la plus conſidérable & la plus puiſſante: elle eſt compoſée d'un nombre infini de Hordes ou de Tribus particulières, qui reconnaiſſent l'autorité d'un Kan, nommé *Kontayki*, c'eſt-à-dire, proprement le grand Kan des Kalmouks ou des Eluths.

Les Kalmouks *Koshatis* poſsèdent entièrement le Royaume de Tangut, & ſont ſujets du Dalay-Lama, qui les gouverne par le miniſtère de deux Kans; l'un chargé du gouvernement de Tangut, l'autre de celui du Tibet.

La branche des Kalmoulks *Torgautis*, qui eſt la moins conſidérable, habitait autrefois vers le

Digitized by Google

Tartarie.

Turkeſtan, & dependait du Kontayki ; mais vers le commencement de notre ſiècle, Ayuka, couſin de ce Prince, fuyant de ſa Cour, ſous prétexte que ſa vie était menacée, paſſa la rivière de Jaik avec la Tribu de Torgautis, & ſe mit ſous la protection de la Ruſſie. Pendant l'hyver, le Kan Ayuka campait avec ſes Hordes, dans les plaines ſablonneuſes qui ſont près d'Aſtracan, à l'Eſt du Volga, entre cette rivière & celle de Jaik. En été, il venait s'établir ſur les bords du Jaik, aux environs de Soratof & de Zaritza. On les nomme Tartares *Ayukis*, du nom de leur Chef.

Ces peuples mènent une vie paiſible dans les bornes qu'on vient de repréſenter, ſans rien entreprendre contre le repos de leurs voiſins.

Les Eluths ſont diviſés en Hordes ou Tribus, qui s'appellent auſſi *Aymak*. Chaque Horde eſt compoſée d'un nombre de familles, plus ou moins grand, qui campent enſemble, & qui ne ſe ſéparent point du corps, ſans en avertir leur Chef, afin qu'il puiſſe les retrouver dans le beſoin. Tous les Tartares, de quelque pays qu'ils ſoient, & quelque Religion qu'ils profeſſent, groſſiers ou polis, d'une naiſſance commune ou diſtinguée, ont une exacte connaiſſance de l'Aymak ou de la Tribu dont ils deſcendent, & conſervent ſoi-

Digitized by Google

gneuſement ce ſouvenir de génération en génération. Quoiqu'avec le temps les Tribus ſe diviſent en pluſieurs branches, chaque branche paſſe toujours pour appartenir à la même Tribu. Tartarie.

Les Tribus & les branches qui en ſont ſéparées, ont leur Chef particulier, qui ſe nomme *Taiki*. Il eſt choiſi dans la même Tribu; & ſi quelqu'accident ne trouble pas l'ordre de la ſucceſſion, cette dignité deſcend, d'aîné en aîné, dans la race du premier Fondateur. Les Tartares n'ont pas d'autres Maîtres; & les richeſſes étant partagées entre eux avec égalité, il n'y a pas d'autre différence entre les Chefs des Tribus, que celle du mérite perſonnel ou du nombre des familles dont la Tribu eſt compoſée.

Cependant ces Chefs ſont ſoumis à leur Kan, c'eſt-à-dire, à un Souverain dont ils ſont les Vaſſaux, & qui prend parmi eux ſes Conſeillers & ſes Généraux. Les Tartares, ſoit Idolâtres ou Mahométans, donnent ſans diſtinction à tous les Souverains, le titre de Kan, qui ſignifie *Seigneur* ou *Prince règnant*. Pluſieurs petits Princes Mogols, qui réſident vers les ſources de la rivière de *Jeniſée*, portent le nom de Kans, quoique tributaires du Kan des Mogols Kalkas, qui eſt ſous la protection de l'Empereur de la Chine. Ce

Digitized by Google

Tartarie. Monarque même, comme Tartare d'extraction, ou plutôt comme sorti de la région que les Européens nomment Tartarie orientale, est aussi nommé Kan, parce qu'il est le Chef des Mancheous, des Mogols & des Eluths, proprement dits, qui sont devenus ses sujets, comme le Kan des Eluths est, par droit de naissance, le Chef de toutes les branches des Eluths & des Nations Mogoles en général.

A la mort d'un Kan, tous les Princes de la famille règnante, & les Chefs des Tribus, qui sont sous la même domination, s'assemblent dans le lieu où le Monarque faisait sa résidence, pour lui choisir un successeur. Leur choix se réduit à vérifier lequel de tous ces Princes est le plus avancé en âge, sans aucun égard pour l'antiquité des différentes branches de la famille, ni pour les enfans du mort. Ils ne manquent jamais d'élire le plus vieux, à moins qu'il ne soit exclus par quelque défaut personnel. A la vérité, la force & l'usurpation peuvent quelquefois troubler cet ordre; mais ce cas est plus rare parmi les Tartares idolâtres, qu'entre les Mahométans.

Le Kontayki, Kan des Eluths, habite continuellement sous des tentes, à la manière de ses ancêtres, quoiqu'il possède la petite Bukkarie & ses dépendances, où les villes sont en assez grand nombre. Cependant, lorsque ses affaires l'appel-

Digitized by Google

lent dans cette région, il choisit pour sa résidence la ville de *Yerkien* ou *Yarkan*. Tartarie.

Un camp Tartare, en temps de guerre, est divisé en plusieurs quartiers, en places publiques & en rues, comme une ville. Il n'a pas moins d'une lieue de tour; & dans l'espace d'une demi-heure, on en voit sortir quinze mille hommes de cavalerie. Le quartier du Kan est au centre; Comme elles sont fort élevées & peintes de couleurs vives, elles forment un spectacle extrêmement agréable. Les femmes du Kan sont logées dans de petites maisons de bois, qui peuvent être abattues dans un instant & chargées sur des charriots, pour changer de pays.

Les principales armes des Eluths sont de grands arcs, & des flèches proportionnées, qu'ils tirent avec autant de vigueur que de justesse. On remarqua, dans les différends que les Russes eurent avec eux en 1715, à l'occasion de quelques établissemens contestés sur la rivière d'Irtish, que d'un coup de flèche, ils perçaient le corps d'un homme de part en part. Ils ont aussi de grandes arquebuses de plus de six pieds de long, dont le canon a plus d'un pouce d'épaisseur; ils se servent d'une mêche pour y mettre le feu, & leurs coups sont sûrs à six cens pas. Dans leurs marches, ils les portent suspendues derrière le dos. Comme ils

Digitized by Google

Tartarie.

n'ont pas d'infanterie, & qu'ils ne font jamais la guerre qu'à cheval, ils ont preſque tous des lances, & la plûpart portent des cottes de maille & des calottes de fer; leurs Commandans & quelques autres ont des ſabres à la chinoiſe. Chaque Horde eſt ordinairement commandée par ſon Chef, de ſorte qu'une troupe de cavalerie Tartare eſt plus ou moins nombreuſe, ſuivant la force des Hordes.

La plûpart des Tartares, en montant à cheval, ſuſpendent leurs arcs au côté gauche, dans une eſpèce d'étui. La gauche eſt la place d'honneur dans preſque toutes les parties de l'Orient, ſurtout parmi les Tartares Mahométans; ils portent leurs carquois au dos. L'habileté d'un Tartare eſt égale à tirer en fuyant ou en avançant; auſſi aiment-ils mieux attaquer à quelque diſtance, que de près, à moins qu'ils n'aient beaucoup d'avantage.

Dans le combat, ils ne connaiſſent pas la méthode des lignes & des rangs; ils ſe diviſent, ſans ordre, en autant de troupes que leur armée contient de Hordes, & chacune marche, la lance à la main, ſous la conduite de ſon Chef. On ſait, par le témoignage des anciens Auteurs, que les Tartares ont toujours ſu combattre en fuyant. La viteſſe de leurs chevaux les aide beaucoup. Sou-

Digitized by Google

vent, lorſqu'on les croit en déroute, ils reviennent à la charge avec une nouvelle vigueur, & leurs adverſaires ſont expoſés au plus grand danger, s'ils ont perdu leurs rangs dans la chaleur de la pourſuite. Les Eluths ſont braves; il ne leur manque que la diſcipline de l'Europe pour être véritablement redoutables. L'uſage du canon, qu'ils ne connaiſſent point encore, ne leur ſerait pas d'une grand utilité, puiſque leurs forees ne ſont compoſées que de cavalerie. Tartarie.

Chaque ordre a ſon enſeigne ou ſa bannière, qui n'eſt ordinairement qu'une pièce de kitayka, ou de quelqu'autre étoffe colorée, d'une aune de long, attachée au ſommet d'une lance de douze pieds. Les Eluths & les Mogols y repréſentent la figure d'un chameau, d'une vache, d'un cheval, ou de quelqu'autre animal, au-deſſous de laquelle ils mettent le nom de la Tribu. Comme toutes les branches d'une même Tribu conſervent la figure de ſon enſeigne, en y joignant le nom particulier de la branche, ces bannières leur ſervent en quelque ſorte de tables chronologiques. Lorſqu'une Horde eſt en marche, l'enſeigne eſt portée à la tête immédiatement après la perſonne du Chef.

Les Eluths & les Mogols, qui ont exactement conſervé l'ancienne manière de vivre, ne mar-

Digitized by Google

Tartarie.

chent jamais, ſans porter avec eux toutes leurs richeſſes. De-là vient que s'ils perdent une bataille, leurs femmes & leurs enfans demeurent preſque toujours au pouvoir du vainqueur, avec leurs beſtiaux & tout ce qu'ils poſsèdent. C'eſt une eſpèce de néceſſité pour eux de ſe charger de cet embarras, parce qu'autrement ils laiſſeraient leurs familles & leurs effets en proie à d'autres Tartares, leurs ennemis & leurs voiſins. D'ailleurs, il leur ſerait impoſſible de voyager dans les vaſtes ſables de leur pays, s'ils ne conduiſaient avec eux leurs troupeaux, pour ſe nourrir dans une route, où, pendant pluſieurs centaines de lieues, ils ne trouvent que de l'herbe, & quelquefois fort peu d'eau. Les caravanes de Sibérie, que le commerce mène à Pékin, ſont obligées de ſuivre la même méthode, depuis Selinghinskoy juſqu'à la Chine.

Il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup de magnificence dans la Cour des Kans. Leurs ſujets, ne les ſuivant à la guerre que dans l'eſpérance d'avoir part aux dépouilles de l'ennemi, ne reçoivent pas d'autre paie; mais le revenu du Souverain conſiſte auſſi dans les dixmes. Toutes les Nations Tartares en paient deux chaque année, l'une à leur Kan, l'autre aux Chefs des Hordes ou des Tribus. Comme les Eluths & les Mogols

Digitized by Google

Mogols ne cultivent pas leurs terres; ils donnent la dixme de leurs troupeaux & celle du butin qu'ils enlèvent à leurs ennemis pendant la guerre. Leur condition eſt donc beaucoup plus douce que celle des payſans de l'Europe, qui, outre les dixmes ſeigneuriales ou eccléſiaſtiques, ſont aſſujettis aux impôts & aux taxes de l'Etat. Tartarie.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Tibet.

Tartarie. Le Tibet eſt une partie conſidérable du pays des Kalmouks. Quoique ce ſoit une région fort étendue, à peine ſe faiſait-elle remarquer dans nos cartes, avant celles qui ont été publiées par Deliſle. Elle y était repréſentée comme une eſpèce de déſert étroit, ſitué entre l'Inde & la Chine, ſans villes, ſans rivières & ſans montagnes, quoiqu'il n'y ait aucune partie de l'Aſie où les montagnes & les rivières ſoient en plus grand nombre. *Grueber* & *Dorville*, deux Jéſuites, furent les premiers qui, après en avoir parcouru une grande partie en 1661, pour revenir de la Chine en Europe, nous firent une peinture paſſable de ſon étendue & des uſages de ſes habitans. Les lettres qui contiennent le récit de leurs uſages, ont été publiées dans la Collection Françaiſe de Thévenot.

Kirker nous a donné auſſi, dans la *Chine illuſtrée*, une relation de leur voyage au travers du Tibet, avec les figures des choſes les plus remarquables qu'ils y obſervèrent, telles qu'il les avait reçues d'eux-mêmes; mais comme ils avaient toujours ſuivi la même route, ils n'ont pu nous fournir

Digitized by Google

beaucoup de lumières sur la géographie d'une région si peu fréquentée. On n'avait pourtant pas d'autres matériaux, pour travailler sur le Tibet, avant que les derniers Missionnaires de la Chine nous en eussent donné une carte, qui, sans être complette & bien exacte dans les détails, ne laisse pas de satisfaire assez la curiosité d'un Géographe. Tartarie.

Le pays que les Européens nomment *Tibet* ou *Thibet*, porte le nom de *Tibt* ou *Tobt*, parmi les Orientaux. Quelques Nations prononcent aussi Topet ou Tupet. Les Tartares l'appellent *Barantola*, nom sous lequel ils comprennent tout ce vaste espace, qui est situé entre la grande rivière d'*Yo-long* & la source du *Gange*, c'est-à-dire, une étendue de plus de vingt dégrés de l'Est à l'Oueſt, & de plus de huit du Nord au Sud. Les habitans de *Kashmir*, ou *Kachemir*, & d'autres Peuples en-deçà du *Gange*, lui donnent le nom de *Buton*, ou *Butan*, & les Chinois celui de *Tsan*, ou *Tsanli*, à cause de la grande rivière de *Tsanque*, qui la traverse; mais *Lassa*, ou *Lasa*, en étant la plus riche & la plus agréable partie, sans compter la distinction qu'elle tire de la résidence du grand Lama, les voisins ne donnent pas ordinairement d'autre nom à tout le Pays que celui de *Lassa*.

Il est bordé, au Nord, par le pays de *Kohonor*, & par le grand désert de sable, qui le sépare de la petite Bukkarie; à l'Est, par la Chine; à l'Oueſt,

Digitized by Google

Tartarie.

par l'Empire Mogol, ou l'*Indoſtan*, & par la grande Bukkarie; au Sud, par le même Empire, par le Royaume d'*Ava*, & d'autres pays qui appartiennent à la péninſule de l'Inde, au-delà du Gange.

La montagne de *Kentel*, qui porte le nom de *Kenti* dans la carte, ſépare *Kachemir* du grand Tibet, qui commence à ſon ſommet. A l'entrée du pays, de ce côté-là, juſqu'à *Ladak*, la route eſt entre des montagnes affreuſes; elles ſont comme entaſſées l'une ſur l'autre, & à peine ſéparées par des torrens qui tombent avec impétuoſité, & dont le bruit eſt capable d'effrayer les plus intrépides voyageurs. Le ſommet & le pied de ces montagnes ſont également inacceſſibles. Les routes qu'on y a pratiquées ſont ordinairement ſi étroites, qu'on n'y trouve que la place du pied, & que le moindre faux pas expoſe un voyageur à tomber dans les précipices, au danger d'y perdre la vie, ou de ſe caſſer miſérablement tous les membres. Les buiſſons & les ronces ſeraient d'un grand ſecours dans ces occaſions; mais on n'y trouve pas une plante ni un brin d'herbe. Pour traverſer les affreux torrens qui ſéparent une montagne de l'autre, il n'y a pas d'autres ponts que quelques planches étroites & chancelantes, ou quelques cordes étendues en croix, qui ſoutiennent les branches d'arbres qu'on y a portées.

Digitized by Google

La terre du Tibet eſt généralement fort élevée. Gerbillon obſerve, ſur le témoignage d'un Mandarin, qui avait fait le voyage avec la qualité d'Envoyé impérial, qu'en paſſant de la Chine au Tibet, on s'apperçoit ſenſiblement qu'on monte, & qu'en général les montagnes, qui ſont en fort grand nombre, ſont beaucoup plus hautes du côté de l'Eſt, vers la Chine, que du côté de l'Oueſt. Cette hauteur de la terre rend de ce côté le pays très-froid, pour ſa latitude; mais lorſqu'on deſcend des montagnes & qu'on entre au Tibet, l'air eſt beaucoup plus tempéré. Dans la partie de l'Oueſt, où Deſideri voyageait, le climat lui parut fort rigoureux; & les montagnes étant toujours couvertes de neige, il ſemble que l'hiver y règne continuellement. Tartarie.

Le Tibet ſe diviſe en quatre parties: ſavoir, le petit Tibet ou *Beltiſtan*; le grand Tibet ou le *Boutan*; le *Laſſa* ou *Barantola*; le *Si-fan* ou *Tu-fan*. Les deux Tibets ſont gouvernés par des chefs qui dépendent du *Kontaiki*, ou grand Khan des Kalmouks. Leurs richeſſes ſont du criſtal, qu'ils tirent de leurs montagnes, le muſc & les fourrures. Ils ſont d'ailleurs auſſi groſſiers & auſſi ignorans que le ſont en général toutes ces caſtes diſperſées au Nord de l'Aſie. Ils n'ont pas de monnoie qui ſoit propre à leur pays: on y fait uſage de celle du Mogol. Le peu de commerce

Digitized by Google

Tartarie.

qu'ils ont, ſe fait par les caravanes de l'Inde, qui traverſent leur pays. Les Marchands tirent du Tibet le *Jashen*, pierre bleue à veines rouges, ſi dure qu'elle ne ſe coupe qu'avec de la poudre de diamant, fort eſtimée à la Cour du grand Mogol, où l'on en fait des coupes & d'autres vaſes.

Les habitans de *Laſſa*, demeure du Dalay-Lama, ſont robuſtes & bien proportionnés; mais ils ont le nez & le viſage un peu plat. On prétend que les femmes ont la taille plus groſſe, & ſont encore plus vigoureuſes que les hommes. Toute la nation eſt d'ailleurs fort mal-propre; on n'y connaît pas l'uſage des chemiſes ni des lits. Les hommes & les femmes couchent à terre; ils mangent leur viande crue, & ne ſe lavent jamais le viſage ni les mains; ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort doux & fort affables pour les étrangers.

Le terroir produit du tiz, du bled, des légumes & du vin. Les principales marchandiſes, dont les habitans font commerce avec les autres Nations, ſont le muſc, la rhubarbe, la barbotine, & les fourrures. C'eſt de leur pays que vient la meilleure rhubarbe. Ils coupent cette racine en pièces, qu'ils lient dix ou douze enſemble, & les ſuſpendent pour les faire ſécher dans cet état. Comme elle s'altère par l'humidité, les marchands courent toujours beaucoup de riſque dans le tranſ-

Digitized by Google

port, parce que les deux routes, sur-tout celle du Nord, sont sujettes à la pluie. Tartarie.

La *Barbotine*, ou la poudre à vers, croît dans les champs, mais il faut attendre qu'elle soit morte pour la cueillir. Avant que la semence ait acquis sa maturité, le vent ne manque pas d'en disperser une partie : c'est ce qui la rend si rare. La manière de la recueillir, est de secouer la plante, pour en faire tomber la graine dans de petits paniers.

Si les habitans avaient autant d'adresse que les Russes, pour tuer les martres, le nombre en est si grand dans leur pays, qu'ils en pourraient tirer un profit considérable.

Lorsque les marchands, qui vont à Lassa pour le musc & la rhubarbe, sont arrivés à *Gorroshepur*, dernière ville de la dépendance du Mogol, à huit journées de *Patna*, ils s'adressent à l'Officier de la Douane, pour faire réduire le droit de vingt-cinq pour cent sur les marchandises, à sept ou huit; & s'il se rend trop difficile, ils tournent par la route du Nord, qui les conduit par *Kabul*. De cette ville, quelques caravanes partent pour la Tartarie, d'autres, pour *Balk*. C'est-là que les marchands de Lassa ou de Butan viennent faire l'échange de leurs marchandises avec les Tartares, pour des chevaux, des mulets & des chameaux, parce que l'argent est fort rare dans le pays.

Digitized by Google

Tartarie.

Ceux qui paſſent par *Gorroshepur*, portent de *Patna* & de *Daka* du corail, de l'ambre jaune, des bracelets de coquillages, ſur-tout d'écaille de tortue, en groſſes pièces rondes & quarrées. Comme l'uſage de Laſſa eſt de brûler de l'ambre dans leurs fêtes, à l'exemple des Chinois, dont ils ont emprunté diverſes cérémonies, ils recherchent beaucoup cette eſpèce de parfum. Les marchands qui font ce commerce, donnent à Patna, pour neuf onces d'ambre jaune en pièces, de la groſſeur d'une noix, trente-cinq ou quarante roupies, qui leur en rapportent à *Laſſa* la valeur de deux cent cinquante ou trois cents, ſuivant ſa couleur & le dégré de beauté. Le corail en grains y eſt auſſi d'un profit conſidérable; mais les habitans le préfèrent brut, pour lui donner la forme qu'il leur plaît.

Il n'y a pas d'autres artiſtes pour ce travail & pour les bijoux de criſtal & d'agathe, que les femmes & les filles du pays; mais ce ſont les hommes qui font les bracelets d'écaille de tortue & d'autres coquillages. Ils poliſſent auſſi ces petites coquilles, que les Nations du Nord portent aux oreilles, & dont ils ornent leur chevelure. On compte à *Patna* & à *Daka*, plus de deux mille perſonnes employées à fournir de ces précieuſes bagatelles les Royaumes de *Laſſa*, d'*Azem*, de *Siam*; & les parties orientales & ſeptentrionales

Digitized by Google

des Etats du Grand-Mogol. *Laſſa* eſt la ſeule contrée du Tibet, où l'on batte monnoie. Le commerce ſe fait ailleurs par échange. Tartarie.

Le principal objet du culte dans le Tibet, eſt le même auquel les Chinois donnent le nom de *Fo*, & les Lamas du Tibet, celui de *La*. On ſait que *Fo* ou *La* ne ceſſe pas de vivre & d'être corporellement préſent dans la perſonne du *Lama-Dalay*. *Grueber* le repréſente ſous la figure d'une Idole, qu'il nomme *Manipe*; il lui donne neuf têtes, placées de manière qu'elles ſe terminent en cône d'une monſtrueuſe hauteur. C'eſt devant cette Idole que le Peuple obſerve ſes rites ſacrés, avec quantité de mouvemens & de danſes ridicules, en répétant pluſieurs fois, *O manipe mihum*, *O manipe mihum*, qui ſignifie préciſément, *Kyrie eleiſon*. Seigneur, ayez pitié de nous.

Le même Auteur rapporte un uſage déteſtable, qui s'eſt introduit dans le Royaume de *Tangut* & de *Barantola*. On choiſit un jeune homme vigoureux à qui l'on accorde, pour certains jours de l'année, la liberté de tuer, ſans diſtinction, toutes les perſonnes qu'il rencontre, dans la ſuppoſition que tous ceux qui meurent de ſa main ſont autant de victimes conſacrées à Manipe, qui obtiennent immédiatement le bonheur éternel. Ce jeune homme porte le nom de *Trait*, qui ſignifie *celui qui tue*. Il eſt vêtu d'un habit fort leſte, avec

Digitized by Google

Tartarie.

quantité de bannières pour ornement. Ses armes sont l'épée, l'arc & les flèches. Il sort de sa maison, aux jours marqués; & courant dans toutes les rues, il fait main-basse sur le peuple, sans que personne entreprenne de lui résister.

Le *Grand-Lama*, qui passe pour le Dieu *Fo* incarné, porte dans le pays, suivant Grueber, le nom de *Lama-konju*, ou de Père Eternel. On le nomme aussi *Dalay-Lama*. Le même Auteur dit dans une autre Lettre, que *Grand-Lama* signifie *Grand-Prêtre*, & Lama des Lamas, ou Grand-Prêtre des Grands-Prêtres. Ces derniers titres ne regardent que son Office ecclésiastique; mais en qualité de Dieu, on le nomme *Père céleste*, & on lui attribue toutes les perfections de la Divinité, sur-tout la science universelle, & la connoissance des plus intimes secrets du cœur. Si on interroge ceux qui lui parlent, ce n'est pas, disent les habitans du Tibet, qu'il ait besoin d'information. Ils croient que *Fo* ou *La* vit en lui; & de-là vient que les Chinois de cette Religion l'appellent *Ho-fo*, c'est-à-dire, *Fo-vivant*. Ils sont persuadés, par conséquent, qu'il est immortel; que lorsqu'il paraît mourir, il ne fait que changer d'habitation, qu'il renaît dans un corps entier, & que le lieu fortuné de sa résidence est révélé par certains signes que les Princes Tartares sont obligés d'apprendre des autres Lamas, parce qu'ils savent

Digitized by Google

LE GRAND LAMA ET LE ROI DE TANGUT.

Benard dirext.

Digitized by Google

Digitized by Google

ſeuls quel eſt l'enfant qui eſt deſtiné à remplacer le Grand-Lama. En effet, les Lamas cherchent dans tout le Royaume quelqu'un dont la figure ait beaucoup de reſſemblance avec celle du mort, & l'appellent à ſa ſucceſſion. Tartarie.

Le Grand-Lama ſe tient aſſis dans un profond appartement de ſon Palais, orné d'or & d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes, ſur une eſpèce de lit couvert d'une précieuſe tapiſſerie. En approchant de lui, ſes adorateurs ſe proſternent, baiſſent la tête juſqu'à terre, & lui baiſent les pieds avec une vénération incroyable. Il a toujours le viſage couvert, & ne ſe laiſſe voir qu'à ceux qui ſont dans le ſecret. Les Miſſionnaires ne purent ſe procurer la vue du Grand-Lama, & les Chrétiens n'ont pas la liberté de paraître devant lui.

Bentink raconte qu'au pied de la montagne de Putola, où le Lama-Dalay fait ſa réſidence, habitent plus de vingt mille Lamas, qui environnent cette montagne en demi-cercles, à différens dégrés de proximité, ſuivant que leur rang ou leurs dignités les rendent plus ou moins dignes de s'approcher de leur ſouverain Pontife.

Les Khans & les autres Princes ne ſont pas plus diſpenſés de cette adoration, que les plus vils de leurs ſujets. Ils ne ſont pas traités non plus avec moins de hauteur par le Grand-Lama, lorſqu'ils lui apportent leur hommage. Il ne ſe remue pas

Digitized by Google

Tartarie.

pour les recevoir ; il ne leur rend pas leur salutation ; la seule faveur qu'il daigne accorder, est de mettre la main sur la tête de ses adorateurs, qui se croient ensuite lavés de tous leurs péchés. Cependant à la réception de l'Ambassadeur de la Chine, on observa que ce Ministre impérial ne fléchit pas les genoux comme les Princes Tartares, & que le Grand-Lama, après s'être informé de la santé de l'Empereur Kang-hi, s'appuya sur une main, & fit un petit mouvement comme s'il eût voulu se lever.

Grueber assure que les Grands du Tibet se procurent, avec beaucoup d'empressement, quelque partie des excrémens du Grand-Lama, pour les porter autour du col en forme de relique. Il ajoute dans un autre endroit que les Lamas tirent un profit considérable de la distribution des excrémens & de l'urine du Pontife. Ses adorateurs s'imaginent qu'une petite portion de ses excrémens, portée au cou, & de son urine, mêlée dans leurs alimens, garantit de toutes sortes d'infirmités corporelles. Gerbillon raconte aussi que les Mogols portent les excrémens du Grand-Lama pulvérisés, dans de petits sacs qui leur pendent au cou, comme de précieuses reliques qui les préservent ou les guérissent de toutes les maladies.

Tous les Rois qui font profession de son culte, ne manquent point, en montant sur le trône, de

Digitized by Google

LE GRAND LAMA CONSULTÉ SUR LE SORT D'UN ENFANT, tiré de Gruebert.

Digitized by Google

Digitized by Google

lui envoyer des Ambaſſadeurs, avec de riches préſens, pour demander ſa bénédiction, qu'ils croient néceſſaire au bonheur de leur règne. Tartarie.

Avant ces derniers temps, le Grand-Lama n'était qu'une Puiſſance ſpirituelle; mais par dégrés, il eſt devenu Prince temporel, ſur-tout depuis que le Khan des Eluths l'a mis en poſſeſſion d'un riche patrimoine. Cependant Bentink aſſure qu'il ne ſe mêle pas du gouvernement civil de ſes propres domaines, & qu'il ne ſouffre pas que ſes Lamas y prennent la moindre part. Il abandonne toutes ſes affaires ſéculières à l'adminiſtration de deux Khans des Eluths, qui ſont chargés de lui fournir tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien de ſa maiſon. Lorſqu'il ſe trouve engagé dans quelque différend politique, c'eſt un *Deva* ou un *Tipa*, eſpèce de Plénipotentiaire, qui agit ſous ſes ordres.

Il n'y a pas de Religion plus étendue que celle du Grand-Lama. Outre le Tibet, qui en eſt le centre, elle s'eſt répandue dans toutes les Indes, à la Chine, & dans la Tartarie occidentale, d'une extrémité à l'autre. A la vérité, les Provinces des Indes & la Chine ont ſecoué depuis pluſieurs ſiècles le joug du Grand-Lama, & ſe ſont fait des Prêtres qui ont donné une autre forme à leur Religion, ſuivant leur intérêt ou leur caprice; mais le Tibet & la plus grande partie de la Tar-

Digitized by Google

Tartarie. tarie reconnaiſſent encore ſon autorité ſpirituelle. Pour gouverner plus facilement un ſi vaſte domaine, il établit des Vicaires, ou des Députés, qui tiennent ſa place, & qui ſe nomment *Kotuktus*, choiſis entre les principaux diſciples. On regarde comme un bonheur inſigne d'être élevé à cette dignité. Le nombre des *Kotuktus* n'excède jamais deux cents, & ceux qui ſont honorés de ce titre paſſent pour autant de petits *Fos* : pluſieurs ſe ſont rendus indépendans du Grand-Lama.

On voit au Tibet une eſpèce d'hiérarchie eccléſiaſtique, pour le maintien de la diſcipline & du bon ordre. Elle eſt compoſée de divers Officiers, qui répondent à nos Archevêques, à nos Evêques & à nos Prêtres : on y voit auſſi des Abbés & des Abbeſſes, des Prieurs, des Provinciaux, & d'autres Supérieurs dans les mêmes dégrés, pour l'adminiſtration du Clergé régulier. Les Lamas, qui ont la conduite des Temples dans toute l'étendue du Royaume, ſont tirés du Collège des diſciples. Les ſimples Lamas officient, en qualité d'Aſſiſtans, dans les Temples & les Monaſtères, ou ſont chargés des Miſſions dans les Régions étrangères.

Régis nous décrit l'habillement ordinaire des Lamas : ils ſont vêtus d'une étoffe de laine. Outre le chapeau, ils portent divers ornemens de tête,

Digitized by Google

suivant le dégré de leurs dignités. Le plus remarquable est celui qui ressemble à la mître de nos Evêques; mais ils portent la fente par devant. Tartarie.

La couleur du Grand-Lama est rouge; mais depuis que le Gouvernement Tartare de la Chine influe sur le Tibet, tous les Lamas, aussi-bien que les Lamas Mogols & Kalkas, portent le jaune. Bentink observe que ces derniers sont en longues robes jaunes à grandes manches, & qu'ils portent une ceinture de la même couleur, large d'environ deux pouces; ils se rasent de fort près la tête & la barbe. Leurs bonnets sont jaunes; ils ont sans cesse entre les mains un grand chapelet de corail ou d'ambre jaune, qu'ils tournent continuellement dans leurs doigts, en récitant des prières. Les Religieuses sont vêtues à-peu-près de même, excepté qu'au lieu de chapeaux, elles portent des bonnets de peau brodés.

Plusieurs Princes du Tibet se font honneur de porter l'habit des Lamas, & prennent le titre de principaux Officiers du Grand-Lama. La dignité de Lama n'est pas limitée aux seuls habitants du Tibet. Les Chinois & les Tartares, également avides de cet honneur, font le voyage de Lassa, pour l'obtenir.

Le nombre des Lamas est incroyable; il y a peu de familles au Tibet, qui n'en ait un, soit par zèle de Religion, soit dans l'espérance de

Digitized by Google

Tartarie.

s'avancer au service du Grand-Lama. Les règles de cette profession sont si pénibles & si multipliées, que, ne pouvant être observées par un seul, ils partagent entre eux le fardeau; c'est-à-dire, que chacun se borne à la pratique de quelque devoir particulier; mais ils se conforment tous à la loi du célibat, comme ils renoncent tous aux grandeurs & aux fonctions temporelles.

Ils gouvernent les Princes; ils occupent les premières places dans les assemblées; ils exercent une autorité absolue sur leurs sectateurs, qui leur donnent aveuglément ce qu'ils ont de plus précieux. Il s'en trouve quelques-uns qui sont versés dans la médecine; d'autres ont quelque connaissance de l'astronomie, & savent calculer les éclipses.

Horace de la Penna raconte que le Tibet a des Universités & des Collèges, où l'on apprend tout ce qui appartient à la religion du pays. Bentink donne une idée assez favorable des Lamas de la Tartarie. Ils enseignent & ils pratiquent, dit-il, les trois grands devoirs fondamentaux, qui consistent à honorer Dieu, à n'offenser personne, & à rendre à chacun ce qui lui appartient. Les deux derniers de ces préceptes sont prouvés par la vie qu'ils mènent; & l'Auteur fut informé par quelques voyageurs sensés, qu'ils soutiennent fortement la nécessité d'adorer un seul Dieu; qu'ils regardent

Digitized by Google

regardent le Dalay-Lama & les Kotuktus comme ſes ſerviteurs, auxquels il ſe communique pour l'inſtruction & l'utilité des hommes ; que les images qu'ils honorent ne ſont que des repréſentations de la Divinité, ou de quelques ſaints perſonnages, & qu'ils ne les expoſent à la vue du peuple, que pour lui rappeler les idées du devoir. Rien ne fait mieux voir que chez les Nations les plus barbares, il y a toujours une claſſe d'hommes qui s'élève au-deſſus des préjugés populaires. Tartarie.

Quoique la Nation Mancheou n'ait jamais eu beaucoup de goût pour les Lamas, elle n'eut pas plutôt formé le projet d'envahir la Chine, qu'elle ſentit la néceſſité de les favoriſer. *Schun-ti* étant devenu maître de l'Empire, le Grand-Lama n'épargna rien pour gagner l'affection de ce Prince, & ne dédaigna pas même de quitter *Laſſa*, & de faire le voyage de Pékin, dans la ſeule vue de le féliciter de ſon triomphe, & de bénir ſa famille. Bientôt l'Impératrice fit élever un Temple magnifique pour les Lamas. Les Princes & les Princeſſes ſuivirent cet exemple. Enfin, les encouragemens qu'ils reçurent de toutes parts, en augmentèrent beaucoup le nombre à la Chine. Ils y ſont fort opulens. Leur habillement eſt de ſatin jaune ou rouge, enrichi des plus belles fourrures. Ils ſont bien montés lorſqu'ils paraiſſent en public, &

Digitized by Google

Tartarie.

leur cortège eſt plus ou moins nombreux, ſuivant le dégré de leur dignité; car l'Empereur les honore ſouvent de la qualité de Mandarins. Sa politique lui fait prendre cette voie, pour attacher à ſes intérêts le Grand-Lama, dont il connaît l'aſcendant ſur tous les Tartares. Il pouſſe ſes intrigues, dans la même vue, juſqu'au centre du Tibet.

Les *Si-fans* ſont renfermés entre les rivières d'*Ya-long*, à l'Oueſt; de *Whang-ho*, au Nord; & d'*Yang-tſe-kyang*, à l'Eſt.

Les Chinois diſtinguent les *Si-fans* en deux Nations, l'une qu'ils appellent *He-ſi-fan*, ou les *Si-fans noirs*; l'autre, *Whan-ſi-fan*, ou les *Si-fans blancs*. C'eſt de la couleur de leurs tentes, qu'ils tirent ces noms, plutôt que de celle de leur teint, qui eſt également baſané. Les *Si-fans* noirs ont quelques miſérables maiſons; mais ils ſont peu civiliſés. Leur gouvernement eſt compoſé de pluſieurs petits chefs, qui dépendent d'un plus grand.

Les *Si-fans jaunes* ſont ſoumis à certaines familles, dont l'aîné eſt créé Lama, & porte un habit jaune. Ces Lamas, qui gouvernent chacun leur diſtrict, ont le pouvoir de juger les cauſes, & de punir les criminels.

La plûpart des *Si-fans* n'ont que des tentes pour habitations. Cependant quelques-uns ſe

Digitized by Google

bâtiſſent des maiſons de terre, & même de briques. Il ne leur manque rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie. Leurs troupeaux ſont en grand nombre; leurs chevaux ſont petits, mais bien faits, hardis & vigoureux. Les Lamas, qui gouvernent cette Nation, n'exercent point un empire rigoureux, pourvu qu'on leur rende certains honneurs, & qu'on ſoit exact à leur payer le tribut de *Fo*, qui eſt d'ailleurs fort léger. Tartarie.

On prétend qu'il y a quelque différence entre le langage de ces deux ſortes de *Si-fans*; mais comme ils s'entendent aſſez pour le commerce qu'ils exercent entre eux, ce ſont apparemment deux dialectes de la même langue. Les livres & les caractères de leurs chefs ſont ceux du Tibet. Quoique voiſins des Chinois, leurs coutumes & leurs cérémonies reſſemblent peu à celles de la Chine. Leurs uſages paraiſſent tirés des Tartares Kalkas, ou des Tartares de Kohonor.

Les deux Nations des Si-fans ne reconnaiſſent qu'à demi l'autorité des Mandarins Chinois; elles ne ſe hâtent guères de répondre à leurs citations. Ces Officiers n'oſent même les traiter avec rigueur, ni entreprendre de les forcer à l'obéiſſance, parce qu'il ſerait impoſſible de les pourſuivre dans l'intérieur de leurs affreuſes montagnes, dont le ſommet eſt couvert de neige au mois même de Juillet.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Pays des Usbecks, Turkeſtan.

Tartarie.

Le pays des *Usbecks* ſe partage en deux contrées; le *Karaſm*, que d'autres Ecrivains ont nommé *Cariſm*, & la grande *Bukkarie*.

Karaſm.

Le Karaſm eſt un long eſpace de terre qui s'étend à l'Oueſt depuis le Grand-Kobi, ou le Déſert, juſqu'à la mer Caſpienne; ou plutôt cette région n'eſt elle-même qu'un vaſte & ſablonneux déſert, entremêlé de montagnes & de plaines fertiles, qui ne manquent ni de rivières ni d'habitans, & [illegible] entre le trente-neuvième & le quarante-ſixième dégré de latitude. On voit croître des vignes, dans quelques Provinces où la terre eſt fort bonne; l'on en fait du vin. Les melons d'eau de Karaſm ſont célèbres; ils ſont de la groſſeur ordinaire des gourdes; leur forme eſt ronde, leur couleur verte en dehors, mais la chair un peu plus foncée que celle des melons communs, quoiqu'il s'en trouve d'une parfaite blancheur, qui ne ſont pas moins meilleurs. La ſemence eſt tout-à-fait noire, de la forme de celle des gourdes, mais plus longue, transparente & diſperſée dans toutes les parties du fruit. Tout ſe mange, à l'exception de l'écorce & de la ſemence. En général, le melon de Karaſm

Digitized by Google

TARTARES USBECS.

Bénard direxit

Digitized by Google

Digitized by Google

est plus sain & d'un meilleur goût que les melons ordinaires des autres pays. Quoiqu'excessivement froid, on en peut manger beaucoup sans aucun danger. Il se conserve long-temps, & on observe à cette occasion qu'on le transporte à Astracan, où il est presque aussi bon que dans le Karasm ; à Pétersbourg, pour la Cour de Russie ; & qu'au milieu de l'hiver, il a le même goût que dans la saison. Bentink ajoute qu'on le cueille verd, & qu'il mûrit après avoir été cueilli. Tartarie.

Le dégré de fertilité dont le Karasm est susceptible, lui vient de trois rivières & d'un grand lac. Les trois rivières sont l'*Amu*, le *Khesel*, & le *Sio*. Celle que les Usbecks & les Persans nomment *Amu*, est le *Gihon* des Arabes, & l'*Oxus* des anciens.

L'*Amu* produit en abondance toutes sortes de poissons, & l'Univers n'a rien de plus charmant que ses bords. On y voit croître ces melons, dont on a vanté l'excellence, & d'autres fruits délicieux, qui se transportent en Perse, aux Indes, & dans la Russie.

Le *Kesel*, que les Usbecks nomment Khesil, sort des montagnes qui sont au Nord-Est de la Province de *Samarkand*, & tournant au Nord-Oueſt, entre l'*Amu* & le *Sir*, tombe dans le lac d'*Aral*, à cinquante ou soixante milles de sa jonction avec l'*Amu*.

Digitized by Google

Tartarie.

Le lac d'*Aral*, c'eſt-à-dire, *des Aigles*, ſépare la Province d'*Aral*, qui en tire ſon nom, des Provinces orientales du Karaſm. C'eſt un des plus grands lacs de l'Aſie ſeptentrionale : on lui donne plus de trente lieues d'Allemagne du Sud au Nord, ſur la moitié moins de l'Eſt à l'Oueſt, & plus de quatre-vingt lieues de circuit. Ses eaux ſont extrêmement ſalées, mais elles ne laiſſent pas de nourrir en abondance les mêmes eſpèces de poiſſon, qui ſe trouvent dans la mer Caſpienne, avec laquelle il ne paraît pas néanmoins qu'il ait aucune communication. Elles ne débordent jamais ; quoiqu'elles reçoivent celles du *Sir*, du Kheſel, & de pluſieurs autres rivières moins conſidérables.

Les *Karakalpacks*, qui occupent la côte ſeptentrionale de ce lac, vers l'embouchure du *Sir*, & les *Turcomans* du pays d'*Aral*, conduiſent, en été, l'eau du lac par un grand nombre de petits canaux, dans leurs plaines ſablonneuſes ; & lorſque les parties humides viennent à ſécher, il reſte ſur la ſurface des terres une croûte de ſel criſtallin, qui fournit abondamment aux beſoins des habitans de Karaſm & du Turkeſtan. Les *Turcomans* ſont une caſte particulière dépendante du Khan de Karaſm, & ayant les mêmes mœurs que les Tartares auxquels ils ſont ſoumis. Ces peuples ſont originaires du *Turkeſtan*, & de l'ancienne race des Turcs *Selgioucides*, dont une branche a fondé

Digitized by Google

l'Empite *Ottoman*; une partie s'étend ſur les terres de Perſe, & dépend de ce Royaume. Tartarie.

Le nom d'*Usbeks*, qu'on donne indifféremment aux Tartares du Karaſm & à ceux de la grande Bukkarie, leur vient d'*Usbekkan* l'Hiſtorien, un de leurs Princes. Cet uſage de prendre le nom d'un Prince, pour lui témoigner l'affection générale de ſes ſujets, a toujours été en honneur parmi les habitans de la Tartarie; les noms de *Mogols* & de *Tartares* n'ont pas eu d'autre ſource, l'un & l'autre venant des Princes nommés *Tatarkan* & *Mogolkan*.

Le corps des Usbeks, dans le Royaume de Karaſm & dans la grande Bukkarie, eſt compoſé de quatre Tribus. Ils tirent leur ſubſiſtance en partie de leurs beſtiaux, & en partie de leurs rapines; ils demeurent, pendant l'hiver, dans les villes & les villages, qui ſont vers le centre du pays. En été, le plus grand nombre campe aux environs de l'Amu, & dans d'autres lieux où le paturage eſt bon pour leurs troupeaux, cherchant ſans ceſſe l'occaſion de piller & de détruire. Ils font des incurſions continuelles ſur les terres de Perſe, dont ils ſont voiſins. Les traités ſont un frein qui ne les arrête pas; parce que les eſclaves & le butin qu'ils enlèvent dans ces courſes, font toute leur richeſſe. Quoiqu'il ſe trouve d'excellens pâturages en divers endroits du pays, vers les bords du

Digitized by Google

Tartarie.

Kheſel, ils y conduiſent rarement leurs beſtiaux pendant l'été, parce qu'il n'y a rien à piller de ce côté-là. Les *Karakalpaks*, qui ſont leurs voiſins au Nord, étant auſſi exercés qu'eux dans l'art du pillage, ils y gagneraient peu : d'ailleurs, les Tartares Mahométans ne ſe chagrinent pas mutuellement par des incurſions, à moins qu'ils ne ſoient en guerre ouverte. A l'égard des Kalmouks, ou des Eluths, qui bordent le Royaume de Karaſm au Nord-Eſt, leur uſage eſt de s'éloigner des frontières au commencement de l'été, pour n'être pas expoſés aux courſes de ces dangereux voiſins; & de ne retourner qu'à l'entrée de l'hiver, lorſque les pluies & les neiges rendent les chemins impraticables. Ces Usbeks ſe ſervent d'oiſeaux de proie pour la chaſſe des chevaux ſauvages. Ils les accoutument à prendre l'animal par la tête ou par le col : tandis qu'ils le fatiguent ſans quitter priſe, les chaſſeurs, qui ne perdent pas de vue leur gibier, le tuent facilement. Dans tout ce grand pays, on ne connaît pas l'uſage du pain. Les habitans ont beaucoup d'avidité pour la chair, qu'ils coupent en petits morceaux, & qu'ils mangent à pleines mains. Leur principale liqueur eſt le lait de leurs jumens; elle peut les enivrer.

Les Usbeks mangent à terre, aſſis les jambes ſous le derrière. Ils prennent la même poſture en priant; jamais on ne les voit à cheval ſans l'arc

Digitized by Google

& l'épée ; ils ne connoiſſent ni les arts & les ſciences : leur vie ſe paſſe dans l'oiſiveté. Ils ſe tiennent aſſis en grand nombre, au milieu des champs, & s'amuſent à diſcourir. Tartarie.

Nous rapporterons ici un trait remarquable d'un Prince de cette partie des Usbeks, qui relève de la Perſe. Il s'était révolté contre le célèbre *Sha-Thamas*, ou *Nadir-Sha*, & ayant pris une ville par ſtratagême, il en avait paſſé la garniſon au fil de l'épée. Indigné de cet attentat, *Thamas* s'avança bientôt avec une armée conſidérable ; il arrive près de *Mashad*, ſur les bords de la rivière de *Kara-ſu*. Tout à coup on vient l'avertir que le Khan eſt à la porte de ſa tente. Din-Mahamet, c'était le nom du Tartare, entre à l'inſtant, & ſe met à genoux devant *Thamas*. Dans l'étonnement d'une hardieſſe ſi extraordinaire, *Thamas* mit ſa main droite ſur l'épaule du Khan, & poſa ſa gauche ſur ſa poitrine, pour ſentir ſi le cœur ne lui battait pas ; mais n'y découvrant aucune émotion, il ne put ſe défendre d'admirer ſon intrépidité. Il lui pardonna généreuſement ; & l'ayant traité avec beaucoup de magnificence, il le congédia le lendemain, chargé de riches préſens, après lui avoir fait l'honneur de le conduire lui-même à quelque diſtance du camp.

Les Usbeks ſont Mahométans, ainſi que les Tartares de *Bukkarie*, dont nous allons parler.

Digitized by Google

Tartarie.

Bukkarie.

La *Bukkarie*, que d'autres écrivent *Bokharie*, eſt entre le Karaſm & le grand Déſert ſablonneux, qui borde la Chine à l'Oueſt. C'eſt un mot Mogol, qui renferme l'idée d'*homme ſçavant*, parce que ceux qui veulent s'inſtruire dans les langues & les ſciences, vont faire leurs études dans la grande Bukkarie. On en peut conclure que ce nom lui vient des Mogols, qui en firent la conquête du temps de *Gengiskan*.

Elle eſt connue auſſi ſous le nom de *Turan*, ou Pays des Turcs, que les Arabes & les Perſans donnent aux régions qui ſont au Nord de l'Amu, par oppoſition à celui d'Iran ou de Perſe, qui eſt ſitué au Sud de cette rivière.

La grande Bukkarie, qui paraît comprendre la *Sogdiane* & la *Bactriane* des anciens, avec leurs dépendances, eſt ſituée entre le trente-quatrième & le quarante-ſixième dégré de latitude. Elle eſt bornée au Nord par la rivière de Sir, qui la ſépare du pays des Kalmouks; à l'Eſt, par le Royaume de *Kashgar*, ou petite Bukkarie; au Sud, par les Etats du Grand-Mogol & par la Perſe; à l'Oueſt, par le pays de Karaſm. Sa longueur eſt d'environ ſept cent ſoixante milles, de l'Oueſt à l'Eſt; & ſa largeur, de ſept cent vingt, du Sud au Nord.

Suivant Benting, la nature n'a rien refuſé à ce beau pays, pour en rendre le ſéjour agréable. Les montagnes renferment des mines très-riches. Les

Digitized by Google

vallées ſont d'une fertilité ſurprenante en toutes ſortes de fruits & de légumes. L'herbe croît dans les campagnes, de la hauteur d'un homme. Les rivières produiſent une abondance incroyable d'excellent poiſſon; & le bois, qui eſt ſi rare dans toute la grande Tartarie, eſt ici commun dans quantité d'endroits. En un mot, c'eſt le plus riche terroir de toute l'Aſie ſeptentrionale; mais tous ces avantages ſervent peu aux habitans Tartares, dont la pareſſe & la férocité ſont telles, qu'ils aiment mieux piller & maſſacrer leurs voiſins, que d'employer un travail médiocre à cultiver les bienfaits de la nature. Tartarie.

On diviſe la grande Bukkarie en trois grandes Provinces; celle de *Bukkarie*, proprement dite; celle de *Samarkand*, & celle de Balk. Chacune eſt gouvernée ordinairement par un Khan particulier: mais c'eſt à préſent le Khan de Bukkarie, qui eſt en poſſeſſion de Samarkand.

La Bukkarie, proprement dite, tire ſon nom de *Bokkara*, ſa Capitale. Cette ville eſt fort grande: ſes murs ſont de terre, mais aſſez hauts. Elle eſt diviſée en trois parties, dont l'une eſt formée par le château du Kan, qui y fait ſa réſidence ordinaire, & par ſes dépendances; la ſeconde eſt compoſée de Mirzas, des Officiers de la Cour, & de tout ce qui appartient à l'équipage du Kan. La troiſième, qui eſt la plus grande,

Digitized by Google

Tartarie.

renferme les bourgeois, les marchands, & les autres citoyens. Chaque profeſſion occupe un quartier à part dans cette dernière diviſion. La plupart des maiſons ſont de terre; mais on y emploie la pierre pour les Temples & pour d'autres édifices publics ou particuliers : ils ſont bâtis & dorés ſomptueuſement, ſur-tout les bains que l'on vante beaucoup.

Il eſt défendu à Bokhara de boire d'autres liqueurs que de l'eau, & du lait de jument. Ceux qui violent cette loi, ſont condamnés au fouet dans les places publiques. Il y a des Officiers établis pour viſiter les maiſons. S'ils y trouvent de l'eau-de-vie, du vin, ou du *brag*, ils briſent les vaſes, ils jettent la liqueur, & puniſſent le coupable. Un buveur eſt trahi quelquefois par ſon haleine, qui l'expoſe à de ſévères châtimens.

Cette rigoureuſe loi vient du chef de la Religion, qui eſt plus reſpecté à Bokhara que le Kan même. Il dépoſe les Kans à ſon gré.

Le pays de Bokhara était autrefois ſoumis à la Perſe, & l'on y parle encore la langue Perſane. Mais les intérêts de Religion mettent continuellement la guerre entre ces deux Etats, qui ſont de deux diverſes ſectes Mahométanes. Malgré la poſition favorable de Bokhara ſur les frontières de la Perſe, le commerce y eſt médiocre.

Samarkand.

Le pays de Samarkand eſt ſitué à l'Eſt de la

Digitized by Google

Bukkarie proprement dite, & au Nord de Balk; il s'étend juſqu'aux frontières de la petite Bukkarie. Sa longueur eſt d'environ cinq cent quarante milles de l'Oueſt à l'Eſt, & ſa largeur, de cinq cens, du Sud au Nord. Tartarie.

Il était autrefois rempli de villes floriſſantes, dont la plûpart ſont aujourd'hui ruinées ou dans une grande décadence. La principale eſt *Samarkand*, qui eſt ſituée ſur une rivière & dans une vallée nommée *Soga*, à l'Eſt.

Il s'en faut beaucoup, ſuivant Bentink, qu'elle ait conſervé ſon ancienne ſplendeur; cependant elle eſt encore très-grande & bien peuplée. Ses fortifications ſont de gros boulevards de terre; ſes édifices reſſemblent beaucoup à ceux de Bokhara, excepté qu'on y voit pluſieurs maiſons bâties de pierres, parce qu'il ſe trouve quelques carrières aux environs. Le château qui ſert de réſidence au Kan, eſt un des plus ſpacieux édifices de la ville; mais aujourd'hui que cette province n'a plus de Kan particulier, il tombe inſenſiblement en ruine.

L'Académie des ſciences de Samarkand eſt une des plus célèbres & des plus fréquentées de tout les pays Mahométans. Une petite rivière qui traverſe la ville & qui ſe jette dans l'Amu, apporterait beaucoup d'avantages aux habitans par les communications qu'elle pourrait leur donner avec les Etats voiſins, s'ils avaient l'induſtrie de la

Digitized by Google

Tartarie.

rendre navigable. Mais pour faire fleurir le commerce à Samarkand, il lui faudrait d'autres maîtres que des Tartares Mahométans.

On prétend que cette ville fabrique le plus beau papier de toute l'Asie; & dans cette opinion, il est fort recherché des Levantins.

Balk.

La province de *Balk* est au Sud de celle de Samarkand, & à l'Est de la Bukkarie proprement dite. Elle est longue d'environ trois cent soixante milles, & large de deux cent quarante.

Bentink observe que, toute petite qu'elle est, en comparaison des pays qui dépendent du Kan de Bukkarie, elle est si fertile & si bien cultivée, que le Prince qui la possède en tire un très-bon revenu: elle abonde particulièrement en soie, dont les habitans font de fort jolies étoffes.

Les Usbecks, sujets du Kan de Balk, sont les plus civilisés de tous ceux qui habitent la grande Bukkarie. Ils doivent apparemment cet avantage au commerce qu'ils ont avec l'Inde & la Perse; mais si l'on excepte d'ailleurs l'industrie & le goût du travail, qui sont plus communs parmi eux que chez les autres Nations Tartares, il n'y a nulle différence pour la Religion & les usages.

La ville de Balk est située vers les frontières de la Perse, au Sud de Termed, sur la rivière de *Dehask*, qui, à quarante milles de là, va se jeter dans l'Amu, vers le Nord-oueſt. Bentink nous

Digitized by Google

apprend que Balk eſt à préſent la plus conſidérable de toutes les villes qui ſont poſſédées par les Tartares Mahométans. Elle eſt grande, belle & bien peuplée. La plûpart de ſes bâtimens ſont de pierre ou de brique. Ses fortifications conſiſtent en gros boulevards de terre, environnés d'un bon mur. Tartarie.

Le château du Kan eſt un grand édifice à l'Orientale, bâti preſque entiérement de marbre, qu'on tire d'une montagne voiſine. C'eſt uniquement à la jalouſie des Puiſſances voiſines que le Prince de Balk eſt redevable de la conſervation de ſes Etats. S'il eſt attaqué d'un côté, il eſt sûr d'être ſecouru de l'autre. Comme les étrangers jouiſſent d'une parfaite liberté dans ſa Capitale, elle eſt devenue le centre de tout le commerce qui ſe fait entre la grande Bukkarie & les Indes.

La belle rivière qui traverſe ſes fauxbourgs, y contribue beaucoup, ſans compter que le droit ſur les marchandiſes n'eſt que de deux pour cent, & que celles qui ne font que paſſer par le pays, n'en paient aucun.

Les montagnes voiſines ont de riches carrières de *lapis-lazuli*. C'eſt le grand commerce des Bukkariens avec les marchands de la Perſe & de l'Inde.

Badagshan eſt ſituée au pied des hautes montagnes qui ſéparent les Etats du grand Mogol,

Digitized by Google

Tartarie. de la grande Tartarie. C'eſt une ville très-ancienne, & très-forte par ſa ſituation. Elle dépend du Kan de la grande Bukkarie proprement dite, qui la fait ſervir de priſon à ceux dont il veut s'aſſurer. La ville n'eſt pas grande, mais elle eſt bien bâtie & fort peuplée. Ses habitans s'enrichiſſent par les mines d'or, d'argent & de rubis que la nature a placées dans leur voiſinage. Ceux qui habitent le pied des montagnes, recueillent au printems une quantité conſidérable de poudre d'or & d'argent, dans les torrens qui tombent en abondance lorſque la neige commence à fondre.

Ces montagnes portent, en langue Mogole, le nom de *Belur-tag*, qui ſignifie *montagnes noires*. C'eſt là que la rivière d'Amu prend ſa ſource.

On diſtingue trois Nations dans la grande Bukkarie. 1°. Les *Bukkariens*, qui ſont les anciens habitans du pays; 2°. les *Jagathays*, ou les Mogols qui s'y établirent ſous la conduite de *Jagathay*, ſecond fils de Gengiskan; 3°. les Tartares Usbecks, qui ſont aujourd'hui en poſſeſſion du gouvernement.

Toutes les villes de la grande & de la petite Bukkarie, depuis les frontières du Karaſm juſqu'à la Chine, ſont habitées par les Bukkariens. En qualité d'anciens habitans du pays, ils portent ce nom dans toutes les parties de l'Eſt; mais les Tartares

Digitized by Google

Tartares leur donnent communément celui de *Tajiks* ; terme qui signifie à peu-près *Bourgeois* ou *Citoyens*, dans leur langue. Tartarie.

Les Bukkariens sont d'une taille ordinaire, mais bien prise ; ils ont le teint fort blanc pour le climat. La plûpart ont les yeux grands, noirs & pleins de feu, le nez aquilin, les joues bien taillées, les cheveux noirs & très-beaux, la barbe épaisse ; en un mot, ils n'ont rien de la difformité des Tartares, parmi lesquels ils habitent. Leurs femmes, qui sont généralement grandes & bien faites, ont le teint & les traits d'une égale beauté.

Les deux sexes portent des chemises & des hautes-chausses de calico ; mais les hommes ont par-dessus un *cafftan* ou une veste de soie ou de calico piqué, qui leur descend jusqu'au gras de la jambe, avec un bonnet rond de drap, à la polonaise, bordé d'une large fourrure. Quelques-uns portent le turban, comme les Turcs. Ils lient leur cafftan d'une ceinture, qui est une espèce de crêpe de soie, & qui leur passe plusieurs fois autour du corps. Lorsqu'ils paraissent hors de leurs maisons, ils sont couverts d'une longue robe de drap, doublée d'une fourrure. Leurs bottines ressemblent à celles des Persans.

Les femmes portent de longues robes de

Digitized by Google

Tartarie.

calico ou de soie, assez amples pour flotter librement autour d'elles. Leurs mules ont la forme de celles des femmes du Nord de l'Inde. Elles se couvrent la tête d'un petit bonnet plat, qui laisse tomber leurs cheveux en tresses par derrière. Ces tresses sont ornées de perles & d'autres joyaux.

Tous les Bukkariens font profession de la Religion Mahométane, suivant les principes des Turcs, dont ils ne diffèrent que par un petit nombre de cérémonies. Ils tirent leur subsistance des professions méchaniques, ou du commerce que les Kalmouks & les Tartares Usbecks leur abandonnent entièrement. Mais comme il leur vient peu de marchands étrangers, sur-tout dans les cantons où les Tartares Mahométans sont les maîtres, ils vont en foule à la Chine, aux Indes, en Perse & dans la Sibérie, d'où le commerce les fait revenir avec un profit considérable.

Quoiqu'ils possèdent toutes les villes de ces provinces, ils ne se mêlent jamais de guerre, sous aucun prétexte, & toute leur attention se borne à leurs propres affaires. Ils paient régulièrement, pour chaque ville & chaque village, un tribut annuel aux Kalmouks & aux Tartares Usbecks, qui sont en possession du pays. Cet assujettissement les rend extrêmement méprisables aux Tartares, qui les traitent de Nation vile & méprisable.

Digitized by Google

Les Usbecks qui poſsèdent ce pays, paſſent généralement pour les plus civiliſés de tous les Tartares Mahométans, quoiqu'ils ne ſoient pas moins livrés que les autres au vol & au pillage. A l'exception de leurs bottes, qui ſont fort groſſières, leur habillement pour les deux ſexes eſt le même que celui des Perſans; mais il n'a pas tant de grace. Leurs Chefs portent ſur leur turban une plume d'aîle de héron. Tartarie.

Le *pitau*, qui n'eſt que du riz bouilli à la manière du Levant, & la chair de cheval, ſont leur plus délicieuſe nourriture. Ils n'ont pour boiſſon commune que le kumis & l'arack, deux liqueurs compoſées de lait de jument.

Leur langue eſt un mêlange de Turc, de Perſan & de Mogol; cependant ils entendent fort bien les Perſans & ne s'en font pas moins entendre. Leurs armes ſont celles des autres Tartares; c'eſt-à-dire, le ſabre, le dard, la lance, & des arcs d'une grandeur extraordinaire, qu'ils manient avec beaucoup de force & d'adreſſe. Ils ont commencé depuis quelque temps à ſe ſervir du mouſquet, à la manière des Perſans. Pendant la guerre, une grande partie de leur cavalerie porte des cottes de maille & un petit bouclier.

Les Tartares de la grande Bukkarie ſe piquent d'être les plus robuſtes & les plus braves de toute leur Nation. En effet, la réputation de leur bra-

Digitized by Google

Tartarie.

voure eſt ſi bien établie, que les Perſans mêmes, qui ſont naturellement courageux, les regardent avec une ſorte d'effroi. Leurs femmes aſpirent auſſi à la gloire du courage militaire, & vont ſouvent à la guerre avec leurs maris.

Les chevaux de ces Tartares n'ont pas l'encolure brillante; ils n'ont ni croupe, ni poitrail, ni ventre; ils ont le col long & roide, les jambes fort longues, & ſont d'une maigreur effrayante; mais ils ne laiſſent pas d'être fort légers à la courſe & preſque infatigables. Leur entretien coûte peu. L'herbe la plus commune, & même un peu de mouſſe, leur ſuffit dans les occaſions preſſantes. Ce ſont les meilleurs chevaux du monde pour l'uſage qu'en font les Tartares.

Ces peuples ſont continuellement en guerre avec les Perſans, parce que les belles plaines du Khoraſan favoriſent beaucoup leurs incurſions; mais il ne leur eſt pas ſi facile de pénétrer dans les Etats du Grand-Mogol, dont ils ſe trouvent ſéparés par de hautes montagnes qui ſont inacceſſibles à leur cavalerie.

Ceux qui ſe bornent à la ſubſiſtance qu'ils tirent de leurs beſtiaux, habitent ſous des huttes, comme les Kalmouks leurs voiſins, & campent de côté & d'autre, ſuivant les commodités qu'ils trouvent dans ces changemens.

Les noms de grande & de petite Bukkarie ſont

Digitized by Google

venus apparemment des Usbeks, qui ont voulu distinguer la partie du pays des Bukkariens, dont ils sont en possession, & à laquelle ils donnent naturellement la préférence, de l'autre partie qu'ils n'ont pas subjuguée. C'est le pays connu autrefois sous le nom de Royaume de *Kashgar*. C'est l'ancienne contrée des *Getes*. Tartarie.

La petite Bukkarie est environnée de déserts. C'est un pays assez fertile & fort bien peuplé; mais la grande élévation de sa terre, & la hauteur des montagnes qui l'environnent de plusieurs côtés, sur-tout au Sud, le rendent beaucoup plus froid qu'il ne devrait l'être naturellement par sa situation.

Il est fort riche en mines d'or & d'argent, quoique ses habitans en tirent peu d'avantages. Les Kalmouks qui en sont les maîtres, & les Bukkariens, ignorent également la manière de les travailler. C'est des torrens que vient toute la poudre d'or que les Bukkariens portent aux Indes, à la Chine, & souvent jusqu'à Tobolskoy, dans la Sibérie. On trouve aussi dans le pays beaucoup de musc & toutes sortes de pierres précieuses, sans en excepter le diamant. Les habitans n'ayant pas l'art de polir, sont obligés de le vendre brut & tel qu'ils le trouvent.

Tout le pays consiste dans une longue chaîne de montagnes, qui se divise en plusieurs branches,

Digitized by Google

Tartarie.

& qui traverſe des déſerts ſablonneux. Le pied de ces montagnes eſt entremêlé de vallées fertiles.

Suivant la deſcription que l'on fait de cette contrée, la plûpart des Bukkariens, ſes anciens habitans, ont le teint baſané & les cheveux noirs, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns qui ſont blonds, beaux & bien faits. Ils ne manquent pas de politeſſe. Leurs manières ſont gracieuſes pour les étrangers; mais ils ont de l'avidité pour le gain, & beaucoup d'inclination pour le commerce, qu'ils exercent avec aſſez d'avantage à la Chine, en Perſe, dans les Indes & dans la Ruſſie. L'habillement des hommes eſt peu différent de celui des Tartares.

Quelques femmes, ſur-tout avant le mariage, ſe peignent les ongles de rouge. Cette couleur dure long-temps : elle eſt tirée d'une herbe qui ſe nomme *kena* en langue Bukkarienne. On la fait ſécher, on la pulvériſe avec un mélange de poudre d'alun, & vingt-quatre heures avant que d'en uſer, on prend ſoin de l'expoſer à l'air.

Les maiſons des Bukkariens ſont de pierre, & ne ſont pas mal bâties; mais leurs meubles ſont en petit nombre. On n'y voit ni chaiſes, ni tables, ni d'autres commodités, que quelques coffres de la Chine, garnis de fer, ſur leſquels ils placent pendant le jour les matelas qui leur ſervent pendant la nuit, en les couvrant d'un

Digitized by Google

tapis de coton de différentes couleurs. On prétend qu'ils se couchent tout-à-fait nuds. Leur propreté est extrême dans leurs alimens. Une pièce de calico leur sert de nappes & de serviettes, & ils ont des cuillères de bois. C'est beaucoup pour des Tartares. Tartarie.

Leur nourriture la plus ordinaire est de la viande hachée, dont ils font des pâtés en forme de croissans. C'est une provision dont ils se munissent dans leurs voyages, sur-tout pendant l'hyver. Après les avoir fait un peu durcir à la gelée, ils les transportent dans un sac; & lorsque le besoin de manger les presse, ils en font une espèce de soupe, en les faisant bouillir dans l'eau. Ils n'ont guères d'autre liqueur qu'une espèce de thé noir, qu'ils préparent avec du lait, du sel & du beurre. En le buvant, ils mangent du pain lorsqu'ils en ont.

Les Bukkariens achètent leurs femmes à prix d'argent; c'est-à-dire, qu'ils en donnent plus ou moins, suivant le dégré de leur beauté. Aussi la plus courte voie pour s'enrichir est-elle d'avoir un grand nombre de belles filles. La loi défend aux personnes qui doivent se marier, de se parler & de se voir depuis le jour du contrat jusqu'à la célébration. Les réjouissances de la noce consistent en festins, qui durent l'espace de trois jours. La veille du mariage, une troupe de filles s'assemble

Digitized by Google

Tartarie.

au soir chez la jeune femme, & passe la nuit à danser & à chanter. Le lendemain matin, la même assemblée revient au même lieu, & s'occupe à parer la nouvelle épouse pour la cérémonie. On avertit ensuite le jeune homme, qui paraît bientôt, accompagné de dix ou douze de ses parens ou de ses amis, & suivi de quelques joueurs de flûte, avec un *Abis* ou Prêtre qui chante en battant sur deux petits tambours. A son arrivée, il fait une course de chevaux, pour laquelle il distribue plusieurs prix, proportionnés à ses richesses. Ce sont ordinairement des damas, des peaux de martres & des renards, des calicos & d'autres étoffes. La fête qui se donne pour la circoncision des enfans n'est pas différente de celle des mariages.

Lorsqu'un Bukkarien tombe malade, le *Mollah* lui vient lire un passage de quelque livre, souffle sur lui plusieurs fois, & lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues. Les habitans du pays s'imaginent que cette opération coupe la racine du mal. Si le malade ne laisse pas d'en mourir, le Prêtre lui met le livre de l'Alcoran sur la poitrine, & récite quelques prières. Ensuite le corps est renfermé dans un tombeau, pour lequel on choisit ordinairement quelque bois agréable, qu'on entoure d'une haie ou d'une espèce de palissade.

Digitized by Google

Les Bukkariens n'ont pas d'autre monnoie que leurs *kopeiks* de cuivre, qui pèſent environ le tiers d'une once. S'ils ont une ſomme conſidérable à recevoir en or ou en argent, ils la pèſent à la manière des Chinois & de leurs autres voiſins. Tartarie.

Quoique la Religion dominante, dans toutes les villes & villages de la petite Bukkarie, ſoit le Mahométiſme, toutes les autres Religions y jouiſſent d'une liberté entière; ou du moins elles y ſont tolérées, parce que les Kalmouks, maîtres du pays, ne croient pas qu'il ſoit permis d'employer la violence pour combattre la religion d'autrui. Les Bukkariens ont quelque notion du Chriſtianiſme; ils croient la réſurrection & la réalité d'une autre vie; mais ils ne peuvent ſe perſuader qu'aucun homme ſoit condamné à des peines éternelles. Au contraire, ils prétendent que le démon étant auteur du péché, c'eſt ſur lui que la juſtice du Ciel en fait tomber le châtiment. Ils croient auſſi qu'au dernier jour du monde, tout doit être anéanti, à l'exception de quelques juſtes, c'eſt-à-dire, d'un ſur cent pour les hommes, & d'une ſur mille pour les femmes; différence fort injurieuſe au ſexe, & qui tient ſans doute au mépris qu'on a pour lui dans toute l'Aſie.

Ils ont tous les ans un jeûne de trente jours, depuis le 15 de Juillet juſqu'au milieu d'Août.

Digitized by Google

Tartarie.

Dans cet intervalle, ils ne prennent aucune nourriture pendant le jour ; mais ils mangent deux fois dans le cours de la nuit, ſans boire d'autre liqueur que du thé. Ceux qui tranſgreſſent cette loi, ſont obligés ou de mettre en liberté le meilleur de leurs eſclaves, ou de donner un feſtin à trente-ſix perſonnes, ſans compter quatre-vingt-cinq coups de fouet, que l'*Aguns* ou le Grand-Prêtre leur fait donner ſur le dos nud, avec une lanière de cuir.

Les Bukkariens ont cinq temps marqués pour la prière. 1°. Le matin ; 2°. le midi ; 3°. l'après-midi ; 4°. le coucher du ſoleil ; 5°. la troiſième heure de la nuit. A chaque terme, les *Abis* ou Prêtres donnent un ſignal public. Ceux qui ſavent lire, & qui ſont capables d'expliquer l'Alcoran, ſont fort eſtimés dans la Nation, & portent le nom de Mollah.

La manière dont le Mahométiſme s'eſt établi dans la petite Bukkarie, mérite d'être rapportée. Un des deſcendans de *Gengiskan*, nommé *Togalak*, fit venir un *Scheik*, ou Docteur Muſulman, & lui dit : « Il y a dans notre Nation un » homme d'une force extraordinaire ; ſi le Scheik » a la hardieſſe de lutter contre lui, & la force » de le renverſer, j'embraſſerai ſa religion ; au» trement je m'en garderai bien ». Le Scheik, s'approchant du Mogol, lui donna un coup du

Digitized by Google

revers de ſa main ſur l'eſtomac, & le fit tomber à terre, où il demeura ſans mouvement. S'étant enfin relevé, il ſe jeta aux pieds du Scheik, & lui déclara qu'il était prêt à ſe faire Muſulman. Togolak fit la même déclaration, & tous les Mogols, ſes ſujets, au nombre de cent ſoixante mille, furent convertis par ce merveilleux évènement. Tartarie.

Il nous reſte à parler du *Turkeſtan*. Le nom de cette contrée ſignifie *pays des Turcs*. Turkeſtan.

On ne connaît que deux rivières conſidérables dans le Turkeſtan, le *Sir* ou le *Jaxartes*, qui le borde au Sud, & le *Yem*, qui lui ſert de frontière au Nord-oueſt.

Le Turkeſtan eſt diviſé en deux parties, celle de l'Eſt & celle de l'Oueſt. La première, qui eſt occupée par les *Kara-kalpaks*, s'étend depuis la ville de Turkeſta juſqu'à la mer Caſpienne. La ſeconde a pour maîtres les Tartares de la Horde de *Kaſat-kia*, qui s'étendent depuis la même ville juſqu'aux montagnes. Toutes les villes de ces deux parties ſont ſituées ſur le *Sir*, ou ſur les rivières qui s'y déchargent.

Les *Kara-kalpaks* ont été ainſi nommés par les Ruſſes, à cauſe de la forme de leurs bonnets. Leur nom originaire eſt celui de Mankats. Leur capitale, *Turkeſtan*, eſt ſituée ſur la rive droite d'une petite rivière, qui, venant du Nord-eſt, ſe

Digitized by Google

Tartarie.

jette dans le *Sir*, à peu de distance de la ville. Quoiqu'elle soit bâtie de brique, c'est une place assez triste, & qui n'a de remarquable que la beauté de sa situation.

Les Kara-kalpaks sont des brigands de profession, qui n'ont pas d'autres fonds pour leur subsistance, que ce qu'ils enlèvent aux Kalmouks & aux sujets de la Russie. Ils passent souvent l'*Aral-tag*, en troupes nombreuses, auxquelles les Tartares de Kasat-kia ne manquent jamais de s'associer, pour pousser leurs courses jusques dans la Sibérie, vers le *Tobol* & l'*Ishim*. Les Russes qui habitent les bords de ces rivières en sont très-incommodés. L'usage de tous ces Tartares est de résider dans des villes en hyver; mais ils passent l'été sur les bords de la mer Caspienne, & vers l'embouchure du *Sir*.

La Horde de Kasat-kia, ou des Kasats, qui occupe la partie orientale du Turkestan, ressemble, pour la figure, aux Kalmouks.

Les Kasats sont toujours à cheval. Lorsqu'ils ne sont pas occupés de leurs incursions & de leurs brigandages, la chasse est leur unique occupation. Ils abandonnent à leurs femmes & à leurs esclaves le soin de leurs troupeaux & de leurs habitations. Les chevaux kasats ont peu d'apparence, mais ils sont pleins d'ardeur, & les plus fiers de tous les chevaux Tartares.

Digitized by Google

Cette Nation occupe de belles contrées ſur les bords de l'Yemba, & vers les montagnes qui ſéparent le pays de Turkeſtan de celui des Kalmouks. Mais leur inclination étant tournée à la rapine, ils cultivent peu la terre; & leurs troupeaux, avec le gibier de leur chaſſe, font préſque leur unique nourriture. La plûpart campent ſous des tentes ou des huttes, vers les frontières des Kalmouks & la rivière d'Yemba, pour être à portée de ſaiſir l'occaſion de piller. Tartarie.

Quoiqu'ils faſſent profeſſion du Mahométiſme, ils n'ont pas d'Alcoran, ni de Mollas, ni de Moſquées.

Fin du huitième Volume.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. *Sciences des Chinois. Aſtronomie, Médecine, Muſique, Poéſie, Hiſtoire, Morale, Langage; Confucius* ou *Kon-fut-ſée*, page 1

CHAP. IX. *Religion*, 98

CHAP. X. *Gouvernement*, 149

CHAP. XI. *Hiſtoire naturelle*, 278

Appendice au Livre quatrième. De la Corée, 343

LIVRE CINQUIEME.

CHAP. I. *Tartarie Chinoiſe, Tartares Mancheous; Mogols noirs, Mogols jaunes* ou *Kalkas*, 375

CHAP. II. *Tartarie indépendante. Tartares Eluths* ou *Kalmouks*, 424

CHAP. III. *Tibet*, 449

CHAP. IV. *Pays des Usbecks; Turkeſtan*, 470

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google